Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid
BMC

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

VOYAGE
DE LA PÉROUSE
AUTOUR DU MONDE.

VOYAGE
DE LA PÉROUSE
AUTOUR DU MONDE,

PUBLIÉ

CONFORMÉMENT AU DÉCRET DU 22 AVRIL 1791,

ET RÉDIGÉ

PAR *M. L. A. MILET-MUREAU,*

Général de Brigade dans le Corps du Génie, Directeur des Fortifications,
Ex-Constituant, Membre de plusieurs Sociétés littéraires de Paris.

TOME SECOND.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
AN V. (1797)

Digitized by the Internet Archive
in 2011

http://www.archive.org/details/voyagedelaprou02lap

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE
PENDANT LES ANNÉES
1785, 1786, 1787 ET 1788.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de l'armement des deux frégates ; séjour dans la rade de Brest. — Traversée de Brest à Madère et à Ténériffe ; séjour dans ces deux îles. — Voyage au Pic. — Arrivée à la Trinité. — Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil.

L'ANCIEN esprit de découvertes paraissait entièrement éteint. Le voyage d'ELLIS à la baie d'Hudson, en 1747, n'avait pas répondu aux espérances de ceux qui avaient avancé des fonds pour cette entreprise. Le capitaine BOUVET avait cru apercevoir, le 1.er janvier 1739, une terre par les 54.d Sud : il paraît aujourd'hui probable que ce n'était qu'un banc de glace; et cette méprise a retardé les progrès de la géographie. Les faiseurs de systèmes, qui, du fond de leurs cabinets, tracent la figure des continens et des îles, avaient 1785. AOÛT.

M.325924

1785. Août. conclu que le prétendu cap de la Circoncision était la pointe septentrionale des Terres Australes, dont l'existence leur paraissait démontrée comme nécessaire à l'équilibre du globe [a].

Ces deux voyages devaient avec raison décourager des

[a] Les partisans de l'existence d'un continent austral trouveront l'assertion de LA PÉROUSE hasardée ; néanmoins, sans prétendre que le cap de la Circoncision, découvert par LOZIER BOUVET, appartienne à un banc de glace plutôt qu'à une île * ; sans résoudre le problème oiseux de l'existence d'un continent austral, puisqu'il ne peut être situé que par une latitude qui l'isolera éternellement du reste du globe, je dirai que les premiers voyages de COOK autour du pôle austral, ont assez décidé la question ; et que la discussion de LE MONNIER, pour prouver que COOK n'a pas cherché le cap de la Circoncision à sa vraie longitude, a perdu toute son importance**. En faisant ma profession de foi à cet égard, en disant que je crois à l'existence d'un continent austral, je ne pense pas néanmoins qu'il soit absolument utile à l'équilibre du globe. En effet, quel résultat de pesanteur peut produire une si petite *protubérance* sur une masse aussi énorme que le globe, dont la moindre différence d'homogénéité, dans les parties intérieures, serait capable de compenser la solidité superficielle !

Quoique le capitaine COOK *espère qu'on ne parlera plus du continent austral****, il sera peut-être utile, dans quelques siècles, de constater les progrès que peuvent faire les glaces vers l'équateur, et d'établir ainsi une preuve de l'ingénieux système de BUFFON sur le refroidissement du globe. Mais il faut plusieurs siècles pour obtenir un résultat probable ; car, dans différentes années, et aux mêmes époques, les navigateurs ont rencontré les glaces à une plus ou moins grande latitude. Les pêcheurs de baleine, qui vont annuellement au Spitzberg, sont, dit-on, parvenus une fois jusqu'à un degré du pôle ; et un passage au Nord, qui paraît avoir été parcouru par LORENCIO FERRER DE MALDONADO, dont je parlerai ailleurs, n'a pu être retrouvé par nos plus intrépides navigateurs, qui ont constamment été repoussés par les glaces. (NOTE DU RÉDACTEUR.)

* Le capitaine COOK ayant passé très au Sud des terres découvertes par BOUVET, le cap de la Circoncision ne peut appartenir à un continent austral.

** Voyez les Mémoires de l'académie des sciences de Paris, année 1776, page 665 ; année 1779, page 12 ; deuxième Voyage de COOK, tome IV, page 109 et suivantes ; troisième Voyage de COOK, premier volume, page 425 et suivantes.

*** Troisième Voyage de COOK, tome IV, page 120.

particuliers qui, par un simple esprit de curiosité, sacrifiaient des sommes considérables à un intérêt qui avait cessé depuis long-temps de fixer les yeux des différentes puissances maritimes de l'Europe. 1785. Août.

En 1764, l'Angleterre ordonna une nouvelle expédition dont le commandement fut confié au commodore Byron. Les relations de ce voyage, ainsi que celles des navigateurs Wallis, Carteret et Cook, sont généralement connues.

Au mois de novembre 1766, M. de Bougainville partit de Nantes, avec la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile; il suivit à peu près la même route que les navigateurs anglais ; il découvrit plusieurs îles : et son voyage, écrit avec intérêt, n'a pas peu servi à donner aux Français ce goût des découvertes, qui venait de renaître avec tant d'énergie en Angleterre.

En 1771, M. de Kerguelen fut expédié pour un voyage vers le continent austral dont l'existence, à cette époque, n'était pas même contestée des géographes; en décembre de la même année, il eut connaissance d'une île : le mauvais temps l'empêcha d'en achever la découverte. Plein des idées de tous les savans de l'Europe, il ne douta pas qu'il n'eût aperçu un cap des Terres Australes. Son empressement à venir annoncer cette nouvelle, ne lui permit pas de différer un instant son retour; il fut reçu en France comme un nouveau Christophe Colomb. On équipa tout de suite un vaisseau de guerre et une frégate, pour continuer cette importante découverte : ce choix extraordinaire de bâtimens

1785. Août. suffirait seul pour démontrer que l'enthousiasme exclut la réflexion. M. de Kerguelen eut ordre d'aller lever le plan du prétendu continent qu'il avait aperçu : on sait le mauvais succès de ce second voyage; mais le capitaine Cook, le premier des navigateurs, n'aurait pu réussir dans une pareille entreprise avec un vaisseau de 64 canons, une frégate de 32, et sept cents hommes d'équipage: peut-être n'aurait-il point accepté ce commandement, ou il aurait fait adopter d'autres idées. Enfin, M. de Kerguelen revint en France aussi peu instruit que la première fois. On ne s'occupa plus de découvertes. Le roi mourut pendant le cours de cette expédition. La guerre de 1778 tourna tous les regards vers des objets bien opposés : on n'oublia pas cependant que nos ennemis avaient en mer la Découverte et la Résolution, et que le capitaine Cook, travaillant à l'agrandissement des connaissances humaines, devait être l'ami de toutes les nations de l'Europe[b].

L'objet principal de la guerre de 1778 était d'assurer la tranquillité des mers; il fut rempli par la paix de 1783. Ce même esprit de justice qui avait fait prendre les armes, pour

[b] Tout me prescrit de rappeler ici un fait également glorieux aux Français, et à celui qui, au milieu des horreurs d'une guerre politiquement nécessaire, en devint l'objet.

A l'époque des hostilités de 1778 contre l'Angleterre, il fut ordonné à tous bâtimens français qui rencontreraient la Découverte et la Résolution, commandées par le capitaine Cook, de les laisser librement passer sans les visiter; et bien loin de les traiter en ennemies, de leur fournir tous les secours dont elles pourraient avoir besoin.

C'est ainsi qu'une grande nation montre un respect religieux pour les progrès des sciences et des découvertes utiles. (N. D. R.)

que les pavillons des nations les plus faibles sur mer y fussent respectés à l'égal de ceux de France et d'Angleterre, devait, pendant la paix, se porter vers ce qui peut contribuer au plus grand bien-être de tous les hommes. Les sciences, en adoucissant les mœurs, ont peut-être, plus que les bonnes lois, contribué au bonheur de la société. 1785. AOÛT.

Les voyages de divers navigateurs anglais, en étendant nos connaissances, avaient mérité la juste admiration du monde entier : l'Europe avait apprécié les talens et le grand caractère du capitaine COOK. Mais dans un champ aussi vaste, il restera pendant bien des siècles de nouvelles connaissances à acquérir; des côtes à relever; des plantes, des arbres, des poissons, des oiseaux à décrire; des minéraux, des volcans à observer; des peuples à étudier, et peut-être à rendre plus heureux : car enfin, une plante farineuse, un fruit de plus, sont des bienfaits inestimables pour les habitans des îles de la mer du Sud [c].

[c] Les bienfaits d'une nouvelle plante farineuse, d'un fruit nouveau, et même l'introduction des animaux domestiques, peuvent-ils être comparés à la somme de maux qui doit résulter pour ces peuples de l'introduction des usages et des mœurs européennes ?

En examinant ce problème sous les rapports philosophiques, politiques, et même religieux; en examinant ce qu'ils possèdent, bien convaincu que leurs désirs ne peuvent naître que des connaissances qu'ils n'ont pas, on finira, je pense, par former les vœux les plus ardens pour qu'ils puissent jouir long-temps de leur bonheur et de leur inaltérable tranquillité, dont la base est fondée sur la paix du cœur, la douceur et la jouissance de tous les sentimens, et l'exercice des lois puisées dans la nature.

Les passages suivans, extraits du troisième Voyage de COOK, viennent à l'appui de mon opinion.

« Lorsque l'Aventure relâcha pour la première fois, en 1773, dans le canal de

1785. Août. Ces différentes réflexions firent adopter le projet d'un voyage autour du monde; des savans de tous les genres furent employés dans cette expédition. M. Dagelet, de l'académie des sciences, et M. Monge[d], l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'École militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes; le premier sur la Boussole, et le second sur l'Astrolabe. M. de Lamanon, de l'académie

» la reine Charlotte, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit; et lui et » les hommes qui l'accompagnèrent, plantèrent à leurs heures de loisir plusieurs » des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige . . . . . » Les naturels les aiment beaucoup (les patates), et cependant il me fut démontré » qu'ils n'ont pas pris la peine d'en planter une seule, et que, sans la difficulté » de nettoyer le terrain où nous les avions semées jadis, il n'en resterait aucune » aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes » que nous avions laissées parmi eux. » *Tome 1.er, page 160 de la traduction française.*

« Ces deux chefs me demandèrent des chèvres et des cochons. Je donnai à » Matahouah deux chèvres, un mâle et une femelle avec leur chevreau; et » à Tomatongeauooranne, deux cochons, un verrat et une truie. Ils » me promirent de ne pas les tuer; mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup » sur leur parole. J'appris à cette occasion que les animaux envoyés à terre par » le capitaine Furneaux, étaient tombés bientôt après entre les mains des » naturels, et qu'il n'en restait aucun; mais, &c. » *Tome 1.er page 167 de la traduction française.*

« Il ajouta (Taweiharooa) que le capitaine eut des liaisons avec une » femme du pays; que cette femme en eut un fils qui vivait encore, et qui » était à-peu-près de l'âge de Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore » au monde au temps dont il est ici question, il paraissait savoir toute l'histoire. » Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaisseau apporta » la maladie vénérienne à la Nouvelle Zélande. Je souhaite que les navigateurs » européens qui y ont abordé depuis, n'ayent pas à se reprocher également d'avoir » laissé un monument aussi affreux de leur séjour, &c. » *Tome 1.er, page 179 de la traduction française.* (N. D. R.)

[d] La santé de M. Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe, qu'il fut obligé de débarquer et de retourner en France.

de Turin, correspondant de l'académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du journal de physique, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur général. Enfin, M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner dans cette occasion des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'académie des sciences, la société de médecine adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries, sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

1785. Août.

1785. Août. M. l'abbé Tessier, de l'académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur-architecte, nous fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru nous proposa dans un mémoire de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes ; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il nous pria de comparer avec le résultat que nous donneraient les deux boussoles d'inclinaison qui nous furent prêtées par les commissaires du bureau des longitudes de Londres. Je dois ici témoigner ma reconnaissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instrumens avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur-géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage; il y joignit un volume

volume entier de notes les plus savantes, et des discussions sur les différens voyageurs, depuis CHRISTOPHE COLOMB jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnaissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves [e]. 1785. AOÛT.

M. le maréchal DE CASTRIES, ministre de la marine, qui m'avait désigné au roi pour ce commandement, avait donné les ordres les plus formels dans les ports, pour que tout ce qui pouvait contribuer au succès de cette campagne nous fût accordé. M. D'HECTOR, lieutenant-général commandant la marine à Brest, répondit à ses vues, et suivit le détail de mon armement comme s'il avait dû commander lui-même. J'avais eu le choix de tous les officiers; je désignai pour le commandement de l'ASTROLABE, M. DE LANGLE, capitaine de vaisseau, qui montait l'Astrée dans mon expédition de la baie d'Hudson, et qui m'avait, dans cette occasion, donné les plus grandes preuves de talent et de caractère. Cent officiers se proposèrent à M. DE LANGLE et à moi pour faire cette campagne; tous ceux dont nous fîmes choix étaient distingués par leurs connaissances : enfin, le 26 juin mes instructions me furent remises. Je partis le 1.er juillet

[e] Les sciences et les arts doivent plus particulièrement partager les regrets de l'Europe entière sur la perte de nos navigateurs; l'immense collection faite par les savans, et une partie des mémoires, ont péri avec eux. Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver dans l'atlas tous les détails que le journal paraît indiquer; ce voyage très-intéressant dans son état actuel, eût, sans ce tragique événement, présenté l'ensemble le plus précieux. Si quelque espérance est encore permise, elle est bien faible, et chaque jour en détruit insensiblement les restes. (N. D. R.)

1785. Août. pour Brest, où j'arrivai le 4; je trouvai l'armement des deux frégates très-avancé. On avait suspendu l'embarquement de différens effets, parce qu'il me fallait opter entre quelques articles propres aux échanges avec les sauvages, ou des vivres dont j'aurais bien voulu me pourvoir pour plusieurs années; je donnai la préférence aux effets de traite, en songeant qu'ils pourraient nous procurer des comestibles frais, et qu'à cette époque, ceux que nous aurions à bord seraient presque entièrement altérés.

Nous avions en outre à bord un bot [f] ponté, en pièces, d'environ vingt tonneaux, deux chaloupes biscayennes [g], un grand mât, une mèche de gouvernail, un cabestan; enfin, ma frégate contenait une quantité d'effets incroyable. M. de Clonard, mon second, l'avait arrimée avec ce zèle et cette intelligence dont il a si souvent donné des preuves. L'Astrolabe avait embarqué exactement les mêmes articles. Nous fûmes en rade le 11; nos bâtimens étaient tellement encombrés, qu'il était impossible de virer au cabestan; mais nous partions dans la belle saison, et nous avions l'espoir d'arriver à Madère sans essuyer de mauvais temps. M. d'Hector ordonna de nous mouiller en rade avec des ancres du port, afin que nous n'eussions qu'à filer nos cables lorsque les vents nous permettraient de partir.

[f] Ou *boat* ou *boyer*, espèce de bâtiment très-fort à varangues plates, en usage en Flandre et en Hollande, très-bon pour les navigations intérieures. (N. D. R.)

[g] *Barca longa*, chaloupes longues, fort effilées dans les extrémités, propres à naviguer lorsque la mer est houleuse. (N. D. R.)

Le 12, nous passâmes la revue. Ce même jour, les horloges astronomiques qui devaient nous servir pour vérifier dans les relâches le mouvement journalier des horloges marines, furent embarquées sur les deux bâtimens. Celles-ci étaient en observation à bord depuis quinze jours. MM. DAGELET, MONGE, ainsi que les autres savans et artistes, m'avaient précédé à Brest; mais, avant l'arrivée des deux astronomes, MM. DE LANGLE et D'ESCURES avaient observé la marche des horloges marines : malheureusement, l'horloge astronomique à laquelle on comparait les premières, fut reconnue si mauvaise, qu'il fallut recommencer ce travail. 1785. AOÛT.

Le 13, au soir, M. DAGELET me remit la note suivante :

« Nous trouvâmes à Brest, à notre arrivée, un poste astro-
» nomique établi dans le jardin de l'Intendance, où MM. DE
» LANGLE et D'ESCURES s'occupaient d'observations pour
» déterminer la marche des horloges marines. Mais comme
» les instrumens de l'académie de Brest, et particulièrement
» les horloges astronomiques dont ils avaient fait usage, étaient
» dans le plus mauvais ordre, ils s'aperçurent, après quelques
» jours d'observation, qu'il fallait faire les comparaisons relatives
» des horloges marines, en les rapportant toutes au n.° 25 [h]
» qui était dans l'observatoire. Lorsque nos instrumens furent
» établis à terre, je déterminai la marche de ma pendule par
» des hauteurs du soleil et des étoiles, comparant chaque jour

[h] Toutes les horloges marines embarquées sur les deux frégates, sont de l'invention et de la construction de FERDINAND BERTHOUD qui les a désignées par des numéros. (N. D. R.)

1785. Août. » les horloges n.° 18 et n.° 19, par les signaux faits à bord; » je formai la table suivante de leur marche journalière ».

JOURS DU MOIS.	N.° 18. RETARD sur LE TEMPS MOYEN DE PARIS.	N. 19. RETARD sur LE TEMPS MOYEN DE PARIS.
	′ ″	′ ″
28 juin.....	36. 48,8.	27. 51,0.
30 idem.....	37. 07,1.	27. 47,7.
1.er juillet.....	37. 19,0.	27. 45,0.
2 idem.....	37. 31,0.	27. 44,2.
3 idem.....	37. 39,5.	27. 45,4.
4 idem.....	37. 51,8.	27. 44,0.
5 idem.....	38. 05,0.	27. 42,0.
6 idem.....	0. 0.	27. 42,1.
7 idem.....	38. 36,7.	27. 42,1.
8 idem.....	38. 49,3.	0. 0.
9 idem.....	39. 03,0.	27. 48,8.
10 idem.....	39. 13,6.	27. 42,5.
11 idem.....	39. 27,0.	Arrêté.
12 idem.....	0. 0.	0. 36,6.
13 idem.....	0. 0.	0. 36,4.

Les vents d'Ouest nous retinrent en rade jusqu'au premier d'août; il y eut pendant ce temps des brumes et de la pluie. Je craignis que l'humidité ne nuisît à la santé de nos équipages; nous ne débarquâmes cependant, dans l'espace de dix-neuf jours, qu'un seul homme ayant la fièvre : mais nous découvrîmes six matelots et un soldat attaqués de la maladie vénérienne, et qui avaient échappé à la visite de nos chirurgiens.

Je mis à la voile de la rade de Brest le 1.er août. Ma traversée jusqu'à Madère n'eut rien d'intéressant; nous y mouillâmes le 13; les vents nous furent constamment favorables : cette circonstance était bien nécessaire à nos vaisseaux qui, trop chargés sur l'avant, gouvernaient fort mal. Pendant les belles nuits de cette traversée, M. DE LAMANON observa les points lumineux qui sont dans l'eau de la mer, et qui proviennent, selon mon opinion, de la dissolution des corps marins. Si des insectes produisaient cette lumière, comme l'assurent plusieurs physiciens, ils ne seraient pas répandus avec cette profusion depuis le pôle jusqu'à l'équateur, et ils affecteraient certains climats [i]. 1785. AOÛT. 1.er

Nous n'étions pas encore mouillés à Madère, que M. JOHNSTON, négociant anglais, avait déjà envoyé à bord de mon bâtiment un canot chargé de fruits. Plusieurs

[i] D'après le résultat des expériences présentées en 1768, par RIGAUD, à l'académie des sciences de Paris, on ne peut douter de l'existence des polypes ou animaux lumineux dans l'eau de la mer. Je ne vois pas sur quoi LA PÉROUSE peut étayer une assertion combattue par GODEHEU, qui a observé aux Maldives et sur la côte du Malabar, lieux où la mer est plus lumineuse que dans les parages dont parle notre navigateur, que l'eau était parsemée de quantité de petits animaux vivans, lumineux, laissant échapper une liqueur huileuse qui surnageait, et répandait une lumière phosphorique quand elle était agitée.

Je crois donc à l'existence de ces animaux, soutenue par les observations de NOLLET, ROY, VIANELLY, GRISELLINI, &c. Je pense aussi que l'huile phosphorique de certains poissons, étant portée à la surface de l'eau, y produit en partie cette lumière qu'on aperçoit dans toutes les mers.

Je citerai à l'appui de mon opinion l'effet de l'huile de la bonite, qui devient lumineuse quand elle est agitée. On peut voir aussi les observations de FORSTER sur la lumière phosphorique de l'eau de la mer, qu'on trouvera à la fin du second voyage de COOK; et celles de LA LANDE, Journal des savans, 1777. (N. D. R.)

1785. Août. lettres de recommandation de Londres nous avaient précédés chez lui ; ces lettres furent un grand sujet d'étonnement pour moi, ne connaissant pas les personnes qui les avaient écrites. L'accueil que nous fit M. Johnston fut tel, que nous n'aurions pu en espérer un plus gracieux de nos parens ou de nos meilleurs amis. Après avoir fait notre visite au gouverneur, nous fûmes dîner chez lui ; le lendemain nous déjeûnâmes à la charmante campagne de M. Murrai, consul d'Angleterre, et nous retournâmes en ville pour dîner chez M. Moutero, chargé des affaires du consulat de France. Nous goûtâmes, pendant toute cette journée, les délices que peuvent offrir la compagnie la mieux choisie, les prévenances les plus marquées, et nous admirâmes en même-temps la situation ravissante de la campagne de M. Murrai : nous ne pûmes être distraits des tableaux que nous offrait cette position, que par les trois jolies nièces de ce consul, qui vinrent nous prouver que rien ne manquait dans ce lieu enchanteur. Sans les circonstances impérieuses où nous nous trouvions, il eût été bien doux de passer quelques jours à Madère, où nous étions accueillis d'une manière si obligeante ; mais l'objet de notre relâche ne pouvait y être rempli : les Anglais ayant porté le vin de cette île à un prix excessif, nous n'aurions pu nous en procurer à moins de treize ou quatorze cents livres le tonneau de quatre barriques, et cette même quantité ne coûtait que six cents livres à Ténériffe : j'ordonnai donc de tout disposer pour partir le lendemain 16 août. La brise du large ne cessa qu'à six heures du soir,

et nous mîmes à la voile tout de suite. Je reçus encore de M. Johnston une prodigieuse quantité de fruits de toute espèce, cent bouteilles de vin de Malvoisie, une demi-barrique de vin sec, du rum et des citrons confits. Depuis mon arrivée à Madère, tous les momens de mon séjour ont été marqués par les honnêtetés les plus recherchées de sa part. 1785. Août.

Notre traversée jusqu'à Ténériffe ne fut que de trois jours; nous y mouillâmes le 19 à trois heures après midi. J'eus connaissance, le 18 au matin, de l'île Salvage dont je rangeai la partie de l'Est à environ une demi-lieue : elle est très-saine ; et quoique je n'aye pas eu occasion de sonder, je suis convaincu qu'il y a cent brasses d'eau jusqu'à une encablure de terre. Cette île est entièrement brûlée ; il n'y a pas un seul arbre ; elle paraît formée par des couches de lave et d'autres matières volcaniques : nous avons fait plusieurs relèvemens pour en déterminer le gisement.

Les différentes observations de MM. de Fleurieu, Verdun et Borda, ne laissent rien à désirer sur les îles de Madère, Salvage et de Ténériffe; aussi les nôtres n'ont-elles eu pour objet que la vérification de nos instrumens, et la marche de nos horloges marines, qui avait été assez bien déterminée à Brest par les observations de M. Dagelet, pour que nous pussions compter pendant plusieurs jours sur les longitudes qu'elles nous donneraient : l'atterrage de l'île de Madère était très-propre à nous faire connaître le degré d'exactitude que nous devions en attendre. La longitude que nous observâmes à vue de terre, rapportée à

1785. Août. celle de la ville de Funchal, ne différait que de trois minutes de degré de celle qu'avait déterminé M. Borda. Le peu de séjour que nous fîmes dans cette île, ne nous permit pas d'y établir d'observatoire. MM. Dagelet, d'Escures et Boutin, firent seulement quelques relèvemens du mouillage, dont je n'ai pas fait tracer le plan, parce qu'il se trouve dans différens voyages imprimés. Nous nous occupâmes le 18 août à faire des relèvemens sur l'île Salvage ; je crois pouvoir fixer sa longitude occidentale par $18^{d}\ 13'$, et sa latitude nord, par $30^{d}\ 8'\ 15''$.

Dès mon arrivée à Ténériffe, je m'occupai de l'établissement d'un observatoire à terre; nos instrumens y furent placés le 22 août, et nous déterminâmes la marche de nos horloges astronomiques, par des hauteurs correspondantes du soleil ou des étoiles, afin de vérifier le plus promptement possible le mouvement des horloges marines des deux frégates : on trouvera tous ces détails à la fin de l'ouvrage. Le résultat de nos observations nous fit voir que l'erreur du n.° 19 n'avait été que de $18''$ en retard depuis le 13 juillet, dernier jour de nos observations à Brest; que celle de nos petites montres, n.° 29 et n.° 25, avait été pareillement en retard, pour la première, de $1'\ 0'',7$, et de $28''$ seulement pour la seconde : ainsi, dans l'espace de quarante-trois jours, l'erreur la plus forte n'était encore que d'un quart de degré en longitude. Après quelques jours d'observations et de comparaisons suivies, nous établîmes le nouveau mouvement journalier de ces horloges. M. Dagelet trouva

que

que le n.° 19 avançait de 2″,55 dans les 24 heures, le n.° 29 de 3″,6, et le n.° 25 de 0″,8 : c'est d'après ces élémens que cet astronome a dressé la table de leurs mouvemens apparens, ayant égard aux corrections qu'exigent les variations produites par l'effet de la température, suivant les divers degrés du thermomètre et des arcs du balancier. M. Dagelet a eu quelques doutes sur la manière de construire la table de variation du n.° 19, d'après le peu de données des expériences faites à Paris. Il a cru devoir prévenir qu'il serait très-utile, pour ceux qui font usage des horloges marines, qu'on multipliât le nombre des expériences, et qu'on laissât moins de termes à calculer dans les interpolations qu'il a été obligé de faire pour obtenir ces données, sur-tout dans le cas où les arcs du balancier entreraient dans ce genre de correction; ce qui nécessite une table à double entrée, et laisse du doute sur la manière dont les ordonnées de la courbe doivent varier. Il mit le pendule simple en expérience les 27, 28 et 29 août, et il observa le nombre des oscillations dans un temps limité pour déterminer la force de gravitation des corps aux différentes latitudes. Plusieurs observations relatives à la latitude et à la longitude furent faites à Sainte-Croix-de-Ténériffe, que nous croyons pouvoir fixer à 18^{d} 36′ 30″ de longitude occidentale, et 28^{d} 27′ 30″ de latitude Nord. Enfin, nous terminâmes notre travail par des expériences sur les boussoles d'inclinaison; nous trouvâmes très-peu d'accord dans les résultats, et nous ne les rapportons que pour prouver

1785. Août.

1785. Août. combien cette espèce d'instrument est encore éloignée du point de perfection nécessaire pour mériter la confiance des observateurs. Nous présumons cependant que la quantité de fer dont tout le sol de l'île de Ténériffe est imprégné, n'a pas peu contribué aux énormes différences que nous avons remarquées : ces différens résultats seront renvoyés, comme je l'ai déjà dit, à la fin de l'ouvrage.

30. Le 30 août au matin, je mis à la voile avec un vent de Nord-Nord-Est assez frais. Nous avions pris à bord de chaque bâtiment soixante pipes de vin : cette opération nous avait obligés de désarrimer la moitié de notre cale pour trouver les tonneaux vides qui étaient destinés à le contenir. Ce travail nous occupa dix jours ; à la vérité le peu de célérité des fournisseurs fut ce qui nous retarda : ce vin venait d'Orotava, petite ville qui est de l'autre côté de l'île.

J'ai déjà rendu compte de la manière dont les astronomes avaient employé leur temps : nos naturalistes voulurent aussi mettre à profit leur séjour dans la rade de Sainte-Croix ; ils partirent pour le Pic avec plusieurs officiers des deux bâtimens. M. de la Martinière herborisa dans la route ; il trouva plusieurs plantes curieuses. M. de Lamanon mesura la hauteur du Pic avec son baromètre qui descendit, sur le sommet de la montagne, à 18 pouces 4 lignes $\frac{3}{10}$. Par l'observation faite à Sainte-Croix-de-Ténériffe dans le même instant, il était à 28 pouces 3 lignes. Le thermomètre, qui marquait $24^{d}\ \frac{1}{2}$ à Sainte-Croix, se tint constamment à 9^{d} sur le haut du Pic. Je laisse à chacun la liberté d'en calculer

la hauteur. Cette manière est si peu rigoureuse, que je préfère les données aux résultats [k]. M. DE MONNERON, capitaine au corps du génie, fit aussi le voyage du Pic dans l'intention de le niveler jusqu'au bord de la mer; c'était la seule manière de mesurer cette montagne qui n'eût pas été essayée. Les difficultés locales ne pouvaient l'arrêter si elles n'étaient insurmontables, parce qu'il était extrêmement exercé à ce genre de travail. Il trouva sur le terrain que les obstacles étaient beaucoup moindres qu'il ne l'avait imaginé; car, dans une journée, il eut terminé tout ce qui était difficile : il était parvenu à une espèce de plaine encore très-élevée, mais d'un accès facile, et il voyait avec la plus grande joie la fin de son travail, quand il éprouva, de la part de ses guides, des difficultés qu'il lui fut impossible de vaincre : leurs mules n'avaient pas bu depuis soixante-douze heures; et ni prières ni argent ne purent déterminer les muletiers à rester plus long-temps. M. DE MONNERON fut obligé de laisser imparfait un travail qu'il regardait comme fini, qui lui avait coûté des peines incroyables, et une dépense assez considérable; car il avait été obligé de louer sept mules et huit hommes pour porter son bagage, et l'aider dans son opération. Afin

1785. AOÛT.

[k] Ceux qui voudront faire ces calculs, trouveront les données qui manquent ici, dans tous les ouvrages de physique; mais s'ils veulent opérer avec quelque exactitude sur cette manière de mesurer les hauteurs, déjà très-sujette à erreur, ils ne doivent pas oublier de faire les corrections relatives à la température de l'air. La différence des logarithmes des hauteurs du baromètre en lignes, donne la hauteur en toises à $16^{d}\ \frac{3}{4}$ du thermomètre à mercure, qui marque 80^{d} à l'eau bouillante: il faut ôter $\frac{1}{215}$ pour chaque degré de froid. DE LUC, *Recherches sur les modifications de l'atmosphère.* (N. D. R.)

1785. Août. de ne pas perdre entièrement le fruit de son travail, il arrêta les principaux points : une journée suffirait aujourd'hui pour achever ce nivellement, qui peut offrir un résultat plus satisfaisant qu'aucun de ceux qui ont été donnés jusqu'à présent par les différens voyageurs [1].

M. le marquis DE BRANCIFORTE, maréchal de camp et gouverneur général de toutes les îles Canaries, ne cessa, pendant notre séjour dans sa rade, de nous donner les plus grandes marques d'amitié.

Nous ne pûmes faire route qu'à trois heures après midi du 30 août. Nous étions encore plus encombrés d'effets qu'à notre départ de Brest; mais chaque jour devait les diminuer,

[1] Le travail de MONNERON annoncé ici, n'est point parvenu; il y a lieu de croire qu'il avait marqué la fin de ses opérations de manière à pouvoir être continuées par tout autre voyageur. Je pense qu'il s'est servi du niveau d'eau, quelque incommode que soit cet instrument dans les pentes très-rapides. Si ses opérations eussent pu être terminées, il eût décidé entre tous ceux qui ayant mesuré le Pic à leur manière, lui ont assigné des hauteurs bien différentes.

Quelque défectueuse, quelque longue et difficile que puisse être cette manière de mesurer les hauteurs; inconvéniens qui disparaissent cependant devant celui qui a une grande pratique, il est constant qu'un nivellement pareil ne doit pas exiger plus de mille stations : or, en supposant une erreur de 3 lignes par station, ce qui est presque impossible, en supposant que ces 3 lignes d'erreur ne se corrigeassent pas mutuellement, et qu'elles fussent toujours en plus ou en moins, chose plus impossible encore; il n'en résulterait à la fin du travail qu'une différence de 3000 lignes ou de 3 toises 2 pieds 10 pouces : or cette différence, dont le résultat est si forcé, n'est rien auprès de celle qu'ont trouvé les différens voyageurs; puisque HERBERDEEN donne au Pic... 2,409 toises de hauteur,

FEUILLÉE (*Mémoires de l'académie des sciences, année 1746, page 140*)..... 2,213,

BOUGUER..... 2,100,

Et VERDUN, BORDA et PINGRÉ..... 1,904. (N. D. R.)

et nous n'avions plus que du bois et de l'eau à trouver jusqu'à notre arrivée aux îles de la mer du Sud. Je comptais me pourvoir de ces deux articles à la Trinité; car j'étais décidé à ne pas relâcher aux îles du Cap-Vert, qui, dans cette saison, sont très-mal-saines, et la santé de nos équipages était le premier des biens : c'est pour la leur conserver que j'ordonnai de parfumer les entre-ponts, de faire branle-bas tous les jours, depuis huit heures du matin jusqu'au soleil couchant. Mais, afin que chacun eût assez de temps pour dormir, l'équipage fut mis à trois-quarts; en sorte que huit heures de repos succédaient à quatre heures de service. Comme je n'avais à bord que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire, cet arrangement ne put avoir lieu que dans les belles mers, et j'ai été contraint de revenir à l'ancien usage, lorsque j'ai navigué dans les parages orageux. La traversée jusqu'à la Ligne n'eut rien de remarquable. Les vents alizés nous quittèrent par les 14^{d} Nord, et furent constamment de l'Ouest au Sud-Ouest jusqu'à la Ligne; ils me forcèrent de suivre la côte d'Afrique, que je prolongeai à environ soixante lieues de distance. 1785. Août.

Nous coupâmes l'Équateur le 29 septembre, par 18^{d} de longitude occidentale : j'aurais désiré, d'après mes instructions, pouvoir le passer beaucoup plus à l'Ouest; mais heureusement les vents nous portèrent toujours vers l'Est. Sans cette circonstance, il m'eût été impossible de prendre connaissance de la Trinité; car nous trouvâmes les vents de Sud-Est à la Ligne, et ils m'ont constamment suivi jusque Septembre. 29.

1785. SEPTEMBRE. par les 20[d] 25′ de latitude Sud; en sorte que j'ai toujours gouverné au plus près, et que je n'ai pu me mettre en latitude de la Trinité, qu'à environ vingt-cinq lieues dans l'Est. Si j'eusse pris connaissance de Pennedo de S. Pedro [m], j'aurais eu bien de la peine à doubler la pointe orientale du Brésil.

J'ai passé, suivant mon point, sur le bas-fond où le vaisseau le Prince crut avoir touché en 1747. Nous n'avons eu aucun indice de terre, à l'exception de quelques oiseaux connus sous le nom de *frégates*, qui nous ont suivis en assez grand nombre, depuis 8[d] de latitude Nord, jusqu'à 3[d] de latitude Sud : nos bâtimens ont été, pendant ce même temps, environnés de thons; mais nous en avons très-peu pris, parce qu'ils étaient si gros qu'ils cassaient toutes nos lignes : chacun de ceux que nous avons pêchés, pesait au moins soixante livres.

Les marins qui craignent de trouver, dans cette saison, des calmes sous la Ligne, sont dans la plus grande erreur : nous n'avons pas été un seul jour sans vent, et nous n'avons eu de la pluie qu'une fois; elle fut à la vérité assez abondante pour nous permettre de remplir vingt-cinq barriques.

La crainte d'être porté trop à l'Est dans l'enfoncement du golfe de Guinée, est aussi chimérique : on trouve les vents de Sud-Est de très-bonne heure; ils ne portent que trop rapidement à l'Ouest : et si j'avais mieux connu cette navigation, j'aurais couru plus largue avec les vents de

[m] La reconnaissance de cette île ne m'était pas ordonnée, mais simplement indiquée, *si je n'avais presque pas à me détourner de ma route.*

Sud-Ouest qui ont régné constamment au Nord de la Ligne que j'aurais pu couper par 10^{d}, ce qui m'eût permis d'aller vent largue sur le parallèle de la Trinité. Peu de jours après notre départ de Ténériffe, nous perdîmes de vue ces beaux ciels qu'on ne trouve que dans les zones tempérées : une blancheur terne, qui tenait le milieu entre la brume et les nuages, dominait toujours ; l'horizon avait moins de trois lieues d'étendue; mais après le coucher du soleil, cette vapeur se dissipait, et les nuits étaient constamment très-belles. 1785. SEPTEMBRE.

Le 11 octobre, nous fîmes un très-grand nombre d'observations de distances de la lune au soleil, pour déterminer la longitude, et nous assurer de la marche de nos horloges marines. Par un terme moyen entre dix observations de distances prises avec des cercles et des sextans, nous trouvâmes notre longitude occidentale de 25^{d} 15′; à trois heures après midi, celle que donnait la montre n.° 19, était de 25^{d} 47′ : nous répétâmes le même genre d'observations. OCTOBRE. 11.

Le 12, vers les quatre heures du soir, le résultat moyen donnait, pour la longitude occidentale de la frégate, 26^{d} 21′; et la montre n.° 19, au même instant, 26^{d} 33′. En comparant, entr'eux, ces deux résultats, on trouve que la longitude donnée par le n.° 19, est plus Ouest de 12′ que celle obtenue par des distances. C'est d'après ces opérations que nous avons déterminé la position en longitude des îles Martin-Vas et de l'île de la Trinité. Nous avons aussi déterminé très-soigneusement les latitudes, non seulement en observant avec exactitude la hauteur méridienne du soleil, 12.

1785. OCTOBRE. mais en prenant un très-grand nombre de hauteurs près du méridien, et en les réduisant toutes à l'instant du midi vrai, conclu par des hauteurs correspondantes. Les erreurs les plus fortes que nous ayons pu avoir par cette méthode, n'excèdent pas 20″.

16. Le 16 octobre, à dix heures du matin, nous aperçûmes les îles Martin-Vas, dans le Nord-Ouest, à cinq lieues; elles auraient dû nous rester à l'Ouest; mais les courans nous avaient portés 13′ dans le Sud pendant la nuit : malheureusement les vents ayant été constamment au Sud-Est jusqu'alors, me forcèrent de courir plusieurs bords pour me rapprocher de ces îles, dont je passai à environ une lieue et demie. Après avoir bien déterminé leur position, et après avoir fait des relèvemens pour pouvoir tracer sur le plan leurs positions entr'elles, je fis route au plus près, tribord amure, vers l'île de la Trinité, distante de Martin-Vas d'environ neuf lieues dans l'Ouest $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest. Ces îles Martin-Vas ne sont, à proprement parler, que des rochers; le plus gros peut avoir un quart de lieue de tour : il y a trois îlots séparés entr'eux par de très-petites distances, lesquels, vus d'un peu loin, paraissent comme cinq têtes.

Au coucher du soleil, je vis l'île de la Trinité qui me restait à l'Ouest 8^{d} Nord. Le vent était toujours au Nord-Nord-Ouest; je passai toute la nuit à courir de petits bords, me tenant dans la partie de l'Est-Sud-Est de cette île. Lorsque le jour parut, je continuai ma bordée vers la terre, espérant trouver une mer plus calme à l'abri de l'île. A dix heures du

matin

matin je n'étais plus qu'à deux lieues et demie de la pointe du Sud-Est qui me restait au Nord-Nord-Ouest, et j'aperçus au fond de l'anse formée par cette pointe, un pavillon portugais hissé au milieu d'un petit fort autour duquel il y avait cinq ou six maisons en bois. La vue de ce pavillon piqua ma curiosité; je me décidai à envoyer un canot à terre, afin de m'informer de l'évacuation et de la cession des Anglais; car je commençais déjà à voir que je ne pourrais me procurer à la Trinité, ni l'eau, ni le bois dont j'avais besoin : nous n'apercevions que quelques arbres sur le sommet des montagnes. La mer brisait par-tout avec tant de force, que nous ne pouvions supposer que notre chaloupe pût y aborder avec quelque facilité. Je pris donc le parti de courir des bordées toute la journée, afin de me trouver le lendemain, à la pointe du jour, assez au vent pour pouvoir gagner le mouillage, ou du moins envoyer mon canot à terre. Je hélai le soir à l'Astrolabe la manœuvre que je me proposais de faire, et j'ajoutai que nous n'observerions aucun ordre dans nos bordées, notre point de réunion devant être, au lever du soleil, l'anse de l'établissement portugais. Je dis à M. de Langle que celui des deux bâtimens qui se trouverait le plus à portée, enverrait son canot pour s'informer des ressources que nous pourrions trouver dans cette relâche. Le lendemain 18 octobre au matin, l'Astrolabe n'étant qu'à une demi-lieue de terre, détacha la biscayenne commandée par M. de Vaujuas, lieutenant de vaisseau. M. de la Martinière, et le père Receveur, naturaliste infatigable, accompagnèrent

1785. Octobre. 18.

1785. Octobre. cet officier : ils descendirent au fond de l'anse, entre deux rochers; mais la lame était si grosse, que le canot et son équipage auraient infailliblement péri, sans les secours prompts que les Portugais lui donnèrent; ils tirèrent le canot sur la grève pour le mettre à l'abri de la fureur de la mer : on en sauva tous les effets, à l'exception du grapin, qui fut perdu. M. de Vaujuas compta dans ce poste environ deux cents hommes, dont quinze seulement en uniforme, les autres en chemise. Le commandant de cet établissement, auquel on ne peut donner le nom de colonie, puisqu'il n'y a point de culture, lui dit que le gouverneur de Rio-Janéiro avait fait prendre possession de l'île de la Trinité depuis environ un an; il ignorait ou il feignait d'ignorer que les Anglais l'eussent précédemment occupée; mais on ne peut compter sur rien de ce qui fut dit à M. de Vaujuas dans cette conversation. Ce commandant se crut dans la triste nécessité de déguiser sur tous les points la vérité; il prétendait que sa garnison était de quatre cents hommes, et son fort armé de vingt canons; tandis que nous sommes certains qu'il n'y en avait pas un seul en batterie aux environs de l'établissement. Cet officier était dans une telle crainte qu'on ne s'aperçût du misérable état de son gouvernement, qu'il ne voulut jamais permettre à M. de la Martinière et au père Receveur de s'éloigner du rivage pour herboriser. Après avoir donné à M. de Vaujuas toutes les marques extérieures d'honnêteté et de bienveillance, il l'engagea à se rembarquer, en lui disant que l'île ne fournissait rien; qu'on lui envoyait tous les six

mois des vivres de Rio-Janéïro, et qu'il y avait à peine assez d'eau et de bois pour sa garnison ; encore fallait-il aller chercher ces deux articles fort loin dans la montagne. Son détachement aida à mettre notre biscayenne à la mer. 1785. OCTOBRE.

Dès la pointe du jour j'avais aussi envoyé à terre un canot commandé par M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau, accompagné de MM. DE LAMANON et MONNERON ; mais j'avais défendu à M. BOUTIN de descendre, si la biscayenne de l'ASTROLABE était arrivée avant lui : dans ce cas, il devait sonder la rade, et en tracer le plan le mieux qu'il lui serait possible dans un si court espace de temps. M. BOUTIN ne s'approcha en conséquence que jusqu'à une portée de fusil du rivage ; toutes les sondes lui rapportèrent un fond de roc, mêlé d'un peu de sable. M. DE MONNERON dessina le fort tout aussi bien que s'il avait été sur la plage ; et M. DE LAMANON fut à portée de voir que les rochers n'étaient que du basalte [n], ou des matières fondues, restes de quelques volcans éteints. Cette opinion fut confirmée par le père RECEVEUR qui nous apporta à bord un grand nombre de pierres toutes volcaniques, ainsi que le sable, qu'on voyait seulement mêlé de détrimens de coquilles et de corail. D'après le rapport de M. DE VAUJUAS et de M. BOUTIN, il était évident que nous ne pouvions trouver à la Trinité l'eau et le bois qui nous manquaient. Je me décidai tout de suite à faire route pour l'île Sainte-Catherine, sur la côte

[n] Pierre d'un tissu serré, brillante dans ses fractures, faisant feu au briquet, pouvant servir de pierre de touche. (N. D. R.)

1785. Octobre. du Brésil : c'était l'ancienne relâche des bâtimens français qui allaient dans la mer du Sud. Frézier et l'amiral Anson y trouvèrent abondamment à se pourvoir de tous leurs besoins. Ce fut pour ne pas perdre un seul jour, que je donnai la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéïro, où les différentes formalités auraient exigé plus de temps qu'il n'en fallait pour faire l'eau et le bois qui nous manquaient. Mais en dirigeant ma route vers l'île Sainte-Catherine, je voulus m'assurer de l'existence de l'île de l'Ascençaon, que M. Daprès place à cent lieues dans l'Ouest de la Trinité, et à 15′ seulement plus Sud. Suivant le journal de M. Poncel de la Haye, qui commandait la frégate la Renommée, j'étais certain que différens navigateurs, entr'autres Frézier, homme très-éclairé, avaient cru aborder à l'Ascençaon, et qu'ils n'avaient été réellement qu'à la Trinité. Malgré l'autorité de M. Poncel de la Haye, je crus que ce point de géographie demandait un nouvel éclaircissement. Les deux jours que nous passâmes vers la partie Sud de l'île de la Trinité, nous mirent à portée de faire les relèvemens d'après lesquels M. Bernizet traça le plan de la partie Sud de l'île : il diffère très-peu de celui du docteur Halley, qui m'avait été remis par M. de Fleurieu. La vue, peinte par M. Duché de Vancy, est d'une vérité si frappante, qu'elle suffira seule pour que les navigateurs qui aborderont dans la partie du Sud de la Trinité, ne puissent jamais se tromper. Cette île n'offre aux yeux qu'un rocher presque stérile; on ne voit de la verdure et quelques arbustes, que dans les gorges

très-étroites des montagnes : c'est dans une de ces vallées, au Sud-Est de l'île qui n'a qu'environ trois cents toises de largeur, que les Portugais ont formé leur établissement. 1785. OCTOBRE.

La nature n'avait certainement pas destiné ce rocher à être habité, les hommes ni les animaux n'y pouvant trouver leur subsistance; mais les Portugais ont craint que quelque nation de l'Europe ne profitât de ce voisinage pour établir un commerce interlope avec le Brésil : c'est à ce seul motif, sans doute, qu'on doit attribuer l'empressement qu'ils ont montré d'occuper une île qui, à tout autre égard, leur est entièrement à charge.

Latitude Sud du gros îlot des îles Martin-Vas. 20d 30′ 35″
Longitude occidentale par des distances... 30. 30.
Latitude Sud de la pointe Sud-Est de l'île de la Trinité ..... 20. 31.
Longitude occidentale par des distances... 30. 57.

Le 18 octobre à midi, je fis route à l'Ouest pour l'Ascençaon jusqu'au 24 au soir que je pris le parti d'abandonner cette recherche: j'avais fait alors cent quinze lieues à l'Ouest, et le temps était assez clair pour découvrir dix lieues en avant. Ainsi je puis assurer qu'ayant dirigé ma route par le parallèle de 20d 32′ avec une vue Nord et Sud de 20′ au moins, et qu'ayant mis en panne, chaque nuit, après les premières soixante lieues, lorsque j'avais parcouru l'espace aperçu au coucher du soleil; je puis, dis-je, assurer que l'île de l'Ascençaon n'existe pas jusqu'à 7d environ de longitude occidentale du méridien de la Trinité, entre les 18.

1785. Octobre. latitudes Sud de 20d 10′, et de 20d 50′, ma vue ayant pu embrasser tout cet espace °.

25. Le 25 octobre, nous essuyâmes un orage des plus violens. A huit heures du soir, nous étions au centre d'un cercle de

° La Pérouse peut avoir raison en avançant que des navigateurs ont cru aborder à l'Ascençaon, tandis qu'ils n'ont véritablement touché qu'à la Trinité. Sans avoir égard à la ressemblance des descriptions qu'ils ont données de ces deux îles, la preuve en existe dans la fausse position qu'on leur a assignée sur les cartes françaises, et qui permettait de croire indifféremment qu'on était sur l'une ou sur l'autre, leur latitude étant à-peu-près la même, et la détermination des longitudes étant alors très-fautive; mais ces preuves ne suffisent pas au géographe éclairé, lorsque le témoignage authentique, rapporté par Daprès, dans son discours du Neptune oriental, page 10, et les plans particuliers et très-différens que Dalrymple nous donne de ces deux îles et de leur aspect, prouvent évidemment qu'il n'y a pas identité.

Si la Pérouse eût eu plus de confiance dans les notes qui lui furent remises, et qu'on peut voir dans le 1.er volume sous les n.os 10 et 12, il eût fait un calcul fort simple.

La longitude occidentale de l'île de la Trinité, côte du Nord, y est déterminée à 32d 15′. Il a reconnu lui-même qu'elle n'était que de 30d 57′ à la pointe du Sud-Est.

La côte d'Amérique, par ce parallèle, peut, d'après le méridien de Rio-Janéïro, déterminé à 45d 5′, être évaluée à 43d 30′. Daprès fixe la longitude de l'île de l'Ascençaon à 38d, ainsi qu'on le voit dans la douzième note déjà citée, parce qu'il la croit à 120 lieues de la côte. J'ai lieu de penser qu'elle en est plus rapprochée. Ainsi, il est évident que la Pérouse n'a pas poussé sa recherche assez loin, et qu'ayant parcouru *environ 7d sur ce parallèle, en partant de la Trinité*, il l'a abandonnée au moment d'atteindre le but.

Aux données des deux auteurs estimables par leur exactitude, que je viens de citer, j'ajouterai que, depuis cette note écrite, le hasard m'a fait rencontrer un navigateur * qui a relâché sur ces deux îles, et qui, dépourvu d'instrumens pour en déterminer la longitude avec précision, a fixé seulement leur latitude.

Celle de la Trinité à..... 20d 22′

Celle de l'Ascençaon à..... 20. 38.

Il croit cette dernière à 120 lieues de la côte du Brésil.

* Lépine, enseigne de vaisseau non entretenu. (N. D. R.)

feu; les éclairs partaient de tous les points de l'horizon : le feu Saint-Elme se posa sur la pointe du paratonnerre, mais ce phénomène ne nous fut pas particulier; l'ASTROLABE, qui n'avait point de paratonnerre, eut également le feu Saint-Elme sur la tête de son mât [P]. Depuis ce jour, le temps fut

1785. OCTOBRE. 25.

P Je ne suis point étonné que le feu Saint-Elme fût aussi sur la tête du mât de l'ASTROLABE, sachant, par les relations de LA PÉROUSE, que cette frégate ne s'était jamais éloignée de lui hors de la portée de la voix.

Le feu Saint-Elme n'est autre chose que le feu électrique ou la matière du tonnerre : tout le monde sait que, lorsque le fluide électrique entre par une pointe, il s'y montre comme un point lumineux; mais au contraire, quand il en sort, il a l'apparence d'une gerbe ou d'un cône lumineux. La terre est le grand réservoir de l'électricité, et l'eau est le meilleur conducteur; je pense donc que lorsqu'un nuage bas, électrisé négativement, passe au-dessus d'un vaisseau, les mâts et les vergues doivent servir de conducteurs, et qu'on doit voir des gerbes de feu de toutes les extrémités se diriger vers ce nuage.

Il est évident que le bâtiment qui a un paratonnerre, doit avoir à sa pointe une gerbe beaucoup plus belle, à raison de son conducteur de fer, qui communique directement à la mer; tandis que celui qui n'en a pas, ne peut communiquer le fluide électrique que par du bois goudronné, qui est très-mauvais conducteur.

Par le même principe, on doit voir aussi quelquefois le feu Saint-Elme à la surface de la mer: en répétant les expériences suivantes, que je garantis pour les avoir réitérées maintes fois dans mon cabinet, on pourra s'en convaincre.

Électrisez une masse d'eau contenue dans un vase de verre, ou de métal si vous voulez, mais dans ce cas placez-le sur un isoloir; présentez votre doigt assez près de la surface de l'eau pour ne pas tirer d'étincelles, mais de manière à voir l'eau se soulever. Si vous êtes dans l'obscurité, vous verrez un cône lumineux sortir de l'eau et se diriger vers votre doigt.

Dans cette expérience, le doigt fait l'effet du nuage; mais on dira peut-être : la mer ne contient pas, comme le bassin, une quantité surabondante d'électricité. Si cet argument peut laisser du doute, on fera l'expérience suivante.

Ayez un bassin de métal rempli d'eau; que ce bassin communique à la terre par une chaîne ou par tout autre conducteur; électrisez fortement l'extérieur d'une bouteille de Leyde : par ce moyen, l'intérieur sera électrisé négativement; placez cette bouteille sur un isoloir pour pouvoir la saisir par l'extérieur sans la décharger; présentez le bouton de la bouteille à une certaine distance de la surface

1785. NOVEMBRE. 6. constamment mauvais jusqu'à notre arrivée à l'île Sainte-Catherine; nous fûmes enveloppés d'une brume plus épaisse que celle que nous aurions pu trouver sur les côtes de Bretagne au milieu de l'hiver. Nous mouillâmes le 6 de novembre entre l'île Sainte-Catherine et le continent, par sept brasses, fond de sable vaseux *(Atlas, n.° 2)*;

Le milieu de l'île d'Alvaredo me restant au Nord-Est,
L'île des Flamands, au..... Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est,
Et l'île de Gal, au..... Nord.

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer : nous avions eu en outre le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

de l'eau, comme vous avez présenté le doigt dans l'expérience précédente; vous obtiendrez le même effet.

On observera que cette expérience est bien plus propre à la démonstration. L'eau n'est point électrisée ainsi que celle de la mer; elle communique à la terre comme elle; et le bouton de la bouteille qui représente le nuage, est électrisé en moins comme lui.

Si, dans la première expérience, au lieu du doigt vous vous servez du bouton de la bouteille de Leyde électrisée en moins, vous obtiendrez un effet d'autant plus marqué, que le fluide électrique fera un effort plus grand pour se porter de l'eau électrisée en plus, dans la bouteille électrisée en moins.

C'est ce principe une fois posé et démontré qui me sert à développer la théorie de la foudre ascendante, bien plus commune qu'on ne pense; mais cette digression, qui est hors de mon sujet, me conduirait trop loin. (N. D. R.)

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Description de l'île Sainte-Catherine. — Observations et événemens pendant notre relâche. — Départ de l'île Sainte-Catherine. — Arrivée à la Conception.

L'île Sainte-Catherine s'étend depuis le 27^{d} 19′ 10″ de latitude Sud, jusqu'au 27^{d} 49′; sa largeur de l'Est à l'Ouest n'est que de deux lieues; elle n'est séparée du continent, dans l'endroit le plus resserré, que par un canal de deux cents toises. C'est sur la pointe de ce goulet qu'est bâtie la ville de Nostra-Señora-del-Destero, capitale de cette capitainerie, où le gouverneur fait sa résidence; elle contient au plus trois mille ames et environ quatre cents maisons; l'aspect en est fort agréable. Suivant la relation de Frézier, cette île servait, en 1712, de retraite à des vagabonds qui s'y sauvaient des différentes parties du Brésil; ils n'étaient sujets du Portugal que de nom, et ils ne reconnaissaient aucune autorité. Le pays est si fertile, qu'ils pouvaient subsister sans aucun secours des colonies voisines; et ils étaient si dénués d'argent, qu'ils ne pouvaient tenter la cupidité du gouverneur général du Brésil, ni lui inspirer l'envie de les soumettre. Les vaisseaux qui relâchaient chez eux, ne leur donnaient, en échange de leurs provisions, que des habits et des chemises dont ils manquaient absolument. Ce n'est que vers 1740, que la cour de Lisbonne a établi un gouvernement

1785. NOVEMBRE.

1785. NOVEMBRE. régulier dans l'île Sainte-Catherine et les terres adjacentes du continent. Ce gouvernement s'étend soixante lieues du Nord au Sud, depuis la rivière S. Francisco jusqu'à Rio-Grande ; sa population est de vingt mille ames. J'ai vu dans les familles un si grand nombre d'enfans, que je crois qu'elle sera bientôt plus considérable. Le terrain est extrêmement fertile, et produit presque de lui-même toute sorte de fruits, de légumes et de grains : il est couvert d'arbres toujours verds; mais ils sont tellement entremêlés de ronces et de lianes, qu'il n'est pas possible de traverser ces forêts, à moins d'y pratiquer un sentier avec des haches ; on a d'ailleurs à craindre les serpens, dont la morsure est mortelle. Les habitations, tant sur l'île que sur le continent, sont toutes sur le bord de la mer : les bois qui les environnent ont une odeur délicieuse par la grande quantité d'orangers, d'arbres et d'arbustes aromatiques dont ils sont remplis. Malgré tant d'avantages, le pays est fort pauvre et manque absolument d'objets manufacturés; en sorte que les paysans y sont presque nus ou couverts de haillons : leur terrain, qui serait très-propre à la culture du sucre, n'y peut être employé faute d'esclaves, qu'ils ne sont pas assez riches pour acheter. La pêche de la baleine est très-abondante; mais c'est une propriété de la couronne, affermée à une compagnie de Lisbonne : cette compagnie a, sur cette côte, trois grands établissemens dans lesquels on pêche chaque année environ quatre cents baleines, dont le produit, tant en huile qu'en *sperma-céti*, est envoyé à Lisbonne par Rio-Janéïro. Les

habitans ne sont que simples spectateurs de cette pêche, qui ne leur procure aucun profit. Si le gouvernement ne vient à leur secours, et ne leur accorde des franchises ou autres encouragemens qui puissent y appeler le commerce, un des plus beaux pays de la terre languira éternellement, et ne sera d'aucune utilité à la métropole. 1785. NOVEMBRE.

L'atterrage de Sainte-Catherine est très-facile; on trouve fond de vase par soixante-dix brasses à dix-huit lieues au large, et ce fond monte graduellement jusqu'à quatre encablures du rivage, où il y a encore quatre brasses.

La passe ordinaire est entre l'île d'Alvaredo et la pointe du Nord de l'île Sainte-Catherine. Il y a aussi un passage entre l'île de Gal et l'île d'Alvaredo, mais il faut le connaître : nos canots furent si occupés pendant cette relâche, que je ne pus le faire sonder. Le meilleur mouillage est à une demi-lieue de l'île de la Forteresse, par six brasses, fond de vase, la citadelle restant au Sud 3^{d} Ouest, le fort de la grosse Pointe au Sud 60^{d} Est. On y est au milieu de plusieurs aiguades, tant sur l'île que sur le continent; et, selon les vents, on peut faire choix de l'anse dont l'abord est le plus facile. Cette considération est d'une grande importance; car la navigation des chaloupes est très-difficile dans ce canal, qui a deux lieues de largeur jusqu'au goulet de la ville : la lame y est fatigante et y brise toujours sur la côte opposée au vent. Les marées sont très-irrégulières : le flot entre par les deux passes Nord et Sud jusqu'au goulet de la ville; il ne monte que de trois pieds.

1785. Novembre. Il me parut que notre arrivée avait jeté une grande terreur dans le pays : les différens forts tirèrent plusieurs coups de canon d'alarme; ce qui me détermina à mouiller de bonne heure et à envoyer mon canot à terre avec un officier, pour faire connaître nos intentions très-pacifiques et nos besoins d'eau, de bois et de quelques rafraîchissemens. M. de Pierrevert, que je chargeai de cette négociation, trouva la petite garnison de la citadelle sous les armes; elle consistait en quarante soldats, commandés par un capitaine, qui dépêcha sur le champ un exprès à la ville vers le gouverneur don Francisco de Baros, brigadier d'infanterie. Il avait eu connaissance de notre expédition par la gazette de Lisbonne; et une médaille en bronze que je lui envoyai, ne lui laissa aucun doute sur l'objet de notre relâche. Les ordres les plus précis et les plus prompts furent donnés pour qu'on nous vendît, au plus juste prix, ce qui nous était nécessaire : un officier fut destiné à chaque frégate; il était entièrement à nos ordres; nous l'envoyions avec les commis du munitionnaire pour acheter des provisions chez les

9. habitans. Le 9 de novembre, je me rapprochai de la forteresse dont j'étais un peu éloigné. Je fus, le même jour, avec M. de Langle et plusieurs officiers, faire ma visite au commandant de ce poste, qui me fit saluer de onze coups de canon; ils lui furent rendus de mon bord. J'envoyai le lendemain mon canot, commandé par M. Boutin, lieutenant de vaisseau, à la ville de Nostra-Señora-del-Destero, pour faire mes remercîmens au gouverneur, de l'extrême

abondance où nous étions par ses soins. MM. DE MONNERON, DE LAMANON et l'abbé MONGÈS accompagnèrent cet officier, ainsi que M. DE LA BORDE MARCHAINVILLE et le père RECEVEUR, qui avaient été dépêchés par M. DE LANGLE pour le même objet; tous furent reçus de la manière la plus honnête et la plus cordiale. Don FRANCISCO DE BAROS, gouverneur de cette capitainerie, parlait parfaitement français, et ses vastes connaissances inspiraient la plus grande confiance. Nos Français dînèrent chez lui : il leur dit, pendant le dîner, que l'île de l'Ascençaon n'existait pas; que cependant, sur le témoignage de M. DAPRÈS, le gouverneur général du Brésil avait expédié l'année dernière un bâtiment pour parcourir toutes les positions assignées précédemment à cette île; et que le capitaine de ce bâtiment n'ayant rien trouvé, on l'avait effacée des cartes, afin de ne pas éterniser une ancienne erreur [a]. Il ajouta que l'île de la Trinité avait toujours fait partie des possessions portugaises, et que les Anglais l'avaient évacuée à la première réquisition qui leur en avait été faite par la reine de Portugal, le

1785. NOVEMBRE.

[a] Il serait dangereux pour les progrès de la navigation, et funeste aux navigateurs, qu'on adoptât la méthode d'effacer des cartes, des îles anciennement découvertes, sous le prétexte qu'on en a fait une vaine recherche, et que leur position est au moins incertaine, par le peu de moyens qu'on avait de les placer d'une manière précise sur les cartes, à l'époque de leur découverte.

Je dois d'autant plus m'élever contre une pareille méthode, que j'ai prouvé plus haut l'existence de l'Ascençaon, et qu'en effaçant une île du globe, on devient en quelque sorte responsable des dangers que pourraient courir les navigateurs qui la rencontreraient, dans la sécurité que leur donneraient les cartes; tandis que sa position, quoique incertaine, en éveillant l'attention des marins, peut servir à la faire retrouver plus facilement. (N. D. R.)

1785. NOVEMBRE. ministre du roi d'Angleterre ayant de plus répondu que la nation n'avait jamais donné sa sanction à cet établissement, qui n'était qu'une entreprise de particuliers. Le lendemain, les canots de l'ASTROLABE et de la BOUSSOLE étaient de retour à onze heures; ils m'annoncèrent la visite très-prochaine du major général de la colonie, don ANTONIO DE GAMA; il n'arriva cependant que le 13, et il m'apporta la lettre la plus obligeante de son commandant. La saison était si avancée que je n'avais pas un instant à perdre : nos équipages jouissaient de la meilleure santé. Je m'étais flatté, en arrivant, d'avoir pourvu à tous nos besoins, et d'être en état de mettre à la voile sous cinq ou six jours; mais les vents de Sud et les courans furent si violens, que la communication avec la terre fut souvent interrompue : cela retarda mon départ.

J'avais donné la préférence à l'île Sainte-Catherine sur Rio-Janéïro, pour éviter seulement les formalités des grandes villes, qui occasionnent toujours une perte de temps; mais l'expérience m'apprit que cette relâche réunissait bien d'autres avantages. Les vivres de toute espèce y étaient dans la plus grande abondance; un gros bœuf coûtait huit piastres; un cochon pesant cent cinquante livres, en coûtait quatre; on avait deux dindons pour une piastre; il ne fallait que jeter le filet pour le retirer plein de poissons; on apportait à bord et on nous y vendait cinq cents oranges pour moins d'une demi-piastre, et les légumes étaient aussi à un prix très-modéré. Le fait suivant donnera une idée de l'hospitalité de ce bon peuple. Mon canot ayant été renversé par la lame dans une

anse où je faisais couper du bois, les habitans qui aidèrent à le sauver, forcèrent nos matelots naufragés à se mettre dans leurs lits, et couchèrent à terre sur des nattes au milieu de la chambre où ils exerçaient cette touchante hospitalité. Peu de jours après, ils rapportèrent à mon bord, les voiles, les mâts, le grapin et le pavillon de ce canot, objets très-précieux pour eux, et qui leur auraient été de la plus grande utilité dans leurs pirogues. Leurs mœurs sont douces; ils sont bons, polis, obligeans, mais superstitieux et jaloux de leurs femmes, qui ne paraissent jamais en public. 1785. NOVEMBRE.

Nos officiers tuèrent à la chasse plusieurs oiseaux variés des plus brillantes couleurs, entre autres un rollier d'un très-beau bleu, qui n'a point été décrit par M. DE BUFFON; il est très-commun dans ce pays.

N'ayant pas prévu les obstacles qui nous retinrent douze jours dans cette rade, nous ne descendîmes point nos horloges astronomiques, croyant n'avoir que cinq à six jours à passer au mouillage; nous en eûmes peu de regret, parce que le ciel fut toujours couvert : nous ne déterminâmes donc la longitude de cette île que par des distances de la lune au soleil. Suivant nos observations, la pointe la plus Est et la plus Nord de l'île Sainte-Catherine, peut être fixée par 49^{d} $49'$ de longitude occidentale, et 27^{d} $19'$ de latitude Sud.

Le 16 au soir, tout étant embarqué, j'envoyai mes paquets au gouverneur, qui avait bien voulu se charger de les faire parvenir à Lisbonne, où je les adressai à M. DE SAINT-MARC, notre consul général : chacun eut la permission d'écrire à 16.

1785. sa famille et à ses amis. Nous nous flattions de mettre à
NOVEMBRE. la voile le lendemain ; mais les vents de Nord, qui nous auraient été si favorables si nous eussions été en pleine mer,
19. nous retinrent au fond de la baie jusqu'au 19 novembre. J'appareillai à la pointe du jour ; le calme me força de remouiller pendant quelques heures, et je ne fus en dehors de toutes les îles qu'à l'entrée de la nuit.

Nous avions acheté à Sainte-Catherine assez de bœufs, de cochons et de volailles pour nourrir l'équipage en mer pendant plus d'un mois, et nous avions ajouté des orangers et des citronniers à notre collection d'arbres, qui, depuis notre départ de Brest, s'était parfaitement conservée dans les caisses faites à Paris sous les yeux et par les soins de M. THOUIN. Notre jardinier était aussi pourvu de pepins d'oranges et de citrons, de graines de coton, de maïs, de riz, et généralement de tous les comestibles qui, d'après les relations des navigateurs, manquent aux habitans des îles de la mer du Sud, et sont plus analogues à leur climat et à leur manière de vivre, que les plantes potagères de France, dont nous portions aussi une immense quantité de graines.

Le jour de mon départ, je remis à l'ASTROLABE de nouveaux signaux beaucoup plus étendus que ceux qui nous avaient servi jusqu'alors : nous devions naviguer au milieu des brumes, dans des mers très-orageuses ; et ces circonstances exigeaient de nouvelles précautions. Nous convînmes aussi avec M. de LANGLE, qu'en cas de séparation, notre premier rendez-vous serait le port de Bon-succès, dans le détroit de

de le Maire, en supposant que nous n'eussions pas dépassé sa latitude le 1.er janvier; et le second, la pointe de Vénus, dans l'île d'O-Taïti. Je l'informai de plus que j'allais borner mes recherches dans la mer Atlantique, à l'île Grande de la Roche, n'ayant plus le temps de chercher un passage au Sud des terres de Sandwich. Je regrettai fort alors de ne pouvoir commencer ma campagne par l'Est; mais je n'osai changer aussi diamétralement le plan qui avait été adopté en France, parce que je n'aurais reçu nulle part les lettres du ministre qui m'avaient été annoncées, et par lesquelles les ordres les plus importans pouvaient me parvenir. 1785. NOVEMBRE.

Le temps fut très-beau jusqu'au 28 que nous eûmes un coup de vent très-violent de la partie de l'Est; c'était le premier depuis notre départ de France : je vis avec grand plaisir que, si nos bâtimens marchaient fort mal, ils se comportaient très-bien dans les mauvais temps, et qu'ils pouvaient résister aux grosses mers que nous aurions à parcourir. Nous étions alors par 35d 24′ de latitude Sud, et 43d 40′ de longitude occidentale; je faisais route à l'Est-Sud-Est, parce que je me proposais, dans ma recherche de l'île Grande, de me mettre en latitude à environ 10d dans l'Est du point qui lui a été assigné sur les différentes cartes. Je ne me dissimulais pas l'extrême difficulté que j'aurais à remonter; mais dans tous les cas j'étais dans la nécessité de faire beaucoup de chemin à l'Ouest pour arriver au détroit de le Maire; et tout le chemin que je ferais à cette aire de vent, en suivant le parallèle de l'île Grande, m'approchait 28.

1785. Novembre. de la côte des Patagons, dont j'étais forcé d'aller prendre la sonde avant de doubler le cap Horn. Je croyais de plus que la latitude de l'île Grande n'étant pas parfaitement déterminée, il était plus probable que je la rencontrerais en louvoyant entre les 44 et les 45^{d} de latitude, que si je suivais une ligne droite par 44^{d} 30′, comme j'aurais pu le faire en faisant route de l'Ouest à l'Est, les vents d'Ouest étant aussi constans dans ces parages que ceux de l'Est entre les Tropiques.

On verra bientôt que je n'ai retiré aucun avantage de mes combinaisons, et qu'après quarante jours de recherches infructueuses, pendant lesquels j'ai essuyé cinq coups de vent, j'ai été obligé de faire route pour ma destination ultérieure.

Décembre. 7. Le 7 décembre, j'étais sur le parallèle prétendu de l'île Grande, par 44^{d} 38′ de latitude Sud, et 34^{d} de longitude occidentale, suivant une observation de distances faite le jour précédent. Nous voyions passer des goëmons, et nous étions depuis plusieurs jours entourés d'oiseaux, mais de l'espèce des albatros et des pétrels, qui n'approchent jamais des terres que dans la saison de la ponte.

Ces faibles indices de terre entretenaient cependant nos espérances, et nous consolaient des mers affreuses dans lesquelles nous naviguions; mais je n'étais pas sans inquiétude en considérant que j'avais encore 35^{d} à remonter dans l'Ouest jusqu'au détroit de le Maire, où il m'importait beaucoup d'arriver avant la fin de janvier.

Je courus des bords entre les 44 et 45^{d} de latitude jusqu'au 24 décembre; je parcourus sur ce parallèle 15^{d} de

24.

longitude, et le 27 décembre j'abandonnai ma recherche, bien convaincu que l'île de la Roche n'existait pas [b], et que les goëmons et les pétrels ne prouvent point le voisinage d'une terre, puisque j'ai vu des algues et des oiseaux jusqu'à mon arrivée sur la côte des Patagons. La carte sur laquelle mon point de chaque jour est tracé, fera mieux connaître que ces détails la route que j'ai suivie. Je suis convaincu que les navigateurs qui me succèderont dans cette recherche, ne seront pas plus heureux que moi ; mais on ne doit s'y livrer que lorsqu'on fait route pour aller à l'Est vers la mer des Indes : il n'est pas alors plus pénible ni plus long de parcourir 30[d] sur ce parallèle que sur tout autre ; et si l'on n'a point trouvé la terre, on a du moins fait une route qui a approché du but. Je suis dans la ferme persuasion que l'île Grande est, comme l'île Pepis, une terre fantastique [c] ; 1785. DÉCEMBRE. 27.

[b] Si l'île Grande de la Roche avait pu être placée sur les cartes d'une manière moins conjecturale, LA PÉROUSE, en parcourant le parallèle qui lui était assigné, aurait pu assurer qu'elle n'existait pas ; mais comme sa position n'a pu être déterminée qu'à peu près, d'après les journaux d'ANTOINE DE LA ROCHE et d'AMERIC VESPUCE, la recherche qu'en a fait LA PÉROUSE prouve seulement qu'elle n'existe pas dans la position indiquée ; au reste, je ne puis rien ajouter à la discussion renfermée dans la dix-neuvième note géographique insérée dans le premier volume. (N. D. R.).

[c] Je sais qu'on a retrouvé la nouvelle Géorgie indiquée dans le journal de LA ROCHE, mais je suis fort dans le doute si l'on doit lui attribuer l'honneur de cette découverte : suivant son journal, il y a un canal de dix lieues entre l'île des Oiseaux et la Géorgie, tandis que ce canal n'a réellement qu'une lieue ; méprise un peu trop forte pour que le marin le moins exercé puisse la faire s'il a parlé du même endroit : c'est cependant de cette première terre qu'il faut partir, pour placer l'île Grande entre les 43 et 44[d] de longitude ; j'ai coupé tous les méridiens de 35 à 50[d], sans la découvrir.

1785. DÉCEMBRE. le rapport de LA ROCHE qui prétend y avoir vu de grands arbres, est dénué de toute vraisemblance : il est bien certain que, par 45^{d}, on ne peut trouver que des arbustes sur une île placée au milieu de l'océan méridional, puisqu'on ne rencontre pas un seul grand arbre sur les îles de Tristan d'Acugna, situées dans une latitude infiniment plus favorable à la végétation.

25. Le 25 décembre, les vents se fixèrent au Sud-Ouest et durèrent plusieurs jours ; ils me contraignirent de prendre la route à l'Ouest-Nord-Ouest, et de m'écarter du parallèle que je suivais constamment depuis vingt jours. Comme j'avais alors dépassé le point assigné sur toutes les cartes à l'île Grande de la Roche, et que la saison était très-avancée, je me déterminai à ne plus faire que la route qui m'approchait le plus de l'Ouest, craignant beaucoup de m'être exposé à doubler le cap Horn dans la mauvaise saison. Mais les temps furent plus favorables que je n'avais osé l'espérer : les coups de vent cessèrent avec le mois de décembre, et le mois de janvier fut à peu près aussi beau que celui de juillet sur les côtes d'Europe. Nous n'eûmes que des vents du Nord-Ouest au Sud-Ouest, mais nous pouvions mettre toutes voiles dehors ; et ces variétés étaient si parfaitement indiquées par l'état du ciel, que nous étions certains de l'instant où le vent allait changer, ce qui nous mettait toujours en mesure de courir la bordée la plus avantageuse. Dès que l'horizon devenait brumeux, et que le temps se couvrait, les vents de Sud-Ouest passaient à

l'Ouest; deux heures après, ils étaient au Nord-Ouest : réciproquement, lorsque le temps brumeux s'éclaircissait, nous étions certains que les vents ne tarderaient pas à revenir au Sud-Ouest par l'Ouest. Je ne crois pas qu'en soixante-six jours de navigation, les vents ayent été du Nord au Sud par l'Est, pendant plus de dix-huit heures. 1785. DÉCEMBRE.

Nous eûmes quelques jours de calme et de belle mer, pendant lesquels les officiers des deux frégates firent des parties de chasse en canot, et tuèrent une quantité considérable d'oiseaux dont nous étions presque toujours environnés. Ces chasses, assez ordinairement abondantes, procuraient des rafraîchissemens en viande à nos équipages, et il nous est arrivé plusieurs fois d'en tuer une assez grande quantité pour en faire des distributions générales : les matelots les préféraient à la viande salée, et je crois qu'elles contribuaient infiniment davantage à les maintenir dans leur bonne santé.

Nous ne tuâmes, dans nos différentes excursions, que des albatros de la grande et de la petite espèce, avec quatre variétés de pétrels ; ces oiseaux écorchés, et accommodés avec une sauce piquante, étaient à peu près aussi bons que les macreuses qu'on mange en Europe. Ils ont été si bien décrits par les naturalistes qui ont accompagné le capitaine Cook, que je crois n'en devoir donner que le dessin, afin que les ornithologistes soient assurés que nous avons rencontré les mêmes espèces dont MM. Banks, Solander et Forster ont donné des descriptions qui ne laissent rien à désirer.

1786. JANVIER. 14. Le 14 janvier, nous eûmes enfin la sonde de la côte des Patagons, par 47^{d} 50′ de latitude Sud, et 64^{d} 37′ de longitude occidentale, suivant nos dernières observations de distances : nous n'avons jamais laissé échapper l'occasion d'en faire, lorsque le temps a été favorable ; les officiers de la frégate y étaient tellement exercés, et secondaient si bien M. DAGELET, que je ne crois pas que notre plus grande erreur en longitude puisse être évaluée à plus d'un demi-degré.

21. Le 21, nous eûmes connaissance du cap Beau-temps, ou de la pointe du Nord de la rivière de Gallegos, sur la côte des Patagons ; nous étions à environ trois lieues de terre, par quarante-une brasses fond de petit gravier, ou petites pierres argileuses, grosses comme des pois : notre longitude observée à midi, rapportée sur la carte du second voyage de COOK, ne différait que de 15′ dont nous étions plus à l'Est. Nous prolongeâmes la côte des Patagons à trois et cinq lieues de distance.

22. Le 22, nous relevâmes à midi le cap des Vierges, à quatre lieues dans l'Ouest : cette terre est basse, sans aucune verdure ; la vue qu'en a donné l'éditeur du voyage de l'amiral ANSON, m'a paru très-exacte, et sa position est parfaitement déterminée sur la carte du second voyage de COOK.

Les sondes, jusqu'au cap des Vierges, apportent toujours de la vase ou de petits cailloux mêlés de vase, qui se trouvent ordinairement dans la direction de l'embouchure des rivières : mais, sur la Terre-de-feu, nous eûmes presque

toujours fond de roche, et de vingt-quatre à trente brasses seulement, quoiqu'à trois lieues de terre; ce qui me fait croire que cette côte n'est pas aussi saine que celle des Patagons. 1786. JANVIER.

La carte du capitaine Cook a déterminé avec la plus grande précision la latitude et la longitude des différens caps de cette terre.

Le gisement des côtes entre ces caps a été tracé d'après de bons relèvemens; mais les détails qui font la sûreté de la navigation n'ont pu être soignés : le capitaine Cook et tous les autres navigateurs ne peuvent répondre que des routes qu'ils ont faites ou des sondes qu'ils ont prises; et il est possible qu'avec de belles mers, ils ayent passé à côté de bancs ou battures qui ne brisaient point : ainsi, cette navigation demande beaucoup plus de précautions que celle de nos continens d'Europe.

Je suis entré dans ces détails, afin d'assigner le degré de confiance qu'on doit mettre dans ces sortes de cartes, les plus parfaites sans doute qui ayent été dressées en parcourant rapidement de grands espaces : il était impossible aux anciens navigateurs, avant la méthode des observations des distances, d'approcher de cette exactitude ; elle est telle, que je crois autant, à 20′ près, à la justesse des points que nous avons vérifiés, qu'à la position précise en longitude des observatoires de Londres et de Paris.

Le 25, à deux heures, je relevai à une lieue au Sud le cap San-Diégo, qui forme la pointe occidentale du détroit 25.

1786. JANVIER. de le Maire; j'avais prolongé, depuis le matin, la terre à cette distance, et j'avais suivi, sur la carte du capitaine COOK, la baie où M. BANKS débarqua pour aller chercher des plantes, pendant que la Résolution l'attendait sous voiles.

Le temps nous était si favorable, qu'il me fut impossible d'avoir la même complaisance pour nos naturalistes. A trois heures je donnai dans le détroit, ayant arrondi à $\frac{3}{4}$ de lieue la pointe San-Diégo, où il y a des brisans qui ne s'étendent, je crois, qu'à un mille : mais ayant vu la mer briser beaucoup plus au large, je gouvernai au Sud-Est, afin de m'éloigner de ces brisans; je m'aperçus bientôt qu'ils étaient occasionnés par les courans, et que les ressifs du cap San-Diégo étaient fort loin de moi.

Comme il ventait bon frais du Nord, j'étais le maître de me rapprocher de la Terre-de-feu; je la prolongeai à une petite demi-lieue. Je trouvai le vent si favorable et la saison si avancée, que je me déterminai tout de suite à abandonner la relâche de la baie de Bon-succès, et à faire route sans perdre un instant pour doubler le cap Horn. Je considérai qu'il m'était impossible de pourvoir à tous mes besoins sans y employer dix ou douze jours; que ce temps m'avait été rigoureusement nécessaire à Sainte-Catherine, parce que, dans ces baies ouvertes, où la mer brise avec force sur le rivage, il y a une moitié des jours pendant lesquels les canots ne peuvent pas naviguer. Si à cet inconvénient s'étaient joints des vents de Sud, qui m'eussent arrêté pendant quelque temps dans la baie de Bon-succès, la belle

saison

saison se serait écoulée, et j'aurais exposé mon vaisseau à des avaries et mon équipage à des fatigues, très-préjudiciables au succès du voyage. 1786. JANVIER.

Ces considérations me déterminèrent à faire route pour l'île Juan-Fernandès qui était sur mon chemin, et où je devais trouver de l'eau et du bois, avec quelques rafraîchissemens bien supérieurs aux pingoins du détroit. Je n'avais pas à cette époque un seul malade; il me restait quatre-vingts barriques d'eau; et la Terre-de-feu a été si souvent visitée et décrite, que je ne pouvais me flatter de rien ajouter à ce qui en avait déjà été dit.

Pendant notre route dans le détroit de le Maire, les sauvages allumèrent de grands feux, suivant leur usage, pour nous engager à mouiller; il y en avait un sur la pointe du Nord de la baie de Bon-succès, et un autre sur la pointe du Nord de la baie de Valentin. Je suis persuadé, comme le capitaine COOK, qu'on peut mouiller indifféremment dans toutes ces baies; on y trouve de l'eau et du bois, mais moins de gibier sans doute qu'au port Noël, à cause des sauvages qui les habitent une grande partie de l'année.

Durant notre navigation dans le détroit, à une demi-lieue de la Terre-de-feu, nous fûmes entourés de baleines; on s'apercevait qu'elles n'avaient jamais été inquiétées; nos vaisseaux ne les effrayaient point; elles nageaient majestueusement à la portée du pistolet de nos frégates : elles seront souveraines de ces mers jusqu'au moment où des pêcheurs iront leur faire la même guerre qu'au Spitzberg ou au

1786. JANVIER. Groënland. Je doute qu'il y ait un meilleur endroit dans le monde pour cette pêche : les bâtimens seraient mouillés dans de bonnes baies, ayant de l'eau, du bois, quelques herbes antiscorbutiques et des oiseaux de mer; les canots de ces mêmes bâtimens, sans s'éloigner d'une lieue, pourraient prendre toutes les baleines dont ils auraient besoin pour composer la cargaison de leurs vaisseaux. Le seul inconvénient serait la longueur du voyage qui exigerait à peu près cinq mois de navigation pour chaque traversée; et je crois qu'on ne peut fréquenter ces parages que pendant les mois de décembre, janvier et février.

Nous n'avons pu faire aucune observation sur les courans du détroit; nous y sommes entrés à trois heures après midi, ayant vingt-quatre jours de lune; ils nous ont portés avec violence au Sud jusqu'à cinq heures : la marée a reversé alors; mais comme il ventait bon frais du Nord, nous l'avons refoulée avec facilité.

L'horizon était si embrumé dans la partie de l'Est, que nous n'avions pas aperçu la terre des États, dont nous étions cependant à moins de cinq lieues, puisque c'est la largeur totale du détroit. Nous avons serré la Terre-de-feu d'assez près pour apercevoir, avec nos lunettes, des sauvages qui attisaient de grands feux, seule manière qu'ils ayent d'exprimer leurs désirs de voir relâcher les vaisseaux.

Un autre motif plus puissant encore m'avait déterminé à abandonner la relâche de la baie de Bon-succès; je combinais depuis long-temps un nouveau plan de campagne,

sur lequel cependant je ne pouvais rien décider qu'après avoir doublé le cap Horn. 1786. JANVIER.

Ce plan était de me rendre cette année sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique : je savais que, si je n'en avais pas reçu l'ordre, c'était dans la seule crainte que je n'eusse pas le temps de faire une aussi longue course avant l'hiver; car ce projet réunissait une infinité d'avantages : le premier, de faire une route nouvelle, et de couper des parallèles sur lesquels il était possible de rencontrer plusieurs îles inconnues; le second, de parcourir, d'une manière plus expéditive, tous les lieux qui m'étaient indiqués, en employant deux ans dans l'hémisphère Nord, et deux ans dans l'hémisphère Sud. Comme mes instructions portaient expressément qu'il m'était permis d'exécuter les ordres du roi de la manière qui me paraîtrait la plus convenable au succès de ma campagne, je n'attendais, pour adopter entièrement ce nouveau plan, que de savoir l'époque où je serais enfin dans la mer du Sud.

Je doublai le cap Horn avec beaucoup plus de facilité que je n'avais osé l'imaginer; je suis convaincu aujourd'hui que cette navigation est comme celle de toutes les latitudes élevées : les difficultés qu'on s'attend à rencontrer sont l'effet d'un ancien préjugé qui doit disparaître, et que la lecture du voyage de l'amiral ANSON n'a pas peu contribué à conserver parmi les marins.

Le 9 de février, j'étais par le travers du détroit de Magellan, dans la mer du Sud, faisant route pour l'île de Juan-Fernandès : j'avais passé, suivant mon estime, sur la FÉVRIER. 9.

1786. Février. prétendue terre de Drake; mais j'avais perdu peu de temps à cette recherche, parce que j'étais convaincu qu'elle n'existait pas. Depuis mon départ d'Europe, toutes mes pensées n'avaient eu pour objet que les routes des anciens navigateurs : leurs journaux sont si mal faits, qu'il faut en quelque sorte les deviner; et les géographes qui ne sont pas marins, sont généralement si ignorans en hydrographie, qu'ils n'ont pu porter les lumières d'une saine critique sur des journaux qui en avaient grand besoin; ils ont, en conséquence, tracé des îles qui n'existaient pas, ou qui, comme des fantômes, ont disparu devant les nouveaux navigateurs.

En 1578, l'amiral Drake, cinq jours après sa sortie du détroit de Magellan, fut assailli, dans le grand océan occidental, par des coups de vent très-forts qui durèrent près d'un mois : il est difficile de le suivre dans ses différentes routes; mais enfin il eut connaissance d'une île par les 57^{d} de latitude Sud; il y relâcha et y vit beaucoup d'oiseaux : courant ensuite au Nord l'espace de vingt lieues, il trouva d'autres îles habitées par des sauvages qui avaient des pirogues; ces îles produisaient du bois et des plantes antiscorbutiques. Comment méconnaître à cette relation la Terre-de-feu sur laquelle Drake a relâché, et vraisemblablement l'île Diégo-Ramirès, située à peu près par la latitude de la prétendue île de Drake? A cette époque, la Terre-de-feu n'était pas connue. Le Maire et Schouten ne trouvèrent le détroit qui porte leur nom qu'en 1616; et toujours persuadés qu'il y avait dans l'hémisphère Sud,

comme dans l'hémisphère Nord, des terres qui s'étendent jusqu'aux environs des pôles, ils crurent que la partie du Sud de l'Amérique était coupée par des canaux, et qu'ils en avaient trouvé un second comme MAGELLAN. Ces fausses idées étaient bien propres à jeter dans l'erreur l'amiral DRAKE, qui fut porté par les courans 12 ou 15^{d} dans l'Est de son estime, ainsi qu'il est arrivé depuis, dans les mêmes parages, à cent autres navigateurs : cette probabilité devient une certitude, lorsqu'on réfléchit qu'un vaisseau de cette escadre, qui prit la bordée du Nord pendant que son général courait celle du Sud, rentra dans le même détroit de Magellan dont il venait de sortir; preuve évidente qu'il n'avait guère fait de chemin à l'Ouest, et que l'amiral DRAKE n'avait pas dépassé la longitude de l'Amérique. On pourrait ajouter qu'il est contre toute vraisemblance qu'une île fort éloignée du continent, et par 57^{d} de latitude, soit couverte d'arbres, lorsqu'on ne trouve pas même une plante ligneuse sur les îles Malouines, qui ne sont que par 53^{d}; qu'il n'y a aucun habitant sur ces mêmes îles, pas même sur celle des États, qui n'est séparée du continent que par un canal de cinq lieues; et qu'enfin, la description que DRAKE fait des sauvages, des pirogues, des arbres et des plantes, convient si fort aux Pecherais, et généralement à tous les autres détails que nous avons sur la Terre-de-feu, que je suis à concevoir comment l'île de Drake peut encore exister sur les cartes.

1786. FÉVRIER.

Les vents d'Ouest-Sud-Ouest m'étant favorables pour gagner au Nord, je ne perdis pas à cette vaine recherche

1786. FÉVRIER. un temps si précieux, et je continuai ma route vers l'île de Juan-Fernandès. Mais ayant examiné la quantité de vivres que j'avais à bord, je vis qu'il nous restait très-peu de pain et de farine, parce que j'avais été obligé, ainsi que M. DE LANGLE, d'en laisser cent quarts à Brest, faute d'espace pour les contenir : les vers d'ailleurs s'étaient mis dans le biscuit; ils ne le rendaient pas immangeable, mais ils en diminuaient la quantité d'environ un cinquième. Ces différentes considérations me déterminèrent à préférer la Conception à l'île de Juan-Fernandès. Je savais que cette partie du Chili était très-abondante en grains, qu'ils y étaient à meilleur marché que dans aucune contrée de l'Europe, et que j'y trouverais en abondance, et au prix le plus modéré, tous les autres comestibles : je dirigeai, en conséquence, ma route un peu plus à l'Est.

Le 22 au soir, j'eus connaissance de l'île Mocha, qui est environ à cinquante lieues dans le Sud de la Conception. La crainte d'être porté au Nord par les courans m'avait fait rallier la terre; mais je crois que c'est une précaution inutile, et qu'il suffit de se mettre en latitude de l'île Sainte-Marie qu'il faut reconnaître, ayant attention de ne l'approcher qu'à la distance d'environ trois lieues, parce qu'il y a des roches sous l'eau qui s'étendent fort au large de la pointe du Nord-Ouest de cette île.

Lorsqu'elle est doublée, on peut ranger la terre; tous les dangers sont alors hors de l'eau et à une petite distance du rivage. On a, en même temps, connaissance des Mamelles-

de-Biobio : ce sont deux montagnes peu élevées dont le nom indique la forme. Il faut gouverner un peu au Nord des Mamelles sur la pointe de Talcaguana : cette pointe forme l'entrée occidentale de la baie de la Conception, qui s'étend environ trois lieues de l'Est à l'Ouest, et autant en profondeur du Nord au Sud; mais cette entrée est rétrécie par l'île de Quiquirine qui est placée au milieu et forme deux entrées : celle de l'Est est la plus sûre et la seule pratiquée; elle a environ une lieue de large : celle de l'Ouest, entre l'île de Quiquirine et la pointe de Talcaguana, n'a guère qu'un quart de lieue; elle est remplie de rochers, et on ne doit y passer qu'avec un bon pilote. 1786. FÉVRIER.

On trouve fond sur la côte depuis l'île Sainte-Marie jusqu'à l'entrée de la baie de la Conception : à trois lieues au large, la sonde a rapporté soixante-dix brasses fond de vase noire, et trente brasses lorsque nous étions en-dedans de la baie, Est et Ouest. De la pointe du Nord de l'île de Quiquirine, le brassiage va en diminuant jusqu'à sept brasses à deux portées de fusil de terre : il y a un excellent mouillage dans toute cette baie; mais on n'est à l'abri des vents du Nord que devant le village de Talcaguana.

A deux heures après midi, nous doublâmes la pointe de l'île de Quiquirine; mais les vents du Sud qui nous avaient été si favorables jusque-là, nous furent contraires : nous courûmes différens bords, ayant l'attention de sonder sans cesse. Nous cherchions avec nos lunettes la ville de la Conception que nous savions, d'après le plan de FRÉZIER,

1786. devoir être au fond de la baie, dans la partie du Sud-Est;
FÉVRIER. mais nous n'apercevions rien. A cinq heures du soir, il nous vint des pilotes qui nous apprirent que cette ville avait été ruinée par un tremblement de terre en 1751, qu'elle n'existait plus, et que la nouvelle ville avait été bâtie à trois lieues de la mer, sur les bords de la rivière de Biobio. Nous apprîmes aussi, par ces pilotes, que nous étions attendus à la Conception, et que les lettres du ministre d'Espagne nous y avaient précédés. Nous continuâmes à louvoyer pour approcher le fond de la baie; et à neuf heures du soir, nous mouillâmes, par neuf brasses, à environ une lieue dans le Nord-Est du mouillage de Talcaguana, que nous devions prendre le lendemain. Vers dix heures du soir, M. POSTIGO, capitaine de frégate de la marine d'Espagne, vint à mon bord, dépêché par le commandant de la Conception; il y coucha, et il partit à la pointe du jour pour aller rendre compte de sa commission : il désigna auparavant au pilote du pays l'ancrage où il convenait de nous mouiller; et avant de monter à cheval, il envoya à bord de la viande fraîche, des fruits, des légumes en plus grande abondance que nous n'en avions besoin pour tout l'équipage, dont la bonne santé parut le surprendre. Jamais peut-être aucun vaisseau n'avait doublé le cap Horn, et n'était arrivé au Chili sans avoir des malades; et il n'y en avait pas un seul sur nos deux bâtimens.

A sept heures du matin, nous appareillâmes, nous faisant remorquer par nos canots et chaloupes; nous mouillâmes dans

dans l'anse de Talcaguana à onze heures, le 24 du mois de février, par sept brasses, fond de vase noire, le milieu du village de Talcaguana nous restant au Sud 21^{d} Ouest, 1786. FÉVRIER. 24.

Le fort Saint-Augustin au..... Sud,

Le fort Galves, auprès de notre aiguade, au..... Nord-Ouest 3^{d} Ouest.

Depuis notre arrivée sur la côte du Chili, nous avions fait, chaque jour, des observations de distances; nos longitudes diffèrent très-peu de celles assignées à cette même côte par don GEORGES JUAN : mais comme nous avons lieu de croire la méthode actuelle bien supérieure à celle dont on faisait usage en 1744, nous placerons la pointe du Nord de l'île Sainte-Marie par 37^{d} 1′ de latitude Sud, et 75^{d} 55′ 45″ de longitude occidentale; le milieu du village de Talcaguana, par 36^{d} 42′ 21″ de latitude et 75^{d} 20′ de longitude, suivant les observations faites par M. DAGELET, dans nos tentes astronomiques dressées sur le bord de la mer. Le plan tracé par don GEORGES JUAN est fait avec une si grande exactitude, que nous n'avons eu qu'à le vérifier; mais M. BERNIZET, ingénieur géographe, y a joint une partie du cours de la rivière de Biobio, afin de faire connaître le lieu où est bâtie la nouvelle ville, et le chemin qui y conduit. *(Atlas, n.° 4.)*

CHAPITRE III.

Description de la Conception. — Mœurs et Coutumes des Habitans. — Départ de Talcaguana. — Arrivée à l'île de Pâque.

1786. FÉVRIER. La baie de la Conception est une des plus commodes qu'on puisse rencontrer dans aucune partie du monde; la mer y est tranquille; il n'y a presque point de courans, quoique la marée y monte de six pieds trois pouces; elle est haute les jours de nouvelle et pleine lune, à une heure 45 minutes. Cette baie n'est ouverte qu'au vent du Nord, qui n'y souffle que pendant l'hiver de ces climats, c'est-à-dire, depuis la fin de mai jusqu'en octobre : c'est la saison des pluies, qui sont continuelles durant cette mousson; car on peut donner ce nom à ces vents constans auxquels succèdent des vents de Sud qui durent le reste de l'année, et sont suivis du plus beau temps. Le seul mouillage où l'on soit à l'abri des vents de Nord-Est pendant l'hiver, est devant le village de Talcaguana, sur la côte du Sud-Ouest : c'est d'ailleurs aujourd'hui le seul établissement espagnol de cette baie, l'ancienne ville de la Conception, comme je l'ai déjà dit, ayant été renversée par un tremblement de terre en 1751 : elle était bâtie à l'embouchure de la rivière de Saint-Pierre, dans l'Est de Talcaguana; on en voit encore les ruines, qui ne dureront pas autant que celles de Palmire, tous les bâtimens du pays

n'étant construits qu'en torchis ou en briques cuites au soleil : les couvertures sont en tuiles creuses, comme dans plusieurs provinces méridionales de France. 1786. FÉVRIER.

Après la destruction de cette ville, qui fut plutôt engloutie par la mer, que renversée par les secousses de la terre, les habitans se dispersèrent et campèrent sur les hauteurs des environs. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils firent choix d'un nouvel emplacement à un quart de lieue de la rivière de Biobio, et à trois lieues de l'ancienne Conception, et du village de Talcaguana : ils y bâtirent une nouvelle ville ; l'évêché, la cathédrale, les maisons religieuses y furent transférés ; elle a une grande étendue, parce que les maisons n'ont qu'un seul étage, afin de mieux résister aux tremblemens de terre qui se renouvellent presque tous les ans.

Cette nouvelle ville contient environ dix mille habitans : c'est la demeure de l'évêque et du mestre-de-camp, gouverneur militaire. Cet évêché confine au Nord avec celui de S. Jago, capitale du Chili, où le gouverneur général fait sa résidence ; il est borné à l'Est par les Cordilières, et s'étend au Sud jusqu'au détroit de Magellan ; mais ses vraies limites sont la rivière de Biobio, à un quart de lieue de la ville. Tout le pays au Sud de ladite rivière appartient aux Indiens, à l'exception de l'île Chiloë et d'un petit arrondissement autour de Baldivia. On ne peut donner à ces peuples le nom de sujets du roi d'Espagne, avec lequel ils sont presque toujours en guerre ; aussi les fonctions du commandant espagnol sont-elles de la plus grande importance.

1786. FÉVRIER. Cet officier commande aux troupes réglées et aux milices, ce qui lui donne de grands rapports d'autorité avec tous les citoyens qui, au civil, sont commandés par un corrégidor : il est de plus chargé seul de la défense du pays, et obligé de combattre ou de négocier sans cesse. Une nouvelle administration est au moment de succéder à l'ancienne; elle différera peu de celle de nos colonies : l'autorité sera partagée entre le commandant et l'intendant. Mais il faut observer qu'il n'y a point de conseil souverain dans les colonies espagnoles ; ceux qui sont revêtus de l'autorité du roi sont aussi juges des causes civiles, avec quelques assesseurs légistes : on sent que la justice n'étant pas rendue par des juges égaux en dignité, il est à peu près certain que l'opinion du chef doit presque toujours entraîner celle des subalternes; ainsi la justice n'est rendue que par un seul, et il faudrait le supposer sans préjugés, sans passions, et doué des plus grandes lumières, pour qu'il n'en résultât pas de grands inconvéniens.

Il n'est point dans l'univers de terrain plus fertile que celui de cette partie du Chili; le blé y rapporte soixante pour un; la vigne produit avec la même abondance : les campagnes sont couvertes de troupeaux innombrables qui, sans aucun soin, y multiplient au-delà de toute expression; le seul travail est d'enclorre de barrières les propriétés de chaque particulier, et de laisser dans ces enceintes, les bœufs, les chevaux, les mules et les moutons. Le prix ordinaire d'un gros bœuf, est de huit piastres; celui d'un mouton, de trois quarts de piastre; mais il n'y a point d'acheteurs, et les

habitans sont dans l'usage de faire tuer tous les ans une grande quantité de bœufs dont on conserve les cuirs et le suif : ces deux articles sont envoyés à Lima. On boucane aussi quelques viandes pour la consommation des équipages qui naviguent sur les petits bâtimens caboteurs de la mer du Sud. 1786. FÉVRIER.

Aucune maladie n'est particulière à ce pays ; mais il en est une qui y est assez commune et que je n'ose nommer ; ceux qui sont assez heureux pour s'en garantir, parviennent à un âge très-avancé : il y a à la Conception plusieurs centenaires.

Malgré tant d'avantages, cette colonie est bien loin d'avoir fait les progrès qu'on devait attendre de sa situation, la plus propre à favoriser une grande population ; mais l'influence du gouvernement contrarie sans cesse celle du climat. Le régime prohibitif existe au Chili dans toute son étendue : ce royaume, dont les productions, si elles étaient à leur *maximum*, alimenteraient la moitié de l'Europe ; dont les laines suffiraient aux manufactures de France et d'Angleterre ; dont les bestiaux, employés en salaison, produiraient un revenu immense ; ce royaume, dis-je, ne fait aucun commerce. Quatre ou cinq petits bâtimens lui apportent tous les ans de Lima, du sucre, du tabac, et quelques objets manufacturés en Europe, que ses malheureux habitans n'obtiennent que de la seconde ou troisième main, et après que ces mêmes objets ont payé des droits immenses à Cadix, à Lima, et enfin à leur entrée au Chili ; ils ne peuvent donner en

1786. FÉVRIER. échange que du blé, qui est à si vil prix, que le cultivateur ne met aucun intérêt à augmenter ses défrichemens; du suif, des cuirs, et quelques planches; en sorte que la balance du commerce est toujours au désavantage du Chili, qui ne peut, avec son or [a] et ses minces objets d'échange, solder le sucre, l'herbe du Paraguâi, le tabac, les étoffes, les toiles, les batistes, et généralement les différentes quincailleries nécessaires aux besoins ordinaires de la vie.

D'après ce tableau très-succinct, il est évident que, si l'Espagne ne change pas de système; si la liberté du commerce n'est pas autorisée; si les différens droits sur les consommations étrangères ne sont pas modérés; enfin, si l'on perd de vue qu'un très-petit droit sur une consommation immense est plus profitable au fisc qu'un droit trop fort qui anéantit cette même consommation, le royaume du Chili ne parviendra jamais au degré d'accroissement qu'il doit attendre de sa situation.

Malheureusement ce pays produit un peu d'or; presque toutes les rivières y sont aurifères; l'habitant en lavant de la terre, peut, dit-on, gagner chaque jour une demi-piastre: mais comme les comestibles sont très-abondans, il n'est excité au travail par aucun vrai besoin; sans communication avec les étrangers, il ne connaît ni nos arts ni notre luxe, et il ne peut rien désirer avec assez de force pour vaincre

[a] Suivant les notes qui m'ont été remises, l'or qu'on ramasse chaque année dans l'évêché de la Conception, peut être évalué à deux cent mille piastres; il y a telle habitation à Saint-Domingue qui donne autant de revenu.

son inertie : les terres restent en friche; les plus actifs sont ceux qui donnent quelques heures au lavage du sable des rivières, ce qui les dispense d'apprendre aucun métier : aussi les maisons des habitans les plus riches sont-elles sans aucun meuble, et tous les ouvriers de la Conception sont étrangers. 1786. FÉVRIER.

La parure des femmes consiste en une jupe plissée, de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquait autrefois à Lyon; ces jupes, qui sont réservées pour les grandes occasions, peuvent, comme les diamans, être substituées dans les familles, et passer des grand'mères aux petites-filles: d'ailleurs ces parures sont à la portée d'un petit nombre de citoyennes; les autres ont à peine de quoi se vêtir.

La paresse, bien plus que la crédulité et la superstition, a peuplé ce royaume de couvens de filles et d'hommes: ceux-ci jouissent d'une beaucoup plus grande liberté que dans aucun autre pays; et le malheur de n'avoir rien à faire, de ne tenir à aucune famille, d'être célibataires par état sans être séparés du monde, et de vivre retirés dans leurs cellules, les a rendus et devait les rendre les plus mauvais sujets de l'Amérique. Leur effronterie ne peut être exprimée; j'en ai vu rester au bal jusques à minuit, à la vérité éloignés de la bonne compagnie, et placés parmi les valets. Personne, plus que ces mêmes religieux, ne donnait à nos jeunes gens des renseignemens plus exacts sur des endroits que des prêtres n'auraient dû connaître que pour en interdire l'entrée.

1786. FÉVRIER. Le peuple de la Conception est très-voleur, et les femmes y sont extrêmement complaisantes : c'est une race dégénérée, mêlée d'Indiens; mais les habitans du premier état, les vrais Espagnols, sont extrêmement polis et obligeans. Je manquerais à toute reconnaissance, si je ne les peignais avec les vraies couleurs qui conviennent à leur caractère; je tâcherai de le faire connaître en racontant notre propre histoire.

J'étais à peine mouillé devant le village de Talcaguana, qu'un dragon vint m'apporter une lettre de M. QUEXADA, commandant par intérim ; il m'annonçait que nous serions reçus comme des compatriotes, ajoutant, avec la plus extrême politesse, que les ordres qu'il avait reçus étaient, dans cette occasion, bien conformes aux sentimens de son cœur et à ceux de tous les habitans de la Conception. Cette lettre était accompagnée de rafraîchissemens de toute espèce, que chacun s'empressait d'envoyer en présent à bord; nous ne pouvions consommer tant d'objets, et nous ne savions où les placer.

Obligé de donner mes premiers soins aux réparations de mon vaisseau, à l'établissement de nos horloges astronomiques à terre, et à celui de nos quarts de cercle, je ne pus tout de suite aller faire mes remercîmens à ce gouverneur : j'attendais avec impatience le moment de remplir ce devoir; mais il me prévint, et il arriva à mon bord, suivi des principaux officiers de la colonie. Le lendemain, je rendis cette visite, accompagné de M. DE LANGLE, de

plusieurs

plusieurs officiers et passagers ; nous étions précédés par un détachement de dragons, dont le commandant avait cantonné une demi-compagnie à Talcaguana : depuis notre arrivée, elle était à nos ordres ainsi que leurs chevaux. M. Quexada, M. Sabatero, commandant l'artillerie, et le major de la place, vinrent au-devant de nous à une lieue de la Conception; nous descendîmes tous chez M. Sabatero, où l'on nous servit un très-bon dîner; et à la nuit, il y eut un grand bal où furent invitées les principales dames de la ville. 1786. Février.

Le costume de ces dames, très-différent de celui auquel nos yeux étaient accoutumés, a été peint par M. Duché de Vancy *(Atlas, n.° 5.)* : une jupe plissée qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond; voilà l'habillement des dames du Chili : leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules; leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid; mais, dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et

1786. FÉVRIER. replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime en Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Vers minuit, le bal cessa; la maison du commandant et de M. SABATERO ne pouvant contenir tous les officiers et passagers français, chaque habitant s'empressa de nous offrir des lits; et nous fûmes ainsi répartis dans les différens quartiers de la ville.

Avant le dîner, nous avions été faire des visites aux principaux citoyens et à l'évêque, homme d'esprit, d'une conversation agréable et d'une charité dont les évêques d'Espagne donnent de fréquens exemples. Il est créole du Pérou; il n'a jamais été en Europe, et il ne doit son élévation qu'à ses vertus. Il nous entretint du chagrin qu'aurait M. HIGUINS, le mestre-de-camp, d'être retenu par les Indiens sur la frontière, pendant notre court séjour dans son gouvernement. Le bien que chacun disait de ce militaire, l'estime générale qu'on avait pour lui, me faisaient regretter que les circonstances le tinssent éloigné. On lui avait dépêché un courrier; sa réponse qui arriva pendant que nous étions encore à la ville, annonçait son prochain retour : il venait de conclure une paix glorieuse, et sur-tout bien nécessaire aux peuples de son gouvernement, dont les habitations éloignées sont exposées aux ravages de ces sauvages qui massacrent les hommes, les enfans, et emmènent les femmes en captivité.

1786. FÉVRIER.

Les Indiens du Chili ne sont plus ces anciens Américains auxquels les armes des Européens inspiraient la terreur : la multiplication des chevaux qui se sont répandus dans l'intérieur des déserts immenses de l'Amérique, celle des bœufs et des moutons, qui est aussi extrêmement considérable, ont fait de ces peuples de vrais Arabes, que l'on peut comparer en tout à ceux qui habitent les déserts de l'Arabie. Sans cesse à cheval, des courses de deux cents lieues sont pour eux de très-petits voyages; ils marchent avec leurs troupeaux; ils se nourrissent de leur chair, de leur lait et quelquefois de leur sang [b]; ils se couvrent de leur peau dont ils font des casques, des cuirasses et des boucliers. Ainsi l'introduction de deux animaux domestiques en Amérique a eu l'influence la plus marquée sur les mœurs de tous les peuples qui habitent depuis S. Jago jusqu'au détroit de Magellan; ils ne suivent presque plus aucuns de leurs anciens usages; ils ne se nourrissent plus des mêmes fruits; ils n'ont plus les mêmes vêtemens; et ils ont une ressemblance bien plus marquée avec les Tartares ou avec les habitans des bords de la mer Rouge, qu'avec leurs ancêtres qui vivaient il y a deux siècles.

Il est aisé de sentir combien de tels peuples doivent être redoutables aux Espagnols. Comment les suivre dans des courses aussi longues? comment empêcher des attroupemens qui rassemblent en un seul point des peuples épars dans

[b] On m'a assuré qu'ils saignaient quelquefois leurs bœufs et leurs chevaux, et qu'ils en buvaient le sang.

1786. FÉVRIER. quatre cents lieues de pays, et forment des armées de trente mille hommes ?

M. HIGUINS a réussi à capter la bienveillance de ces sauvages, et a rendu le plus signalé service à la nation qui l'a adopté ; car il est né en Irlande, d'une de ces familles persécutées pour cause de religion, et pour leur ancien attachement à la maison de Stuart. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connaître ce loyal militaire, dont les manières sont si fort de tous les pays. Comme les Indiens, je lui avais donné ma confiance après une heure de conversation. Son retour à la ville suivit de bien près sa lettre ; j'en étais à peine informé, qu'il arriva à Talcaguana, et je fus encore prévenu. Un mestre-de-camp de cavalerie est plutôt à cheval qu'un navigateur français ; et M. HIGUINS, chargé de la défense du pays, était d'une activité difficile à égaler : il renchérit encore, s'il est possible, sur les politesses de M. QUEXADA ; elles étaient si vraies, si affectueuses pour tous les Français, que nulle expression ne pouvait rendre nos sentimens de reconnaissance. Comme nous en devions à tous les habitans, nous résolûmes de donner une fête générale avant notre départ, et d'y inviter toutes les dames de la Conception. Une grande tente fut dressée sur le bord de la mer ; nous y donnâmes à dîner à cent cinquante personnes, hommes ou femmes, qui avaient eu la complaisance de faire trois lieues pour se rendre à notre invitation : ce repas fut suivi d'un bal, d'un petit feu d'artifice, et enfin d'un ballon de papier, assez grand pour faire spectacle.

Le lendemain, la même tente nous servit pour donner un grand dîner aux équipages des deux frégates; nous mangeâmes tous à la même table, M. DE LANGLE et moi à la tête, chaque officier jusqu'au dernier matelot, rangé suivant le rang qu'il occupait à bord : nos plats étaient des gamelles de bois. La gaieté était peinte sur le visage de tous les matelots; ils paraissaient mieux portans et mille fois plus heureux que le jour de notre sortie de Brest. 1786. FÉVRIER.

Le mestre-de-camp voulut à son tour donner une fête: nous nous rendîmes tous à la Conception, excepté les officiers de service. M. HIGUINS vint au-devant de nous, et conduisit notre cavalcade chez lui, où une table de cent couverts était dressée : tous les officiers et habitans de marque y étaient invités, ainsi que plusieurs dames. A chaque service, un franciscain improvisateur récitait des vers espagnols pour célébrer l'union qui régnait entre les deux nations. Il y eut grand bal pendant la nuit; toutes les dames s'y rendirent, parées de leurs plus beaux habits; des officiers masqués y donnèrent un très-joli ballet : on ne peut, dans aucune partie du monde, voir une plus charmante fête; elle était donnée par un homme adoré dans le pays, et à des étrangers qui avaient la réputation d'être de la nation la plus galante de l'Europe.

Mais ces plaisirs et cette bonne réception ne me faisaient pas perdre de vue mon objet principal. J'avais annoncé, le jour de mon arrivée, que je mettrais à la voile le 15 de mars, et que si, avant cette époque, les bâtimens étaient réparés, MARS.

1786. Mars. nos vivres, notre eau et notre bois embarqués, chacun aurait la liberté d'aller se promener à terre : rien n'était plus propre à hâter le travail que cette promesse dont je craignais autant l'effet, que les matelots le désiraient, parce que le vin est très-commun au Chili ; que chaque maison du village de Talcaguana est un cabaret, et que les femmes du peuple y sont presque aussi complaisantes qu'à Taïti : il n'y eut cependant aucun désordre, et mon chirurgien ne m'a point annoncé que cette liberté ait eu des suites fâcheuses.

Pendant notre séjour à Talcaguana, M. Dagelet fit régulièrement des comparaisons pour connaître la marche de ses horloges marines, dont nous fûmes extrêmement contens. Depuis notre départ de France, l'horloge n.° 19 se trouva ne retarder que de $3'' \frac{1}{2}$ par jour sur le mouvement moyen du soleil ; ce qui diffère d'une demi-seconde seulement du mouvement journalier qu'elle avait à Brest, et d'une seconde, en le comparant à celui qu'elle avait à Ténériffe. Les petites horloges, n.° 25 et n.° 29, avaient varié assez considérablement pour ne pas mériter notre confiance.

15. Le 15, à la pointe du jour, je fis signal de se préparer à appareiller ; mais les vents se fixèrent au Nord : ils avaient été constamment du Sud-Sud-Ouest au Sud-Ouest depuis notre séjour dans cette rade ; la brise commençait ordinairement à dix heures du matin, et finissait à la même heure de la nuit, cessant de meilleure heure, si elle avait commencé plutôt ; et réciproquement, durant jusqu'à minuit,

si elle n'avait commencé qu'à midi ; en sorte qu'il y avait à peu près douze heures de brise et autant de calme. Cette règle eut lieu constamment jusqu'au 15, que les vents, après un calme absolu et une chaleur excessive, se fixèrent au Nord; il venta très-grand frais de cette partie, avec beaucoup de pluie pendant la nuit du 15 au 16; et le 17, vers midi, il y eut une légère brise du Sud-Ouest avec laquelle j'appareillai; elle était très-faible, et elle ne nous conduisit qu'à deux lieues en dehors de la baie, où nous restâmes en calme plat, la mer fort houleuse des derniers vents du Nord. Nous fûmes toute la nuit environnés de baleines; elles nageaient si près de nos frégates, qu'elles jetaient l'eau à bord en soufflant : il est à remarquer qu'aucun habitant du Chili n'en a jamais harponné une seule ; la nature a accumulé tant de biens sur ce royaume, qu'il faut plusieurs siècles avant que cette branche d'industrie y soit cultivée. 1786. MARS. 17.

Le 19, les vents de Sud me permirent de m'éloigner de terre; je dirigeai ma route à l'Est de l'île de Juan Fernandès dont je ne pris pas connaissance, parce que sa position ayant été fixée d'après les observations du père FEUILLÉE à la Conception, il est impossible qu'il y ait une erreur en longitude de 10 minutes. 19.

Le 23, j'étais par 30^{d} 29′ de latitude Sud, et 85^{d} 51′ de longitude occidentale, suivant notre horloge n.° 19, dont la marche, depuis notre départ de la Conception seulement, était si parfaitement égale à celle du n.° 18 de 23.

1786. Mars. M. de Langle, que le résultat de ces deux montres n'a pas différé de deux minutes de degré jusqu'à notre arrivée à l'île de Pâque. Il n'en était pas de même dans les climats froids du Cap Horn. Il paraît que la table de température remise à Paris à M. Dagelet par M. Berthoud, n'était pas exacte; et la différence a été assez considérable pour occasionner au n.° 18 une erreur en longitude de plus d'un degré depuis le détroit de le Maire jusqu'à notre arrivée sur la côte du Chili.

24. Le 24, les vents se fixèrent à l'Est; ils ne varièrent pas de 5^{d} jusqu'à cent vingt lieues environ de l'île de Pâque.

Avril. 3. Le 3 avril, par 27^{d} 5′ de latitude Sud et 101 de longitude occidentale, nous eûmes des vents du Nord-Est au Nord-Ouest; nous vîmes aussi quelques oiseaux, les seuls que nous eussions rencontrés depuis que nous avions dépassé l'île de Juan-Fernandès; car je ne compte pas un ou deux taille-vents qui avaient été vus quelques instans dans un trajet de six cents lieues. Cette variété des vents est l'indice le plus certain de terre; mais les physiciens auront peut-être quelque peine à expliquer comment l'influence d'une petite île, au milieu d'une mer immense, peut s'étendre jusqu'à cent lieues : au surplus, il ne suffit pas à un navigateur de présumer qu'il est à cette distance d'une île, si rien ne lui indique dans quelle aire de vent il peut la rencontrer. La direction du vol des oiseaux, après le coucher du soleil, ne m'a jamais rien appris; et je suis bien convaincu qu'ils sont déterminés dans tous leurs mouvemens en l'air, par

l'appât

l'appât d'une proie. J'ai vu, à l'entrée de la nuit, des oiseaux de mer diriger leur vol vers dix points différens de l'horizon; et je crois que les augures les plus enthousiastes n'auraient osé en rien conclure. 1786. AVRIL.

Le 4 avril, je n'étais plus qu'à soixante lieues de l'île de Pâque; je ne voyais point d'oiseaux; les vents étaient au Nord-Nord-Ouest : il est vraisemblable que si je n'eusse connu avec certitude la position de cette île, j'aurais cru l'avoir dépassée, et j'aurais reviré de bord. J'ai fait ces réflexions sur les lieux, et je suis contraint d'avouer que les découvertes des îles ne sont dues qu'au hasard, et que très-souvent des combinaisons fort sages en apparence, en ont écarté les navigateurs. 4.

Le 8 avril, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâque, qui me restait à douze lieues dans l'Ouest 5^{d} Sud : la mer était fort grosse, les vents au Nord; ils ne s'étaient pas fixés depuis quatre jours, et ils avaient varié du Nord au Sud par l'Ouest. Je crois que la proximité d'une petite île ne fut pas la seule cause de cette variété, et il est vraisemblable que les vents alizés ne sont pas constans, dans cette saison, au 27.e degré. La pointe que j'apercevais était celle de l'Est : j'étais précisément au même endroit où le capitaine DAVIS avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, douze lieues plus loin, une terre à l'Ouest que le capitaine COOK et M. DALRYMPLE ont cru être l'île de Pâque, retrouvée en 1722 par ROGGEWEIN; mais ces deux marins, quoique très-éclairés, n'ont pas assez discuté ce que 8.

1786. AVRIL. rapporte WAFFER : il dit (page 300 de l'édition de Rouen) « que le capitaine DAVIS partant des Gallapagos, dans le dessein de retourner en Europe par le cap Horn, et de ne relâcher qu'à l'île de Juan-Fernandès, ressentit par les 12^{d} de latitude Sud un choc terrible, et crut avoir touché sur un rocher; il avait constamment dirigé sa route au Sud, et estimait être à cent cinquante lieues du continent de l'Amérique : il sut depuis qu'à cette même époque il y avait eu un tremblement de terre à Lima. Revenu de sa frayeur, il continua à courir au Sud, au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et au Sud-Est, jusque par les 27^{d} 20′; et il rapporte qu'à deux heures du matin, on entendit, sur l'avant de son vaisseau, le bruit d'une mer qui brise sur un rivage : il mit en panne jusqu'au jour, et il vit une petite île de sable qui n'était environnée d'aucun rocher; il en approcha à un quart de mille, et il aperçut plus loin, à douze lieues dans l'Ouest, une grosse terre qui fut prise pour un groupe d'îles, à cause des intervalles existant entre les différens caps. DAVIS ne la reconnut point, et continua sa route vers l'île de Juan-Fernandès; mais WAFFER dit que cette petite île de sable se trouve à cinq cents lieues de Copiapo et à six cents des Gallapagos ». On n'a pas assez remarqué que ce résultat est impossible. Si DAVIS, par 12^{d} de latitude méridionale, et à cent cinquante lieues des côtes de l'Amérique, a fait valoir sa route le Sud-Sud-Est, ainsi que le rapporte WAFFER; comme il est évident que ce capitaine flibustier a dû faire gouverner avec les vents d'Est, qui sont très-fréquens dans ces parages, pour exécuter le

projet qu'il avait d'aller à l'île de Juan-Fernandès, on doit en conclure avec M. PINGRÉ, qu'il y a une erreur de chiffre dans la citation de DAMPIER, et que la terre de Davis, au lieu d'être à cinq cents lieues de Copiapo, n'en est qu'à deux cents lieues : il serait alors vraisemblable que les deux îles de DAVIS sont celles de Saint-Ambroise et de Saint-Félix, un peu plus Nord que Copiapo; mais les pilotes des flibustiers n'y regardaient pas de si près, et n'obtenaient guère la latitude qu'à 30 ou 40′ près. J'aurais épargné à mes lecteurs cette petite discussion de géographie, si je n'avais eu à combattre l'opinion de deux hommes justement célèbres. Je dois cependant dire que le capitaine COOK était dans le doute, et qu'il rapporte qu'il eût décidé la question, s'il avait eu le temps de s'élever à l'Est de l'île de Pâque. Comme j'ai parcouru trois cents lieues sur ce parallèle, et que je n'ai point vu l'île de Sable, je crois qu'il ne doit plus rester aucun doute, et le problème me paraît entièrement résolu[c]. 1786. AVRIL.

[c] En adoptant la solution du problème discuté par LA PÉROUSE, je dois donner plus de développement aux preuves qui résultent des journaux des différens navigateurs.

Il paraît constant, ainsi que PINGRÉ, COOK et LA PÉROUSE le remarquent, qu'il y a erreur de chiffre dans DAMPIER, et que la prétendue terre de Davis ne doit être qu'à deux cents lieues des côtes d'Amérique.

Je conviens avec LA PÉROUSE que les observations en longitude étaient si vicieuses du temps de DAVIS, qu'on ne peut se fier qu'aux latitudes. C'est donc d'après ce que rapporte WAFFER qu'on peut tracer la route de DAVIS à son départ des îles Gallapagos.

DAVIS, partant des îles Gallapagos, fit route au Sud jusque par les 12^{d} de latitude méridionale, où il essuya un choc terrible, &c. Il avait constamment

1786. Avril. Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâque, à trois lieues de distance : le temps était clair, et les vents avaient fait le tour du Nord au Sud-Est, dans moins de trois heures. Au jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du Nord au Sud, par l'Est; elle n'est ouverte qu'aux vents d'Ouest; et le temps était si beau, que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage : l'Astrolabe avait déjà laissé tomber son ancre; je mouillai très-près de

dirigé sa route au Sud; il se faisait alors à cent cinquante lieues du continent d'Amérique.

En marquant ce premier point sur la carte, on trouvera qu'il était à peu près par 87^{d} de longitude occidentale.

Il continua sa route au Sud, au Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et au Sud-Est, jusqu'à la terre qu'il découvrit à 27^{d} 20$'$ de latitude Sud.

En traçant ainsi la route de Davis, il a dû se trouver effectivement à environ deux cents lieues de Copiapo, et à six cents des Gallapagos, 1^{d} au Sud-Est de la pointe Sud de la position indiquée sur les cartes françaises aux îles Saint-Félix et Saint-Ambroise. On voit déjà que la grosse terre qu'aperçut Davis à douze lieues dans l'Ouest, doit être celle des îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, et que l'île de Sable doit exister à quelques lieues à l'Est de ces îles.

Pour en acquérir la certitude, résumons les positions indiquées de la prétendue terre de Davis, et des îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, ainsi que les journaux des différens voyageurs.

Les cartes anglaises placent ces îles à 15^{d} de latitude Sud;
Les françaises, à 25^{d};
Celles de Green, de 26^{d} 20$'$ à 27^{d}.

Cook convient qu'il manqua la vraie latitude de ces îles, pour s'en être rapporté plutôt à la table des latitudes et longitudes insérées dans les élémens de navigation de Robertson, qu'à la carte de Green. Il vit des signes certains d'une terre dans le voisinage de 25^{d} de latitude Sud.

cette frégate; mais le fond était si rapide, que les ancres de nos deux bâtimens ne prirent point; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage. 1786. AVRIL.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens; ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large; ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre

COOK n'a pu voir par les 25^{d} 50$'$ et 25^{d} 30$'$, la terre de Davis, qui n'existe pas, ni les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, qui doivent exister par le 27.e degré, et dont il a eu des indices.

LA PÉROUSE n'a pu voir, en venant de l'Est, et parcourant trois cents lieues sur le parallèle de l'île de Pâque, ni la terre de Davis, qui n'existe pas, ni les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, dont la longitude est de 26 à 27^{d} plus à l'Est de cette île.

Il est évident, ainsi que l'ont pensé le capitaine COOK et DALRYMPLE, que l'île de Pâque, retrouvée par ROGGEWEIN en 1722, ne peut être la terre de Davis.

Il est évident que les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise ne peuvent exister dans la position désignée sur les cartes anglaises; car, ainsi que le remarque COOK, DAVIS les eût rencontrées sur sa route.

Il est évident que les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise ne peuvent exister dans la position désignée sur les cartes françaises, position conforme à celle citée par ROBERTSON; car le capitaine COOK les eût retrouvées.

Il paraît donc démontré que la terre de Davis n'existe pas; mais qu'il existe des îles par le 27.e degré de latitude Sud, à environ deux cents lieues de Copiapo, qui ne sont autres que les îles Saint-Félix et Saint-Ambroise, mal placées sur toutes les cartes, et que ces îles sont la prétendue terre de Davis : telle est du moins mon opinion, d'après le rapprochement des journaux des différens navigateurs. C'est aussi celle d'un navigateur moderne très-estimé; je parle de BOUGAINVILLE. (N. D. R.)

1786. Avril. natale; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se présenter à leur esprit : ils étaient au milieu de nous, nus et sans aucune arme; une simple ficelle autour des reins, servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie : elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre.

Je fis divers présens à ces Indiens; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrais à terre : ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisait avec force : ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présens, et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau.

CHAPITRE IV.

Description de l'île de Pâque. — Événemens qui nous y sont arrivés. — Mœurs et coutumes des habitans.

La baie de Cook (*Atlas, n.° 10.*), dans l'île d'*Easter* ou de Pâque, est située par 27^{d} 11′ de latitude Sud, et 111^{d} 55′ 30″ de longitude occidentale. C'est le seul mouillage à l'abri des vents de Sud-Est et d'Est, qui sont les vents ordinaires dans ces parages : on y serait en très-grand danger avec des vents d'Ouest ; mais ils ne soufflent jamais de cette partie de l'horizon, qu'après avoir passé de l'Est au Nord-Est, au Nord, et successivement à l'Ouest : on a donc le temps d'appareiller ; et il suffit d'être à un quart de lieue au large pour n'en avoir rien à craindre. Cette baie est facile à reconnaître : après avoir doublé les deux rochers de la pointe du Sud de l'île, on doit ranger la terre à un mille de distance ; on aperçoit bientôt une petite anse de sable, qui est la reconnaissance la plus certaine. Lorsque cette anse reste à l'Est $\frac{1}{4}$ Sud-Est, et que les deux rochers dont j'ai parlé sont fermés par la pointe, on peut laisser tomber son ancre par vingt brasses, fond de sable, à un quart de lieue du rivage : si l'on est plus au large, on ne trouve fond que par trente-cinq ou quarante brasses, et il augmente si rapidement, que l'ancre ne tient point. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt. 1786. Avril.

1786. AVRIL. A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présens tous ceux qui étaient venus à bord la veille; mais j'avais trop médité les relations des différens voyageurs, pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfans dont la vue de nos différens meubles excite si fort les désirs, qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes en effet avec quatre canots, et douze soldats armés. M. DE LANGLE et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtimens à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre était nu : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre

de

de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées dans le pays *giraumons*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitans ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources : ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre couverte d'arbres, peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers. Les îles qui sont privées de cet avantage, sont réduites à une sécheresse horrible, qui peu-à-peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. M. DE LANGLE et moi ne doutâmes pas que ce peuple ne dût le malheur de sa situation à l'imprudence de ses ancêtres; et il est vraisemblable que les autres îles de la mer du Sud ne sont arrosées que parce que, très-heureusement, il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles où il a été impossible de couper du bois : ainsi la nature n'a été plus libérale pour ces derniers insulaires, qu'en leur paraissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre. Un long

1786. AVRIL.

1786. Avril. séjour à l'île de France, qui ressemble si fort à l'île de Pâque, m'a appris que les arbres n'y repoussent jamais, à moins d'être abrités des vents de mer par d'autres arbres, ou par des enceintes de murailles; et c'est cette connaissance qui m'a découvert la cause de la dévastation de l'île de Pâque. Les habitans de cette île ont bien moins à se plaindre des éruptions de leurs volcans, éteints depuis long-temps, que de leur propre imprudence. Mais comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes et des patates, sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure : les équipages jouissaient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoignîmes aux habitans de laisser cet espace vide; nous

y dressâmes une tente; je fis descendre à terre les présens que je leur destinais, ainsi que les différens bestiaux : mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru; ils étaient au moins huit cents, et dans ce nombre il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable; elles offraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent. Les Indiens nous engageaient à les accepter : quelques-uns d'entr'eux donnèrent l'exemple des plaisirs qu'elles pouvaient procurer; ils n'étaient séparés des spectateurs que par une simple couverture d'étoffe du pays; et pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches : tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait; car à peine étaient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant; mais voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manège dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous permettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler; et afin

1786. AVRIL.

1786. AVRIL. d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait, qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots, les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes : trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable : quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres ; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne ; mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs ; et quoiqu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps ; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. D'ESCURES, mon premier lieutenant ; je le chargeai en outre du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre. Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. DE LANGLE, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monumens, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire ; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin, s'enrôlèrent avec lui ; il fut suivi de MM. DAGELET, DE LAMANON, DUCHÉ,

DUFRESNE, DE LA MARTINIÈRE, du père RECEVEUR, de l'abbé MONGÈS et du jardinier : la seconde, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monumens, les plate-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement. Le dessin de ces monumens, donné par M. HODGES, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu. M. FORSTER croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui sont sur ces plate-formes, et que nous avons mesurés, n'a que quatorze pieds six pouces de hauteur, sept pieds six pouces de largeur aux épaules, trois pieds d'épaisseur au ventre, six pieds de largeur et cinq pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes. Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfans que dans aucun autre pays; et quoique, sur environ douze cents habitans que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfans, étaient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. DE LANGLE confirme

1786. AVRIL.

1786. AVRIL. cette opinion ; il a rencontré dans l'intérieur de l'île beaucoup de femmes et d'enfans ; et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. FORSTER et quelques officiers du capitaine COOK crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout-à-l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitans n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine COOK les visita en 1772 ; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monumens qui existent aujourd'hui, et dont M. DUCHÉ a donné un dessin fort exact (*Atlas, n.° 11*), paraissent très-anciens ; ils sont placés dans des morais, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossemens qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire, en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses, de petits monceaux de pierres en pyramide ; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul

homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyais très-éloignés de cette idée : mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs; et M. DE LANGLE qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens ayent montré une espèce de vénération pour elles. Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo :* c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine COOK ont cru qu'elle pouvait être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever sans point d'appui un poids aussi considérable : mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine COOK, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération: 1786. AVRIL.

1786. AVRIL. il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparaît; on rend à la nature sa pierre de lapillo, qui n'est point factice; et on a lieu de croire que, s'il n'y a plus de nouveaux monumens dans l'île, c'est que toutes les conditions y sont égales, et qu'on est peu jaloux d'être roi d'un peuple qui est presque nu, qui vit de patates et d'ignames; et réciproquement, ces Indiens ne pouvant être en guerre, puisqu'ils n'ont pas de voisins, n'ont pas besoin d'un chef qui ait une autorité un peu étendue.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple dont je n'entendais pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour; mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé; je connaissais parfaitement leurs relations, et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie, m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun; d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement [a]; elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvait entrer que par deux portes de

[a] Cette maison n'était pas encore finie; ainsi le capitaine COOK n'avait pu la voir.

deux

deux pieds d'élévation et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble, et qu'un aussi grand espace lui serait inutile; elle forme à elle seule un village avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées. 1786. AVRIL.

Il y a vraisemblablement dans chaque district un chef qui veille plus particulièrement aux plantations. Le capitaine COOK a cru que ce chef en était le propriétaire ; mais si ce célèbre navigateur a eu quelque peine à se procurer une quantité considérable de patates et d'ignames, on doit moins l'attribuer à la disette de ces comestibles, qu'à la nécessité de réunir un consentement presque général pour les vendre.

Quant aux femmes, je n'ose prononcer si elles sont communes à tout un district, et les enfans à la république : il est certain qu'aucun Indien ne paraissait avoir sur aucune femme l'autorité d'un mari ; et si c'est le bien particulier de chacun, ils en sont très-prodigues.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit ; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux : ces joncs sont très-artistement arrangés et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille [b] de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant

[b] Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides.

1786. Avril. en voûte ; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud ; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier ; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté, n'ont que trois pieds de hauteur ; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'ayent eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout ; et j'ai vu les naturels de l'île de Pâque boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn. Nous étions dans la saison humide ; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient ; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessein de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque

tout le monde sans chapeau et sans mouchoir ; notre douceur avait enhardi les voleurs, et je n'avais pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme à l'ordinaire, de tous les autres ; je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talens de ce peuple pour la bâtisse ; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment ; mais il coupait et taillait parfaitement les pierres ; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art. 1786. AVRIL.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres ; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer, est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus long-temps ; et je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissemens à ce sujet. A deux heures, je revins à bord, et M. DE CLONARD descendit à terre. Bientôt deux officiers de l'ASTROLABE arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venaient de commettre

1786. AVRIL. un vol nouveau qui avait occasionné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avaient coupé sous l'eau le cablot du canot de l'ASTROLABE, et avaient enlevé son grapin; on ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grapin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres : un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente; mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement; ils recommencèrent à offrir leurs femmes, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue : enfin, à six heures du soir tout fut rembarqué; les canots revinrent à bord, et je fis signal de se préparer à appareiller. M. DE LANGLE me rendit compte, avant notre appareillage, de son voyage dans l'intérieur de l'île; je le rapporterai dans le chapitre suivant : il avait semé des graines sur toute sa route, et il avait donné à ces insulaires les marques de la plus extrême bienveillance. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef auquel M. DE LANGLE faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte ; mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île ; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses. 1786. AVRIL.

Il n'y a personne qui ayant lu les relations des derniers voyageurs, puisse prendre les Indiens de la mer du Sud pour des sauvages ; ils ont au contraire fait de très-grands progrès dans la civilisation, et je les crois aussi corrompus qu'ils peuvent l'être relativement aux circonstances où ils se trouvent : mon opinion là-dessus n'est pas fondée sur les différens vols qu'ils ont commis, mais sur la manière dont ils s'y prenaient. Les plus effrontés coquins de l'Europe sont moins hypocrites que ces insulaires ; toutes leurs caresses étaient feintes ; leur physionomie n'exprimait pas un seul sentiment vrai : celui dont il fallait le plus se défier, était l'Indien auquel on venait de faire un présent, et qui paraissait le plus empressé à rendre mille petits services.

Ils faisaient violence à de jeunes filles de treize à quatorze ans pour les entraîner auprès de nous, dans l'espoir d'en recevoir le salaire ; la répugnance de ces jeunes Indiennes était une preuve qu'on violait à leur égard la loi du pays. Aucun Français n'a usé du droit barbare qu'on lui donnait :

1786. Avril. et s'il y a eu quelques momens donnés à la nature, le désir et le consentement étaient réciproques, et les femmes en ont fait les premiers frais.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serais peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitans sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du Tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource, quelques poules qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncèlent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres.

Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs alimens que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four. 1786. AVRIL.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau, m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides; ils ont examiné nos cables, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail; et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera; c'est que nous n'ayons fait contr'eux aucun usage de nos forces, qu'ils n'ont pas méconnues, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir : nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien; nous les avons comblés de présens; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles, particulièrement les enfans à la mamelle; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles; nous avons laissé dans leurs habitations,

1786. AVRIL. des cochons, des chèvres et des brebis qui y multiplieront vraisemblablement ; nous ne leur avons rien demandé en échange : néanmoins, ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a été possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent dans d'autres circonstances de nous conduire avec autant de douceur ; mais j'étais décidé à partir dans la nuit, et je me flattais qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs : quoi qu'il en soit de cette idée peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île n'offrant presqu'aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société [c].

[c] L'île de Pâque, découverte en 1722 par ROGGEWEIN, paraît, ainsi que le dit LA PÉROUSE, avoir éprouvé une révolution dans sa population et dans les productions de son sol : on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochemens, doit consulter *le Voyage de ROGGEWEIN, imprimé à la Haye en 1739*, ou l'extrait qu'en donne le président DES BROSSES, dans son ouvrage intitulé, *Histoire des navigations aux Terres australes, tome II, pages 226 et suivantes.* (N. D. R.)

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Voyage de M. DE LANGLE dans l'intérieur de l'île de Pâque. — Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, &c.

« JE partis à huit heures du matin, accompagné de 1786.
» MM. DAGELET, DE LAMANON, DUFRESNE, DUCHÉ, AVRIL.
» de l'abbé MONGÈS, du père RECEVEUR et du jardinier:
» nous fîmes d'abord deux lieues dans l'Est, vers l'intérieur
» de l'île; le marcher était très-pénible à travers des collines
» couvertes de pierres volcaniques; mais je m'aperçus bientôt
» qu'il y avait des sentiers par lesquels on pouvait facilement
» communiquer de case en case : nous en profitâmes, et nous
» visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le
» sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse
» que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines;
» il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs,
» des citrouilles; et nous cherchâmes à faire comprendre
» aux insulaires que ces graines produiraient des fruits et
» des racines qu'ils pourraient manger : ils nous entendirent
» parfaitement, et dès-lors ils nous désignèrent les meilleures
» terres, nous indiquant les endroits où ils désiraient voir
» nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes
» légumineuses, des graines d'oranger, de citronnier et de

1786. AVRIL. » coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des arbres, » et que ce que nous avions semé précédemment était des » plantes.

» Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à » papier [a] et le mimosa; il y avait aussi des champs assez » considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru » cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les » patates. Nous continuâmes notre route vers les montagnes » qui, quoiqu'assez élevées, se terminent toutes en une pente » facile, et sont couvertes de gramen : nous n'aperçûmes » aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ » deux lieues à l'Est, nous retournâmes au Sud vers la côte » du Sud-Est que nous avions prolongée la veille avec nos » vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous » avions aperçu beaucoup de monumens; plusieurs étaient » renversés : il paraît que ces peuples ne s'occupent pas de les » réparer; d'autres étaient debout, leur plate-forme à moitié » ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés, avait seize » pieds dix pouces de hauteur, en y comprenant le chapiteau » qui a trois pieds un pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort » légère; sa largeur aux épaules était de six pieds sept pouces, » et son épaisseur à la base, de deux pieds sept pouces.

» Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées, je

[a] *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier; cette écorce extrêmement ligneuse sert aux femmes de la Louisiane à faire différens ouvrages avec la soie qu'elles en retirent; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France. (N. D. R.)

» dirigeai ma route vers cette espèce de village dont une des 1786.
» maisons avait trois cent trente pieds de longueur, et la AVRIL.
» forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case,
» nous remarquâmes les fondemens de plusieurs autres qui
» n'existent plus; ils sont composés de pierres de lave taillées,
» dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de
» diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île était mieux
» cultivée et plus habitée que les environs de la baie de
» COOK. Les monumens et les plate-formes y étaient aussi
» plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont
» ces plate-formes sont composées, des squelettes grossiè-
» rement dessinés, et nous y aperçûmes des trous bouchés
» avec des pierres, par lesquels nous pensâmes qu'on devait
» communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres
» des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien
» expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite
» au ciel. Nous rencontrâmes sur le bord de la mer des
» pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets
» dans un parc d'artillerie, et nous aperçûmes quelques
» ossemens humains dans le voisinage de ces pyramides et
» de ces statues qui, toutes, avaient le dos tourné vers la
» mer. Nous visitâmes dans la matinée sept différentes plate-
» formes sur lesquelles il y avait des statues debout ou
» renversées; elles ne différaient que par leur grandeur : le
» temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant
» leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière
» une espèce de mannequin de jonc qui figurait une statue

1786. AVRIL. » humaine de dix pieds de hauteur; il était recouvert d'une » étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et » le corps mince, les jambes dans des proportions assez » exactes; à son cou pendait un filet en forme de panier » revêtu d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenait de » l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant, » de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix » et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister » depuis un grand nombre d'années; c'était peut-être un » modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du » pays. A côté de cette même plate-forme, on voyait deux » parapets qui formaient une enceinte de trois cent quatre- » vingt-quatre pieds de longueur sur trois cent vingt-quatre » pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un réser- » voir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre » des ennemis; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait » jamais été fini.

» En continuant à faire route au couchant, nous ren- » contrâmes environ vingt enfans qui marchaient sous la » conduite de quelques femmes, et qui paraissaient aller vers » les maisons dont j'ai déjà parlé.

» A l'extrémité de la pointe Sud de l'île, nous vîmes le » cratère d'un ancien volcan dont la grandeur, la profondeur » et la régularité excitèrent notre admiration; il a la forme » d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large, » paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On » peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant

» que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30[d] : cette base inférieure forme un cercle parfait; le fond est marécageux; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds. 1786. AVRIL.

» Le père RECEVEUR qui y descendit, nous rapporta que ce marais était bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paraît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une grande brèche à ce cratère; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacens, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis long-temps [b] : nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île; c'étaient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfans qui s'enfuirent à notre approche; il nous parut vraisemblable que cette maison logeait tous les enfans du district; leur âge était trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux

[b] « Il y a sur le bord du cratère, du côté de la mer, une statue presque entièrement dévorée par le temps, qui prouve qu'il y a plusieurs siècles que le volcan est éteint. »

1786. AVRIL. » femmes qui paraissaient chargées d'en avoir soin. Il y » avait auprès de cette maison un trou en terre où l'on » cuisait des ignames et des patates, selon la manière pra- » tiquée aux îles de la Société.

» De retour à la tente, je donnai à trois différens habitans » les trois espèces d'animaux que nous leur destinions ; je fis » choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier.

» Ces insulaires sont hospitaliers ; ils nous ont présenté » plusieurs fois des patates et des cannes à sucre ; mais ils » n'ont jamais manqué l'occasion de nous voler lorsqu'ils » ont pu le faire impunément. A peine la dixième partie de » l'île est-elle cultivée ; les terrains défrichés ont la forme » d'un quarré long très-régulier, sans aucune espèce de » clôture ; le reste de l'île, jusqu'au sommet des montagnes, » est couvert d'une herbe verte fort grossière. Nous étions » dans la saison humide ; nous trouvâmes la terre humectée » à un pied de profondeur ; quelques trous dans les collines » contenaient un peu d'eau douce ; mais nous ne rencon- » trâmes nulle part une eau courante : le terrain paraît d'une » bonne qualité ; il serait d'une végétation encore plus forte, » s'il était arrosé. Nous n'avons connu à ces peuples aucun » instrument dont ils puissent se servir pour cultiver leurs » champs ; il est vraisemblable qu'après les avoir nettoyés, ils » y font des trous avec des piquets de bois, et qu'ils plantent » ainsi leurs patates et leurs ignames. On rencontre très- » rarement quelques buissons de mimosa dont les plus fortes » tiges n'ont que trois pouces de diamètre. Les conjectures

» qu'on peut former sur le gouvernement de ce peuple, 1786.
» sont qu'ils ne composent entr'eux qu'une seule nation, AVRIL.
» divisée en autant de districts qu'il y a de morais, parce
» qu'on remarque que les hameaux sont bâtis à côté de ces
» cimetières. Il paraît que les productions de la terre sont
» communes à tous les habitans du même district : et comme
» les hommes offrent sans aucune délicatesse les femmes
» aux étrangers, on pourrait croire qu'elles n'appartiennent
» à aucun homme en particulier ; et que, lorsque les enfans
» sont sevrés, on les livre à d'autres femmes qui sont char-
» gées, dans chaque district, de leur éducation physique.

» On rencontre deux fois plus d'hommes que de femmes;
» si en effet elles ne sont pas en moindre nombre, c'est
» parce que, plus casanières que les hommes, elles sortent
» moins de leurs maisons. La population entière peut être
» évaluée à deux mille personnes ; plusieurs maisons que
» nous vîmes en construction, et le nombre des enfans,
» doivent faire penser qu'elle ne diminue pas; cependant il
» y a lieu de croire que cette population était plus consi-
» dérable lorsque l'île était boisée. Si ces insulaires avaient
» l'industrie de construire des citernes, ils remédieraient
» par-là à un des plus grands malheurs de leur situation,
» et ils prolongeraient peut-être le cours de leur vie : on
» ne voit pas dans cette île un seul homme qui paraisse
» âgé de plus de soixante-cinq ans, si toutefois on peut
» juger de l'âge d'un peuple qu'on connaît si peu, et dont
» la manière de vivre est si différente de la nôtre.

CHAPITRE VI.

Départ de l'île de Pâque. — Observations astronomiques. — Arrivée aux îles Sandwich. — Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée. — Départ.

1786. AVRIL. 10. En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâque, le 10 au soir, je fis route au Nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le lendemain à deux heures du soir,

17. et nous en étions à vingt lieues. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du Sud-Est à l'Est-Sud-Est : le temps était extrêmement clair; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'Est-Nord-Est, où ils se fixèrent depuis

20. le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtimens. Nous naviguions dans des mers inconnues; notre route était à peu près parallèle à celle du capitaine Cook en 1777, lorsqu'il fit voile des îles de la Société pour la côte du Nord-Ouest de l'Amérique; mais nous étions environ huit cents lieues plus à l'Est. Je me flattais, dans un trajet de près de deux mille lieues, de faire

faire quelque découverte ; il y avait sans cesse des matelots au haut des mâts, et j'avais promis un prix à celui qui le premier apercevrait la terre. Afin de découvrir un plus grand espace, nos frégates marchaient de front pendant le jour, laissant entr'elles un intervalle de trois ou quatre lieues. 1786. AVRIL.

M. DAGELET, dans cette traversée comme dans toutes les autres, ne laissait jamais échapper l'occasion de faire des observations de distances ; leur accord avec les montres de M. BERTHOUD était si parfait, que la différence n'a jamais été que de 10 à 15 minutes de degré : elles se servaient de preuve l'une à l'autre. M. DE LANGLE avait des résultats aussi satisfaisans, et nous connaissions chaque jour la direction des courans par la différence de la longitude estimée à la longitude observée : ils nous portèrent à l'Ouest jusqu'à un degré de latitude Sud, avec une vîtesse d'environ trois lieues en vingt-quatre heures ; ils reversèrent ensuite à l'Est avec la même vîtesse, jusque par les 7^{d} Nord qu'ils reprirent leurs cours à l'Ouest : et à notre arrivée aux îles Sandwich, notre longitude d'estime différait à peu près de 5^{d} de la longitude observée ; en sorte que, si, comme les anciens navigateurs, nous n'avions jamais eu aucun moyen d'observation, nous aurions placé les îles Sandwich 5^{d} plus à l'Est. C'est, sans doute, de cette direction des courans peu observée autrefois, que proviennent les erreurs des cartes espagnoles ; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par QUIROS, MENDAÑA et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop

1786. Avril. rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique. Je dois même ajouter que, si l'amour-propre de nos pilotes n'avait pas un peu souffert de la différence qui se trouvait chaque jour entre la longitude estimée et la longitude observée, il est très-probable que nous aurions eu 8 ou 10^{d} d'erreur à notre atterrage; et que conséquemment, dans des temps moins éclairés, nous aurions placé les îles Sandwich 10^{d} plus à l'Est.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé par les Espagnols, *la Mesa, los Majos, la Disgraciada.* Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17^{d} plus à l'Est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes [a]; mais ce qui

[a] Dans le cours des années 1786 et 1787, le capitaine Dixon relâcha trois fois aux îles Sandwich; et ayant le même doute que la Pérouse sur l'identité de ces îles et de celles appelées *los Majos, la Mesa*, &c. il fit des recherches en conséquence : sa conclusion fut absolument conforme, ainsi qu'on peut le voir par les extraits suivans, tirés de la traduction française de ce voyage.

« Nous avons cherché inutilement les îles de los Majos, la Mesa et Santa-» Maria de la Gorta, qui s'étendent, suivant M. Roberts, de 18^{d} 30′, au 28^{d} » de latitude Nord, et du 135 au 149^{d} de longitude *, et qui, d'après le rap-» port de ce navigateur, ont été mises sur une carte manuscrite espagnole; » et pour nous servir des mots de Maurelle, *nous pouvons prononcer que ces îles* » *n'existent pas.* Il résulte de là que leur intention a toujours été d'induire en

* Il faut observer que Dixon compte ses longitudes en partant de l'Ouest, tandis que Cook dans son 3.e voyage les compte dans le sens opposé: la raison de Dixon est, sans doute, qu'ayant fait sa route par l'Ouest en doublant le Cap Horn, cette manière de compter a été plus naturelle et plus commode pour lui.

acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa*, qui veut dire *table*, donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee : j'avais lu dans la description de cette même île par le capitaine KING, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvrait une montagne appelée Mowna-roa, qu'on aperçoit très-long-temps : « Elle est, dit-il, aplatie à la cime, et » forme ce que les marins appellent un plateau ». L'expression anglaise est même plus significative, car le capitaine KING dit *table-land.* 1786. AVRIL.

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse

» erreur les navigateurs à venir, plutôt que de chercher à leur être utiles ». *Pages 9 et 10.*

« Selon l'observation faite à midi, le 8 mai, nous trouvâmes 17^{d} 4′ de latitude » Nord, et 129^{d} 52′ de longitude Ouest; nous cherchâmes alors une île que » les Espagnols nomment *Rocca-Partida*, mais en vain : nous portâmes toutefois » le cap au Nord, marchant assez bien, et observant continuellement, pour » tâcher de découvrir ce groupe d'îles dont je viens de parler.

» Du 11 au 14, nous mettions en panne toutes les nuits; et lorsque nous » remettions à la voile le matin, nous courions des bordées de huit à dix milles, » portant toujours vers l'Ouest. Il est très-probable que, quoique les Espagnols » puissent avoir été assez exacts en déterminant la latitude de ces îles, ils se » sont mépris de plusieurs degrés sur la longitude : notre observation du 15 à » midi nous donnant 20^{d} 9′ de latitude Nord, et 140^{d} 1′ de longitude » Ouest, ce qui est beaucoup plus à l'Ouest qu'aucune des îles désignées par les » Espagnols : nous conclûmes donc avec raison qu'il y avait quelqu'erreur » fort grossière sur leur carte ». *Pages 83 et 84.*

« Le 1.er novembre, nous cherchâmes Santa-Maria de la Gorta, qui est placée » dans la carte de COOK au 27^{d} 50′ de latitude Nord, et au 149^{d} de longitude » Ouest; et dans l'après-midi, nous passâmes exactement sur la position indiquée. » A dire la vérité, nous ne comptions guère trouver cette terre, la position ayant » été marquée dans la carte que je viens de désigner, d'après M. ROBERTS, » que nous avions déjà trouvé en défaut par rapport à los Majos et Rocca-» Partida ». *Page 133.* (N. D. R.)

1786. Avril. pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence : le résultat, si j'étais dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurais trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connaissent mon caractère, ne pourront soupçonner que j'aye été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitans, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples; celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorans; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui, de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire; comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière?

Le 7 mai, par 8^{d} de latitude Nord, nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels, avec des frégates et des paille-en-culs; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre : nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; l'ASTROLABE en prit deux qu'elle partagea avec nous, et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14^{d}, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux, qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada : je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude était bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche : je savais très-bien que, de cette manière, il était probable que je ne la rencontrerais pas, et je fus peu surpris de n'en avoir aucune connaissance. Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour. 1786. MAI. 7.

Le 15, j'étais par 19^{d} 17′ de latitude Nord, et 130^{d} de longitude occidentale, c'est-à-dire, par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich; mais cent lieues plus à l'Est que les premières, et quatre cent soixante à l'Est des autres. 15.

1786. Croyant rendre un service important à la géographie, si je
MAI. parvenais à enlever des cartes ces noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich : je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowée, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowée, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

18. Le 18 mai, j'étais par 20^{d} de latitude Nord, et 139^{d} de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre.

20. Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier de los Majos, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à
28. l'Ouest sur ce parallèle entre 20 et 21^{d} : enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celle de Mowée, un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre; mais j'en étais encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit; je la passai bord sur bord, attendant le jour pour donner dans le canal formé par ces deux îles, et pour chercher un mouillage

sous le vent de Mowée, auprès de l'île Morokinne. Nos longitudes observées furent si parfaitement d'accord avec celles du capitaine Cook, qu'ayant fait cadrer nos relèvemens, pris sur le plan anglais, avec notre point, nous trouvâmes n'avoir que 10′ de différence, dont nous étions plus à l'Est. 1786. Mai.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowée à l'Ouest, 15^{d} Nord; j'apercevais à l'Ouest 22^{d} Nord, un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan qui, dans cette partie, est très-défectueux; tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations, mérite les plus grands éloges. L'aspect de l'île Mowée était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au Sud-Ouest quart d'Ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes, et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées, qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village : mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées, que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin et réduit, comme nous, dans ces climats brûlans, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes; la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable : mais la mer brisait sur la 29.

1786. Mai. côte avec la plus grande force; et, nouveaux Tantales, nous étions réduits à désirer et à dévorer des yeux ce qu'il nous était impossible d'atteindre.

La brise avait forcé, et nous faisions deux lieues par heure; je voulais terminer avant la nuit le développement de cette partie de l'île, jusqu'à celle de Morokinne auprès de laquelle je me flattais de trouver un mouillage à l'abri des vents alizés: ce plan, dicté par les circonstances impérieuses où je me trouvais, ne me permit pas de diminuer de voiles pour attendre environ cent cinquante pirogues qui se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais notre vîtesse était si grande, qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord : les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons; et les rapportant dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues; et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de

de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres. 1786. MAI.

Les pirogues étaient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur : nous en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtimens que les habitans de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooi et Wohaoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs, qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un verd jaune: on n'apercevait plus de cascades; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres. A chaque instant, nous avions un juste sujet de regretter le pays que nous laissions derrière nous; et nous ne trouvâmes un abri que lorsque nous eûmes sous les yeux un rivage affreux où la lave avait autrefois coulé, comme les cascades coulent aujourd'hui dans l'autre partie de l'île.

Après avoir gouverné au Sud-Ouest quart d'Ouest jusqu'à la pointe du Sud-Ouest de l'île Mowée, je vins à l'Ouest, et successivement au Nord-Ouest, pour gagner un mouillage que l'ASTROLABE avait déjà pris par vingt-trois brasses,

1786. MAI. fond de sable gris, très-dur, à un tiers de lieue de terre. Nous étions abrités des vents du large par un gros morne coiffé de nuages qui, de temps à autre, nous donnaient des raffales très-fortes : les vents changeaient à chaque instant, en sorte que nous chassions sans cesse sur nos ancres. Cette rade était d'autant plus mauvaise, que nous y étions exposés à des courans qui nous empêchaient de venir debout au vent, excepté dans les raffales; mais elles rendaient la mer si grosse, que nos canots avaient toute la peine possible à naviguer. J'en détachai cependant un tout de suite pour sonder autour des bâtimens : l'officier me rapporta que le fond était le même jusqu'à terre, qu'il diminuait graduellement, et qu'il y avait encore sept brasses à deux encablures du rivage; mais lorsque nous levâmes l'ancre, je vis que le cable était absolument hors de service, et qu'il devait y avoir beaucoup de roches recouvertes par une très-légère couche de sable.

Les Indiens des villages de cette partie de l'île s'empressèrent de venir à bord dans leurs pirogues, apportant, pour commercer avec nous, quelques cochons, des patates, des bananes, des racines de pied-de-veau que les Indiens nomment *tarro*, avec des étoffes et quelques autres curiosités faisant partie de leur costume. Je ne voulus leur permettre de monter à bord que lorsque la frégate fut mouillée, et que les voiles furent serrées; je leur dis que j'étais *Taboo* [b], et

[b] Mot qui, suivant leur religion, exprime une chose à laquelle ils ne peuvent toucher, ou un lieu consacré dans lequel ils ne peuvent entrer.

On doit s'en rapporter, sur la signification des mots de la langue des îles

ce mot, que je connaissais d'après les relations anglaises, eut tout le succès que j'en attendais : M. DE LANGLE, qui n'avait pas pris la même précaution, eut un instant le pont de sa 1786. MAI.

Sandwich, au vocabulaire du capitaine COOK qui a fait un long séjour dans ces îles, et qui a eu des facilités qu'aucun autre navigateur n'a pu se procurer, pour tirer parti de ses communications avec les insulaires. On peut ajouter à ces motifs de confiance, les talens connus d'ANDERSON, qui l'a si bien secondé.

DIXON donne un vocabulaire de la langue des îles Sandwich ; on y voit que *taboo* signifie embargo, quoique, dans son journal, il explique la cérémonie de mettre le *taboo*, de la même manière que le capitaine COOK.

Voici un rapprochement de différens mots tirés des deux vocabulaires, qui prouve les erreurs qu'on peut faire, lorsqu'on joint à la parfaite ignorance d'une langue, l'incertitude de la manière d'exprimer la prononciation des mots qui varient suivant les individus.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS D'APRÈS LES VOCABULAIRES	
	DE COOK.	DE GEORGES DIXON.
Noix de coco.....	*Eeneeoo*.....	..... *Neehu.*
Le soleil.....	*Hai, raa*.....	..... *Malarma.*
Gourde.....	*Aieeboo*.....	..... *Tibo.*
Femme.....	*Waheine*..... / *Maheine*.....	..... *Cohaheene.*
Frère.....	*Tooanna*.....	..... *Titunanie.*
Corde.....	*Healio*.....	..... *Touro.*

Le vocabulaire de COOK, quoique plus parfait, vient encore à l'appui de mon assertion ; on y trouve, dans deux endroits différens, le mot qui exprime une femme : il l'a répété sans s'en douter, et vraisemblablement il a appris cette signification par deux individus dont la prononciation était différente ; car, dans un endroit, il écrit *waheine*, et dans l'autre, *maheine*. (N. D. R.)

1786. Mai. frégate très-embarrassé par une multitude de ces Indiens; mais ils étaient si dociles, ils craignaient si fort de nous offenser, qu'il était extrêmement aisé de les faire rentrer dans leurs pirogues. Je n'avais pas d'idée d'un peuple si doux, si plein d'égards. Lorsque je leur eus permis de monter sur ma frégate, ils n'y faisaient pas un pas sans notre agrément; ils avaient toujours l'air de craindre de nous déplaire; la plus grande fidélité régnait dans leur commerce. Nos morceaux de vieux cercles de fer excitaient infiniment leurs désirs; ils ne manquaient pas d'adresse pour s'en procurer, en faisant bien leurs marchés; jamais ils n'auraient vendu en bloc une quantité d'étoffes ou plusieurs cochons; ils savaient très-bien qu'il y aurait plus de profit pour eux à convenir d'un prix particulier pour chaque article.

Cette habitude du commerce, cette connaissance du fer qu'ils ne doivent pas aux Anglais, d'après leur aveu, sont de nouvelles preuves de la fréquentation que ces peuples ont eue anciennement avec les Espagnols [c]. Cette nation

[c] Il paraît certain que ces îles ont été découvertes pour la première fois par GAËTAN, en 1542. Ce navigateur partit du port de la Nativité sur la côte occidentale du Mexique, par 20[d] de latitude Nord : il fit route à l'Ouest; et après avoir parcouru neuf cents lieues sur cette aire de vent (sans conséquemment changer de latitude), il eut connaissance d'un groupe d'îles habitées par des sauvages presque nus. Ces îles étaient bordées de corail; il y avait des cocos et plusieurs autres fruits, mais ni or ni argent : il les nomma les *îles des Rois*, vraisemblablement du jour où il fit cette découverte; et il nomma *île des Jardins*, celle qu'il trouva vingt lieues plus à l'Ouest. Il eût été impossible aux géographes, d'après cette relation, de ne pas placer les découvertes de GAËTAN précisément au même point où le capitaine COOK a retrouvé depuis les îles Sandwich : mais le rédacteur espagnol ajoute que ces îles sont situées entre le 9.e et le 11.[e]

avait, il y a un siècle, de très-fortes raisons pour ne pas faire connaître ces îles, parce que les mers occidentales de l'Amérique étaient infestées de pirates qui auraient trouvé des vivres chez ces insulaires, et qui, au contraire, par la difficulté de s'en procurer, étaient obligés de courir à l'Ouest vers les mers des Indes, ou de retourner dans la mer Atlantique par le cap Horn. Lorsque la navigation des Espagnols à l'Occident a été réduite au seul galion de Manille, je crois que ce vaisseau, qui était extrêmement riche, a été contraint par les propriétaires à faire une route fixe qui diminuât leurs risques : ainsi, peu-à-peu, cette nation a perdu peut-être jusqu'au souvenir de ces îles conservées sur la carte générale du troisième voyage de COOK, par le lieutenant ROBERTS, avec leur ancienne position à 15[d] plus à l'Est que les îles

1786. MAI.

degré de latitude, au lieu de dire entre le 19.[e] et le 21.[e], comme tous les marins doivent le conclure, d'après la route de GAËTAN.

Cette dixaine oubliée est-elle une erreur de chiffre ou un trait de politique de la cour d'Espagne, qui avait un très-grand intérêt, il y a un siècle, à cacher la position de toutes les îles de cet Océan !

Je suis porté à croire que c'est une erreur de chiffre, parce qu'il eût été mal-adroit d'imprimer que GAËTAN, parti des 20[d] de latitude, fit route directement à l'Ouest : si on avait voulu tromper sur la latitude, il n'eût pas été plus difficile de lui faire parcourir une autre aire de vent.

Quoi qu'il en soit, à la dixaine près qu'il faut ajouter à la latitude de GAËTAN, tout se rapporte : même distance de la côte du Mexique, même peuple, mêmes productions en fruits, côte également bordée en corail, même étendue enfin du Nord au Sud ; le gisement des îles Sandwich étant à peu près entre le 19.e et le 21.e degré, comme celles de GAËTAN entre le 9.e et le 11.e Cette nouvelle preuve, jointe à celles déjà citées, me paraît porter cette discussion de géographie au dernier degré d'évidence : j'aurais pu ajouter encore qu'il n'existe aucun groupe d'îles entre le 9.e et le 11.e degré ; c'est la route ordinaire des galions d'Acapulco à Manille.

1786. Mai. Sandwich; mais leur identité avec ces dernières me paraissant démontrée, j'ai cru devoir en nettoyer la surface de la mer.

Il était si tard lorsque nos voiles furent serrées, que je fus obligé de remettre au lendemain la descente que je me proposais de faire sur cette île où rien ne pouvait me retenir qu'une aiguade facile : mais nous nous apercevions déjà que cette partie de la côte était absolument privée d'eau courante; la pente des montagnes ayant dirigé la chute de toutes les pluies vers le côté du vent : peut-être un travail de quelques journées sur la cime des montagnes, suffirait pour rendre commun à toute l'île un bien si précieux; mais ces Indiens ne sont pas encore parvenus à ce degré d'industrie: ils sont cependant très-avancés à beaucoup d'autres égards. On connaît par les relations anglaises la forme de leur gouvernement : l'extrême subordination qui règne parmi eux, est une preuve qu'il y a une puissance très-reconnue qui s'étend graduellement du roi au plus petit chef, et pèse sur la classe du peuple. Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâque, dont l'industrie est au moins aussi avancée : les monumens de ces derniers montrent même plus d'intelligence; leurs étoffes sont mieux fabriquées, leurs maisons mieux construites; mais leur gouvernement est si vicieux, que personne n'a droit d'arrêter le désordre : ils ne reconnaissent aucune autorité; et quoique je ne les croye pas méchans, il n'est que trop ordinaire à la licence d'entraîner des suites fâcheuses et souvent funestes. En faisant le rapprochement de ces deux peuples, tous les avantages étaient en

faveur de celui des îles Sandwich, quoique tous mes préjugés fussent contre lui, à cause de la mort du capitaine Cook. Il est plus naturel à des navigateurs de regretter un aussi grand homme, que d'examiner de sang froid si quelqu'imprudence de sa part n'a pas, en quelque sorte, contraint les habitans d'Owhyhee à recourir à une juste défense [d]. 1786. Mai.

[d] Il n'est que trop prouvé que les Anglais ont commencé les hostilités; c'est une vérité qu'on voudrait en vain se taire; je n'en veux puiser les preuves que dans la relation de l'ami du capitaine Cook, de celui qui le regardait comme son père, et que les insulaires croyaient être son fils, du capitaine King enfin, qui nous dit, après la narration fidèle des événemens qui ont amené sa mort : « J'avais » toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheureuse où cette confiance l'em- » pêcherait de prendre les précautions nécessaires ».

Le lecteur pourra d'ailleurs juger lui-même par le rapprochement des circonstances suivantes.

Cook donna d'autant plus légèrement l'ordre de tirer à balle si les travailleurs étaient inquiétés, qu'il avait par-devers lui l'expérience du massacre de dix hommes de l'équipage du capitaine Furneaux, massacre qui fut occasionné par deux coups de fusil tirés sur les Zélandais qui venaient de commettre un petit vol de pain et de poisson.

Pareea, un des chefs, réclamant sa pirogue arrêtée par l'équipage, fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui assena sur la tête : revenu de son étourdissement, il eut la générosité d'oublier la violence qu'on avait exercée à son égard; il revint peu après; il rapporta un chapeau volé, et il parut craindre lui-même que Cook ne le tuât, ou ne le punît.

Avant qu'aucun autre délit que celui du vol de la chaloupe eût été commis, deux coups de canon furent tirés sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

Néanmoins, après ces événemens, Cook marcha au village où était le roi, et il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre : les habitans se prosternèrent devant lui.

Rien ne pouvait faire prévoir aucune intention hostile de la part des insulaires, lorsque les canots placés au travers de la baie tirèrent encore sur des pirogues qui tentaient de s'échapper, et tuèrent par malheur un chef du premier rang.

Cette mort mit les insulaires en fureur; un d'eux se contenta de défier le

1786. MAI. La nuit fut fort tranquille, à quelques raffales près qui duraient moins de deux minutes. A la pointe du jour le grand canot de l'ASTROLABE fut détaché avec MM. DE VAUJUAS, BOUTIN et BERNIZET; ils avaient ordre de sonder une baie très-profonde qui nous restait au Nord-Ouest, et dans laquelle je soupçonnais un meilleur mouillage que le nôtre; mais ce nouveau mouillage, quoique praticable, ne valait guère mieux que celui que nous occupions. Suivant le rapport de ces officiers, cette partie de l'île de Mowée n'offrant aux navigateurs ni eau ni bois, et n'ayant que de très-mauvaises rades, doit être assez peu fréquentée.

30. A huit heures du matin, quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir; les deux premiers portaient vingt soldats armés, commandés par M. DE PIERREVERT, lieutenant de vaisseau. M. DE LANGLE et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avaient pas été retenus à bord par

capitaine COOK, et de le menacer de lui jeter sa pierre. Le capitaine COOK tira sur lui un coup de fusil à plomb, qui n'eut aucun effet à cause de la natte dont il était revêtu : ce coup de fusil devint le signal du combat. PHILIPS fut au moment d'être poignardé. COOK tira alors son second coup de fusil chargé à balle, et tua l'insulaire le plus avancé : l'attaque devint sur le champ plus sérieuse; les soldats et les matelots firent une décharge de mousqueterie. Déjà quatre soldats de la marine avaient été tués, trois autres et le lieutenant avaient été blessés, lorsque le capitaine COOK sentant sa position, s'approcha du bord de l'eau; il cria aux canots de cesser le feu, et d'aborder le rivage pour embarquer sa petite troupe : ce fut dans cet instant qu'il fut poignardé par derrière et qu'il tomba le visage dans la mer.

On pourrait encore ajouter que COOK, dans l'intention d'amener de gré ou de force à son bord le roi et sa famille, et ayant pour cela à pénétrer dans le pays, fit des dispositions beaucoup trop faibles en ne prenant qu'un détachement de dix hommes. (N. D. R.)

le

le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels qui, dès la pointe du jour, étaient le long du bord dans leurs pirogues; ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer. Cent-vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver : les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitans; les femmes nous témoignaient par les gestes les plus expressifs qu'il n'était aucune marque de bienveillance qu'elles ne fussent disposées à nous donner; et les hommes dans une attitude respectueuse cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet : les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse, et leur costume permettait d'apercevoir, chez le plus grand nombre, les traces des ravages occasionnés

1786. MAI.

1786. Mai. par la maladie vénérienne. Comme aucune femme n'était venue à bord dans les pirogues, je crus qu'elles attribuaient aux Européens les maux dont elles portaient les marques; mais je m'aperçus bientôt que ce souvenir, en le supposant réel, n'avait laissé dans leur ame aucune espèce de ressentiment.

Qu'il me soit permis cependant d'examiner si les navigateurs modernes sont les véritables auteurs de ces maux, et si ce crime, qu'ils se reprochent dans leur relation, n'est pas plus apparent que réel. Pour donner plus de poids à mes conjectures, je les appuierai sur les observations de M. Rollin, homme très-éclairé, et chirurgien-major de mon équipage. Il a visité, dans cette île, plusieurs individus attaqués de la maladie vénérienne, et il a remarqué des accidens dont le développement graduel eût exigé en Europe un intervalle de douze ou quinze ans; il a vu aussi des enfans de sept à huit ans atteints de cette maladie, et qui ne pouvaient l'avoir contractée que dans le sein de leur mère. J'observerai de plus que le capitaine Cook, en passant aux îles Sandwich, n'aborda la première fois qu'à Atooi et Oneeheow, et que, neuf mois après, en revenant du Nord, il trouva que les habitans de Mowée qui vinrent à son bord, étaient presque tous atteints de cette maladie. Comme Mowée est à soixante lieues au vent d'Atooi, ce progrès m'a semblé trop rapide pour ne pas laisser quelques doutes [e].

[e] Il parut au capitaine Cook que les habitans de Mowée avaient été instruits de sa relâche à Atooi et à Oneeheow. (*Troisième Voyage de Cook*, *tome III*,

Si l'on joint à ces différentes observations celle qui résulte de l'ancienne communication de ces insulaires avec les Espagnols, il paraîtra sans doute probable qu'ils partagent depuis long-temps avec les autres peuples les malheurs attachés à ce fléau de l'humanité. 1786. MAI.

J'ai cru devoir cette discussion aux navigateurs modernes. L'Europe entière, trompée par leur propre relation, leur eût à jamais reproché un crime que les chefs de cette expédition croient n'avoir pu empêcher. Il est cependant un reproche auquel ils ne peuvent échapper; c'est de n'avoir pris que des précautions insuffisantes pour éviter le mal; et s'il est à-peu-près démontré que cette maladie n'est point l'effet de leur imprudence, il ne l'est pas également que leur communication avec ces peuples ne lui ait donné une plus grande activité, et n'en ait rendu les suites beaucoup plus effrayantes [f].

Après avoir visité le village, j'ordonnai à six soldats commandés par un sergent de nous accompagner; je laissai

page 356 de la Traduction française.) Il ne serait donc pas étonnant que la maladie vénérienne eût franchi cet espace en même temps que cette nouvelle; d'ailleurs BOUGAINVILLE s'est convaincu que les habitans des îles de l'Océan pacifique communiquent entr'eux, même à des distances considérables. *Voyage autour du monde, par BOUGAINVILLE, page 234.* (N. D. R.)

[f] Il n'est pas douteux que les navigateurs modernes n'ayent à se reprocher d'avoir communiqué, même avec connaissance de cause, la maladie vénérienne dans les îles de la mer du Sud; le capitaine COOK ne le déguise point dans ses relations, et on peut voir principalement ce qu'il en dit dans son *troisième Voyage, tome II, pages 282 et 343; tome IV, pages 9 et 59, &c. de la Traduction française.* (N. D. R.)

1786. Mai. les autres sur le bord de la mer, aux ordres de M. de Pierrevert; ils étaient chargés de la garde de nos canots dont aucun matelot n'était descendu.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowée, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi. Les usages des Européens sont, à cet égard, trop complètement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitans ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Ces peuples ont heureusement été connus à une époque où la religion ne servait plus de prétexte aux violences et à la cupidité. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre, ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance.

C'est par une suite de ces principes qu'ils ont déjà transporté dans leurs îles des taureaux, des vaches, des chèvres, des brebis, des beliers; qu'ils y ont aussi planté des arbres, semé des graines de tous les pays, et porté des outils propres à accélérer les progrès de l'industrie. Pour nous, nous serions

amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandu chez les insulaires de la mer du Sud. Mais, malgré l'opinion de M. ANDERSON et du capitaine COOK, je crois, avec le capitaine KING, qu'un peuple aussi bon, aussi doux, aussi hospitalier, ne peut être antropophage; une religion atroce s'associe difficilement avec des mœurs douces : et puisque le capitaine KING dit, dans sa relation, que les prêtres d'Owhyhee étaient leurs meilleurs amis, je dois en conclure que, si la douceur et l'humanité ont déjà fait des progrès dans cette classe chargée des sacrifices humains, il faut que le reste des habitans soit encore moins féroce : il paraît donc évident que l'antropophagie n'existe plus parmi ces insulaires; mais il n'est que trop vraisemblable que c'est depuis peu de temps [g]. 1786. MAI.

Le sol de l'île n'est composé que de détrimens de lave et autres matières volcaniques; les habitans ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds et si peu abondans, que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons;

g L'horreur qu'ont montré ces insulaires lorsqu'on les a soupçonnés d'antropophagie; celle qu'ils témoignèrent lorsqu'on leur demanda s'ils n'avaient pas mangé le corps du capitaine COOK, confirme, en partie, l'opinion de LA PÉROUSE: cependant COOK, lui-même, avait acquis la certitude de l'antropophagie des habitans de la Nouvelle-Zélande; et on ne peut se dissimuler que l'usage de faire des sacrifices humains, et de manger les ennemis tués à la guerre, ne soit répandu dans toutes les îles de la mer du Sud. (N. D. R.)

1786. MAI. elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres ; les toits sont à deux pentes : la porte placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent ; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes; ils les vernissent, et y tracent, en noir, toute sorte de dessins ; j'en ai vu aussi qui étaient collées l'une à l'autre, et formaient ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurais bien désiré en connaître la composition. Les étoffes, qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier comme celles des autres insulaires ; mais, quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore harangué par des femmes qui m'attendaient sous des arbres; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes que je payai avec des haches et des clous.

Le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver ici des détails sur un peuple que les relations anglaises nous ont si bien fait connaître : ces navigateurs ont passé dans ces îles quatre mois, et nous n'y sommes restés que quelques heures; ils avaient de plus l'avantage d'entendre la langue du pays :

nous devons donc nous borner à raconter notre propre histoire. 1786. MAI.

Notre rembarquement se fit à onze heures en très-bon ordre, sans confusion, et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne. Nous arrivâmes à bord à midi. M. DE CLONARD y avait reçu un chef, et avait acheté de lui un manteau et un beau casque recouvert de plumes rouges; il avait aussi acheté plus de cent cochons, des bananes, des patates, du tarro, beaucoup d'étoffes, des nattes, une pirogue à balancier, et différens autres petits meubles en plumes et en coquilles. A notre arrivée à bord, les deux frégates chassaient sur leurs ancres; la brise était très-forte de l'Est-Sud-Est; nous tombions sur l'île Morokinne qui était cependant encore assez loin de nous pour donner le temps d'embarquer nos canots. Je fis signal d'appareiller; mais avant d'avoir levé l'ancre, je fus obligé de faire de la voile et de la traîner jusqu'à ce que j'eusse dépassé l'île Morokinne, afin que la dérive ne me portât plus que dans le canal : si elle avait pris malheureusement dans quelque roche pendant le trajet, et que le fond n'eût pas été assez dur et assez uni pour qu'elle pût glisser, j'aurais été obligé de couper le cable.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir; il était trop tard pour diriger ma route entre l'île de Ranai et la partie Ouest de l'île Mowée : c'était un canal nouveau que j'aurais voulu reconnaître; mais la prudence ne me permettait pas de l'entreprendre la nuit. Jusqu'à huit

1786. MAI. heures nous eûmes de folles brises avec lesquelles nous ne pûmes faire une demi-lieue. Enfin le vent se fixa au Nord-Est; je dirigeai ma route à l'Ouest, passant à égale distance de la pointe du Nord-Ouest de l'île Tahoorowa et de la pointe du Sud-Ouest de l'île Ranai. Au jour, je mis le cap sur la pointe du Sud-Ouest de l'île Morotoi que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre. Il est remarquable que, dans ces îles, les parties les plus fertiles, les plus saines, et conséquemment les plus habitées, sont toujours au vent. Nos îles de la Guadeloupe, de la Martinique, &c. ont une si parfaite ressemblance avec ce nouveau groupe, que tout m'y a paru absolument égal, au moins relativement à la navigation.

MM. DAGELET et BERNIZET ont pris avec le plus grand soin tous les relèvemens de la partie de Mowée que nous avons parcourue, ainsi que de l'île Morokinne : il a été impossible aux Anglais, qui n'en ont jamais approché qu'à la distance de dix lieues, de donner rien d'exact. M. BERNIZET en a tracé un très-bon plan. *(Atlas, n.os 13 et 14.)* M. DAGELET y a joint des observations astronomiques qui méritent la même confiance que celles du capitaine COOK, et qui, pour la commodité des lecteurs, sont toutes renvoyées aux tables qu'on trouvera à la fin de l'ouvrage : elles indiquent, jour par jour, notre route et notre

notre position précise en latitude et en longitude, observée et estimée. 1786. JUIN.

Le 1.er juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas. Les poissons qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâque jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foênes [h], portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre; et nous reconnaissions ainsi, chaque jour, les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire, jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister. 1.er

[h] Trident avec lequel on harponne le poisson.

CHAPITRE VII.

Départ des îles Sandwich. — Indices de l'approche de la côte d'Amérique. — Reconnaissance du mont Saint-Élie. — Découverte de la Baie de Monti. — Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de Rivière de Béhring. — Reconnaissance d'une baie très-profonde. — Rapport favorable de plusieurs officiers, qui nous engage à y relâcher. — Risques que nous courons en y entrant. — Description de cette baie à laquelle je donne le nom de Baie ou Port des Français. — Mœurs et coutumes des Habitans. — Échanges que nous faisons avec eux. — Détail de nos opérations pendant notre séjour.

1786. JUIN. Les vents d'Est continuèrent jusque par les 30[d] de latitude Nord : je fis route au Nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich, assuraient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines : il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'alimens; je fus obligé de les faire saler suivant la méthode du capitaine Cook; mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand

nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être exposée long-temps à l'activité du sel sans en être corrodée promptement, et sa substance en partie détruite; ce qui nous obligea à la consommer la première. 1786. JUIN.

Le 6 juin, étant par 30^{d} de latitude Nord, les vents passèrent au Sud-Est; le ciel devint blanchâtre et terne: tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu notre bonne santé, et avec lesquels nous avions, presque chaque jour, fait des observations de distance de la lune au soleil, ou au moins comparé l'heure vraie du méridien auquel nous étions parvenus, avec celle de nos horloges marines. 6.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement; elles commencèrent le 9 juin par 34^{d} de latitude Nord, et il n'y eut pas un éclairci jusqu'au 14 du même mois, par 41^{d}. Je crus d'abord ces mers plus brumeuses que celles qui séparent l'Europe de l'Amérique. Je me serais beaucoup trompé, si j'eusse adopté cette opinion d'une manière irrévocable: les brumes de l'Acadie, de Terre-neuve, de la baie d'Hudson, ont, par leur constante épaisseur, un droit de prééminence incontestable sur celles-ci; mais l'humidité était extrême; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne

1786. Juin. n'en était encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entrepont où couchaient les équipages; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de mêler au *grog* [a] du déjeûner, une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrétement : sans ce mystère, les équipages eussent certainement refusé de boire leur grog; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui aurait pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs pendant une aussi longue traversée : mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé qui nous fut de la plus grande utilité.

Les directeurs des vivres, persuadés que le grain étuvé se conserverait mieux que la farine et le biscuit, nous avaient

[a] Liqueur composée d'une partie d'eau-de-vie et de deux parties d'eau, beaucoup plus saine pour les équipages que l'eau-de-vie pure.

proposé d'en embarquer une très-grande quantité ; nous l'avions encore augmentée au Chili. On nous avait donné des meules de vingt-quatre pouces de diamètre sur quatre pouces et demi d'épaisseur ; quatre hommes devaient les mettre en mouvement. On assurait que M. DE SUFFREN n'avait point eu d'autre moulin pour pourvoir au besoin de son escadre ; il n'y avait plus dès-lors à douter que ces meules ne fussent suffisantes pour un aussi petit équipage que le nôtre : mais, lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et point moulu ; et le travail d'une journée entière de quatre hommes qu'on relevait toutes les demi-heures, n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras sans l'esprit d'invention de M. DE LANGLE, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent : il essaya d'abord avec quelques succès des ailes que le vent faisait tourner ; mais bientôt il leur substitua une manivelle : nous obtînmes par ce nouveau moyen une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé. 1786. JUIN.

Le 14, les vents passèrent à l'Ouest-Sud-Ouest. Les observations suivantes ont été le résultat de notre longue expérience : le ciel s'éclaircit assez généralement lorsque les vents ont été quelques degrés seulement de l'Ouest au 14.

1786. Juin. Nord, et le soleil paraît sur l'horizon; de l'Ouest au Sud-Ouest, temps ordinairement couvert avec un peu de pluie; du Sud-Ouest au Sud-Est, et jusqu'à l'Est, horizon brumeux, et une humidité extrême qui pénètre dans les chambres et dans toutes les parties du vaisseau. Ainsi, un simple coup-d'œil sur la table des vents indiquera toujours au lecteur l'état du ciel, et servira utilement à ceux qui nous succèderont dans cette navigation : d'ailleurs, ceux qui voudront joindre au plaisir de lire les événemens de cette campagne, un peu d'intérêt pour ceux qui en ont essuyé les fatigues, ne penseront peut-être pas avec indifférence à des navigateurs qui, à l'extrémité de la terre, et après avoir eu à lutter sans cesse contre les brumes, le mauvais temps et le scorbut, ont parcouru une côte inconnue, théâtre de tous les romans [b] de géographie, trop légèrement adoptés des géographes modernes [c].

[b] Ces romans sont le voyage de l'amiral FUENTES, et les navigations prétendues des Chinois et des Japonais sur cette côte.

[c] Les détails du voyage de l'amiral FUENTES ou DE FONTE sont sans doute très-extraordinaires; mais on n'ose les rejeter entièrement, lorsqu'on rapproche de la carte de ses découvertes, celles de COOK, LA PÉROUSE, DIXON et MEARES. Il paraît, par le discours prononcé par BUACHE, à l'académie des sciences, que LORENCIO FERRER DE MALDONALDO a trouvé le passage au Nord, en entrant dans un détroit de la baie d'Hudson, qui est celui auquel l'amiral DE FONTE a abouti en venant de la mer du Sud, et qui est marqué sur les cartes sous le nom de *Repulse b.* Le voyage de MALDONALDO paraît authentique; il date de l'année 1588 : celui de l'Amiral DE FONTE est de 1640; et à moins qu'on ne prouve que ce dernier a eu connaissance du voyage de MALDONALDO, et en a fait la base de son roman, l'analogie qu'on trouve dans les rapprochemens, laissera toujours quelques doutes; et en géographie,

Cette partie de l'Amérique jusqu'au mont Saint-Élie, par 60[d], n'a été qu'aperçue par le capitaine COOK, à l'exception du port de Nootka dans lequel il a relâché; mais, depuis le mont Saint-Élie jusqu'à la pointe d'Alaska, et jusqu'à celle du Cap glacé, ce célèbre navigateur a suivi la côte avec l'opiniâtreté et le courage dont toute l'Europe sait qu'il était capable. Ainsi l'exploration de la partie d'Amérique comprise entre le mont Saint-Élie et le port de Monterey, était un travail très-intéressant pour la navigation et pour le commerce; mais il exigeait plusieurs années, et nous ne nous dissimulions pas que, n'ayant que deux ou trois mois à y donner, à cause de la saison et plus encore du vaste plan de notre voyage, nous laisserions beaucoup de détails aux navigateurs qui viendraient après nous. Plusieurs siècles s'écouleront 1786. JUIN.

tout doute doit être conservé, jusqu'à ce qu'il soit détruit par des preuves sans réplique.

Le discours de BUACHE, ni le Voyage espagnol qui lui a servi de base, ne sont point encore imprimés. Les lecteurs qui désireront connaître les discussions qu'a fait naître le voyage de l'amiral DE FONTE, les trouveront dans les ouvrages suivans :

Explication de la carte des nouvelles découvertes au Nord de la mer du Sud. Par DE LISLE, &c. Paris, 1752.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au Nord de la grande mer, appelée vulgairement la mer du Sud. Par PHILIPPE BUACHE, &c. Paris, 1753.

Nouvelles Cartes des découvertes de l'Amiral DE FONTE, &c. Par DE LISLE, &c. Paris, 1753.

Lettre d'un officier de la marine russienne à un seigneur de la cour, &c. A Berlin.

Observations critiques sur les nouvelles découvertes de l'amiral FUENTES, &c. Par ROBERT DE VAUGONDY, fils, &c. Paris, 1753.

Journal historique, *Mémoire pour l'histoire des sciences et des beaux arts*, *Journal des Savans*, *Journal économique*, pour l'année 1753. (N. D. R.)

1786. JUIN. peut-être avant que toutes les baies, tous les ports de cette partie de l'Amérique soient parfaitement connus ; mais la vraie direction de la côte, la détermination en latitude et en longitude des points les plus remarquables, assureront à notre travail une utilité qui ne sera méconnue d'aucun marin.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents ne cessèrent pas un instant de nous être favorables. A mesure que nous avancions au Nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre ; enfin, elle se montra à
23. nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir, tout d'un coup, une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin, si le temps eût été clair; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Béhring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages. *(Atlas, n.os 15, 16, 17 et 18.)*

La vue de la terre qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet; l'œil se reposait avec peine sur ces

ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'Est à l'Ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près; la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés : mais, à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses couvertes d'arbres, que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Je me proposais donc de reconnaître de très-près ces prétendues îles, à l'aide des vents d'Est qui prolongeaient la côte; mais ils sautèrent au Sud; le ciel devint très-noir dans cette partie de l'horizon: je crus devoir attendre une circonstance plus favorable, et serrer le vent qui battait en côte. Nous avions observé, à midi, 59^{d} 21′ de latitude Nord; la longitude occidentale par nos horloges marines, était 143^{d} 23′. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25; mais, le 26, le temps fut très-beau : la côte parut à deux heures du matin avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; la sonde rapportait soixante-quinze brasses, fond de

1786. JUIN. 24. 25. 26.

1786. JUIN. vase ; je désirais beaucoup trouver un port ; j'eus bientôt l'espoir de l'avoir rencontré.

J'ai déjà parlé d'un plateau de cent cinquante à deux cents toises d'élévation, servant de base à des montagnes immenses, reculées de quelques lieues dans l'intérieur ; bientôt nous aperçûmes dans l'Est une pointe basse couverte d'arbres qui paraissait joindre le plateau, et se terminer loin d'une seconde chaîne de montagnes qu'on apercevait plus à l'Est : nous crûmes tous assez unanimement que le plateau était terminé par la pointe basse couverte d'arbres, qu'il était une île séparée des montagnes par un bras de mer, dont la direction devait être Est et Ouest comme celle de la côte, et que nous trouverions dans le prétendu canal un abri commode pour nos vaisseaux.

Je dirigeai ma route vers cette pointe, sondant à chaque instant ; le plus petit brassiage fut de quarante-cinq brasses, fond de vase. A deux heures après midi, je fus obligé de mouiller à cause du calme ; la brise avait été très-faible pendant toute cette journée, et avait varié de l'Ouest au Nord : nous avions observé, à midi, $59^{d}\ 41'$ de latitude Nord, et nos horloges donnaient $143^{d}\ 3'$ de longitude occidentale ; nous étions à trois lieues dans le Sud-Ouest de la pointe boisée, que je supposais toujours être une île. J'avais, dès dix heures du matin, détaché le grand canot de ma frégate, commandé par M. BOUTIN, pour aller reconnaître ce canal ou cette baie. MM. DE MONTI et DE VAUJUAS étaient partis de l'ASTROLABE pour le même objet, et

nous attendîmes à l'ancre le retour de ces officiers. La mer était très-belle ; le courant faisait une demi-lieue par heure au Sud-Sud-Ouest, ce qui acheva de me confirmer dans l'opinion que, si la pointe boisée n'était pas celle d'un canal, elle formait au moins l'embouchure d'une grande rivière. 1786. JUIN.

Le baromètre avait baissé de six lignes dans les vingt-quatre heures ; le ciel était très-noir ; tout annonçait qu'un mauvais temps allait succéder au calme plat qui nous avait forcés de mouiller : enfin, à neuf heures du soir, nos trois canots furent de retour, et les trois officiers rapportèrent unanimement qu'il n'y avait ni canal ni rivière ; que la côte formait seulement un enfoncement assez considérable dans le Nord-Est, ayant la forme d'un demi-cercle ; que la sonde avait rapporté dans cette anse trente brasses, fond de vase ; mais que rien n'y mettait à l'abri des vents, depuis le Sud-Sud-Ouest jusqu'à l'Est-Sud-Est, qui sont les plus dangereux. La mer brisait avec force sur le rivage qui était couvert de bois flotté. M. DE MONTI avait débarqué avec une extrême difficulté : et comme il était le commandant de cette petite division de canots, j'ai donné à cette baie le nom de baie de Monti. Ils ajoutèrent que notre erreur venait de ce que la pointe boisée joignait une terre beaucoup plus basse encore, sans aucun arbre, ce qui la faisait paraître terminée. MM. DE MONTI, DE VAUJUAS et BOUTIN avaient relevé au compas les différentes pointes de cette baie ; leur rapport unanime ne laissait aucun doute sur le parti que nous avions à prendre. Je fis signal

1786. JUIN. d'appareiller ; et comme le temps paraissait devenir très-mauvais, je profitai d'une brise du Nord-Ouest pour courir au Sud-Est, et pour m'éloigner de la côte [d].

La nuit fut calme, mais brumeuse; les vents variaient à chaque instant : enfin ils se fixèrent à l'Est, et il venta très-grand frais de cette partie pendant vingt-quatre heures.

28. Le 28, le temps devint plus beau; nous observâmes 59[d] 19′ de latitude Nord, et 142[d] 41′ de longitude occidentale, suivant nos horloges. La côte était fort embrumée; nous ne pouvions reconnaître les points que nous avions relevés les

[d] Il paraîtra sans doute extraordinaire que je combatte le rapport des trois officiers, pour soutenir que, de son bord, LA PÉROUSE avait mieux jugé la côte; c'est au lecteur à apprécier les preuves de mon assertion, et, s'il lui reste quelques doutes, à consulter le voyage et les cartes de DIXON.

J'avance donc que la baie de Monti n'est autre chose que le mouillage que prit DIXON le 23 mai de l'année suivante, mouillage abrité de tous les vents par le retour d'une île qui forme une espèce de jetée, auquel il donna le nom de port Mulgrave.

DIXON dit, page 40 : « L'endroit que M. TURNER avait trouvé le plus » convenable pour jeter l'ancre, se trouvait autour d'une pointe basse qui était » au Nord, à trois milles environ de l'entrée de la baie.

» Ces îles, ainsi que le reste de la côte, sont totalement couvertes de pins » de deux ou trois espèces différentes, entremêlés çà et là de noisetiers et de » différentes sortes d'arbrisseaux. »

DIXON fixe la latitude du port Mulgrave à.....	59[d]	33′
Et sa longitude, méridien de Londres, à 140[d], ce qui fait, méridien de Paris.....	142.	20.
LA PÉROUSE fixe la latitude de la baie de Monti à.....	59.	43.
Et sa longitude à.....	142.	40.

Si les trois officiers envoyés par LA PÉROUSE n'ont pas été jusqu'au fond de la baie, il est peu étonnant qu'ils aient cru voir une continuation de côte, et que le nombre de petites îles qui sont au fond, leur aient masqué le passage qui sépare ces îles du continent. (N. D. R.)

jours précédens : les vents étaient encore à l'Est; mais le baromètre remontait, et tout annonçait un changement favorable. A cinq heures du soir, nous n'étions qu'à trois lieues de terre, par quarante brasses, fond de vase ; et la brume s'étant un peu dissipée, nous fîmes des relèvemens qui formaient une suite non interrompue avec ceux des jours précédens, et qui ont servi, ainsi que ceux faits par la suite avec le plus grand soin, à dresser les cartes comprises dans l'atlas. Les navigateurs et ceux qui font une étude particulière de la géographie, seront peut-être bien aises de savoir que, pour ajouter encore un plus grand degré de précision aux vues et à la configuration des côtes ou des points les plus remarquables, M. Dagelet a eu soin de vérifier et de corriger les relèvemens faits au compas de variation, par la mesure des distances réciproques des mornes, en mesurant avec un sextant les angles relatifs qu'ils font entr'eux, et en déterminant, en même temps, l'élévation des montagnes au-dessus du niveau de la mer. Cette méthode, sans être rigoureuse, est assez précise pour que des navigateurs puissent juger, par l'élévation d'une côte, de la distance à laquelle ils en sont; et c'est de cette manière que cet académicien a déterminé la hauteur du mont Saint-Élie à dix-neuf cent quatre-vingts toises, et sa position à huit lieues dans l'intérieur des terres [e].

1786. Juin.

[e] Cook dit que le mont Saint-Élie gît à douze lieues dans l'intérieur des terres, par 60^{d} 27′ de latitude, et 219^{d} de longitude, méridien de Gréenwich. *Troisième Voyage, tome III, page 122 de la Traduction française.* (N. D. R.)

1786. JUIN. 29. Le 29 juin, nous observâmes 59d 20′ de latitude Nord; la longitude occidentale par nos horloges était 142d 2′; nous avions fait pendant vingt-quatre heures huit lieues à l'Est. Les vents de Sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instans les terres basses dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues : nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'Est de la baie à laquelle le capitaine COOK a donné le nom de baie de Béhring; la sonde rapporta constamment de soixante à soixante-dix brasses fond de vase. Notre hauteur observée était de 58d 55′, et nos horloges donnaient 141d 48′ de longitude. Je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'Ouest-Sud-Ouest. Nous aperçûmes dans l'Est une baie qui paraissait très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Béhring; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Je fis signal de mouiller, par trente brasses, fond de vase, et je détachai le grand canot commandé par M. DE CLONARD, mon second, accompagné de MM. MONNERON et BERNIZET. M. DE LANGLE avait envoyé aussi le sien avec sa biscayenne, aux ordres de MM. MARCHAINVILLE

et DAIGREMONT. Ces officiers étaient de retour à midi. Ils avaient prolongé la côte aussi près que les brisans le leur avaient permis, et ils avaient reconnu un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisait avec tant de force, qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. DE CLONARD passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au-delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement : ainsi, lorsque la mer est belle, il est à présumer que des vaisseaux, ou au moins des canots, peuvent entrer dans ce golfe; mais comme le courant est très-violent, et que, sur les barres, la mer d'un instant à l'autre devient très-agitée, le seul aspect de ce lieu doit l'interdire aux navigateurs. En voyant cette baie, j'ai pensé que ce pouvait être celle où BÉHRING avait abordé; il serait alors plus vraisemblable d'attribuer la perte de l'équipage de son canot à la fureur de la mer, qu'à la barbarie des Indiens[f]. J'ai conservé à cette rivière le nom de rivière de Béhring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas,

1786. JUIN.

[f] Il y a ici double erreur; 1.° c'est le capitaine TSCHERIKOW, et non le capitaine BÉHRING, qui perdit ses canots; 2.° il éprouva ce malheur par 56^{d} de latitude, ainsi que le rapporte MULLER, *Voyages et Découvertes faites par les Russes, page 248 de la Traduction française.* (N. D. R.)

1786. Juillet. et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue; puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues [g].

1.er Le 1.er juillet à midi, j'appareillai avec une petite brise du Sud-Ouest, prolongeant la terre à deux ou trois lieues. Nous avions observé au mouillage, 59d 7′ de latitude Nord,

[g] Le lieu que LA PÉROUSE désigne sous le nom de rivière de Béhring, est sans contredit la baie de Béhring de COOK; il reste à savoir si le changement de couleur et de salure de l'eau de la mer suffit pour décider que cet enfoncement dans les terres soit une rivière, et si cette cause ne peut venir, pour la salure, de la quantité d'énormes glaçons qui tombent continuellement du sommet des montagnes; et pour la couleur, du terrain de la côte et du rivage où la mer brise avec tant de fureur.

Au reste, rivière ou baie, et peut-être l'une et l'autre (car les baies étant formées par l'avancement des montagnes dans la mer, il est probable qu'il doit y avoir au fond une rivière ou un torrent), voici la preuve de l'identité de lieux. COOK détermine l'ouverture de cette baie à 59d 18′ de latitude; LA PÉROUSE était dans l'Ouest de cette baie et faisait sa latitude 59d 20′.

COOK avait pour sa longitude orientale à bord, 220d 19′, méridien de Gréenwich, ce qui fait 139d 41′ de longitude occidentale; et en y ajoutant 2d 20′, différence du méridien de Gréenwich au méridien de Paris, on aura pour la longitude occidentale de COOK, 142d 1′, méridien de Paris.

LA PÉROUSE fixe sa longitude à 142d 2′, ce qui ne fait qu'une différence d'une minute, plus deux lieues, dont le capitaine COOK était plus éloigné de la côte.

COOK voyait l'ouverture de la baie au Nord 47d Est.

LA PÉROUSE, plus près de la côte de deux lieues, voyait cette ouverture au Nord 33d Est.

COOK était à huit lieues de la côte, et avait soixante-dix brasses, fond de vase.

LA PÉROUSE était à cinq ou six lieues de la côte, et avait constamment soixante à soixante-dix brasses, fond de vase.

Si je n'avais poussé mes preuves jusqu'à l'évidence, j'engagerais le lecteur à fixer lui-même sur la carte la position de COOK, le 6 mai 1778, et celle de LA PÉROUSE, le 29 juin 1786, et à suivre leurs journaux, en ayant égard à la déclinaison de l'aiguille aimantée, d'après la détermination des deux voyageurs. (N. D. R.)

et

et 141^{d} 17′ de longitude occidentale, suivant nos horloges; l'entrée de la rivière me restait alors au Nord 17^{d} Est, et le cap Beau-temps à l'Est 5^{d} Sud. Nous prolongeâmes la terre avec une petite brise de l'Ouest, à deux ou trois lieues de distance; et d'assez près pour apercevoir, à l'aide de nos lunettes, des hommes, s'il y en eût eu sur le rivage; mais nous vîmes des brisans qui parurent rendre le débarquement impossible. 1786. JUILLET.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-temps au Nord 6^{d} Est du compas; nous observâmes 58^{d} 36′ de latitude; la longitude des horloges était de 140^{d} 31′, et notre distance de terre, de deux lieues. A deux heures après midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'Est du cap Beau-temps, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. A une lieue, j'envoyai le petit canot aux ordres de M. DE PIERREVERT, pour aller, avec M. BERNIZET, en faire la reconnaissance; l'ASTROLABE détacha pour le même objet deux canots commandés par MM. DE FLASSAN et BOUTERVILLIERS. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme; cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'Est à l'Ouest, et se terminait à deux encablures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large; en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avait trois ou quatre lieues 2.

1786. Juillet. d'enfoncement. MM. de Flassan et Boutervilliers en firent le rapport le plus favorable; ils étaient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avaient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses, en approchant, à environ vingt toises, de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie il y avait dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe; nos canots sondaient, et avaient ordre, lorsque nous approcherions des pointes, de se placer chacun sur une des extrémités, de manière que les vaisseaux n'eussent qu'à passer au milieu.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux : plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisans; mais la mer était très-calme au-delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes; le vent était faible, et le jusant si fort, qu'il fut impossible de le refouler. L'Astrolabe fut portée en dehors avec une assez grande vîtesse, et je fus obligé de mouiller, afin de n'être pas entraîné par le courant dont j'ignorais la direction. Mais lorsque je fus certain qu'il portait au large, je levai l'ancre, et je rejoignis l'Astrolabe, fort indécis sur le parti que je prendrais le lendemain. Le courant très-rapide dont nos

officiers n'avaient point parlé, avait ralenti l'empressement que j'avais eu de relâcher dans ce port : je n'ignorais pas les grandes difficultés qu'on rencontre toujours à l'entrée et à la sortie des passes étroites, lorsque les marées sont très-fortes; et obligé d'explorer les côtes de l'Amérique pendant la belle saison, je sentais qu'un séjour forcé dans une baie dont la sortie exigeait une réunion de circonstances heureuses, nuirait beaucoup au succès de l'expédition. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit; et au jour, je hélai mes observations à M. DE LANGLE : mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable; ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie; ils représentèrent que ce courant qui nous paraissait si fort, ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot; en sorte que M. DE LANGLE crut que cette relâche nous convenait infiniment; et ses raisons me parurent si bonnes, que je n'hésitai pas à les admettre. 1786. JUILLET.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au Nord-Ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles; à environ deux cent vingt-quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-sound : je pense donc que, si le gouvernement français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourrait prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer [h]. La

[h] Depuis que LA PÉROUSE a exploré la côte Nord-Ouest de l'Amérique, du mont Saint-Élie jusqu'à Monterey, deux navigateurs anglais ont fait à peu près la même route; mais l'un et l'autre dans des vues purement commerciales.

DIXON, parti d'Angleterre en septembre 1785, commandant la Queen

1786. JUILLET. tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presqu'entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine [i], fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de Port des Français.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. L'ASTROLABE précédait ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étaient de l'Ouest à l'Ouest-Sud-Ouest; la direction de l'entrée est Nord et Sud; ainsi

Charlotte, et de conserve avec le King George, monté par le capitaine PORTLOCK, mouilla à Owhyhee, l'une des îles Sandwich, le 26 mai 1786. LA PÉROUSE passa devant Owhyhee le 28 du même mois; il mouilla à Mowée le lendemain, et en repartit le 30 : il reconnut le mont Saint-Élie le 23 juin 1786; tandis que DIXON, parti d'Owhyhee le 13 juin, et ayant dirigé sa route vers la rivière de Cook, n'atteignit la côte Nord-Ouest de l'Amérique que le 8 septembre; il la prolongea depuis l'entrée de la Croix jusqu'à celle de Nootka sans pouvoir mouiller nulle part; il l'abandonna le 28 du même mois pour retourner aux îles Sandwich : ce ne fut que le 23 mai de l'année suivante qu'il reconnut le mont Saint-Élie, et qu'il jeta l'ancre au port Mulgrave. Ainsi la priorité de LA PÉROUSE est bien constatée.

DIXON avait eu connaissance, avant son départ de Londres, de l'expédition qu'on faisait en France; mais il ne rencontra pas les bâtimens français, et il n'a pu connaître leurs découvertes.

Le capitaine MEARES, commandant le senaut le Nootka, partit du Bengale en mars 1786; il toucha à Oonolaska en août, et se rendit à la fin de septembre à l'entrée du prince Villiams, où il hiverna : ce ne fut qu'en 1788 et 1789 qu'il parcourut la côte d'Amérique. Ce voyage n'est pas encore traduit en français. (N. D. R.)

[i] Nous devions arriver à la Chine dans les premiers jours de février.

tout paraissait favorable. Mais, à sept heures du matin, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'Ouest-Nord-Ouest et au Nord-Ouest quart d'Ouest; en sorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'Est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encablure du rivage. L'ASTROLABE avait mouillé sur le même fond et par le même brassiage. 1786. JUILLET.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance, d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde, aurait rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais il n'y avait plus de danger. Nos chaloupes furent mises à la mer très-promptement; nous élongeâmes des grelins avec de petites ancres; et, avant que la marée eût baissé sensiblement, nous étions sur un fond de six brasses : nous donnâmes cependant quelques coups de talon, mais si faibles qu'ils n'endommagèrent pas le bâtiment. Notre situation n'eût plus rien eu d'embarrassant si nous n'eussions pas été mouillés sur un fond de roche qui s'étendait à plusieurs encablures autour de nous; ce qui était bien contraire au rapport de MM. DE FLASSAN et BOUTERVILLIERS. Ce n'était pas le moment de faire des réflexions; il fallait se tirer de ce mauvais mouillage, et la rapidité du courant était un grand obstacle: sa violence m'obligea de mouiller une ancre de bossoir. A chaque instant, je craignais d'avoir le cable coupé et d'être

1786. Juillet. entraîné à la côte : nos inquiétudes augmentèrent encore, parce que le vent d'Ouest-Nord-Ouest fraîchit beaucoup. La frégate fut serrée contre la terre, l'arrière fort près des roches; il fut impossible de songer à se thouer. Je fis amener les mâts de perroquet, et j'attendis la fin de ce mauvais temps, qui n'eût pas été dangereux si nous eussions été mouillés sur un meilleur fond.

J'envoyai très-promptement sonder la baie. Bientôt M. Boutin me rapporta qu'il avait trouvé un excellent plateau de sable, à quatre encablures dans l'Ouest de notre mouillage; que nous y serions par dix brasses; mais que, plus avant dans la baie, vers le Nord, il n'y avait point de fond à soixante brasses, excepté à une demi-encablure du rivage, où l'on trouvait trente brasses fond de vase : il me dit aussi que le vent de Nord-Ouest ne pénétrait pas dans l'intérieur du port, et qu'il y était resté en calme absolu.

M. d'Escures avait été expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie dont il me fit le rapport le plus avantageux : « il avait fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses fond de vase; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire; le bois, tout coupé, était épars sur le rivage; et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au-delà de l'île; elle était couverte de glaçons. Il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux, et pressé de venir me rendre compte de sa

commission, il ne les avait pas reconnus. » D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de ces canaux, jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi, nous nous thouâmes sur le plateau de sable de M. Boutin, et l'Astrolabe se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île : je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'Est-Sud-Est, et de nos canots et chaloupes. 1786. Juillet.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutre ou d'autres animaux, ainsi que différens petits meubles de leur costume ; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi-bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient ardemment que le fer ; ils acceptèrent aussi quelques rassades; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du cry des Indiens; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche, qui n'était que le prolongement de la lame, arrondie et sans tranchant:

1786. JUILLET. cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisaient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux; ils l'emploient plus particulièrement en colliers, brasselets, et différens autres ornemens; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

C'était une grande question parmi nous, de savoir d'où provenaient ces deux métaux : il était possible de supposer du cuivre natif dans cette partie de l'Amérique, et les Indiens pouvaient le réduire en lames ou en lingots; mais le fer natif n'existe peut-être pas dans la nature, ou du moins il est si rare que le plus grand nombre des minéralogistes n'en a jamais vu [k]. On ne pouvait admettre que ces peuples

[k] Le fer vierge ou natif est assez rare; on en trouve cependant en Suède, en Allemagne, au Sénégal, en Sibérie et à l'île d'Elbe ; j'en ai trouvé à Erbalonga, village à deux lieues au Nord de Bastia, capitale de l'île de Corse; il était répandu avec profusion dans la masse d'un rocher situé au bord de la mer, et constamment sous la forme octaèdre. L'existence du fer natif est encore prouvée par les échantillons qui existent dans la plupart des cabinets d'histoire naturelle, et par l'opinion de STHAL, LINNÆUS, MARGRAFF, &c.

Ainsi, puisqu'il existe des mines de fer en Amérique, il pourrait aussi y avoir du fer natif : je ne veux cependant pas en conclure que le fer que LA PÉROUSE a vu à ces Indiens provienne de cette source, et je pense, avec COOK, qu'ils doivent l'avoir eu par leur communication avec les Russes qui partent du Kamtschatka, et qui ont étendu leur commerce jusqu'à eux; ou par leurs relations avec les peuplades intérieures, qui se le procurent dans nos établissemens à la côte Nord-Est de l'Amérique. (N. D. R.)

connussent

connussent les moyens de réduire la mine de fer à l'état de métal; nous avions vu d'ailleurs, le jour de notre arrivée, des colliers de rassades et quelques petits meubles en cuivre jaune qui, comme on le sait, est une composition de cuivre rouge et de zinc[l] : ainsi tout nous portait à croire que les métaux que nous avions aperçus, provenaient des Russes ou des employés de la compagnie d'Hudson, ou des négocians américains qui voyagent dans l'intérieur de l'Amérique, ou enfin des Espagnols; mais je ferai voir dans la suite qu'il est plus probable que ces métaux leur viennent des Russes. Nous avons apporté beaucoup d'échantillons de ce fer; il est aussi doux et aussi facile à couper que du plomb[m] : il n'est peut-être pas impossible aux minéralogistes d'indiquer le pays et la mine qui le fournissent. 1786. JUILLET.

L'or n'est pas plus désiré en Europe que le fer dans cette partie de l'Amérique, ce qui est une nouvelle preuve de la rareté de ce métal. Chaque insulaire en possède, à la vérité, une petite quantité; mais ils en sont si avides, qu'ils

[l] Le cuivre rouge, fondu avec le zinc pur, donne le tombac ou similor; il faut le fondre avec la calamine pour obtenir le cuivre jaune.

La calamine contient sans contredit du zinc; mais elle contient aussi de la terre, du sable, de l'ochre martiale et souvent de la galène de plomb : celle qui ne contiendrait que peu ou point de zinc, ne serait pas propre à former le cuivre jaune.

Le zinc, demi-métal, lorsqu'il n'est pas pur, peut contenir aussi des pyrites sulfureuses et martiales, du plomb, de la fausse galène, et une matière terreuse fort dure.

Ainsi on doit voir qu'on obtient un métal bien différent en fondant du cuivre rouge avec du zinc pur, ou en le fondant avec de la calamine. (N. D. R.)

[m] Cette qualité annoncerait un fer vierge, ou natif. (N. D. R.)

1786. Juillet. emploient toutes sortes de moyens pour s'en procurer. Dès le jour de notre arrivée, nous fûmes visités par le chef du principal village. Avant de monter à bord, il parut adresser une prière au soleil; il nous fit ensuite une longue harangue qui fut terminée par des chants assez agréables, et qui ont beaucoup de rapport avec le plein-chant de nos églises; les Indiens de sa pirogue l'accompagnaient, en répétant en chœur le même air. Après cette cérémonie, ils montèrent presque tous à bord, et dansèrent pendant une heure au son de la voix qu'ils ont très-juste. Je fis à ce chef plusieurs présens qui le rendirent tellement incommode, qu'il passait, chaque jour, cinq ou six heures à bord, et que j'étais obligé de les renouveler très-fréquemment, ou de le voir s'en aller mécontent et menaçant; ce qui cependant n'était pas très-dangereux.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit de notre arrivée se répandit bientôt aux environs; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson, qu'avec des clous ou quelques petits instrumens de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique; et je serais peu surpris qu'une factorerie qui étendrait son

commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. ROLLIN, chirurgien-major de ma frégate, a lui-même écorché, disséqué et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer; malheureusement, elle avait au plus quatre ou cinq mois, et elle ne pesait que huit livres et demie. L'ASTROLABE en avait pris une qui avait sans doute échappé aux sauvages, car elle était grièvement blessée. Elle paraissait avoir toute sa croissance, et pesait au moins soixante-dix livres. M. DE LANGLE la fit écorcher pour l'empailler; mais comme c'était au moment de crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pûmes conserver ni la tête, ni la mâchoire. 1786. JUILLET.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau, que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du Port des Français l'appellent *skecter;* les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky* [n], et ils distinguent la femelle par le mot de *maska.* Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne;* mais la description de la saricovienne de M. DE BUFFON ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos

[n] Selon COXE, *bobry-morsky*, ou castor de mer; la femelle *matka;* et les petits qui n'ont pas cinq mois, *medviedki*, &c. (N. D. R.)

1786. JUILLET. vaisseaux que d'une portée de fusil ; nous y formâmes un établissement pour le temps de notre relâche dans ce port ; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île ; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs ; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler ; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avais d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé était puni ; et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolens ; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvait les atteindre de loin ; et un coup de fusil à balle avait traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avaient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poignards ; enfin, nos

chasseurs qui étaient adroits, tuaient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentimens de crainte; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avais sur l'île; ils y débarquaient la nuit, du côté du large; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour; et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets : enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. DE LAURISTON et DARBAUD, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le Port des Français. 1786. JUILLET.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différens détachemens de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. DE MONNERON et BERNIZET

1786. JUILLET. levaient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avais pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étaient tous occupés ; mais j'avais décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieraient les relèvemens de tous les points, et placeraient les sondes. Nous nous proposions ensuite de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avait aperçu les traces dans les montagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différens glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond, que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait

aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au Nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de la BOUSSOLE et de l'ASTROLABE. MM. DE MONTI, DE MARCHAINVILLE, DE BOUTERVILLIERS et le père RECEVEUR accompagnaient M. DE LANGLE; j'étais suivi de MM. DAGELET, BOUTIN, SAINT-CÉRAN, DUCHÉ et PREVOST. Nous entrâmes dans le canal de l'Ouest; il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en était si profonde, qu'à une demi-encablure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. DE LANGLE, DE MONTI et DAGELET, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beau-temps. 1786. JUILLET.

Pendant cette course, mon canot était resté sur le rivage; un morceau de glace qui tomba dans l'eau à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer

1786. Juillet. un remou si considérable, qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avais fait visiter le canal de l'Est par MM. de Monneron et Bernizet; il se terminait, comme celui-ci, par deux glaciers : ces deux canaux ont été levés et portés sur le plan de la baie. *(Atlas, n.° 19.)*

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Continuation de notre séjour au Port des Français. — Au moment d'en partir nous éprouvons le plus affreux malheur. — Précis historique de cet événement. — Nous reprenons notre premier mouillage. — Départ.

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain; le gouvernement de ces peuples est tel, que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction; et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentans, et le chef, le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présens à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer 1786. JUILLET.

1786. JUILLET. au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ.

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé; nos canons étaient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nul port dans l'univers ne peut présenter plus de commodités pour hâter ce travail qui est souvent si difficile dans d'autres contrées. Des cascades, comme je l'ai déjà dit, tombant du haut des montagnes, versent l'eau la plus claire dans des barriques qui restent dans la chaloupe : le bois, tout coupé, est épars sur le rivage bordé par une mer tranquille. Le plan de MM. MONNERON et BERNIZET était achevé, ainsi que la mesure d'une base prise par M. BLONDELAS, qui avait servi à M. DE LANGLE, à M. DAGELET et au plus grand nombre des officiers, à mesurer trigonométriquement la hauteur des montagnes; nous n'avions à regretter que le cahier d'observations de M. DAGELET, et ce malheur était presque réparé par les différentes notes qui avaient été retrouvées : nous nous regardions enfin comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec

la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événemens des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes; que le temps n'a pu calmer ma douleur : chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement. 1786. JUILLET.

J'ai déjà dit que les sondes devaient être placées sur le plan de MM. DE MONNERON et BERNIZET, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscayenne de l'ASTROLABE, aux ordres de M. DE MARCHAINVILLE, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot dont je donnai le commandement à M. BOUTIN. M. D'ESCURES, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, commandait la biscayenne de la BOUSSOLE, et était le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais, lui parurent si minutieux, qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtimens. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres; je lui dis que M. DE LANGLE et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant,

1786. JUILLET. et que j'avais trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui était avec nous, avait passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisans; mais que cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions suivantes, que je lus à M. BOUTIN : elles feront mieux connaître qu'aucun autre exposé, la mission de M. D'ESCURES, et les précautions que j'avais prises.

Instructions données par écrit à M. D'ESCURES, par M. DE LA PÉROUSE.

« AVANT de faire connaître à M. D'ESCURES l'objet de sa » mission, je le préviens qu'il lui est expressément défendu » d'exposer les canots à aucun danger, et d'approcher la » passe si elle brise. Il partira à six heures du matin avec deux » autres canots commandés par MM. DE MARCHAINVILLE » et BOUTIN, et il sondera la baie depuis la passe jusqu'à la » petite anse qui est dans l'Est des deux mamelons; il portera » les sondes sur le plan que je lui ai remis, ou il en figurera » un d'après lequel on pourra les rapporter. Si la passe ne » brisait point, mais qu'elle fût houleuse, comme ce travail » n'est pas pressé, il remettrait à un autre jour de la sonder,

» et il ne perdrait pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement, sont toujours mal faites. Il » est probable que le meilleur moment pour approcher la » passe, sera à la mer étale, vers huit heures et demie; si » alors les circonstances sont favorables, il tâchera d'en » mesurer la largeur avec une ligne de loch, et il placera » les trois canots parallèlement, sondant dans le sens de la » largeur, ou de l'Est à l'Ouest. Il sondera ensuite du Nord » au Sud; mais il n'est guère vraisemblable qu'il puisse faire » cette seconde sonde dans la même marée, parce que le » courant aura pris trop de force. 1786. JUILLET.

» En attendant l'heure de la mer étale, ou en supposant » que la mer soit mauvaise, M. D'ESCURES fera sonder l'in- » térieur de la baie, particulièrement l'anse qui est derrière » les mamelons, où je crois qu'il doit y avoir un très-bon » mouillage; il tâchera aussi de fixer sur le plan les limites » du fond de roche et du fond de sable, afin que le bon fond » soit bien connu. Je crois que, lorsque le canal du Sud de » l'île est ouvert par la pointe des mamelons, on est sur un » bon fond de sable. M. D'ESCURES vérifiera si mon opinion » est fondée; mais je lui répète encore que je le prie de ne » pas s'écarter de la plus extrême prudence ».

Ces instructions devaient-elles me laisser quelque crainte? elles étaient données à un homme de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtimens de guerre : combien de motifs de sécurité!

Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six

1786. JUILLT. heures du matin ; c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeûner sous des arbres. Je joignis à M. D'ESCURES, M. DE PIERREVERT et M. DE MONTARNAL, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance, et M. DE PIERREVERT avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscayenne, dans laquelle le maître-pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. BOUTIN avait pour second dans son petit canot M. MOUTON, lieutenant de frégate : je savais que le canot de l'ASTROLABE était commandé par M. DE MARCHAINVILLE; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas si-tôt, je demandai à M. BOUTIN, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau; je craignis dans ce premier instant quelqu'attaque des sauvages : l'air de M. BOUTIN n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé, que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisans qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec

une vîtesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisans de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisans, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée; enfin, il monta sur les épaules de M. MOUTON, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir, tout avait été englouti ..... et M. BOUTIN rentra à la marée étale. La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelqu'espérance pour la biscayenne de l'ASTROLABE; il n'avait vu périr que la nôtre. M. DE MARCHAINVILLE était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire, dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'ame trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisans, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui. 1786. JUILLET.

Bientôt M. DE LANGLE arriva à mon bord aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit en versant des larmes,

1786. Juillet. que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères [a] pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles : nous les comblâmes de présens, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la mer, et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'Est où, si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'Ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre des sauvages, contre lesquels la prudence voulait que nous

[a] MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

fussions

fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. DE LANGLE et CLONARD; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut pas même jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir : l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde; mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement. Je vais rapporter ici la relation de M. BOUTIN; il était l'ami de M. D'ESCURES, et nous ne pensons pas également l'un et l'autre sur l'imprudence de cet officier. 1786. JUILLET.

Relation de M. BOUTIN.

« LE 13 juillet, à cinq heures cinquante minutes du » matin, je partis du bord de la BOUSSOLE dans le petit » canot; j'avais ordre de suivre M. D'ESCURES qui com- » mandait notre biscayenne; et M. DE MARCHAINVILLE » commandant la biscayenne de l'ASTROLABE devait se » joindre à nous. Les instructions que M. D'ESCURES avait » reçues par écrit de M. DE LA PÉROUSE, et qui m'avaient » été communiquées, lui enjoignaient d'employer ces trois » canots à sonder la baie; d'y placer les sondes, d'après des » relèvemens, sur le plan qui lui avait été donné; de sonder » la passe, si la mer était belle, et d'en mesurer la largeur: » mais il lui était expressément défendu d'exposer au moindre

1786. Juillet. » danger les canots qui étaient sous ses ordres, et d'appro-
» cher de la passe, pour peu qu'elle brisât, ou même qu'il
» y eût de la houle. Après avoir doublé la pointe Ouest de
» l'île près de laquelle nous étions mouillés, je vis que la
» passe brisait dans toute sa largeur, et qu'il serait impossible
» de s'y présenter. M. d'Escures était alors de l'avant, ses
» avirons levés, et semblait vouloir m'attendre; mais lorsque
» je l'eus approché à portée de fusil, il continua sa route; et
» comme son canot marchait beaucoup mieux que le mien,
» il répéta plusieurs fois la même manœuvre, sans qu'il me
» fût jamais possible de le joindre. A sept heures un quart,
» ayant toujours gouverné sur la passe, nous n'en étions plus
» qu'à deux encablures : notre biscayenne vira de bord. Je
» suivis son mouvement dans ses eaux; nous fîmes route
» pour rentrer dans la baie, laissant la passe derrière nous.
» Mon canot était derrière notre biscayenne, à portée de la
» voix : j'apercevais celle de l'Astrolabe à un quart de
» lieue, en dedans de la baie. M. d'Escures me hêla alors
» en riant : « Je crois que nous n'avons rien de mieux à
» faire que d'aller déjeûner, car la passe brise horrible-
» ment ». Je répondis : « Certainement, et j'imagine que
» notre travail se bornera à fixer les limites de la baie de
» sable, qui est à bâbord en entrant ». M. de Pierrevert
» qui était avec M. d'Escures, allait me répondre; mais ses
» yeux s'étant tournés vers la côte de l'Est, il vit que nous
» étions entraînés par le jusant : je m'en aperçus aussi, et dans
» l'instant nos deux canots furent nagés avec la plus grande

» force, le cap au Nord, pour nous éloigner de la passe, 1786.
» dont nous étions encore à cent toises. Je ne croyais pas JUILLET.
» être exposé au moindre danger, puisqu'en gagnant seule-
» ment vingt toises sur l'un ou l'autre bord, nous avions
» toujours la ressource d'échouer nos canots sur le rivage.
» Après avoir vogué plus d'une minute sans pouvoir refouler
» la marée, j'essayai inutilement de gagner la côte de l'Est;
» notre biscayenne qui était devant moi, essaya aussi inuti-
» lement de gagner la côte de l'Ouest : nous fûmes donc
» forcés de remettre le cap au Nord, pour ne pas tomber
» en travers dans les brisans. Les premières lames commen-
» çaient à déployer à peu de distance de mon canot : je crus
» devoir mouiller le grapin, mais il ne tint pas ; heureu-
» sement le cablot n'était pas étalingué à un des bancs, il
» fila en entier dans la mer, et nous déchargea d'un poids
» qui aurait pu nous être funeste. Dans l'instant, je fus au
» milieu des plus fortes lames qui remplirent presque le
» canot; il ne coula cependant pas, et ne cessa point de
» gouverner; de manière que je pouvais toujours présenter
» l'arrière aux lames, ce qui me donna le plus grand espoir
» d'échapper au danger.

» Notre biscayenne s'était éloignée de moi pendant que
» je mouillais le grapin, et elle ne se trouva que quelques
» minutes après dans les brisans; je l'avais perdue de vue
» en recevant les premières lames : mais dans un des momens
» où je me trouvai au-dessus de ces brisans, je la revis entre
» deux eaux, à trente ou quarante toises de l'avant : elle était

1786. JUILLET. » en travers; je n'aperçus ni hommes ni avirons. Ma seule » espérance avait été qu'elle pourrait refouler le courant, » mais j'étais trop certain qu'elle périrait si elle était entraînée; » car, pour échapper, il fallait un canot qui portât son plein » d'eau, et qui, dans cette situation, pût gouverner, afin de » ne pas chavirer : malheureusement notre biscayenne n'avait » aucune de ces qualités.

» J'étais toujours au milieu des brisans, regardant de tous » côtés, et je vis que derrière mon canot, vers le Sud, les » lames formaient une chaîne que mon œil suivait jusqu'à » mon horizon; les brisans paraissaient aussi aller fort loin » dans l'Ouest : je vis enfin que, si je pouvais gagner seu- » lement cinquante toises dans l'Est, je trouverais une mer » moins dangereuse. Je fis tous mes efforts pour y réussir, » en donnant des élans sur tribord dans l'intervalle des » lames; et, à sept heures vingt-cinq minutes, je fus hors » de tout danger, n'ayant plus à combattre qu'une forte » houle et de petites lames produites par la brise de l'Ouest- » Nord-Ouest.

» Après avoir vidé l'eau de mon canot, je cherchai les » moyens de donner du secours à mes malheureux cama- » rades; mais dès-lors je n'avais plus aucun espoir.

» Depuis le moment où j'avais vu notre biscayenne » couler dans les brisans, j'avais toujours donné des élans » dans l'Est, et je n'avais pu en sortir qu'au bout de quel- » ques minutes. Il était impossible que les naufragés, au » milieu d'un courant si rapide, pussent jamais s'éloigner de

» sa direction, et ils devaient être entraînés pendant tout le 1786.
» reste de la marée qui a porté au large jusqu'à huit heures JUILLET.
» quarante-cinq minutes : d'ailleurs, comment le meilleur
» nageur aurait-il pu résister quelques instans seulement à
» la force de ces lames? Cependant, comme je ne pouvais
» faire aucune recherche raisonnable que dans la partie où
» portait le courant, je mis le cap au Sud, côtoyant les
» brisans qui me restaient à tribord, et changeant de route
» à chaque instant, pour m'approcher de quelques loups
» marins ou goêmons, qui me donnaient de temps en temps
» quelque espérance.

» Comme la mer était très-houleuse, lorsque j'étais sur le
» sommet des lames, mon horizon s'étendait assez loin, et
» j'aurais pu apercevoir un aviron ou un débris à plus de
» deux cents toises.

» Bientôt mes regards se portèrent vers la pointe de l'Est de
» l'entrée; j'y aperçus des hommes qui, avec des manteaux,
» faisaient des signaux : c'étaient des sauvages, ainsi que je
» l'ai appris depuis; mais je les pris alors pour l'équipage
» de la biscayenne de l'ASTROLABE, et j'imaginai qu'elle
» attendait l'étale de la marée pour venir à notre secours;
» j'étais bien loin de penser que mes malheureux amis étaient
» victimes de leur hardiesse généreuse.

» A huit heures trois quarts [b], la marée ayant reversé,

[b] Huit heures et demie était l'heure que j'avais indiquée dans mes instructions pour approcher de la passe sans danger, parce que le courant, dans tous les cas, eût porté en dedans : ..... et à sept heures un quart, les chaloupes étaient englouties !

1786. JUILLET. » il n'y avait point de brisans, mais seulement une forte » houle. Je crus devoir continuer mes recherches dans cette » houle, suivant la direction du jusant qui avait cessé; je fus » aussi malheureux dans cette seconde recherche que dans » la première. A neuf heures, voyant que le flot venait du » Sud-Ouest, que je n'avais ni vivres, ni grapins, ni voiles, » mon équipage mouillé et saisi de froid; craignant de ne » pouvoir rentrer dans la baie lorsque le flot aurait acquis » toute sa force; voyant d'ailleurs qu'il portait déjà avec » violence au Nord-Est, ce qui m'empêchait de gagner au » Sud où j'aurais dû continuer mes recherches, si la marée » l'avait permis, je rentrai dans la baie, faisant route au » Nord.

» La passe m'était déjà presque fermée par la pointe » de l'Est; la mer brisait encore sur les deux pointes; mais » elle était calme au milieu. Je parvins enfin à gagner cette » entrée, rangeant beaucoup la pointe de bâbord, sur laquelle » étaient les Américains qui m'avaient fait des signaux, et » que j'avais crus Français. Ils m'exprimèrent par leurs gestes » qu'ils avaient vu chavirer deux embarcations, et ne voyant » pas la biscayenne de l'ASTROLABE, je ne fus que trop » certain du sort de M. DE MARCHAINVILLE, que je » connaissais trop pour croire qu'il eût réfléchi sur l'inutilité » du danger auquel il allait s'exposer. Comme on aime » cependant à se flatter, il me restait un très-léger espoir » que je le trouverais à bord de nos vaisseaux où il était » possible qu'il eût été demander du secours : mes premières

» paroles en arrivant à bord, furent : Avez-vous des nouvelles 1786.
» de M. DE MARCHAINVILLE ? Non, fut pour moi la JUILLET.
» certitude de sa perte.

» Après tous ces détails, je crois devoir expliquer les
» motifs de la conduite de M. D'ESCURES. Il est impossible
» qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe ; il voulait
» seulement s'en approcher, et il a cru se tenir à une distance
» plus que suffisante pour être hors de tout danger : c'est
» cette distance qu'il a mal jugée, ainsi que moi, ainsi que
» les dix-huit personnes qui étaient dans nos deux canots.
» Je ne puis dire combien cette erreur est pardonnable, ni
» pourquoi il était impossible de juger la violence du courant ;
» on croirait que je m'excuse moi-même, car, je le répète, je
» jugeais cette distance plus que suffisante, et l'aspect même
» de la côte qui fuyait dans le Nord avec la plus grande
» vîtesse, ne me causa que de l'étonnement. Sans vouloir
» détailler toutes les raisons qui devaient contribuer à nous
» inspirer une confiance bien funeste, je ne puis m'empêcher
» de faire remarquer que le jour de notre entrée dans cette
» baie, nos canots sondèrent la passe en tout sens pendant
» plus de deux heures, sans éprouver aucun courant. Il est
» vrai que, quand nos frégates s'y présentèrent, elles furent
» repoussées par le jusant ; mais le vent était si faible, que
» dans le même instant, nos canots refoulaient la marée avec
» la plus grande facilité : enfin, le 11 juillet, jour de la pleine
» lune, nos deux commandans furent eux-mêmes avec
» plusieurs officiers sonder cette passe ; ils sortirent avec le

1786. Juillet. » jusant, rentrèrent avec le flot, et n'y remarquèrent rien » qui pût faire juger qu'il y eût le moindre danger, sur-tout » avec des canots bien armés. Ainsi on doit conclure que, » le 13 juillet, la violence du courant tenait à des causes » particulières, comme une fonte extraordinaire de neige, ou » des vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, » mais qui, sans doute, avaient soufflé avec violence au large.

» M. de Marchainville était à un quart de lieue en » dedans de la passe, au moment où j'y fus entraîné; je ne » l'ai pas vu depuis ce moment; mais tous ceux qui le con- » naissent savent ce que son caractère noble et généreux l'a » porté à faire. Il est probable que, lorsqu'il a aperçu nos » deux canots au milieu des brisans, ne pouvant concevoir » comment nous y avions été entraînés, il a supposé ou un » cablot cassé ou des avirons perdus; dans l'instant, il aura » nagé pour venir à nous jusqu'au pied des premiers brisans: » nous voyant lutter au milieu des lames, il n'aura écouté » que son courage, et il aura cherché à franchir les brisans » pour nous porter des secours en dehors, au risque de » périr avec nous. Cette mort sans doute est glorieuse; mais » combien elle est cruelle pour celui qui, échappé au danger, » n'a plus la possibilité d'espérer revoir jamais aucun de ceux » qui l'ont accompagné, ou aucun des héros qui venaient » pour le sauver !

» Il est impossible que j'aye voulu omettre aucun fait essen- » tiel, ou dénaturer ceux que j'ai rapportés; M. Mouton, » lieutenant de frégate, qui était en second dans mon canot,

est

» est à portée de relever mes erreurs, si ma mémoire m'avait 1786.
» trompé; sa fermeté, celle du patron et des quatre canotiers JUILLET.
» n'ont pas peu contribué à nous sauver : mes ordres ont été
» exécutés au milieu des brisans avec la même exactitude que
» dans les circonstances les plus ordinaires. *Signé* BOUTIN ».
(Atlas, n.° 25.)

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'Ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet qui n'est que d'une lieue, pendant lesquels nous essuyâmes un coup de vent d'Est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase : heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encablure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus long-temps

1786. Juillet. que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa l'inscription suivante, qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe :

A L'ENTRÉE DU PORT ONT PÉRI VINGT-UN BRAVES MARINS;
QUI QUE VOUS SOYEZ, MÊLEZ VOS LARMES AUX NÔTRES.

Le 4 juillet 1786, les frégates la Boussole et l'Astrolabe, parties de Brest le 1.er août 1785, sont arrivées dans ce port. Par les soins de M. de la Pérouse, commandant en chef l'expédition; de M. le vicomte de Langle, commandant la deuxième frégate; de MM. de Clonard et de Monti, capitaines en second des deux bâtimens, et des autres officiers et chirurgiens, aucunes des maladies qui sont la suite des longues navigations, n'avaient atteint les équipages. M. de la Pérouse se félicitait, ainsi que nous tous, d'avoir été d'un bout du monde à l'autre, à travers toutes sortes de dangers, ayant fréquenté des peuples réputés barbares, sans avoir perdu un seul homme ni versé une goutte de sang. Le 13 juillet, trois canots partirent à cinq heures du matin, pour aller placer des sondes sur le plan de la baie, qui avait été dressé. Ils étaient commandés par M. d'Escures, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis : M. de la Pérouse lui avait donné des instructions par écrit, pour lui défendre expressément de s'approcher du courant; mais au moment qu'il croyait encore en être éloigné, il s'y trouva engagé. MM. de la Borde, frères, et de Flassan, qui étaient dans le canot de la deuxième frégate, ne craignirent pas de s'exposer pour voler au secours de leurs camarades; mais, hélas! ils ont

1786. JUILLET.

eu le même sort..... Le troisième canot était sous les ordres de M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau. Cet officier, luttant avec courage contre les brisans, fit pendant plusieurs heures, de grands mais inutiles efforts pour secourir ses amis, et ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de M. LAPRISE MOUTON, lieutenant de frégate, son second; et à l'activité et prompte obéissance de son équipage, composé de JEAN MARIE, patron, LHOSTIS, LE BAS, CORENTIN JERS et MONENS, tous quatre matelots. Les Indiens ont paru prendre part à notre douleur; elle est extrême. Émus par le malheur, et non découragés, nous partons le 30 juillet pour continuer notre voyage.

NOMS des Officiers, Soldats et Matelots qui ont naufragé le 13 juillet, à sept heures un quart du matin.

LA BOUSSOLE.		L'ASTROLABE.	
OFFICIERS.	MM. D'ESCURES, DE PIERREVERT, DE MONTARNAL,	OFFICIERS.	MM. DE LA BORDE MARCHAINVILLE, DE LA BORDE BOUTERVILLIERS, frères, FLASSAN.
ÉQUIPAGE.	LEMAITRE, premier pilote, LIEUTOT, caporal et patron, PRIEUR, FRAICHOT, BERRIN, BOLET, FLEURY, CHAUB, tous sept soldats; le plus âgé n'avait pas trente-trois ans.	ÉQUIPAGE.	SOULAS, caporal et patron, PHILIBY, JULIENS LE PENN, PIERRE RABIER, tous quatre soldats. THOMAS ANDRIEUX, GOULVEN TARREAU, GUILLAUME DUQUESNE, tous trois gabiers, à la fleur de leur âge.

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages, beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage : nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès

1786 Juillet. de leurs villages; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et, chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte de l'Est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre, par des signes, qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'Est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présens.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable ; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau paiement, ou refusaient de suivre; enfin, ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présens. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapin de la plus belle dimension ; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paraissaient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Le récit qu'ils nous firent de la manœuvre des sauvages ne nous surprit pas ; leur adresse en fait de vol et de fourberies ne peut trouver aucun terme de comparaison.

MM. DE LANGLE et DE LAMANON, avec plusieurs officiers et naturalistes, avaient fait, deux jours auparavant, dans l'Ouest, une course qui avait également pour objet ces tristes recherches : elle fut aussi infructueuse que l'autre; mais ils rencontrèrent un village d'Indiens, sur le bord d'une petite rivière entièrement barrée par des piquets pour la pêche du saumon : nous soupçonnions depuis long-temps que ce poisson venait de cette partie de la côte, mais nous n'en étions pas certains, et cette découverte satisfit notre curiosité. M. DUCHÉ DE VANCY a fait un dessin [c], dont la vue fera connaître les détails de cette pêche : on y verra que le saumon remontant la rivière, rencontre des piquets; que ne pouvant les franchir, il cherche à retourner vers la mer, et trouve sur son passage des paniers très-étroits, fermés par le bout, et placés dans les angles de cette chaussée; il y entre, et ne pouvant s'y retourner, il reste pris. La pêche de ce poisson est si abondante, que les équipages des deux bâtimens en ont eu en très-grande quantité pendant notre séjour, et que chaque frégate en a fait saler deux barriques. 1786. JUILLET.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un morai [d] qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts qui portent une petite chambre

[c] Ce dessin n'est pas parvenu.

[d] J'ai conservé le nom de *morai* qui, mieux que tombeau, exprime une exposition en plein air.

1786. JUILLET. en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres; ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête, et après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à sa place; ils y ajoutèrent beaucoup de présens en instrumens de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite, montrèrent un peu d'inquiétude; mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présens que nos voyageurs avaient laissés : d'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête : ils y mirent de nouvelles richesses qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens auraient désiré plusieurs visites par jour : mais s'ils nous permirent, quoiqu'avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir écarté leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtans de l'univers.

Nous voyions, chaque jour, entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et, chaque jour, des villages entiers en sortaient et cédaient leur place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant : nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef ou du moins l'Indien le plus considérable se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui adresser des prières, pendant que les autres

pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissemens sur cette coutume, que nous apprîmes que depuis peu de temps, sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe : la huitième s'était sauvée; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur Dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons; nous la vîmes à côté d'un morai qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés. 1786. JUILLET.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue : celle-ci avait des couples, des lisses comme nos canots; et cette charpente, très-bien faite, avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage; il était si parfaitement cousu, que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail : l'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, était déposé dans le morai à côté des coffres cinéraires; et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restait nue auprès de ce monument.

J'aurais désiré emporter cette enveloppe en Europe; nous en étions absolument les maîtres; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle; d'ailleurs, je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers, et j'expliquerai mes conjectures à cet égard dans le chapitre suivant; mais il est une religion universelle pour les asyles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci

1786. JUILLET. 30. fussent respectés. Enfin, le 30 juillet, à quatre heures du soir, nous appareillâmes avec une brise très-faible de l'Ouest, qui ne cessa que lorsque nous fûmes à trois lieues au large : l'horizon était si clair, que nous apercevions et relevions le mont Saint-Élie au Nord-Ouest corrigé, distant au moins de quarante lieues. A huit heures du soir, l'entrée de la baie me restait à trois lieues dans le Nord, et la sonde rapportait quatre-vingt-dix brasses, fond de vase.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Description du Port des Français. — Sa latitude, sa longitude. — Avantages et inconvéniens de ce port. — Ses productions végétales et minérales. — Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes. — Mœurs et coutumes des Indiens. — Leurs arts, leurs armes, leur habillement, leur inclination au vol. — Forte présomption que les Russes seuls communiquent indirectement avec ces peuples. — Leur musique, leur danse, leur passion pour le jeu. — Dissertation sur leur langue.

LA baie ou plutôt le port auquel j'ai donné le nom de Port des Français, est situé, suivant nos observations et d'après celles de M. DAGELET, par 58^{d} 37′ de latitude Nord, et 139^{d} 50′ de longitude occidentale; la déclinaison de l'aiguille aimantée y est de 28^{d} vers l'Est, et son inclinaison de 74^{d} : le plan, mieux qu'aucune autre description, fera connaître l'étendue et la direction de ce port. La mer y monte de sept pieds et demi aux nouvelles et pleines lunes; elle est haute à une heure : les vents du large, ou peut-être d'autres causes, agissent si puissamment sur le courant de la passe, que j'ai vu le flot y entrer comme le fleuve le plus rapide ; et dans d'autres circonstances, 1786. JUILLET.

1786. JUILLET. quoiqu'aux mêmes époques de la lune, il pouvait être refoulé par un canot. J'ai mesuré dans mes courses la laisse de certaines marées à quinze pieds au-dessus du niveau de la mer; et il est vraisemblable que ces marées sont celles de la mauvaise saison. Lorsque les vents soufflent avec violence de la partie du Sud, la passe doit être impraticable, et dans tous les temps, les courans rendent l'entrée difficile; la sortie exige aussi une réunion de circonstances qui peuvent retarder le départ d'un vaisseau de plusieurs semaines; on ne peut appareiller qu'au moment de la pleine mer; la brise de l'Ouest au Nord-Ouest n'est souvent formée que vers onze heures, ce qui ne permet pas de profiter des marées du matin; enfin, les vents d'Est, qui sont contraires, m'ont paru plus fréquens que ceux de l'Ouest, et la hauteur des montagnes environnantes ne permet jamais aux vents de terre ou du Nord de pénétrer dans la rade. Comme ce port présente de grands avantages, j'ai cru devoir en faire connaître aussi tous les inconvéniens. Il me paraît que cette relâche ne convient point aux bâtimens qui seraient expédiés pour traiter des pelleteries à l'aventure : ceux-ci doivent mouiller dans beaucoup de baies et n'y faire qu'un très-court séjour, parce que les Indiens ont tout vendu dans la première semaine, et que toute perte de temps est très-préjudiciable aux intérêts des traiteurs; mais une nation qui aurait des projets de factorerie sur cette côte, à l'instar de celles des Anglais dans la baie d'Hudson, ne pourrait faire choix d'un lieu plus propre à un pareil établissement : une

simple batterie de quatre canons de gros calibre, placée sur la pointe du continent, suffirait pour défendre une entrée aussi étroite, et que les courans rendent si difficile; cette batterie ne pourrait être tournée ni enlevée par terre, parce que la mer brise toujours avec fureur sur la côte, et que le débarquement y est impossible. Le fort, les magasins, et tous les établissemens de commerce seraient élevés sur l'île du Cénotaphe, dont la circonférence est à peu près d'une lieue; elle est susceptible de culture; on y trouve de l'eau et du bois. Les vaisseaux n'ayant point à chercher leur cargaison, et certains de la trouver rassemblée dans un seul point, ne seraient exposés à aucun retard : quelques corps morts, placés pour la navigation intérieure de la baie, la rendraient extrêmement facile et sûre; il se formerait des pilotes qui connaissant mieux que nous la direction et la vîtesse du courant, à certaines époques de la marée, assureraient l'entrée et la sortie des bâtimens; enfin, notre traite de peaux de loutre a été si considérable, que je dois présumer qu'on ne peut en rassembler une plus grande quantité dans aucune autre partie de l'Amérique. 1786. JUILLET.

Le climat de cette côte m'a paru infiniment plus doux que celui de la baie d'Hudson, par cette même latitude. Nous avons mesuré des pins de six pieds de diamètre et de cent quarante pieds de hauteur : ceux de même espèce ne sont, au fort de Wales et au fort d'Yorck, que d'une dimension à peine suffisante pour des boute-hors.

La végétation est aussi très-vigoureuse pendant trois ou

1786. Juillet. quatre mois de l'année : je serais peu surpris d'y voir réussir le blé de Russie, et une infinité de plantes usuelles. Nous avons trouvé en abondance le céleri, l'oseille à feuille ronde, le lupin, le pois sauvage, la mille-feuille, la chicorée, le mimulus. Chaque jour et à chaque repas, la chaudière de l'équipage en était remplie ; nous en mangions dans la soupe, dans les ragoûts, en salade; et ces herbes n'ont pas peu contribué à nous maintenir dans notre bonne santé. On voyait parmi ces plantes potagères, presque toutes celles des prairies et des montagnes de France; l'angélique, le bouton d'or, la violette, plusieurs espèces de gramen propres aux fourrages : on aurait pu, sans aucun danger, faire cuire et manger de toutes ces herbes, si elles n'avaient pas été mêlées avec quelques pieds d'une ciguë très-vivace, sur laquelle nous n'avons fait aucune expérience.

Les bois sont remplis de fraises, de framboises, de groseilles; on y trouve le sureau à grappes, le saule nain, différentes espèces de bruyère qui croissent à l'ombre, le peuplier-baumier, le peuplier-liard, le saule-marsaut, le charme, et enfin de ces superbes pins avec lesquels on pourrait faire les mâtures de nos plus grands vaisseaux. Aucune production végétale de cette contrée n'est étrangère à l'Europe. M. de la Martinière, dans ses différentes excursions, n'a rencontré que trois plantes qu'il croit nouvelles; et on sait qu'un botaniste peut faire une pareille fortune aux environs de Paris.

Les rivières étaient remplies de truites et de saumons,

mais nous ne prîmes dans la baie que des fletans [a], dont quelques-uns pesaient plus de cent livres, de petites vieilles [b], une seule raie, des caplans [c] et quelques plies. Comme nous préférions les saumons et les truites à tous ces poissons, et que les Indiens nous en vendaient en plus grande quantité que nous ne pouvions en consommer, nous avons très-peu pêché, et seulement à la ligne : nos occupations ne nous ont jamais permis de jeter la seine, qui exigeait, pour être tirée à terre, les forces réunies de vingt-cinq ou trente hommes. Les moules sont entassées avec profusion sur la partie du rivage qui découvre à la basse mer, et les rochers sont mailletés de petits lepas assez curieux. On trouve aussi dans le creux de ces rochers, différentes espèces de buccins et d'autres limaçons de mer : j'ai vu sur le sable du rivage d'assez grosses cames, et M. DE LAMANON rapporta d'un endroit élevé de plus de deux cents toises au-dessus du niveau de la mer, des pétrifications très-bien conservées et de la plus grande dimension, de la coquille connue des conchiliologistes sous le nom de *manteau royal*, et plus vulgairement *coquille de Saint-Jacques*. Ce fait n'est pas nouveau pour les naturalistes, qui ont pu en trouver

1786. JUILLET.

[a] Ou *faitan*, poisson plat, plus alongé et moins quarré que le turbot, dont la peau supérieure est couverte de petites écailles : ceux qu'on prend en Europe sont beaucoup moins gros. (N. D. R.)

[b] Poisson semblable, au coup d'œil et au goût, à la morue ; mais ordinairement plus gros, et aussi facile à prendre à cause de son avidité. (N. D. R.)

[c] Ce poisson ressemble au merlan, quoique un peu plus large ; sa chair est molle, de bon goût, et facile à digérer ; il abonde sur les côtes de Provence, où il est connu sous le nom de *capelan*. (N. D. R.)

1786. Juillet. même à des hauteurs infiniment plus considérables ; mais je crois qu'il leur sera long-temps difficile à expliquer d'une manière qui satisfasse à toutes les objections. Nous ne trouvâmes aucune coquille de cette espèce roulée sur le sable du rivage, et l'on sait que c'est-là le cabinet de la nature.

Nos chasseurs virent dans les bois, des ours, des martres, des écureuils ; et les Indiens nous vendirent des peaux d'ours noir et brun, de linx du Canada, d'hermine, de martre, de petit gris, d'écureuil, de castor, de marmotte du Canada ou monax, et de renard roux. M. de Lamanon prit aussi une musaraigne ou rat d'eau en vie. Nous vîmes des peaux tannées d'orignal ou d'élan, et une corne de bouquetin ; mais la pelleterie la plus précieuse et la plus commune est celle de la loutre de mer, de loup et d'ours marin. Les oiseaux sont peu variés, mais les individus y sont assez multipliés. Les bois taillis étaient pleins de fauvettes, de rossignols, de merles, de gelinottes ; nous étions dans la saison de leurs amours, et leur chant me parut fort agréable. On voyait planer dans les airs l'aigle à tête blanche, le corbeau de la grande espèce ; nous surprîmes et tuâmes un martin pêcheur, et nous aperçûmes un très-beau geai bleu, avec quelques colibris. L'hirondelle ou martinet et l'huitrier noir font leurs nids dans le creux des rochers sur le bord de la mer. Le goëland, le guillemot à pattes rouges, les cormorans, quelques canards et des plongeons de la grande et de la petite espèce, sont les seuls oiseaux de mer que nous ayons vus.

Mais si les productions végétales et animales de cette contrée la rapprochent de beaucoup d'autres, son aspect ne peut être comparé, et je doute que les profondes vallées des Alpes et des Pyrénées offrent un tableau si effrayant, mais en même temps si pittoresque, qu'il mériterait d'être visité par les curieux, s'il n'était pas à une des extrémités de la terre. 1786. JUILLET.

Les montagnes primitives de granit ou de schiste, couvertes d'une neige éternelle, sur lesquelles on n'aperçoit ni arbres, ni plantes, ont leur base dans l'eau, et forment sur le rivage une espèce de quai; leur talus est si rapide, qu'après les deux ou trois cents premières toises, les bouquetins ne pourraient les gravir; et toutes les coulées qui les séparent, sont des glaciers immenses dont le sommet ne peut être aperçu, et dont la base est baignée par la mer. A une encablure de terre, on ne peut trouver le fond avec une sonde de cent soixante brasses.

Les côtés du port sont formés par des montagnes du deuxième ordre, de huit à neuf cents toises seulement d'élévation; elles sont couvertes de pins, tapissées de verdure, et on n'aperçoit la neige que sur leur sommet; elles m'ont paru entièrement composées de schiste qui est dans un commencement de décomposition; elles ne sont pas entièrement inaccessibles, mais extrêmement difficiles à gravir. MM. DE LAMANON, DE LA MARTINIÈRE, COLLIGNON, l'abbé MONGÈS et le père RECEVEUR, naturalistes zélés et infatigables, ne purent parvenir jusqu'au

1786. JUILLET. sommet; mais ils montèrent, avec des fatigues inexprimables, à une assez grande hauteur : aucune pierre, aucun caillou n'échappa à leurs recherches. Trop bons physiciens pour ignorer qu'on trouve dans les vallons les échantillons de tout ce qui constitue la masse des montagnes, ils colligèrent l'ochre, la pyrite cuivreuse, le grenat friable mais très-gros et parfaitement cristallisé, le schorl en cristaux, le granit, les schistes, la pierre de corne, le quartz très-pur, le mica, la plombagine et le charbon de terre : quelques-unes de ces matières annoncent que ces montagnes recèlent des mines de fer et de cuivre ; mais nous n'aperçûmes la trace d'aucun autre métal.

La nature devait à un pays aussi affreux des habitans qui différassent autant des peuples civilisés, que le site que je viens de décrire diffère de nos plaines cultivées : aussi grossiers et aussi barbares que leur sol est rocailleux et agreste, ils n'habitent cette terre que pour la dépeupler; en guerre avec tous les animaux, ils méprisent les substances végétales qui naissent autour d'eux. J'ai vu des femmes et des enfans manger quelques fraises et quelques framboises ; mais c'est sans doute un mets insipide pour ces hommes qui ne sont sur la terre que comme les vautours dans les airs, ou les loups et les tigres dans les forêts [d].

[d] Un vieux proverbe met la crédulité en garde contre la narration des voyageurs. Ce préjugé pourrait porter atteinte à la confiance de certains lecteurs qui ne réfléchiraient pas au soin qu'un navigateur doit prendre de sa gloire; la moindre atteinte portée à la vérité pouvant provoquer les démentis formels des nombreux témoins qui l'ont accompagné. Si néanmoins on ne pouvait se défendre de

Leurs

Leurs arts sont assez avancés, et leur civilisation, à cet égard, a fait de grands progrès; mais celle qui polit les mœurs, adoucit la férocité, est encore dans l'enfance : la manière dont ils vivent, excluant toute subordination, fait qu'ils sont continuellement agités par la crainte ou par la vengeance; colères et prompts à s'irriter, je les ai vus sans cesse le poignard à la main les uns contre les autres. Exposés à mourir de faim l'hiver parce que la chasse peut n'être pas heureuse, ils sont pendant l'été dans la plus grande abondance, pouvant prendre en moins d'une heure le poisson nécessaire à la subsistance de leur famille; oisifs le reste de la journée, ils la passent au jeu, pour lequel ils ont une passion aussi violente que quelques habitans de nos grandes villes : c'est la grande source de leurs querelles. Je ne craindrais pas d'annoncer que cette peuplade s'anéantirait entièrement, si, à tous ces vices destructeurs, elle joignait le malheur de connaître l'usage de quelque liqueur enivrante. 1786. JUILLET.

Les philosophes se récrieraient en vain contre ce tableau. Ils font leurs livres au coin de leur feu, et je voyage depuis trente ans : je suis témoin des injustices et de la fourberie de ces peuples qu'on nous peint si bons, parce qu'ils sont très-près de la nature; mais cette nature n'est sublime que

ce sentiment qu'exclut la réflexion, j'offre ici pour remède sûr, de comparer ce que dit notre navigateur avec les détails donnés par DIXON, sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, en n'oubliant pas que cet Anglais a fait ce voyage un an après LA PÉROUSE, et qu'il n'a pu avoir aucune connaissance de son journal. (N. D. R.)

1786. Juillet. dans ses masses; elle néglige tous les détails. Il est impossible de pénétrer dans les bois que la main des hommes civilisés n'a point élagués; de traverser les plaines remplies de pierres, de rochers, et inondées de marais impraticables; de faire société enfin avec l'homme de la nature, parce qu'il est barbare, méchant et fourbe. Confirmé dans cette opinion par ma triste expérience, je n'ai pas cru néanmoins devoir user des forces dont la direction m'était confiée, pour repousser l'injustice de ces sauvages, et pour leur apprendre qu'il est un droit des gens qu'on ne viole jamais impunément.

Des Indiens, dans leurs pirogues, étaient sans cesse autour de nos frégates; ils y passaient trois ou quatre heures avant de commencer l'échange de quelques poissons ou de deux ou trois peaux de loutre; ils saisissaient toutes les occasions de nous voler; ils arrachaient le fer qui était facile à enlever, et ils examinaient, sur-tout, par quel moyen ils pourraient, pendant la nuit, tromper notre vigilance. Je faisais monter à bord de ma frégate les principaux personnages; je les comblais de présens; et ces mêmes hommes que je distinguais si particulièrement, ne dédaignaient jamais le vol d'un clou ou d'une vieille culotte. Lorsqu'ils prenaient un air riant et doux, j'étais assuré qu'ils avaient volé quelque chose, et très-souvent je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir.

J'avais expressément recommandé d'accabler de caresses les enfans, de les combler de petits présens; les parens étaient insensibles à cette marque de bienveillance que je

croyais de tous les pays ; la seule réflexion qu'elle fit naître chez eux, c'est qu'en demandant à accompagner leurs enfans, lorsque je les faisais monter à bord, ils auraient une occasion de nous voler ; et pour mon instruction, je me suis procuré plusieurs fois le plaisir de voir le père profiter du moment où nous paraissions le plus occupés de son enfant, pour enlever et cacher, sous sa couverture de peau, tout ce qui lui tombait sous la main. 1786. JUILLET.

J'ai eu l'air de désirer de petits effets de peu de valeur, qui appartenaient à des Indiens que je venais de combler de présens ; c'était un essai que je faisais de leur générosité, mais toujours inutilement.

J'admettrai enfin, si l'on veut, qu'il est impossible qu'une société existe sans quelques vertus ; mais je suis obligé de convenir que je n'ai pas eu la sagacité de les apercevoir : toujours en querelle entr'eux, indifférens pour leurs enfans, vrais tyrans de leurs femmes, qui sont condamnées sans cesse aux travaux les plus pénibles ; je n'ai rien observé chez ce peuple qui m'ait permis d'adoucir les couleurs de ce tableau.

Nous ne descendions à terre qu'armés et en force. Ils craignaient beaucoup nos fusils ; et huit ou dix Européens rassemblés imposaient à tout un village. Les chirurgiens-majors de nos deux frégates ayant eu l'imprudence d'aller seuls à la chasse, furent attaqués ; les Indiens voulurent leur arracher leurs fusils, mais ils ne purent y réussir ; deux hommes seuls leur imposèrent assez pour les faire reculer.

1786. Juillet. Le même évènement arriva à M. de Lesseps, jeune interprète russe, qui fut heureusement secouru par l'équipage d'un de nos canots. Ces commencemens d'hostilité leur paraissaient si simples, qu'ils ne discontinuaient pas de venir à bord, et ils ne soupçonnèrent jamais qu'il nous fût possible d'user de représailles [e].

J'ai donné le nom de village à trois ou quatre appentis de bois, de vingt-cinq pieds de long sur quinze à vingt pieds de large, couverts seulement, du côté du vent, avec des planches ou des écorces d'arbres; au milieu était un feu au-dessus duquel pendaient des fletans et des saumons qui séchaient à la fumée. Dix-huit ou vingt personnes logeaient sous chacun de ces appentis; les femmes et les enfans d'un côté, et les hommes de l'autre. Il m'a paru que chaque cabane constituait une petite peuplade indépendante de la voisine; chacune avait sa pirogue et une espèce de chef; elle partait, sortait de la baie, emportait son poisson et ses planches, sans que le reste du village eût l'air d'y prendre la moindre part.

Je crois pouvoir assurer que ce port n'est habité que pendant la belle saison, et que les Indiens n'y passent jamais l'hiver; je n'ai pas vu une seule cabane à l'abri de la pluie: et quoiqu'il n'y ait jamais eu ensemble dans la baie trois

[e] Le lecteur reconnaîtra dans les traits de ce tableau l'empreinte douloureuse de la perte récente dont on a vu les détails: toutes les relations s'accordant sur les faits principaux, dont on ne peut pas même supprimer l'antropophagie, je n'ai pas cru devoir l'affaiblir; il porte le sceau d'une sensibilité trop honorable pour son auteur. (N. D. R.)

cents Indiens, nous avons été visités par sept ou huit cents autres. 1786. JUILLET.

Les pirogues entraient et sortaient continuellement, et emportaient ou rapportaient chacune leur maison et leurs meubles, qui consistent en beaucoup de petits coffres, dans lesquels ils renferment leurs effets les plus précieux ; ces coffres sont placés à l'entrée de leurs cabanes qui sont d'ailleurs d'une mal-propreté et d'une puanteur à laquelle ne peut être comparée la tanière d'aucun animal connu. Ils ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin ; ils ne cherchent dans ces occasions ni l'ombre ni le mystère ; ils continuent la conversation qu'ils ont commencée, comme s'ils n'avaient pas un instant à perdre ; et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place dont ils n'ont jamais été éloignés d'une toise [f]. Les vases de bois dans

[f] « L'intérieur de ces maisons offre un tableau parfait de la mal-propreté et de » l'indolence de ceux qui les habitent : ils jettent dans un coin de leurs cabanes, » les os, et les restes des viandes qui ont servi à leur repas ; dans l'autre ils » conservent des amas de poissons gâtés, des morceaux de viande puans, de la » graisse, de l'huile », &c..... *(Voyage de* DIXON, *page 249 de la Traduction française.)*

COOK nous a dépeint la mal-propreté de l'intérieur des maisons des habitans de l'entrée de Nootka dans les termes suivans : « La mal-propreté et la puanteur » de leurs habitations égalent au moins le désordre qu'on y remarque ; ils y » sèchent, et ils y vident leurs poissons, dont les entrailles mêlées aux os et aux » fragmens, qui sont la suite des repas, et à d'autres vilainies, offrent des tas » d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais, à moins que, devenus trop » volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont » aussi sales que des étables à cochons ; on respire par-tout, dans les environs, » une odeur de poissons, d'huile et de fumée ». *Troisième Voyage de* COOK, *Tome III, pages 80 et 81 de la Traduction française.* (N. D. R.)

1786. JUILLET. lesquels ils font cuire leurs poissons, ne sont jamais lavés; ils leur servent de marmite, de plat et d'assiette : comme ces vases ne peuvent aller au feu, ils font bouillir l'eau avec des cailloux rougis qu'ils renouvellent jusqu'à l'entière cuisson de leurs alimens. Ils connaissent aussi la manière de les rôtir; elle ne diffère pas de celle de nos soldats dans les camps. Il est probable que nous n'avons vu qu'une très-petite partie de ces peuples qui occupent vraisemblablement un espace assez considérable sur le bord de la mer; ils sont errans pendant l'été dans les différentes baies, cherchant leur pâture comme les loups marins; et l'hiver ils s'enfoncent dans l'intérieur du pays pour chasser les castors et les autres animaux dont ils nous ont apporté les dépouilles : quoiqu'ils ayent toujours les pieds nus, la plante n'en est point calleuse, et ils ne peuvent marcher sur les pierres; ce qui prouve qu'ils ne voyagent jamais qu'en pirogues, ou sur la neige avec des raquettes.

Les chiens sont les seuls animaux avec lesquels ils ayent fait alliance; il y en a assez ordinairement trois ou quatre par cabane; ils sont petits, et ressemblent au chien de berger de M. DE BUFFON; ils n'aboient presque pas; ils ont un sifflement fort approchant de l'adive du Bengale [g]; et ils sont si sauvages qu'ils paraissent être aux autres chiens, ce que leurs maîtres sont aux peuples civilisés.

g Animal sauvage, carnassier et dangereux, tenant du loup et du chien; il est commun en Asie; il aboie la nuit comme le chien, mais avec moins de force; sa peau est jaunâtre : on en fait de belles fourrures. (N. D. R.)

Les hommes se percent le cartilage du nez et des oreilles; ils y attachent différens petits ornemens; ils se font des cicatrices sur les bras et sur la poitrine avec un instrument de fer très-tranchant, qu'ils aiguisent en le passant sur leurs dents comme sur une pierre : ils ont les dents limées jusqu'au ras des gencives, et ils se servent pour cette opération, d'un grès arrondi ayant la forme d'une langue : l'ochre, le noir de fumée, la plombagine, mêlés avec l'huile de loup marin, leur servent à se peindre le visage et le reste du corps d'une manière effroyable. Lorsqu'ils sont en grande cérémonie, leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer; c'est leur plus grand luxe, et il est peut-être réservé aux chefs de famille : une simple peau couvre leurs épaules; le reste du corps est absolument nu, à l'exception de la tête, qu'ils couvrent ordinairement avec un petit chapeau de paille très-artistement tressé; mais quelquefois ils placent sur leur tête des bonnets à deux cornes, des plumes d'aigle, et enfin des têtes d'ours entières, dans lesquelles ils ont enchâssé une calotte de bois. Ces différentes coiffures sont extrêmement variées; mais elles ont pour objet principal, comme presque tous leurs autres usages, de les rendre effrayans, peut-être afin d'imposer davantage à leurs ennemis. 1786. JUILLET.

Quelques Indiens avaient des chemises entières de peau de loutre, et l'habillement ordinaire du grand chef était une chemise de peau d'orignal tannée, bordée d'une frange de sabots de daim et de becs d'oiseaux, qui imitaient le

1786. JUILLET. bruit des grelots lorsqu'il dansait : ce même habillement est très-connu des sauvages du Canada, et des autres nations qui habitent les parties orientales de l'Amérique [h].

Je n'ai vu de tatouage que sur les bras de quelques femmes : celles-ci ont un usage qui les rend hideuses, et que j'aurais peine à croire si je n'en avais été le témoin. Toutes, sans exception, ont la lèvre inférieure fendue au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche; elles portent une espèce d'écuelle de bois sans anses qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux ou trois pouces [i]. Le dessin

[h] « Le chef, qui toujours dirige le concert vocal, endosse un habit large, fait » de peau d'élan tannée. Autour de l'extrémité inférieure de cet habit se trouvent » une et quelquefois deux rangées de grenailles sèches, ou de becs d'oiseaux, » qui occasionnent un cliquetis à chaque pas qu'il fait.....» *Voyage de* DIXON, *page 342 de la Traduction française.* (N. D. R.)

[i] Cet usage paraît général parmi les peuplades qui habitent sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, depuis le 50 jusqu'au 61[d]; il s'étend même chez les sauvages des îles aux Renards et des îles Aleutiennes. *Voyez* ce qu'en dit COXE, dans sa *Traduction des nouvelles Découvertes des Russes, pages 34, 54, 104 et 138.*

Au Port Mulgrave, 59[d] 33′ de latitude Nord, 142[d] 20′ de longitude occidentale, méridien de Paris;

« Elles se font une ouverture dans la partie épaisse de la lèvre inférieure, qui » est continuée par degrés en une ligne parallèle à la bouche, et d'une longueur » semblable : elles insèrent dans cette ouverture une pièce de bois de forme » elliptique, et d'environ un demi-pouce d'épaisseur; la surface en est creusée » de chaque côté, à-peu-près comme une cuiller, excepté que le creux n'est » pas aussi profond. Les deux bouts sont aussi creusés en forme de poulie, pour » que cet ornement précieux soit plus fortement attaché à la lèvre, qui, par ce

de

de M. DUCHÉ DE VANCY, qui est de la plus grande vérité, expliquera mieux qu'aucune description, l'usage le plus révoltant qui existe peut-être sur la terre. *(Atlas, n.os 23 et 24.)* Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans la lèvre inférieure, et les femmes mariées ont seules le droit de l'écuelle [k] : nous

1786. JUILLET.

» moyen, élargit d'au moins trois pouces en direction horizontale, et consé-
» quemment défigure tous les traits de la partie inférieure du visage. Ce morceau
» de bois creux n'est porté que par les femmes, et semble être regardé comme
» une marque de distinction, puisque tout le sexe ne le porte pas indifféremment,
» mais seulement celles qui paraissent être d'un rang supérieur à celui du plus
» grand nombre ». *(Voyage de DIXON, page 248 de la Traduction française.)*

A l'entrée de Norfolk, 57d 3′ de latitude Nord, 137d 5′ de longitude occidentale, méridien de Paris.

..... « Les femmes ornent aussi, ou plutôt défigurent leur lèvre, de la manière
» que j'ai décrite; et il semble que celles qui sont décorées de cette large pièce
» de bois, soient plus généralement respectées par leurs amis et par la nation en
» général ». *(Voyage de DIXON, page 267 de la Traduction française.)*

Ile d'Yppa, l'une des îles de la reine Charlotte, 53d 48′ de latitude Nord, 135d 20′ de longitude occidentale, méridien de Paris.

..... « Il y avait parmi ces Indiens plusieurs femmes qui paraissaient toutes
» âgées; leurs lèvres inférieures étaient défigurées de même que celles des
» femmes du port Mulgrave, et de l'entrée de Norfolk, et les pièces de bois
» qu'elles portaient au-dessous étaient singulièrement larges : une de ces parures
» de lèvres était travaillée d'une manière plus recherchée que les autres. Le
» capitaine DIXON eut envie de l'acheter; il offrit, &c..... Cette parure curieuse
» porte 3 pouces $\frac{7}{8}$ de long, et dans sa plus grande largeur 2 pouces $\frac{5}{8}$: il y a une
» écaille de perle incrustée dans cette parure, et elle est entourée d'une bordure
» de cuivre ». *(Voyage de DIXON, pages 296 et 297 de la Traduction française.)*

On peut rapprocher encore ce que dit COOK des usages des sauvages d'Oonalashka, de l'entrée de Norton, par 64d 31′ de latitude Nord, et 165d 7′ de longitude occidentale, méridien de Paris; et de l'entrée du Prince Guillaume, située par 61d 11′ 30″ de latitude Nord, et 148d 52′ de longitude occidentale, méridien de Paris, *pages 330, 292 et 149 de la Traduction française du Troisième Voyage de COOK, Tome III.* (N. D. R.)

[k] Le mariage, chez ces sauvages, ne devant être sujet à d'autres formalités qu'à

1786. JUILLET. les avons quelquefois engagées à quitter cet ornement; elles s'y déterminaient avec peine; elles faisaient alors le même geste et témoignaient le même embarras qu'une femme d'Europe dont on découvrirait la gorge. La lèvre inférieure tombait alors sur le menton, et ce second tableau ne valait guère mieux que le premier.

Ces femmes, les plus dégoûtantes qu'il y ait sur la terre, couvertes de peaux puantes et souvent point tannées, ne laissèrent pas d'exciter des désirs chez quelques personnes, à la vérité très-privilégiées; elles firent d'abord des difficultés et assurèrent par des gestes qu'elles s'exposaient à perdre la vie; mais, vaincues par des présens, elles voulurent avoir le

celles prescrites par la nature, je crois, comme DIXON, que l'écuelle est plutôt une marque de puberté ou de maternité, qu'un signe de considération ou de la propriété exclusive d'un seul homme. Les égards qu'on a pour celles qui portent cette décoration peuvent avoir ce principe; car je ne suppose pas que la privation de cet honneur puisse être une punition dans un pays si peu civilisé, où il serait d'ailleurs très-facile de reconnaître celles qui en auraient joui.

« Cette incision curieuse dans la lèvre inférieure des femmes, n'a jamais eu » lieu dans leur enfance; mais, d'après les remarques que j'ai pu faire, il paraît » qu'il y a un certain période de la vie marqué pour cette opération. Quand les » filles parviennent à l'âge de quatorze ou quinze ans, on commence à percer » le centre de la lèvre inférieure, dans la partie épaisse et voisine de la bouche, » et on y introduit un fil d'archal pour empêcher l'ouverture de se fermer. Cette » incision est ensuite prolongée de temps en temps, parallèlement à la bouche; » et le morceau de bois qu'on y attache, est augmenté en proportion : on en » voit souvent qui ont trois et même quatre pouces de longueur, sur une largeur » presque semblable; mais cela n'arrive en général, que quand les femmes sont » avancées en âge, et que, conséquemment, elles ont les muscles très-relâchés. » Il en résulte que la vieillesse est respectée en raison de la longueur de ce » très-singulier ornement ». *Voyage de* DIXON, *page 268 de la Traduction française.* (N. D. R.)

soleil pour témoin et refusèrent de se cacher dans les bois [1]. On ne peut douter que cet astre ne soit le dieu de ces peuples ; ils lui adressent très-fréquemment des prières ; mais je n'ai vu ni temple, ni prêtres, ni la trace d'aucun culte. 1786. JUILLET.

La taille de ces Indiens est à peu près comme la nôtre ; les traits de leur visage sont très-variés, et n'offrent de caractère particulier que dans l'expression de leurs yeux qui n'annoncent jamais un sentiment doux. La couleur de leur peau est très-brune, parce qu'elle est sans cesse exposée

[1] Les détails que donne DIXON sont si conformes, en général, à ceux qu'a donné LA PÉROUSE, que j'ai de la peine à concevoir d'où peut provenir la différente manière dont ils ont apprécié les charmes du sexe féminin.

Le hasard aurait-il donc présenté à DIXON un objet unique dans son espèce ! ou cette différence n'aurait-elle d'autre réalité que l'indulgence connue d'un marin, sur-tout après une campagne de long cours ! Quoi qu'il en soit, voici sa narration :

« Ils aiment à se peindre le visage de différentes couleurs ; de sorte qu'il n'est » pas aisé de découvrir quel est leur teint réel. Nous parvînmes cependant à » engager une femme, tant à force d'instances, que de présens de peu de valeur, » à se laver le visage et les mains : le changement que cette ablution produisit » sur sa figure, nous causa la plus grande surprise. Son teint avait toute la » fraîcheur et le coloris de nos joyeuses laitières anglaises ; et l'incarnat de la » jeunesse qui brillait sur ses joues, contrastant avec la blancheur de son cou, lui » donnait un air charmant. Ses yeux étaient noirs et d'une vivacité singulière ; elle » avait les sourcils de la même couleur, et admirablement bien arqués ; son front » était si ouvert, que l'on pouvait y suivre les veines bleuâtres jusque dans » leurs plus petites sinuosités : enfin, elle aurait pu passer pour une beauté, même » en Angleterre ; mais cette proportion dans les traits est détruite par une coutume » fort singulière », &c. *(Voyage de DIXON, page 247 de la Traduction française.)*

Je dois néanmoins citer à l'appui des détails donnés par DIXON, la relation espagnole d'un voyage entrepris en 1777, écrite par D. MAURELLE, capitaine en second de la frégate *la Favorite.* Ce navigateur, en confirmant l'usage du ridicule ornement placé dans un trou pratiqué au milieu de la lèvre inférieure, ajoute : « Mieux habillées, plusieurs d'entr'elles pourraient disputer d'agrément » avec les plus belles femmes espagnoles ». (N. D. R.)

1786. JUILLET. à l'air; mais leurs enfans naissent aussi blancs que les nôtres: ils ont de la barbe, moins à la vérité que les Européens, mais assez cependant pour qu'il soit impossible d'en douter; et c'est une erreur trop légèrement adoptée de croire que tous les Américains sont imberbes. J'ai vu les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, du Canada, de l'Acadie, de la baie d'Hudson, et j'ai trouvé chez ces différentes nations plusieurs individus ayant de la barbe; ce qui m'a porté à croire que les autres étaient dans l'usage de l'arracher [m]. La charpente de leur corps est faible; le moins fort de nos

[m] « Les jeunes hommes n'ont pas de barbe, ce qui me fit d'abord croire que » c'était un défaut naturel à ces peuples : mais je fus bientôt détrompé à cet égard; » car tous les Indiens avancés en âge que je fus à portée de voir, avaient le » menton entièrement garni de barbe, et plusieurs d'entr'eux portaient une mous- » tache de chaque côté de la lèvre supérieure.

» Comme ce défaut de barbe, que l'on suppose aux naturels de l'Amérique, a » occasionné bien des recherches parmi les savans, je saisis toutes les occasions » possibles qui purent me faire connaître les causes de cette différence entre » les jeunes et les vieux Indiens, et l'on m'apprit que les jeunes hommes s'arra- » chaient les poils de la barbe pour s'en débarrasser, et qu'ils les laissaient croître » quand ils avançaient en âge ». *(Voyage de* DIXON, *page 337 de la Traduction française.)*

Ennemi de tout système, mes recherches ayant toujours la vérité pour but, je n'écarterai jamais les assertions contraires à celles de LA PÉROUSE; je crois donc que le lecteur verra avec plaisir l'extrait suivant, tiré des Lettres américaines, par CARLI, 24.e lettre.

« Il n'y a, certes, rien d'étonnant à voir les Américains sans barbe et sans » poil, puisque les Chinois et les Tartares en sont également dépourvus, si nous » en croyons tous les historiens. Hippocrate nous dit que les Scythes, de son » temps, n'avaient non plus ni barbe ni poil. Les Huns descendaient peut-être » de ces Scythes; car JORNANDÈS nous rapporte qu'ils vieillissaient sans barbe, » après être devenus adultes sans l'ornement de la puberté. L'histoire d'HYTON » l'arménien, qui se sauva de la Tartarie en 1305, et vint se faire moine en

matelots aurait culbuté à la lutte le plus robuste des Indiens; j'en ai vu dont les jambes enflées semblaient annoncer le scorbut : leurs gencives étaient cependant en bon état; mais je doute qu'ils parviennent à une grande vieillesse, et je n'ai aperçu qu'une seule femme qui parût avoir soixante ans; elle ne jouissait d'aucun privilége, et elle était assujettie, comme les autres, aux différens travaux de son sexe. 1786. JUILLET.

Mes voyages m'ont mis à portée de comparer les différens peuples, et j'ose assurer que les Indiens du Port des Français ne sont point Esquimaux; ils ont évidemment une origine commune avec tous les habitans de l'intérieur du Canada et des parties septentrionales de l'Amérique.

Des usages absolument différens, une physionomie très-particulière, distinguent les Esquimaux des autres Américains. Les premiers me paraissent ressembler aux Groënlandais; ils habitent la côte de Labrador, le détroit d'Hudson, et une lisière de terre dans toute l'étendue de l'Amérique, jusqu'à la presqu'île d'Alaska. Il est fort douteux que l'Asie ou le Groënland ayent été la première patrie de ces peuples; c'est une question oiseuse à agiter, et le problème ne sera jamais résolu d'une manière sans réplique : il suffit de dire que les Esquimaux sont un peuple beaucoup plus pêcheur que chasseur, préférant l'huile au sang, et peut-être à tout, mangeant très-ordinairement le poisson cru : leurs pirogues sont

» Chypre, nous apprend que les Tartares, ceux de Cataie sur-tout, n'avaient » pas de barbe : or, combien n'y a-t-il pas de peuples en Asie, en Afrique dans » le même cas » ! (N. D. R.)

1786. JUILLET. toujours bordées avec des peaux de loup marin très-tendues; ils sont si adroits, qu'ils ne diffèrent presque pas des phoques; ils se retournent dans l'eau avec la même agilité que les amphibies; leur face est quarrée, leurs yeux et leurs pieds petits, leur poitrine large, leur taille courte. Aucun de ces caractères ne paraît convenir aux indigènes de la baie des Français; ils sont beaucoup plus grands, maigres, point robustes, et mal-adroits dans la construction de leurs pirogues, qui sont formées avec un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche.

Ils pêchent, comme nous, en barrant les rivières, ou à la ligne; mais leur manière de pratiquer cette dernière pêche est assez ingénieuse : ils attachent à chaque ligne une grosse vessie de loup marin, et ils l'abandonnent ainsi sur l'eau; chaque pirogue jette douze à quinze lignes : à mesure que le poisson est pris, il entraîne la vessie, et la pirogue court après; ainsi deux hommes peuvent surveiller douze à quinze lignes sans avoir l'ennui de les tenir à la main [n].

Ces Indiens ont fait beaucoup plus de progrès dans les arts que dans la morale, et leur industrie est plus avancée que celle des habitans des îles de la mer du Sud; j'en excepte cependant l'agriculture, qui, en rendant l'homme

[n] . . . . . « Le succès de leur pêche, à laquelle ils procèdent d'une manière » singulière; l'appât qu'ils attachent à leur hameçon est une sorte de poisson » appelé par les matelots *squids*. Quand cet hameçon est plongé dans l'eau, ils » fixent à l'extrémité de la ligne une vessie, ou deux s'ils le trouvent nécessaire, » en forme de bouée; leurs lignes sont très-fortes, étant faites de nerfs ou d'in- » testins d'animaux. Un seul homme suffit pour avoir l'œil sur cinq ou six de ces » bouées, &c ». *Voyage de* DIXON, *page 251 de la Traduct. française.* (N. D. R.)

casanier, assurant sa subsistance et lui laissant la crainte de voir ravager la terre qu'il a plantée, est peut-être plus propre qu'aucun autre moyen à adoucir ses mœurs et à le rendre sociable. 1786. JUILLET.

Les Américains du Port des Français savent forger le fer, façonner le cuivre, filer le poil de différens animaux, et fabriquer à l'aiguille, avec cette laine, un tissu pareil à notre tapisserie; ils entremêlent dans ce tissu des lanières de peau de loutre, ce qui fait ressembler leurs manteaux à la peluche de soie la plus fine. Nulle part on ne tresse avec plus d'art des chapeaux et des paniers de jonc; ils y figurent des dessins assez agréables; ils sculptent aussi très-passablement toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux, en bois ou en pierre; marquètent, avec des opercules de coquilles des coffres dont la forme est assez élégante; ils taillent en bijoux la pierre serpentine, et lui donnent le poli du marbre.

Leurs armes sont le poignard que j'ai déjà décrit, une lance de bois durci au feu, ou de fer, suivant la richesse du propriétaire; et enfin l'arc et les flèches, qui sont ordinairement armées d'une pointe de cuivre : mais les arcs n'ont rien de particulier, et ils sont beaucoup moins forts que ceux de plusieurs autres nations.

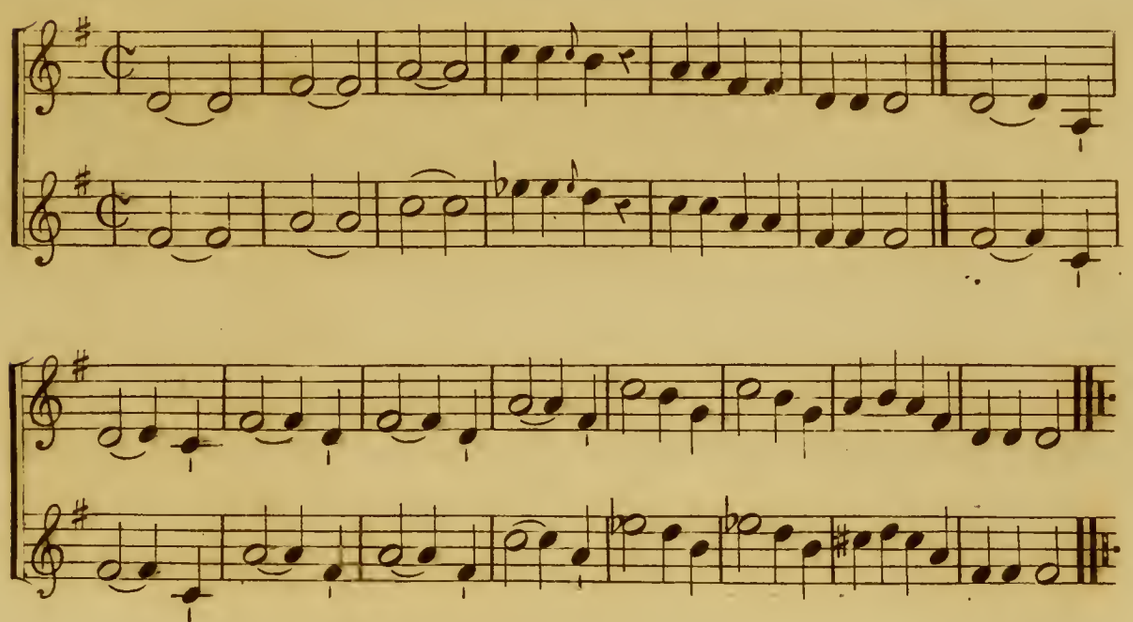
J'ai trouvé parmi leurs bijoux des morceaux d'ambre jaune ou de succin; mais j'ignore si c'est une production de leur pays, ou si, comme le fer, ils l'ont reçu de l'ancien continent par leur communication indirecte avec les Russes.

1786. JUILLET. J'ai déjà dit que sept grandes pirogues avaient fait naufrage à l'entrée du port; ces pirogues, dont le plan est pris sur la seule qui se soit sauvée, avaient trente-quatre pieds de long, quatre de large et six de profondeur : ces dimensions considérables les rendaient propres à faire de longs voyages; elles étaient bordées avec des peaux de loup marin, à la manière des Esquimaux, ce qui nous fit croire que le Port des Français était un lieu d'entrepôt, habité seulement dans la saison de la pêche. Il nous parut possible que les Esquimaux des environs des îles Schumagin, et de la presqu'île parcourue par le capitaine COOK, étendissent leur commerce jusque dans cette partie de l'Amérique, qu'ils y répandissent le fer et les autres articles, et qu'ils rapportassent, avec avantage pour eux, les peaux de loutre que ces derniers recherchent avec tant d'empressement. La forme des pirogues perdues, ainsi que la grande quantité de peaux que nous traitâmes, et qui pouvaient être rassemblées ici pour être vendues à ces étrangers, semblent appuyer cette conjecture; je ne la hasarde cependant que parce qu'elle me paraît expliquer mieux qu'une autre l'origine du fer et des autres marchandises européennes qu'ils possèdent.

J'ai parlé de la passion de ces Indiens pour le jeu; celui auquel ils se livrent avec une extrême fureur, est absolument un jeu de hasard : ils ont trente buchettes ayant chacune des marques différentes comme nos dés; ils en cachent sept; chacun joue à son tour, et celui qui approche le plus du nombre tracé sur les sept buchettes, gagne l'enjeu convenu,

qui

qui est ordinairement un morceau de fer ou une hache. Ce jeu les rend tristes et sérieux : je les ai cependant entendus chanter très-souvent ; et lorsque le chef venait me visiter, il faisait ordinairement le tour du bâtiment en chantant, les bras étendus en forme de croix et en signe d'amitié : il montait ensuite à bord, et y jouait une pantomime qui exprimait, ou des combats, ou des surprises, ou la mort. L'air qui avait précédé cette danse, était agréable et assez harmonieux : le voici tel qu'on a pu le noter °. 1786. JUILLET.



° Ceux qui ont les plus fortes voix prennent l'air une tierce plus bas, et les femmes une tierce plus haut que le chant naturel ; quelques-uns chantent à l'octave, et souvent font une pause de deux mesures à l'endroit où l'air est le plus haut.

1786. JUILLET. M. DE LAMANON est l'auteur de la dissertation suivante sur la langue de ce peuple; je n'en donnerai ici que les termes numériques, afin de satisfaire les lecteurs qui aiment à comparer ceux des différens idiomes [P]:

Un	*Keirrk.*
Deux	*Theirh* [q].
Trois	*Neisk.*
Quatre	*Taakhoun.*
Cinq	*Keitschine.*
Six	*Kleitouchou.*
Sept	*Takatouchou.*
Huit	*Netskatouchou.*
Neuf	*Kouehok.*
Dix	*Tchinecate.*
Onze	*Keirkrha-keirrk.*
Douze	*Keirkrha-theirh.*
Treize	*Keirkrha-neisk.*
Quatorze	*Keirkrha-taakhoun.*
Quinze	*Keirkrha-keitschine.*
Seize	*Keirkrha-kleitouchou.*
Dix-sept	*Keirkrha-takatouchou.*
Dix-huit	*Keirkrha-netskatouchou.*
Dix-neuf	*Keirkrha-kouehok.*
Vingt	*Theirha.*
Trente	*Neiskrha.*

P Un vocabulaire plus étendu, comprenant la langue des différens peuples visités par nos navigateurs, était annoncé; il était dû aux soins de MM. MONNERON, LESSEPS, LAVAUX, LAMANON, MONGÈS et RECEVEUR; mais il n'est point parvenu. (N. D. R.)

q Pour représenter l'*r* guttural, que ces peuples prononcent encore plus durement que les Allemands le *chr*, on a substitué le *rh*, comme si l'on prononçait *rhabiller* en grasseyant fortement, et comme plus conforme à la langue française.

Quarante	*Taakounrha.*
Cinquante	*Keitschinerka.*
Soixante	*Kleitouchourha.*
Soixante-dix	*Takatouchourha.*
Quatre-vingt	*Netskatouchourha.*
Quatre-vingt-dix	*Kouehokrha.*
Cent	*Tchinecaterha.*

« Nos caractères ne peuvent exprimer la langue de ces » peuples; ils ont à la vérité quelques articulations semblables » aux nôtres; mais plusieurs nous sont absolument étran- » gères : ils ne font aucun usage des consonnes B, F, X, J, » D, P, V; et malgré leur talent pour l'imitation, ils n'ont » jamais pu prononcer les quatre premières. Il en a été de » même pour l'L mouillée et le GN mouillé : ils articulaient » la lettre R comme si elle était double, et en grasseyant » beaucoup; ils prononcent le *chr* des Allemands, avec » autant de dureté que les Suisses de certains cantons. Ils » ont aussi un son articulé très-difficile à saisir; on ne » pouvait entreprendre de l'imiter sans exciter leur rire; il » est en partie représenté par les lettres *Khlrl*, ne faisant » qu'une syllabe, prononcée en même-temps du gosier et » de la langue : cette syllabe se trouve dans le mot *khlrleies*, » qui signifie *cheveux.* Leurs consonnes initiales sont K, T, » N, S, M; les premières sont celles qu'ils emploient le plus » souvent : aucun de leurs mots ne commence par R, et ils » se terminent presque tous par *ou*, *ouls*, *oulch*, ou par des » voyelles. Le grasseyement, le grand nombre de K, et les » consonnes doubles, rendent cette langue très-dure; elle

1786. JUILLET. » est moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, » qui ne peuvent prononcer les labiales à cause de la rouelle » de bois nommée *Kentaga*, qu'elles enchâssent dans la lèvre » inférieure.

» On s'aperçoit moins de la rudesse de leur langue lors- » qu'ils chantent. Je n'ai pu faire que très-peu d'observations » sur les parties du discours, vu la difficulté de communi- » quer des idées abstraites par des signes : j'ai cependant » reconnu qu'ils avaient des interjections pour exprimer les » sentimens d'admiration, de colère, ou de plaisir; je ne crois » pas qu'ils ayent des articles, car je n'ai point trouvé de mots » qui revinssent souvent et qui servissent à lier leurs dis- » cours. Ils connaissent les rapports numériques; ils ont des » noms de nombres, sans cependant distinguer le pluriel » du singulier, ni par aucune différence dans la terminaison, » ni par des articles. Je leur ai fait voir une dent de phoque; » ils l'ont appelée *kaourré*, et ils ont donné le même nom, » sans aucun changement, à plusieurs dents réunies. Leurs » noms collectifs sont en très-petit nombre; ils n'ont pas » assez généralisé leurs idées, pour avoir des mots un peu » abstraits; ils ne les ont pas assez particularisées, pour ne » pas donner le même nom à des choses très-distinctes; » ainsi chez eux *kaaga* signifie également tête et visage, et » *alcaou* chef et ami. Je n'ai trouvé aucune ressemblance » entre les mots de cette langue et celle d'Alaska, Norton, » Nootka, ni celle des Groënlandais, des Esquimaux, des » Mexicains, des Nadoessis et des Chipavas, dont j'ai

» comparé les vocabulaires. Je leur ai prononcé des mots 1786.
» de ces différens idiomes; ils n'en ont compris aucun, et JUILLET.
» j'ai varié ma prononciation autant qu'il m'a été possible :
» mais quoiqu'il n'y ait peut-être pas une idée ou une chose
» qui s'exprime par le même mot, chez les Indiens du Port
» des Français et chez les peuples que je viens de citer, il
» doit y avoir une grande affinité de son entre cette langue
» et celle de l'entrée de Nootka. Le K est dans l'une et dans
» l'autre la lettre dominante; on la retrouve dans presque
» tous les mots; les consonnes initiales et les terminaisons
» sont assez souvent les mêmes, et il n'est peut-être pas
» impossible que cette langue ait une origine commune avec
» la langue mexicaine : mais cette origine, si elle existe, doit
» remonter à des temps bien reculés, puisque ces idiomes
» n'ont quelques rapports que dans les premiers élémens
» des mots, et non dans leur signification ».

Je finirai l'article de ces peuples en disant que nous n'avons aperçu chez eux aucune trace d'antropophagie; mais c'est une coutume si générale chez les Indiens de l'Amérique, que j'aurais peut-être encore ce trait à ajouter à leur tableau, s'ils eussent été en guerre et qu'ils eussent fait un prisonnier [r].

[r] Le capitaine J. MEARES a prouvé, par la relation de ses voyages, que les peuples qui habitent la côte Nord-Ouest de l'Amérique, sont des cannibales. (N. D. R.)

CHAPITRE X.

Départ du Port des Français. — Exploration de la côte d'Amérique. — Baie des îles du capitaine COOK. *— Port de los Remedios et de Bucarelli du pilote* MAURELLE. *— Iles de la Croyère. — Iles Saint-Carlos. — Description de la côte depuis Cross-Sound jusqu'au cap Hector. — Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur. — Iles Sartine. — Pointe boisée du capitaine* COOK. *— Vérification de nos horloges marines. — Pointe des brisans. — Iles Necker. — Arrivée à Monterey.*

1786. AOÛT. LE séjour forcé que je venais de faire dans le Port des Français, m'avait contraint de changer le plan de ma navigation sur la côte d'Amérique : j'avais encore le temps de la prolonger, et d'en déterminer la direction; mais il m'était impossible de songer à aucune autre relâche, et moins encore à reconnaître chaque baie : toutes mes combinaisons devaient être subordonnées à la nécessité absolue d'arriver à Manille à la fin de janvier, et à la Chine dans le courant de février, afin de pouvoir employer l'été suivant à la reconnaissance des côtes de Tartarie, du Japon, du Kamtschatka et jusqu'aux îles Aleutiennes. Je voyais avec douleur qu'un plan

si vaste ne laissait que le temps d'apercevoir les objets, et jamais celui d'éclaircir aucun doute; mais obligé de naviguer dans des mers à mousson, il fallait, ou perdre une année, ou arriver à Monterey du 10 au 15 septembre, n'y passer que six à sept jours pour compléter l'eau et le bois que nous aurions consommés, et traverser ensuite, le plus promptement possible, le grand océan sur un espace de plus de 120^{d} de longitude, ou près de deux mille quatre cents lieues marines, parce qu'entre les tropiques, les degrés diffèrent peu de ceux du grand cercle. J'avais la crainte la plus fondée de n'avoir pas le temps de visiter, ainsi qu'il m'était ordonné, les îles Carolines, et celles au Nord des îles Marianes. L'exploration des Carolines devait dépendre du plus ou moins de bonheur de notre traversée, et nous devions la supposer très-longue, vu la mauvaise marche de nos bâtimens; d'ailleurs la position géographique de ces îles, qui sont beaucoup à l'Ouest ou sous le vent, ne me permettait que bien difficilement de les comprendre dans les projets ultérieurs de ma navigation au Sud de la ligne. 1786. AOÛT.

Ces différentes considérations me déterminèrent à donner à M. DE LANGLE de nouveaux rendez-vous en cas de séparation; je lui avais assigné précédemment les ports de los Remedios et de Nootka : il fut convenu entre nous que nous ne relâcherions qu'à Monterey, et ce dernier port fut préféré, parce qu'étant le plus éloigné, nous aurions une plus grande quantité d'eau et de bois à y remplacer.

Nos malheurs, au Port des Français, avaient exigé

1786. Août. quelques changemens dans les états-majors; je donnai à M. Darbaud, garde de la marine extrêmement instruit, un ordre pour faire les fonctions d'enseigne, et je remis un brevet de lieutenant de frégate à M. Broudou, jeune volontaire qui, depuis mon départ de France, m'avait donné des preuves d'intelligence et de zèle.

Je proposai aux officiers et passagers de ne vendre nos pelleteries à la Chine qu'au profit des seuls matelots : ma proposition ayant été reçue avec transport et unanimement, je donnai un ordre à M. Dufresne pour être leur subrecargue; il remplit cette commission avec un zèle et une intelligence dont je ne puis trop faire l'éloge; il fut chargé en chef de la traite, de l'emballage, du triage et de la vente de ces différentes fourrures : et comme je suis certain qu'il n'y eut pas une seule peau de traitée en particulier, cet arrangement nous mit à même de connaître, avec la plus grande précision, leur prix en Chine, qui aurait pu varier par la concurrence des vendeurs; il fut en outre plus avantageux aux matelots, et ils furent convaincus que leurs intérêts et leur santé n'avaient jamais cessé d'être l'objet principal de notre attention.

Les commencemens de notre nouvelle navigation ne furent pas heureux, et ils ne répondirent point à mon impatience. Nous ne fîmes que six lieues dans les premières quarante-huit heures; les petites fraîcheurs, pendant ces deux jours, varièrent du Nord au Sud par l'Est : le temps fut couvert et brumeux; nous étions toujours à trois ou quatre

quatre lieues, et en vue des terres basses, mais nous n'apercevions les hautes montagnes que par intervalles : c'était assez pour lier nos relèvemens, et pour déterminer avec précision le gisement de la côte, dont nous avions soin d'assujettir les points les plus remarquables à de bonnes déterminations de latitude et de longitude. J'aurais bien désiré que les vents m'eussent permis d'explorer rapidement cette côte jusqu'au cap Edgecumbe ou Enganno, parce qu'elle avait déjà été vue par le capitaine Cook, qui, à la vérité, en avait passé à une grande distance; mais ses observations étaient si exactes, qu'il ne pouvait avoir commis que d'infiniment petites erreurs, et je sentais qu'aussi pressé que ce célèbre navigateur, je ne pouvais pas, plus que lui, soigner les détails qui auraient dû être l'objet d'une expédition particulière, et à laquelle il eût fallu employer plusieurs saisons. J'avais la plus vive impatience d'arriver au 55^{d}, et d'avoir un peu de temps à donner à cette reconnaissance jusqu'à Nootka, dont un coup de vent avait éloigné le capitaine Cook de cinquante ou soixante lieues. C'est dans cette partie de l'Amérique que des Chinois ont dû aborder, suivant M. de Guignes; et c'est aussi par ces mêmes latitudes, que l'amiral Fuentes a trouvé l'embouchure de l'archipel Saint-Lazare. 1786. Août.

J'étais bien éloigné de croire aux conjectures de M. de Guignes, ni à la relation de l'amiral espagnol, dont je pense qu'on peut contester jusqu'à l'existence : mais frappé de l'observation que j'ai déjà faite, qu'on a retrouvé dans

1786. Août. ces derniers temps toutes les îles, toutes les contrées consignées dans les anciennes relations des Espagnols, quoique très-mal déterminées en latitude et en longitude, j'étais porté à croire que quelque ancien navigateur de cette nation laborieuse avait trouvé un enfoncement dont l'embouchure pouvait être dans cette partie de la côte, et que cette seule vérité avait servi de fondement au roman ridicule de Fuentes et de Bernarda. Je ne me proposais pas de pénétrer dans ce canal, si je le rencontrais; la saison était trop avancée; et je n'aurais pu sacrifier à cette recherche le plan entier de mon voyage, que dans l'espoir de pouvoir arriver dans la mer de l'Est, en traversant l'Amérique : mais certain, depuis le voyage de Hearn, que ce passage était une chimère [a], j'étais très-décidé à ne déterminer que la largeur de ce canal et son enfoncement jusqu'à vingt-cinq ou trente lieues, suivant le temps que j'aurais, laissant aux nations qui, comme les Espagnols, les Anglais et les Américains, ont des possessions sur le continent de l'Amérique, à faire une exploration plus exacte, et qui ne pouvait être d'aucun intérêt pour la grande navigation, seul objet de notre voyage.

La brume, la pluie et les calmes ne discontinuèrent pas
4. jusqu'au 4 à midi; nous observâmes 57^{d} $45'$ de latitude Nord à trois lieues de la terre, qu'on n'apercevait que confusément à cause de la brume; elle se dissipa heureusement

[a] La Pérouse, trop vrai pour soupçonner dans la relation du voyage de Hearn la publication d'une fausseté politique, énonce ici une opinion absolument contraire à la mienne. Je reviendrai sur cette question importante. *Voyez les notes, pages 2 et 134.* (N. D. R.)

à quatre heures, et nous reconnûmes parfaitement l'entrée de Cross-Sound, qui me parut former deux baies très-profondes, où il est vraisemblable que les vaisseaux trouveraient un bon mouillage. 1786. AOÛT.

C'est à Cross-Sound que se terminent les hautes montagnes couvertes de neige, dont les pics ont de treize à quatorze cents toises d'élévation. Les terres qui bordent la mer au Sud-Est de Cross-Sound, quoique encore élevées de huit ou neuf cents toises, sont couvertes d'arbres jusqu'au sommet; et la chaîne de montagnes primitives me parut s'enfoncer beaucoup dans l'intérieur de l'Amérique. Au coucher du soleil, je relevai la pointe de l'Ouest de Cross-Sound au Nord 25^{d} Ouest, à environ cinq lieues; le mont Beau-temps me restait alors au Nord 50^{d} Ouest, et le mont Crillon au Nord 45^{d} Ouest. Cette montagne, presque aussi élevée que le mont Beau-temps, est au Nord de Cross-Sound, comme le mont Beau-temps est au Nord de la baie des Français; elles servent de reconnaissance au port qu'elles avoisinent: il serait aisé de prendre l'une pour l'autre en venant du Sud, si leur latitude ne différait pas de 15′; d'ailleurs, de tous les points, le mont Beau-temps paraît accompagné de deux montagnes moins élevées, et le mont Crillon, plus isolé, a sa pointe inclinée vers le Sud. Je continuai à prolonger la côte à trois lieues de distance, les montagnes toujours fort embrumées; nous n'apercevions que par intervalle les terres basses, et nous tâchions d'en reconnaître les sommets, afin de ne pas perdre le fil de nos relèvemens.

1786. Août. 5. Nous faisions très-peu de chemin; la route de vingt-quatre heures ne fut que de dix lieues; je relevai à la pointe du jour, au Nord 29^{d} Ouest, un cap qui est au Sud de l'entrée de Cross-Sound ; je l'appelai *cap Cross* [b]. Nous avions, par le travers, une infinité de petites îles basses, très-boisées; les hautes collines paraissaient sur le second plan, et nous n'apercevions plus les montagnes couvertes de neige. J'approchai les petites îles, jusqu'à voir de dessus le pont les brisans de la côte, et je reconnus entr'elles plusieurs passages qui devaient former de bonnes rades : c'est à cette partie de l'Amérique que le capitaine Cook a donné le nom de *baie des Iles*. L'entrée du port de los Remedios nous restait, au coucher du soleil, à l'Est 2^{d} Sud, celle de la baie Guadeloupe à l'Est 21^{d} Sud, et le cap Enganno aussi à l'Est 33^{d} Sud; mais toutes ces pointes, tous ces caps étaient mal prononcés, à cause de la brume qui en couvrait les sommets.

Depuis Cross-Sound jusqu'au cap Enganno, sur une étendue de côte de vingt-cinq lieues, je suis convaincu qu'on trouverait vingt ports différens, et que trois mois suffiraient à peine pour développer ce labyrinthe. Je me suis borné, suivant le plan que je m'étais fait en partant du Port des Français, à déterminer bien précisément le commencement et la fin de ces îles, ainsi que leur direction le long de la côte, avec l'entrée des principales baies.

[b] Cook l'a également appelé *cap Cross;* mais il en fixe la latitude à 57^{d} 57′. Cette différence doit provenir de la configuration de la côte, qui, dans cette partie, présente plusieurs caps; et Cook aura certainement déterminé la position de celui qu'on voit sur la carte être le plus au Sud. (N. D. R.)

Le 6, le temps s'éclaircit un peu; nous pûmes observer la hauteur du soleil, et comparer l'heure vraie à celle de nos horloges marines. Notre latitude était 57d 18′ 40″, et notre longitude, déduite de la nouvelle marche de nos horloges marines, observée sur l'île du Cénotaphe, 138d 49′ 30″. J'ai déjà fait connaître la perfection des horloges marines de M. Berthoud; leur retardement sur le moyen mouvement journalier du soleil est si peu de chose, et si uniforme, qu'on doit croire que cet artiste a atteint le degré de perfection dont elles sont susceptibles. 1786. Août. 6.

La journée du 6 fut assez claire, et nos relèvemens ne nous laissèrent rien à désirer; à sept heures du soir, nous apercevions encore le mont Crillon au Nord 66d Ouest, le mont Saint-Hyacinte au Nord 78d Est, et le cap Enganno [c] à l'Est 10d Sud : ce dernier est une terre basse couverte d'arbres, qui s'avance beaucoup dans la mer, et sur laquelle repose le mont Saint-Hyacinte, dont la forme est un cône tronqué, arrondi au sommet; son élévation doit être au moins de deux cents toises.

Le 7 au matin, nous apercevions le côté du cap Enganno, opposé à celui que nous avions prolongé la veille. Le mont Saint-Hyacinte était parfaitement prononcé, et nous découvrions, à l'Est de ce mont, une large baie dont un brouillard nous cachait la profondeur; mais elle est si ouverte aux vents de Sud et de Sud-Est, qui sont les plus dangereux, que 7.

[c] Le mont Saint-Hyacinte et le cap Enganno des Espagnols, sont le mont Edjecumbe et le cap Edjecumbe de Cook. (N. D. R.)

1786. Août. les navigateurs doivent craindre d'y mouiller [d]. Les terres sont couvertes d'arbres, et de la même élévation que celles au Sud de Cross-Sound; un peu de neige en couvre les sommets, et ils sont si pointus et si multipliés, qu'il suffit d'un petit déplacement pour en changer l'aspect : ces sommets sont à quelques lieues dans l'intérieur, et paraissent en troisième plan; des collines leur sont adossées, et celles-ci sont liées à une terre basse et ondulée qui se termine à la mer. Des îles comme celles dont j'ai déjà parlé, sont en avant de cette côte ondulée : nous n'avons placé que les plus remarquables; les autres sont jetées au hasard, afin d'indiquer qu'elles sont très-nombreuses : ainsi, au Nord et au Sud du cap Enganno, sur un espace de dix lieues, la côte est bordée d'îles. Nous les eûmes toutes doublées à dix heures du matin; les collines paraissaient à nu, et nous pûmes en saisir les contours. A six heures du soir, nous relevâmes au Nord-Est un cap qui avançait beaucoup à l'Ouest, et formait, avec le cap Enganno, la pointe du Sud-Est du grand enfoncement, dont le tiers, comme je l'ai déjà dit, est rempli de petites îles. Depuis la fin de ces îles jusqu'au nouveau cap, nous vîmes deux larges baies [e] qui paraissaient d'une très-grande

[d] DIXON y jeta l'ancre pour y traiter des pelleteries; il lui imposa le nom d'*entrée de Norfolk :* sa latitude Nord est de $57^{d}\ 3'$; et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, de $138^{d}\ 16'$.

Il mouilla par huit brasses, fond de sable, à $\frac{1}{4}$ de mille du rivage. COOK aperçut l'ouverture de cette entrée le 2 mai 1778, mais il n'y mouilla pas. (N. D. R.)

[e] Ces deux baies que LA PÉROUSE a nommées *port Necker* et *port Guibert*, sont si rapprochées, qu'on ne peut savoir dans laquelle a relâché DIXON; mais

profondeur; je donnai à ce dernier cap le nom de *cap Tschirikow*, en l'honneur du célèbre navigateur russe, qui, en 1741, aborda dans cette même partie de l'Amérique. Derrière ce cap, on trouve, à l'Est, une large et profonde baie, que je nommai aussi *baie Tschirikow*. A sept heures du soir, j'eus connaissance d'un groupe de cinq îlots [f], séparés du continent par un canal de quatre ou cinq lieues, et dont ni le capitaine COOK, ni le pilote MAURELLE n'ont fait mention : j'appelai ce groupe *îles de la Croyère*, du nom du géographe français DE LISLE DE LA CROYÈRE qui s'était embarqué avec le capitaine TSCHIRIKOW, et qui mourut pendant cette campagne. Comme la nuit s'approchait, je dirigeai ma route pour en passer au large. La brise de l'Ouest continua à nous être favorable pendant toute la journée

1786. AOÛT.

ce navigateur ayant parcouru la côte à droite et à gauche de son mouillage, qu'il a appelé *port Banks*, n'a trouvé que des baies beaucoup plus petites que celle où il était, et entièrement inhabitées.

La latitude du port Banks est de..... 56d 35'.
Et sa longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, est de..... 137. 20.
(N. D. R.)

[f] DIXON a marqué ces cinq îlots sur sa carte, sous le nom d'*Iles brumeuses*.

Détermination de LA PÉROUSE.

Latitude Nord..... 55d 50'.
Longitude occidentale..... 137. 11.

Détermination de DIXON.

Latitude Nord..... 55d 50'. 0".
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris.. 137. 0. 45.

Je crois être dispensé d'entrer dans aucun détail pour prouver que les déterminations de LA PÉROUSE doivent, à tous égards, avoir la préférence. (N. D. R.)

1786. Août. 8. du 8; nous observâmes 55^{d} 39′ 31″ de latitude Nord, et 137^{d} 5′ 23″ de longitude occidentale, suivant nos horloges marines. Nous apercevions plusieurs grandes ouvertures entre des îles considérables qui se montraient à nous sur plusieurs plans; et le continent était dans un si grand éloignement, que nous ne le voyions plus. Ce nouvel archipel, très-différent du premier, commence à quatre lieues au Sud-Est du cap Tschirikow, et se prolonge vraisemblablement jusqu'au cap Hector : les courans étaient très-forts aux environs de ces îles, et leur influence s'étendait jusqu'à nous, qui en étions éloignés de trois lieues. Le port Bucarelli du pilote espagnol Maurelle est dans cette partie *(Atlas, n.° 26)* : je n'ai rien conçu à sa carte, ni au discours qui devait l'éclaircir; mais ses volcans et son port Bucarelli sont dans des îles éloignées peut-être de quarante lieues du continent. J'avoue que je serais peu surpris que depuis Cross-Sound nous n'eussions côtoyé que des îles [g]; car l'aspect de la terre a été très-différent de celui plus au Nord, et j'ai vu la haute chaîne du mont Crillon se perdre dans l'Est.

9. Le 9, à sept heures du matin, continuant à prolonger

g Dixon a la même opinion, et je la crois fondée sur toutes les probabilités. , ... « De sorte que nous étions tout-à-fait par le travers de l'île, au Nord » et à l'Ouest. Dans cette position, nous voyions la terre élevée au Nord-Ouest, » à près de trente lieues de distance; et c'était évidemment la même que nous » avions vue le premier juillet. C'est une preuve que la terre que nous avons » ralliée pendant près d'un mois, n'était qu'un groupe d'îles ». *Voyage de Dixon, page 308 de la Traduction française.* (N. D. R.)

la

la terre à trois lieues, j'ai eu connaissance des îles S. Carlos : la plus considérable court Sud-Est et Nord-Ouest, et peut avoir deux lieues de circonférence; une longue chaîne la lie à d'autres petits îlots très-bas, qui s'avancent beaucoup dans le canal. Je suis persuadé cependant qu'il reste un passage assez large[h]; mais je n'en étais pas assez certain pour l'essayer, d'autant qu'il fallait y aller vent arrière; et si mes conjectures sur ce passage n'eussent pas été fondées, il m'eût été très-difficile de doubler au large les îles S. Carlos, et j'aurais perdu un temps très-précieux. Je rangeai à une demi-lieue celle qui était le plus en dehors; et comme, à midi, j'en étais à cette distance, Est et Ouest de la pointe du Sud-Est, nous déterminâmes sa position, avec la plus grande précision, à 54^{d} 48′ de latitude Nord, et 136^{d} 19′ de longitude occidentale. 1786. AOÛT.

La brise était forte de l'Ouest-Nord-Ouest; le temps devenait brumeux : je forçai de voiles vers la terre, qui s'enveloppait de brume à mesure que nous en approchions. A sept heures et demie du soir, nous n'étions guère qu'à une lieue de la côte, et je l'apercevais à peine, quoique j'en visse les brisans de dessus le pont : je relevai un gros cap à l'Est-Nord-Est du compas; on n'apercevait rien au-delà; il nous était impossible de juger la direction de cette terre; je pris le parti de virer de bord, et d'attendre un temps plus clair. La brume ne se dissipa qu'un moment.

[h] Ce passage paraît exister; DIXON l'a vu de même, et il s'en est servi pour tracer, en partie au hasard, le détroit auquel il a donné son nom. (N. D. R.)

1786. Août. 10. Le 10 août, vers midi, nous observâmes 54^{d} 20′ de latitude Nord, et 135^{d} 20′ 45″ de longitude occidentale, suivant nos horloges marines. J'avais reviré sur la terre à quatre heures du matin, et je l'aperçus dans cet éclairci à une lieue et demie au Sud-Est; elle ressemblait à une île; mais l'éclairci fut si court et si peu étendu, qu'il fut impossible de rien distinguer. Nous ne soupçonnions pas de terre dans cette aire de vent, ce qui augmenta notre incertitude sur la direction de la côte. Nous avions traversé pendant la nuit les courans les plus rapides que j'eusse jamais rencontrés en pleine mer : mais comme, d'après nos observations, il n'y eut point de différence dans notre route estimée, il est probable que les courans étaient formés par la marée, et qu'ils s'étaient compensés.

Le temps devint très-mauvais pendant la nuit du 10 au 11; la brume s'épaissit; il venta grand frais : je fis prendre la bordée du large. Au jour, nous revirâmes vers la côte; nous l'approchâmes de si près que, quoiqu'elle fût embrumée, je reconnus à une heure après midi la même pointe de la veille, qui s'étendait du Nord-Nord-Est au Sud-Est un quart Sud, ce qui lie presque tous nos relèvemens, laissant cependant une ouverture de huit à neuf lieues, où nous n'aperçûmes pas de terre : je ne sais si la brume nous la cacha, ou s'il y a quelque profonde baie ou autres ouvertures dans cette partie; ce que je présume, à cause de la violence des courans dont j'ai déjà parlé. Si le temps eût été plus clair, nous n'aurions laissé aucun doute sur cela, car

nous approchâmes à moins d'une lieue de la côte, dont on apercevait distinctement les brisans : elle court beaucoup plus au Sud-Est que je ne le pensais d'après la carte du pilote espagnol, qui ne mérite aucune confiance. Nous avions observé à midi 54^{d} $9'$ $26''$ de latitude Nord; je continuai à prolonger la côte à une lieue de distance, jusqu'à quatre heures du soir : alors la brume s'épaissit si fort, que nous n'aperçûmes plus l'Astrolabe, dont nous étions à portée de la voix; je pris la bordée du large. Il n'y eut point d'éclairci dans la journée du 12, et je m'éloignai de terre de dix lieues, à cause de l'incertitude où j'étais de sa direction. Le 13 et le 14, le temps fut brumeux et presque calme; je profitai des petites brises pour rallier la côte, dont nous étions encore éloignés de cinq lieues à six heures du soir. 1786. Août. 12. 13. 14.

Depuis les îles S. Carlos, nous ne trouvions plus fond, même à une lieue de terre, avec une sonde de cent vingt brasses.

Le 15 au matin, le temps s'éclaircit; nous rapprochâmes la côte à deux lieues; elle était, en quelques endroits, bordée de brisans qui s'étendaient considérablement au large; les vents soufflaient de la partie de l'Est, et nous relevions dans cette aire de vent une grande baie; l'horizon était très-étendu, quoique le ciel fût couvert : nous apercevions dix-huit à vingt lieues de côte de chaque côté; elle se prolongeait du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Est, et paraissait courir, Sud-Sud-Est et Nord-Nord-Ouest, beaucoup plus Sud que je ne pensais. 15.

1786. Août. 16. 17. 18. A huit heures du matin, je fus obligé de prendre le large, à cause d'une brume épaisse dont nous fûmes enveloppés, et qui dura jusqu'au 16 à dix heures; nous aperçûmes alors la terre très-confusément dans le Nord-Est : la brume me fit bientôt reprendre le large. Toute la journée du 17 fut calme; le brouillard se dissipa enfin, et je vis la côte à huit lieues. Ce défaut de vent ne me permit pas de l'approcher; mais nous fîmes d'excellentes observations de distances de la lune au soleil; c'était la première fois, depuis notre sortie du Port des Français. Notre latitude Nord était $53^{d}\ 12'\ 40''$; notre longitude, suivant nos horloges marines, $136^{d}\ 52'\ 57''$: le résultat moyen de nos distances donnait $137^{d}\ 27'\ 58''$, ou $35'\ 1''$ plus à l'Ouest, et celui de l'Astrolabe 15 minutes de moins. La brise de l'Ouest-Nord-Ouest ayant fraîchi, le temps étant resté clair, j'approchai la terre, et le 18 à midi, je n'en étais qu'à une lieue et demie; je la prolongeai à cette distance, et j'eus connaissance d'une baie si profonde, que je n'apercevais pas les terres qui la terminaient : je lui donnai le nom de *baie de la Touche;* elle est située par $52^{d}\ 39'$ de latitude Nord, et $134^{d}\ 49'$ de longitude occidentale; je ne doute pas qu'elle n'offre un très-bon mouillage.

Une lieue et demie plus à l'Est, nous vîmes un enfoncement dans lequel il serait possible de trouver également un abri pour les vaisseaux; mais ce lieu me parut très-inférieur à la baie de la Touche. Depuis le 55.e jusqu'au 53.e degré, la mer fut couverte de l'espèce de plongeon nommé par

BUFFON *macareux du Kamtschatka :* il est noir; son bec et ses pattes sont rouges, et il a sur la tête deux raies blanches qui s'élèvent en huppes, comme celles du catakoua. Nous en aperçûmes quelques-uns au Sud; mais ils étaient rares, et on voyait que c'étaient en quelque sorte des voyageurs. Ces oiseaux ne s'éloignent jamais de terre de plus de cinq à six lieues; et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être à peu près certains qu'ils n'en sont qu'à cette distance : nous en tuâmes deux qui furent empaillés. Cet oiseau n'est connu que par le voyage de BÉHRING [i]. 1786. AOÛT.

Le 19 au soir, nous eûmes connaissance d'un cap qui paraissait terminer la côte d'Amérique : l'horizon était très-clair, et nous n'apercevions au-delà que quatre ou cinq petits îlots auxquels je donnai le nom d'*îlots Kerouart*, et j'appelai la pointe *cap Hector* [k]. Nous restâmes en calme plat toute la nuit, à trois ou quatre lieues de la terre, qu'une petite brise du Nord-Ouest me permit d'approcher à la pointe du jour : il me fut alors prouvé que la côte que je 19. 20.

[i] Le capitaine COOK l'a aussi rencontré sur la côte d'Alaska. (N. D. R.)

[k] C'est le cap Saint-James de DIXON.

Cap Hector de LA PÉROUSE.

Latitude Nord.....	51d	57′	20″
Longitude occidentale.....	133.	37.	

Cap Saint-James de DIXON.

Latitude Nord.....	51d	46′	
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris.....	132.	20.	(N. D. R.)

1786. Août. suivais depuis deux cents lieues, finissait ici, et formait vraisemblablement l'ouverture d'un golfe ou d'un canal fort large, puisque je n'apercevais point de terre dans l'Est, quoique le temps fût très-clair; je dirigeai ma route au Nord, afin de découvrir le revers des terres que je venais de prolonger à l'Est. Je rangeai à une lieue les îlots Kerouart et le cap Hector, et je traversai des courans très-forts; ils m'obligèrent même d'arriver, et de m'éloigner de la côte. Le cap Hector, qui forme l'entrée de ce nouveau canal, me parut un point très-intéressant à déterminer : sa latitude Nord est par 51^{d} $57'$ $20''$; et sa longitude occidentale, suivant nos horloges marines, 133^{d} $37'$. La nuit ne me permit pas d'avancer davantage vers le Nord, et je me tins bord sur bord. Au jour, je repris ma route de la veille; le temps était très-clair : je vis le revers de la baie de la Touche, auquel je donnai le nom de *cap Buache,* et plus de vingt lieues de la côte orientale que j'avais prolongée les jours précédens. Me rappelant alors la forme de la terre depuis Cross-Sound, je fus assez porté à croire que cet enfoncement ressemblait à la mer de Californie, et s'étendait jusque par 57^{d} de latitude Nord. Ni la saison, ni mes projets ultérieurs ne me permettaient de m'en assurer; mais je voulus au moins déterminer avec précision la largeur Est et Ouest de ce canal ou golfe, comme on voudra l'appeler, et je dirigeai ma route
21. au Nord-Est. J'observai, le 21 à midi, 52^{d} $1'$ de latitude Nord, et 133^{d} $7'$ $31''$ de longitude occidentale : le cap Hector me restait à dix ou douze lieues au Sud-Ouest, et la sonde

ne rapportait pas de fond. Les vents passèrent bientôt au Sud-Est; une brume épaisse succéda à ce ciel pur qui nous avait permis, le matin, de découvrir des terres à dix-huit ou vingt lieues; il venta grand frais : la prudence ne me permit plus de continuer ma route au Nord-Nord-Est; je tins le vent, et je courus des bords pendant la nuit, tous les ris pris dans les huniers. Au jour, le vent ayant molli, quoique l'horizon fût aussi embrumé, je repris la bordée de terre, et je l'aperçus à midi à travers le brouillard. Ma latitude estimée était alors 52^d 22'; la côte s'étendait du Nord un quart Nord-Est, à l'Est un quart Nord-Est : la sonde rapporta cent brasses, fond de roche. Après un éclairci de courte durée, le ciel se rembruma; le temps avait mauvaise apparence : je repris la bordée du large; mais j'avais heureusement fait de très-bons relèvemens, et je m'étais assuré de la largeur de ce canal ou golfe, de l'Est à l'Ouest; elle était d'environ trente lieues comprises entre le cap Hector et le *cap Fleurieu*[1], du nom que j'avais donné à l'île la plus Sud-Est du nouveau groupe que je venais de découvrir sur la côte orientale de ce canal; et c'est derrière ce groupe d'îles, que j'avais

1786. AOÛT.

[1] DIXON l'a appelé *cap Cos*.

Cap Fleurieu de LA PÉROUSE.

Latitude Nord	51^d	45'
Longitude occidentale	131.	15.

Cap Cos de DIXON.

Latitude Nord	51^d	30'
Longitude occidentale, réduite au méridien de Paris	130.	32.

(N. D. R.)

1786. Août. aperçu le continent dont les montagnes primitives, sans arbres et couvertes de neige, se montraient sur plusieurs plans, ayant des pics qui paraissaient situés à plus de trente lieues dans l'intérieur des terres. Nous n'avions vu comparativement que des collines depuis Cross-Sound, et mes conjectures sur un enfoncement de six ou sept degrés au Nord en devinrent plus fortes. La saison ne me permettait pas d'éclaircir davantage cette opinion; nous étions déjà à la fin d'août; les brumes étaient presque continuelles; les jours commençaient aussi à devenir courts; mais, bien plus que tous ces motifs, la crainte de manquer la mousson de la Chine, me fit abandonner cette recherche, à laquelle il aurait fallu sacrifier au moins six semaines, à cause des précautions nécessaires dans ces sortes de navigations, qui ne peuvent être entreprises que pendant les plus longs et les plus beaux jours de l'année. Une saison entière suffirait à peine pour un pareil travail, qui doit être l'objet d'une mission particulière : la nôtre, infiniment plus étendue, était remplie par la détermination exacte de la largeur de ce canal, dont nous parcourûmes la profondeur à environ trente lieues au Nord : nous assignâmes aussi aux caps qui forment les deux extrémités de son entrée, des latitudes et des longitudes qui méritent la même confiance que celles des caps les plus remarquables des côtes d'Europe. Je voyais avec douleur que depuis vingt-trois jours que nous étions partis de la baie des Français, nous avions fait bien peu de chemin, et je n'avais pas un instant à perdre jusqu'à Monterey.

Monterey. Le lecteur s'apercevra aisément que, pendant tout le cours de cette campagne, mon imagination a toujours été contrainte de se porter à deux ou trois mille lieues de mon vaisseau, parce que mes routes étaient assujetties ou aux moussons, ou aux saisons, dans tous les lieux des deux hémisphères que j'avais à parcourir, devant y naviguer dans des latitudes élevées, et traverser, entre la nouvelle Hollande et la nouvelle Guinée, des détroits vraisemblablement assujettis aux mêmes moussons que ceux des Moluques, ou des autres îles de cette mer. 1786. Août.

La brume fut très-épaisse pendant la nuit; je fis route au Sud-Sud-Ouest; il y eut un très-bel éclairci au jour : il dura peu; mais, à onze heures, le ciel devint pur; nous relevâmes le cap Fleurieu au Nord-Est un quart Nord, et nous fîmes d'excellentes observations. Notre latitude Nord était $51^{d}\ 47'\ 54''$, et la longitude occidentale par nos horloges marines $132^{d}\ 0'\ 50''$. Nous restâmes en calme toute la journée; les vents passèrent au Nord-Ouest, après le coucher du soleil, avec un horizon très-brumeux : j'avais relevé auparavant le cap Fleurieu au Nord un quart Nord-Est; sa latitude et sa longitude, déterminées par M. Dagelet, sont de $51^{d}\ 45'$, et de $131^{d}\ 0'\ 15''$. 23.

J'ai déjà dit que ce cap forme la pointe d'une île fort élevée, derrière laquelle je n'apercevais plus alors le continent, qui m'était caché par la brume; elle devint encore plus épaisse pendant la nuit, et je perdis souvent de vue l'Astrolabe, dont j'entendais cependant la cloche.

1786. Août. 24. Au jour, le ciel devint beau : le cap Fleurieu me restait à dix-huit lieues dans le Nord-Ouest, 18^{d} Ouest; le continent s'étendait jusqu'à l'Est; l'horizon, quoique terne, permettait de l'apercevoir à vingt lieues. Je fis route à l'Est pour m'en approcher; mais bientôt la côte se rembruma, et il y eut, dans le Sud-Sud-Est, un éclairci qui me fit découvrir un cap dans cette aire de vent.

Je changeai de route afin de ne pas m'enfoncer, en courant à l'Est vent arrière, dans un golfe dont j'aurais eu beaucoup de peine à sortir; je reconnus bientôt que cette terre du Sud-Sud-Est sur laquelle je gouvernais, était formée de plusieurs groupes d'îles qui s'étendaient du continent aux îles du large, et sur lesquelles je n'aperçus pas un buisson; j'en passai à un tiers de lieue : on y voyait de l'herbe et du bois flotté sur la côte; la latitude et la longitude de l'île le plus à l'Ouest, sont 50^{d} 56′ et 130^{d} 38′; je nommai ces différens groupes, *îles Sartine* [m]. Il est vraisemblable qu'on trouverait entr'elles un passage; mais il ne serait pas prudent de s'y engager sans précaution. Après les avoir doublées, je portai vers le continent le cap à l'Est-Sud-Est; il s'étendait du Nord-Nord-Est au Sud-Est un quart Est : l'horizon était un peu brumeux, quoiqu'assez étendu. Nous ne pouvions distinguer les sommets des montagnes; mais nous apercevions parfaitement les terres basses.

[m] Iles de Berreford de DIXON, dont il fixe la latitude Nord à..... 50^{d} 52′
Et la longitude occidentale, réduite au méridien de Paris, à..... 132. 3. (N. D. R.)

Je restai bord sur bord toute la nuit, afin de ne pas dépasser la pointe boisée du capitaine Cook, que ce navigateur a déterminée; ce qui formait une continuation de côte depuis le mont Saint-Elie jusqu'à Nootka, et en me procurant l'avantage de comparer nos longitudes aux siennes, anéantissait tous les doutes qui auraient pu rester sur l'exactitude de nos déterminations. Au jour, je fis route sur la terre; je passai à une lieue et demie de la pointe boisée qui me restait, à midi, au Nord un quart Nord-Ouest, à environ trois lieues : sa latitude Nord précise est de 50^{d} 4′, et sa longitude occidentale de 130^{d} 25′. Le capitaine Cook, qui n'a pas autant que nous approché cette pointe, et ne l'a déterminée que d'après des relèvemens, la place sur sa carte par 50^{d} et 130^{d} 20′ réduits au méridien de Paris; c'est-à-dire 4′ plus au Sud, et 5′ plus à l'Est : mais notre détermination mérite plus de confiance, parce que nous étions beaucoup plus près de terre, et que notre estime sur la distance a été sujette à moins d'erreur. On doit remarquer ici la précision étonnante des nouvelles méthodes; elles achèveront, en moins d'un siècle, d'assigner à chaque point de la terre sa véritable position, et avanceront plus la géographie que tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous. 1786. Août.

Le 25, je continuai de courir à l'Est vers l'entrée de Nootka, dont j'aurais voulu avoir connaissance avant la nuit, quoique cette vue n'eût plus rien d'intéressant après la détermination précise de la pointe boisée. Une brume très-épaisse, qui s'éleva à cinq heures du soir, me cacha 25.

1786. Août. entièrement la terre, et je dirigeai ma route vers la pointe des brisans, quinze lieues au Sud de Nootka, afin de reconnaître la partie de côte comprise entre le cap Flattery et la pointe des brisans, que le capitaine Cook n'a pas été à portée d'explorer : cet espace est d'environ trente lieues.

26. Le 26, le temps resta fort embrumé ; les vents varièrent par grains du Nord-Est au Sud-Est; le baromètre descendit;

27. cependant, il n'y eut point de vent; nous restâmes en calme et sans gouverner jusqu'au 28. J'avais profité de quelques petites brises pour m'éloigner de la côte, dont je supposais la direction au Sud-Est; nous étions environnés de petits oiseaux de terre qui se reposaient sur nos manœuvres : nous en prîmes plusieurs dont les espèces sont si communes en Europe, qu'ils ne méritent pas une description. Enfin,

28. le 28 au soir, à cinq heures, il y eut un éclairci; nous reconnûmes et relevâmes la pointe des brisans de Cook, qui nous restait au Nord : la terre s'étendait ensuite jusqu'au Nord-Est; l'éclairci dura peu, mais nous fûmes à portée de faire de bons relèvemens.

29. Le temps ne fut pas plus clair le 29 août; mais le baromètre montait, et je fis route vers la terre, espérant qu'il y aurait éclairci avant la nuit : je sondai de demi-heure en demi-heure; nous passâmes de soixante-dix brasses, fond de sable, à un fond de cailloux roulés de quarante brasses; et nous retombâmes, après avoir fait une lieue, à soixante-quinze brasses, sable vaseux. Il était évident que nous avions passé sur un banc; et il n'est peut-être pas bien aisé

d'expliquer comment une montagne de cailloux roulés de cent cinquante pieds d'élévation, et d'une lieue d'étendue, se trouve sur un plateau de sable, à huit lieues au large : on sait que ces cailloux ne prennent une forme ronde que par l'effet des frottemens; et cet amoncèlement suppose, au fond de la mer, un courant comme celui d'une rivière. 1786. Août.

Enfin, comme je m'en étais flatté, il y eut un éclairci au coucher du soleil. Nous relevâmes la terre depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Nord-Ouest un quart Nord, et ces relèvemens se liaient parfaitement avec ceux de la veille. Nous avions observé à midi 48^{d} 37′ : notre longitude, suivant nos horloges, était 128^{d} 21′ 42″. La dernière pointe que nous avions vue au Sud-Est, ne pouvait être qu'à six ou sept lieues du cap Flattery, dont j'aurais beaucoup désiré avoir connaissance; mais la brume fut très-épaisse.

Le 30, la mer devint fort grosse; les vents varièrent du Sud au Sud-Ouest : je repris le large; et l'horizon ayant moins d'une demi-lieue de rayon, je dirigeai ma route parallèlement à la côte, afin d'arriver promptement au 47^{d}, dans l'intention d'en reconnaître le développement jusqu'au 45^{d}, attendu que cette partie forme une lacune sur la carte du capitaine Cook. 30. 31.

Le 1.er septembre, à midi, j'eus connaissance d'une pointe ou d'un cap qui me restait au Nord-Nord-Est, à environ dix lieues, précisément d'après nos relèvemens par 47^{d}. La terre s'étendait jusqu'à l'Est; je l'approchai jusqu'à trois ou quatre lieues; elle se dessinait mal; la brume en enveloppait Septembre. 1.er

1786. SEPTEMBRE. toutes les formes. Ma latitude Nord, observée à midi, était 46^{d} 36′ 21″, et la longitude occidentale par nos horloges marines, 127^{d} 2′ 5″; celle par les distances, 126^{d} 33′. Les courans sont, sur cette côte, d'une violence extraordinaire; nous étions dans des tourbillons qui ne nous permettaient pas de gouverner avec un vent à filer trois nœuds, et à une distance de cinq lieues de terre.

2. Je prolongeai la côte pendant la nuit, faisant peu de voile, et le cap au Sud. Au jour, je mis le cap à l'Est pour me rapprocher de la terre; nous restâmes en calme plat, à quatre lieues de la côte, ballottés par les courans qui nous faisaient virer de bord à chaque instant, et dans la crainte continuelle d'aborder l'ASTROLABE, qui n'était pas en meilleure position : nous avions heureusement un bon fond de vase pour mouiller, dans le cas où ces courans nous eussent jetés sur la côte; mais la mer était fort grosse, et nos cables auraient eu de la peine à résister au tangage. Le cap rond des Espagnols nous restait à l'Est 5^{d} Sud; la terre s'étendait ensuite jusqu'au Sud-Est; notre latitude Nord à midi était 45^{d} 55′; notre longitude occidentale, suivant nos horloges marines, 126^{d} 47′ 35″; et celle par les distances, 126^{d} 22′. Le temps nous avait enfin permis d'en prendre la veille; c'était la seconde fois depuis notre sortie du Port des Français; elles ne différaient de la longitude de nos horloges marines que de 25′ 35″. Cette journée de calme fut une des plus inquiétantes que nous eussions passées depuis notre départ de France; il n'y eut pas un souffle de vent pendant la

nuit : nous sondions de demi-heure en demi-heure, afin de mouiller malgré la grosse mer, si nous eussions été entraînés à terre; mais nous trouvâmes toujours quatre-vingts brasses, fond de vase. 1786. SEPTEMBRE.

Au jour, nous étions à la même distance de la terre que la veille; nous observâmes, comme le jour précédent, 45^d 55'. Nos relèvemens furent presque les mêmes; et entraînés par des courans qui s'étaient compensés, il semblait que nous eussions tourné pendant les vingt-quatre heures sur un pivot. 3.

Enfin, à trois heures, il s'éleva une petite brise du Nord-Nord-Ouest, à l'aide de laquelle nous pûmes gagner le large, et sortir de ces courans où nous étions engagés depuis deux jours; cette brise poussait devant elle un banc de brume dont nous fûmes enveloppés, et qui nous fit perdre la terre de vue. Il ne nous restait guère que cinq ou six lieues de côte à développer jusqu'au 45^d, point qui a été reconnu par le capitaine COOK : le temps était trop favorable et j'étais trop pressé, pour ne pas profiter de ce bon vent. Nous forçâmes de voiles, et je dirigeai ma route vers le Sud un quart Sud-Ouest, presque parallèlement à la côte qui court Nord et Sud. La nuit fut belle; au jour, nous aperçûmes la terre dans le Nord un quart Nord-Est; le ciel était pur dans cette partie de l'horizon, mais fort embrumé plus à l'Est : nous vîmes cependant la côte dans l'Est-Nord-Est, et jusqu'à l'Est-Sud-Est, mais pendant des instans seulement. A midi, notre latitude fut observée; elle était de 44^d 41'; nos horloges marines donnaient 126^d 4.

1786. SEPTEMBRE. 56′ 17″ de longitude occidentale : nous étions à environ huit lieues de la côte, que nous approchâmes en faisant prendre un peu l'Est à notre route. A six heures du soir, notre distance était de quatre lieues; la terre s'étendait du Nord-Est à l'Est-Sud-Est, et elle était très-embrumée. La nuit fut belle; je prolongeai la terre qu'on apercevait au clair de la lune : le brouillard nous la cacha au lever du
5 soleil, mais elle reparut à midi, dans un éclairci, depuis le Nord-Est jusqu'au Sud un quart Sud-Est : la sonde rapportait soixante-quinze brasses.

Notre latitude était 42^{d} 58′ 56″, et la longitude, par nos horloges, 127^{d} 5′ 20″. A deux heures, nous étions par le travers de neuf petites îles ou rochers éloignés d'environ une lieue du cap Blanc, qui restait au Nord-Est un quart Est. Je les nommai *îles Necker*. Je continuai à prolonger la terre, le cap au Sud-Sud-Est : à trois ou quatre lieues de distance, nous n'apercevions que le sommet des montagnes au-dessus des nuages; elles étaient couvertes d'arbres, et on n'y voyait point de neige. A la nuit, la terre s'étendait jusqu'au Sud-Est; mais nos vigies assuraient l'avoir vue jusqu'au Sud un quart Sud-Est. Incertain de la direction de cette côte, qui n'avait jamais été explorée, je
6. fis petites voiles au Sud-Sud-Ouest. Au jour, nous apercevions encore la terre, qui s'étendait du Nord au Nord un quart Nord-Est. Je fis gouverner au Sud-Est un quart Est pour m'en approcher; mais à sept heures du matin, un brouillard épais nous la fit perdre de vue. Nous trouvâmes

le

le ciel moins pur dans cette partie de l'Amérique, que dans les hautes latitudes, où les navigateurs jouissent, au moins par intervalles, de la vue de tout ce qui se trouve au-dessus de leur horizon : la terre ne s'y montra pas une seule fois avec toutes ses formes. Le 7, le brouillard fut encore plus épais que le jour précédent; il s'éclaircit cependant vers midi, et nous vîmes des sommets de montagnes dans l'Est, à une assez grande distance. Comme notre route avait valu le Sud, il est évident que, depuis les 42^{d}, la côte commence à fuir dans l'Est. Notre latitude Nord fut observée à midi; elle était de 40^{d} 48′ 30″ : notre longitude occidentale, suivant les horloges, était de 126^{d} 59′ 45″. Je continuai à faire route pour approcher la terre dont je n'étais qu'à quatre lieues à l'entrée de la nuit. Nous aperçûmes alors un volcan sur la cime de la montagne qui nous restait à l'Est; la flamme en était très-vive; mais bientôt une brume épaisse vint nous dérober ce spectacle : il fallut encore s'éloigner de terre. Comme je craignais, en suivant une route parallèle à la côte, de rencontrer quelque île ou rocher un peu écarté du continent, je pris la bordée du large. La brume fut très-épaisse. Le 8, vers dix heures du matin, il y eut un éclairci; nous aperçûmes la cime des montagnes; mais une barrière impénétrable à notre vue, nous cacha constamment les terres basses. Le temps était devenu très-mauvais; il ventait grand frais, et le baromètre baissait considérablement : je continuai jusqu'à l'entrée de la nuit à courir au Sud-Est, route qui, en me faisant prolonger la

1786. SEPTEMBRE. 7. 8.

1786. SEPTEMBRE. côte, devait aussi m'en approcher; mais je l'avais perdue de vue depuis midi; et à l'entrée de la nuit, l'horizon était si gras, que j'aurais pu en être très-près sans la voir. Comme il y avait apparence d'un coup de vent, et que s'il était venu de l'Ouest, j'aurais été affalé, je pris le parti de courir au large sous la misaine et le grand hunier seulement. Il venta grand frais, beaucoup moins cependant que je ne l'avais

9. cru. Au jour, le temps fut couvert, mais le vent modéré; je fis gouverner à l'Est vers la terre. La brume me fit bientôt changer de route, et courir à peu près parallèlement à la côte, dont je supposais la direction Sud un quart Sud-Est:

10 et 11. le temps ne fut pas plus clair le 10 et le 11; le résultat des routes de ces deux jours, fut aussi le Sud un quart Sud-Est. Notre horizon ne s'étendit jamais à deux lieues, et très-souvent à moins d'une portée de fusil. Notre latitude fut cependant observée de $36^{d}\ 58'\ 43''$, et la longitude, par nos horloges, de $126^{d}\ 32'\ 5''$. Les courans, ou une fausse estime, nous avaient portés $30'$ au Sud; mais nous étions encore à $16'$ au Nord de Monterey. Je fis gouverner à l'Est directement sur la terre; quoique le temps fût brumeux, nous avions un horizon de deux lieues. Je restai bord sur

12. bord toute la nuit; le ciel fut aussi couvert le lendemain; je continuai cependant ma route sur la terre: à midi, notre longitude était $124^{d}\ 52'$; je n'apercevais point de terre; mais la brume nous enveloppa à quatre heures du soir, et je pris le parti de courir des bords, en attendant un temps plus clair. Nous devions être très-près de la côte; plusieurs

oiseaux de terre volaient autour de nos bâtimens, et nous prîmes un faucon de l'espèce des gerfauts. La brume continua toute la nuit; et le lendemain, à dix heures du matin, nous aperçûmes la terre très-embrumée et très-près de nous. Il était impossible de la reconnaître; j'en approchai à une lieue; je vis les brisans très-distinctement; la sonde rapporta vingt-cinq brasses : mais quoique je fusse certain d'être dans la baie de Monterey, il était impossible de reconnaître l'établissement espagnol par un temps aussi embrumé. A l'entrée de la nuit, je repris la bordée du large, et au jour je portai vers la terre, avec une brume épaisse qui ne se dissipa qu'à midi. Je suivis alors la côte de très-près, et à trois heures après midi, nous eûmes connaissance du fort de Monterey, et de deux bâtimens à trois mâts qui étaient dans la rade. Les vents contraires nous forcèrent de mouiller à deux lieues au large, par quarante-cinq brasses, fond de vase, et le lendemain nous laissâmes tomber l'ancre à deux encablures de terre par douze brasses. Le commandant de ces deux bâtimens, Don Estevan Martinez, nous envoya des pilotes pendant la nuit : il avait été informé par le vice-roi du Mexique, ainsi que par le gouverneur du présidio, de notre arrivée présumée dans cette baie.

1786. Septembre. 13. 14. 15.

Il est remarquable que, pendant cette longue traversée, au milieu des brumes les plus épaisses, l'Astrolabe navigua toujours à la portée de la voix de ma frégate, et ne s'en écarta que lorsque je lui donnai l'ordre de reconnaître l'entrée de Monterey.

1786. SEPTEMBRE. Avant de terminer ce chapitre, qui ne sera de quelque intérêt que pour les géographes et les navigateurs, je crois devoir exposer mon opinion sur le prétendu canal de Saint-Lazare de l'amiral DE FUENTES. Je suis convaincu que cet amiral n'a jamais existé [n], et qu'une navigation dans l'intérieur de l'Amérique, à travers les lacs et les rivières, et faite en aussi peu de temps, est si absurde, que sans l'esprit de système, qui est préjudiciable à toutes les sciences, des géographes d'une certaine réputation auraient rejeté une histoire dénuée de toute vraisemblance, et fabriquée en Angleterre, dans le temps où les partisans et les détracteurs du passage du Nord-Ouest soutenaient leur opinion avec autant d'enthousiasme qu'on pouvait en mettre, à cette même époque en France, aux questions de théologie cent fois plus ridicules encore. La relation de l'amiral DE FUENTES est donc comme ces fraudes pieuses que la saine raison a rejetées depuis avec tant de mépris, et qui ne peuvent soutenir le flambeau de la discussion : mais on peut presque regarder comme certain que, depuis Cross-Sound, ou du moins depuis le port de los Remedios jusqu'au cap Hector, tous les navigateurs n'ont côtoyé que des îles par 52[d], et qu'entre les îles et le continent, il existe un canal dont la largeur, Est et Ouest, peut être plus ou moins considérable; mais je ne crois pas qu'elle excède cinquante lieues, puisqu'elle est réduite à trente à son embouchure, entre le cap Fleurieu et le cap Hector. Ce canal doit être parsemé d'îles d'une navigation

[n] Voyez la note, *page 134*.

difficile, et je suis assuré qu'entre ces îles il y a plusieurs passages qui communiquent avec le grand Océan. Le port de los Remedios et le port Bucarelli des Espagnols, sont à une grande distance du continent; et si les prises de possession qui ne sont suivies d'aucun établissement, n'étaient pas des titres ridicules, ceux des Espagnols dans cette partie de l'Amérique pourraient être contestés; car il m'est démontré que le pilote MAURELLE n'a pas aperçu ce continent depuis 50^d jusqu'au 57^d 20′: j'ai d'ailleurs la certitude absolue qu'au Nord de Cross-Sound, au Port des Français, nous étions en Amérique, parce que la rivière de Bhéring, par 59^d 9′, est si considérable, qu'on n'en pourrait rencontrer de pareilles sur une terre qui ne serait pas d'une extrême profondeur. Je voulus la faire visiter par nos canots; mais ils ne purent vaincre les courans de l'entrée. Nos frégates mouillaient à son embouchure; l'eau était blanchâtre et douce à trois ou quatre lieues au large : ainsi il est vraisemblable que le canal, entre les îles et le continent, ne court pas plus Nord que le 57^d 30′. Je sais que les géographes peuvent tirer des lignes au Nord-Est, laisser le Port des Français et la rivière de Bhéring en Amérique, et prolonger leur canal au Nord et à l'Est jusqu'aux bornes de leur imagination : mais un pareil travail, dénué de faits, ne sera qu'une absurdité; et il est assez vraisemblable que, sur la côte de l'Amérique qui borne ce nouveau canal à l'Est, on trouvera l'embouchure de quelque rivière peut-être navigable, parce qu'on ne peut guère supposer que la pente du terrain les dirige toutes vers l'Est. La

1786. SEPTEMBRE.

1786. SEPTEMBRE. rivière de Bhéring ferait cependant exception à cette règle: les probabilités seraient même qu'il n'y aurait point de barre à l'embouchure de ces rivières supposées, parce que ce canal qui a peu de largeur, est abrité par les îles qui lui sont opposées à l'Ouest; et l'on sait que les barres sont formées par la réaction de la mer sur le courant des rivières °.

° Ce chapitre, si intéressant pour la grande navigation, laissera sans doute quelque chose à désirer aux marins, aux géographes, et sur-tout aux partisans du passage au Nord. Quoique du nombre de ces derniers, je ne puis me dispenser de faire observer que si LA PÉROUSE eût voulu reconnaître toutes les baies, toutes les grandes ouvertures que présentait cette immense étendue de côte parsemée d'îles, il eût été obligé d'abandonner tous les projets ultérieurs de sa campagne, et de manquer formellement à ses instructions.

Au dix-neuvième siècle appartiendra l'honneur d'avoir achevé la parfaite description des parties habitables du globe; l'importante question d'une communication des deux mers par le Nord de l'Amérique sera alors décidée. Réservons une place au nom immortel du navigateur entreprenant qui, profitant des progrès de l'astronomie, nous fera connaître cette communication.

Pour rapprocher cet instant, écartons toutes les incertitudes décourageantes, et ajoutons un mot à ce que nous avons déjà dit dans les notes, *pages 2, 134, 135 et 218.*

Le vaisseau *le Père éternel,* commandé par le capitaine DAVID MELGUER, Portugais, partit du Japon vers l'an 1660, et courut au Nord jusque vers le 84.e degré de latitude, d'où il prit sa route entre le Spitzberg et le Groënland, et passant par l'Ouest de l'Écosse et de l'Irlande, fit son retour à Porto en Portugal.

Le capitaine VANNOUT, Hollandais, prétend avoir passé dans la mer du Sud, par le détroit d'Hudson.

J'engage ceux qui s'occuperont de cette question, à lire le recueil d'observations sur la probabilité d'un passage Nord-Ouest, inséré dans les Voyages du capitaine J. MEARES. (N. D. R.)

CHAPITRE XI.

Description de la baie de Monterey. — Détails historiques sur les deux Californies et sur leurs missions. — Mœurs et Usages des Indiens convertis et des Indiens indépendans. — Grains, Fruits, Légumes de toute espèce. — Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Coquilles, &c. — Constitution militaire de ces deux Provinces. — Détails sur le Commerce, &c.

LA baie de Monterey *(Atlas, n.° 34)*, formée par la pointe du Nouvel-An au Nord, et par celle des Cyprès au Sud, a huit lieues d'ouverture dans cette direction, et à peu près six d'enfoncement dans l'Est, où les terres sont basses et sablonneuses; la mer y roule jusqu'au pied des dunes de sable dont la côte est bordée, avec un bruit que nous avons entendu de plus d'une lieue. Les terres du Nord et du Sud de cette baie sont élevées et couvertes d'arbres; les vaisseaux qui veulent y relâcher doivent suivre la côte du Sud; et, après avoir doublé la pointe des Pins qui s'avance au Nord, ils ont connaissance du présidio, et ils peuvent mouiller par dix brasses en dedans et un peu en terre de cette pointe qui les met à l'abri des vents du large. Les bâtimens espagnols qui se proposent de faire une longue relâche à Monterey, sont dans l'usage d'approcher la terre à une ou deux encablures, par six brasses; et ils s'amarrent

1786. SEPTEMBRE.

1786. SEPTEMBRE. à une ancre qu'ils enfoncent dans le sable du rivage : ils n'ont plus à craindre alors les vents de Sud qui sont quelquefois assez forts, mais qui n'exposent à aucun danger, puisqu'ils viennent de la côte. Nous trouvâmes fond dans toute la baie, et nous mouillâmes à quatre lieues de terre, par soixante brasses, fond de vase molle; mais la mer y est fort grosse, et on ne peut rester que quelques heures dans un pareil mouillage, en attendant le jour, ou un éclairci. La marée est haute aux nouvelles et pleines lunes à une heure et demie : elle y monte de sept pieds; et comme cette baie est très-ouverte, le courant y est presque insensible; je ne l'ai jamais vu filer un demi-nœud. On ne peut exprimer ni le nombre de baleines dont nous fûmes environnés, ni leur familiarité; elles soufflaient à chaque minute à demi-portée de pistolet de nos frégates, et occasionnaient dans l'air une très-grande puanteur. Nous ne connaissions pas cet effet des baleines; mais les habitans nous apprirent que l'eau qu'elles lançaient était imprégnée de cette mauvaise odeur, et qu'elle se répandait assez au loin : ce phénomène n'en eût vraisemblablement pas été un pour les pêcheurs du Groënland ou de Nantuket.

Des brumes presque éternelles enveloppent les côtes de la baie de Monterey, ce qui en rend l'approche assez difficile; sans cette circonstance, il y en aurait peu de plus faciles à aborder; aucune roche cachée sous l'eau ne s'étend à une encablure du rivage; et si la brume est trop épaisse, on a la ressource d'y mouiller, et d'y attendre un éclairci qui permette d'avoir bonne connaissance de l'établissement

espagnol,

espagnol, situé dans l'angle formé par la côte du Sud et de l'Est. 1786. SEPTEMBRE.

La mer était couverte de pélicans; il paraît que ces oiseaux ne s'éloignent jamais de plus de cinq ou six lieues de terre, et les navigateurs qui les rencontreront pendant la brume, doivent être certains qu'ils en sont tout au plus à cette distance. Nous en aperçûmes pour la première fois dans la baie de Monterey, et j'ai appris depuis qu'ils étaient très-communs sur toute la côte de la Californie : les Espagnols les appellent *alkatræ*.

Un lieutenant-colonel qui fait sa résidence à Monterey, est gouverneur des deux Californies : son gouvernement a plus de huit cents lieues de circonférence; mais ses vrais subordonnés sont deux cent quatre-vingt-deux soldats de cavalerie qui doivent former la garnison de cinq petits forts, et fournir des escouades de quatre ou cinq hommes à chacune des vingt-cinq missions ou paroisses établies dans l'ancienne et dans la nouvelle Californie. D'aussi petits moyens suffisent pour contenir environ cinquante mille Indiens errans [a] dans cette vaste partie de l'Amérique, parmi lesquels dix mille à peu près ont embrassé le christianisme. Ces Indiens sont généralement petits, faibles, et n'annoncent pas cet amour de l'indépendance et de la liberté qui caractérise les nations du Nord, dont ils n'ont ni les arts, ni l'industrie; leur couleur est très-approchante de

[a] Ils changent très-fréquemment de demeure, suivant la saison de la pêche ou de la chasse.

1786. SEPTEMBRE. celle des nègres dont les cheveux ne sont point laineux; ceux de ces peuples sont longs et très-forts; ils les coupent à quatre ou cinq pouces de la racine : plusieurs ont de la barbe; d'autres, suivant les pères missionnaires, n'en ont jamais eu, et c'est une question qui n'est pas même décidée dans le pays [b]. Le gouverneur, qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur de ces terres, et qui vit avec les sauvages depuis quinze ans, nous assura que ceux qu'on voyait sans barbe, l'avaient arrachée avec des coquilles bivalves qui leur servaient de pinces : le président des missions, qui réside dans la Californie depuis cette même époque, soutenait le contraire; il était difficile à des voyageurs de décider entre eux. Obligés de ne rapporter que ce que nous avons vu, nous sommes forcés de convenir que nous n'avons aperçu de la barbe qu'à la moitié des adultes; elle était chez quelques-uns très-fournie, et aurait figuré avec éclat en Turquie, ou dans les environs de Moscow [c].

Ces Indiens sont très-adroits à tirer de l'arc; ils tuèrent devant nous les oiseaux les plus petits : il est vrai que leur patience pour les approcher est inexprimable; ils se cachent et se glissent en quelque sorte auprès du gibier, et ne le tirent guère qu'à quinze pas.

[b] Nous avons dit notre opinion sur la barbe des Américains, dans le chapitre précédent; mais nous écrivons les chapitres à mesure que nous voyageons; et comme nous n'avons pas de système, lorsque nous apprenons des faits nouveaux, nous ne craignons pas de les rapporter.

[c] Le gouverneur avait beaucoup plus voyagé que le missionnaire, et son opinion aurait prévalu dans mon esprit, si j'eusse été obligé de prendre un parti.

Leur industrie contre la grosse bête est encore plus admirable. Nous vîmes un Indien ayant une tête de cerf attachée sur la sienne, marcher à quatre pattes, avoir l'air de brouter l'herbe, et jouer cette pantomime avec une telle vérité, que tous nos chasseurs l'auraient tiré à trente pas, s'ils n'eussent été prévenus. Ils approchent ainsi le troupeau de cerfs à la plus petite portée, et les tuent à coups de flèches. 1786. SEPTEMBRE.

Lorette est le seul présidio de l'ancienne Californie sur la côte de l'Est de cette presqu'île. La garnison est de cinquante-quatre cavaliers, qui fournissent de petits détachemens aux quinze missions suivantes, desservies par des pères Dominicains qui ont succédé aux Jésuites et aux Franciscains : ces derniers sont restés seuls possesseurs des dix missions de la nouvelle Californie. Les quinze missions du département de Lorette sont : Saint-Vincent, Saint-Dominique, le Rosaire, Saint-Fernand, Saint-François de Borgia, Sainte-Gertrude, Saint-Ignace, la Guadeloupe, Sainte-Rosalie, la Conception, Saint-Joseph, Saint-François-Xavier, Lorette, Saint-Joseph du cap Lucar et Tous-les-Saints. Environ quatre mille Indiens, convertis et rassemblés auprès des quinze paroisses dont je viens de donner les noms, sont le seul fruit du long apostolat des différens ordres religieux qui se sont succédés dans ce pénible ministère. On peut lire dans l'histoire de la Californie du père VÉNÉGAS, l'époque de l'établissement du fort Lorette, et des différentes missions qu'il protège. En comparant leur

1786. SEPTEMBRE. état passé avec celui de cette année, on s'apercevra que les progrès temporels et spirituels de ces missions sont bien lents; il n'y a encore qu'une seule peuplade espagnole : il est vrai que le pays est mal-sain; et la terre de la province de Soñora qui borde la mer Vermeille au levant, et la Californie au couchant, est bien plus attrayante pour des Espagnols; ils trouvent dans cette contrée un sol fertile et des mines abondantes, objets bien plus précieux à leurs yeux que la pêcherie des perles de la presqu'île, qui exige un certain nombre d'esclaves plongeurs qu'il est souvent très-difficile de se procurer. Mais la Californie septentrionale, malgré son grand éloignement de Mexico, me paraît réunir infiniment plus d'avantages; son premier établissement, qui est Saint-Diego, ne date que du 26 juillet 1769 : c'est le présidio le plus au Sud, comme Saint-François le plus au Nord; celui-ci fut bâti le 9 octobre 1776; le canal de Sainte-Barbe en septembre 1786, et enfin Monterey, aujourd'hui capitale et chef-lieu des deux Californies, le 3 juin 1770. La rade de ce présidio fut découverte en 1602 par SÉBASTIEN VISCAINO, commandant d'une petite escadre armée à Accapulco par ordre du vicomte DE MONTEREY, vice-roi du Mexique. Depuis cette époque, les galions, à leur retour de Manille, ont quelquefois relâché dans cette baie, pour s'y procurer quelques rafraîchissemens, après leurs longues traversées; mais ce n'est qu'en 1770 que les religieux franciscains y ont établi la première mission; ils en ont dix aujourd'hui, dans lesquelles on

compte cinq mille cent quarante-trois Indiens convertis. Les quatre colonnes suivantes indiqueront, avec le nom de la paroisse, l'époque de sa fondation, le présidio dont elle dépend, et le nombre d'Indiens baptisés. Je dois avertir ici que les Espagnols donnent généralement le nom de *présidio* à tous les forts, tant en Afrique qu'en Amérique, qui sont au milieu des pays infidèles ; ce qui suppose qu'il n'y a point d'habitans, mais seulement une garnison demeurant dans l'intérieur de la citadelle. 1786. SEPTEMBRE.

NOMS des PAROISSES.	NOMS DES PRÉSIDIOS dont ELLES DÉPENDENT.	ÉPOQUE de leur FONDATION.	NOMBRE DES INDIENS CONVERTIS.
Saint-Charles.....	Monterey.....	3 Juin 1770.....	711.
Saint-Antoine.....	*Idem*.....	14 Juillet 1771....	850.
Saint-Louis.....	*Idem*.....	1.er Septemb. 1772.	492.
Sainte-Claire.....	Saint-François....	18 Janvier 1777...	475.
Saint-François.....	*Idem*.....	9 Octobre 1776...	250.
Saint-Bonaventure...	Sainte-Barbe.....	3 Mai 1782.....	120.
Sainte-Barbe.....	*Idem*.....	3 Septembre 1786.	
Saint-Gabriel.....	*Idem*.....	8 Septembre 1771.	843.
Saint-Jean-Campistran.	Saint-Diego.....	1.er Novemb. 1776.	544.
Saint-Diego.....	*Idem*.....	26 Juillet 1769....	858.
			5143.

La piété espagnole avait entretenu jusqu'à présent, et à grands frais, ces missions et ces présidios, dans l'unique

1786. SEPTEMBRE. vue de convertir et de civiliser les Indiens de ces contrées; système bien plus digne d'éloge que celui de ces hommes avides qui semblaient n'être revêtus de l'autorité nationale, que pour commettre impunément les plus cruelles atrocités. Le lecteur verra bientôt qu'une nouvelle branche de commerce peut procurer à la nation espagnole plus d'avantages que la plus riche mine du Mexique; et que la salubrité de l'air, la fertilité du terrain, l'abondance enfin de toutes les espèces de pelleteries dont le débit est assuré à la Chine, donnent à cette partie de l'Amérique des avantages infinis sur l'ancienne Californie, dont l'insalubrité et la stérilité ne peuvent être compensées par quelques perles qu'il faut aller arracher du fond de la mer.

Avant l'établissement des Espagnols, les Indiens de la Californie ne cultivaient qu'un peu de maïs, et vivaient presque uniquement de pêche et de chasse. Nul pays n'est plus abondant en poisson et en gibier de toute espèce : les lièvres, les lapins et les cerfs y sont très-communs; les loutres de mer et les loups marins s'y trouvent en aussi grande abondance qu'au Nord, et on y tue pendant l'hiver une très-grande quantité d'ours, de renards, de loups et de chats sauvages. Les bois taillis et les plaines sont couvertes de petites perdrix grises huppées qui, comme celles d'Europe, vivent en société, mais par compagnies de trois ou quatre cents; elles sont grasses et de fort bon goût. (*Atlas, n.° 36.*) Les arbres servent d'habitation aux plus charmans oiseaux; nos ornithologistes ont empaillé plusieurs variétés

de moineaux, de geais bleus, de mésanges, de pics tachetés, et de troupiales. Parmi les oiseaux de proie, on voyait l'aigle à tête blanche, le grand et le petit faucon, l'autour, l'épervier, le vautour noir, le grand duc, et le corbeau. On trouvait sur les étangs et sur le bord de la mer, le canard, le pélican gris et blanc à huppe jaune, différentes espèces de goëlands, des cormorans, des courlis, des pluviers à collier, de petites mouettes de mer, et des hérons; enfin, nous tuâmes et empaillâmes un promérops *(Atlas, n.° 37)*, que le plus grand nombre des ornithologistes croyait appartenir à l'ancien continent. 1786. SEPTEMBRE.

Cette terre est aussi d'une fertilité inexprimable; les légumes de toute espèce y réussissent parfaitement : nous enrichîmes les jardins du gouverneur et des missions, de différentes graines que nous avions apportées de Paris; elles s'étaient parfaitement conservées, et leur procureront de nouvelles jouissances.

Les récoltes de maïs, d'orge, de blé et de pois, ne peuvent être comparées qu'à celles du Chili; nos cultivateurs d'Europe ne peuvent avoir aucune idée d'une pareille fertilité; le produit moyen du blé est de soixante-dix à quatre-vingt pour un; les extrêmes, soixante et cent. Les arbres fruitiers y sont encore très-rares, mais le climat leur convient infiniment : il diffère peu de celui de nos provinces méridionales de France, du moins le froid n'y est jamais plus vif; mais les chaleurs de l'été y sont beaucoup plus modérées, à cause des brouillards continuels qui règnent

1786. SEPTEMBRE. dans ces contrées, et qui procurent à cette terre une humidité très-favorable à la végétation.

Les arbres des forêts sont le pin à pignon, le cyprès, le chêne vert, et le platane d'occident : ils sont clair-semés, et une pelouse, sur laquelle il est très-agréable de marcher, couvre la terre de ces forêts ; on y rencontre des lacunes de plusieurs lieues, formant de vastes plaines couvertes de toute sorte de gibier. La terre, quoique très-végétale, est sablonneuse et légère, et doit, je crois, sa fertilité à l'humidité de l'air ; car elle est fort mal arrosée. Le courant d'eau le plus à portée du présidio en est éloigné de deux lieues : ce ruisseau qui coule auprès de la mission de Saint-Charles, est appelé par les anciens navigateurs *rivière du Carmel.* Cette trop grande distance de nos frégates ne nous permit pas d'y faire notre eau ; nous la puisâmes dans des mares, derrière le fort, où elle était d'une très-médiocre qualité, et dissolvant à peine le savon. La rivière du Carmel, qui procure une boisson saine et agréable aux missionnaires et à leurs Indiens, pourrait encore, avec peu de travail, arroser leur jardin.

C'est avec la plus douce satisfaction que je vais faire connaître la conduite pieuse et sage de ces religieux qui remplissent si parfaitement le but de leur institution : je ne dissimulerai pas ce qui m'a paru répréhensible dans leur régime intérieur ; mais j'annoncerai qu'individuellement bons et humains, ils tempèrent par leur douceur et leur charité, l'austérité des règles qui leur ont été tracées par leurs supérieurs,

supérieurs. J'avoue que, plus ami des droits de l'homme que théologien, j'aurais désiré qu'aux principes du christianisme, on eût joint une législation qui, peu-à-peu, eût rendu citoyens, des hommes dont l'état ne diffère presque pas aujourd'hui de celui des nègres des habitations de nos colonies, régies avec le plus de douceur et d'humanité. 1786. SEPTEMBRE.

Je connais parfaitement l'extrême difficulté de ce nouveau plan; je sais que ces hommes ont bien peu d'idées, encore moins de constance, et que si on cesse de les considérer comme des enfans, ils échappent à ceux qui se sont donné la peine de les instruire. Je sais aussi que les raisonnemens ne peuvent presque rien sur eux, qu'il faut nécessairement frapper leurs sens, et que les punitions corporelles, avec les récompenses en double ration, ont été jusqu'à présent les seuls moyens adoptés par leurs législateurs : mais serait-il impossible à un zèle ardent et à une extrême patience, de faire connaître à un petit nombre de familles les avantages d'une société fondée sur le droit des gens; d'établir parmi elles un droit de propriété, si séduisant pour tous les hommes; et, par ce nouvel ordre de choses, d'engager chacun à cultiver son champ avec émulation, ou à se livrer à tout autre genre de travail?

Je conviens que les progrès de cette nouvelle civilisation seraient bien lents; les soins qu'il faudrait se donner, bien pénibles et bien ennuyeux; les théâtres sur lesquels il faudrait se transporter, bien éloignés; et que les applaudissemens ne se feraient jamais entendre à celui qui aurait consacré

1786. SEPTEMBRE. sa vie à les nériter : aussi je ne crains pas d'annoncer que des motifs humains sont insuffisans pour un pareil ministère, et que l'enthousiasme de la religion, avec les récompenses qu'elle promet, peuvent seuls compenser les sacrifices, l'ennui, les fatigues, et les risques de ce genre de vie : il ne me reste qu'à désirer un peu plus de philosophie dans les hommes austères, charitables et religieux que j'ai rencontrés dans ces missions.

J'ai déjà fait connaître avec liberté mon opinion sur les moines du Chili, dont l'irrégularité m'a paru en général scandaleuse [c]. C'est avec la même vérité que je peindrai ces hommes vraiment apostoliques qui ont abandonné la vie oisive d'un cloître, pour se livrer aux fatigues, aux soins et aux sollicitudes de tous les genres. Je vais, suivant mon usage, faire notre propre histoire en racontant la leur, et mettre sous les yeux du lecteur ce que nous avons vu et appris pendant notre court séjour à Monterey.

Nous mouillâmes le 14 septembre au soir, à deux lieues au large, en vue du présidio et des deux bâtimens qui étaient dans la rade. Ils avaient tiré des coups de canon de quart d'heure en quart d'heure, afin de nous faire connaître le mouillage que le brouillard pouvait nous cacher. A dix heures du soir, le capitaine de la corvette *la Favorite* arriva à mon bord dans sa chaloupe, et m'offrit de piloter nos bâtimens dans le port. La corvette *la Princesse* avait aussi

[c] On peut aussi rencontrer au Chili des religieux d'un grand mérite ; mais en général ils y jouissent d'une liberté contraire à l'état qu'ils ont embrassé.

envoyé un pilote avec sa chaloupe à bord de l'ASTROLABE. 1786.
Nous apprîmes que ces deux bâtimens étaient espagnols, SEPTEMBRE.
qu'ils étaient commandés par don ESTEVAN MARTINEZ, lieutenant de frégate du département de Saint-Blas, dans la province de Guadalaxara. Le gouvernement entretient une petite marine dans ce port, sous les ordres du vice-roi du Mexique ; elle est composée de quatre corvettes de douze canons, et d'une goëlette ; leur destination particulière est l'approvisionnement des présidios de la Californie septentrionale. Ce sont ces mêmes bâtimens qui ont fait les deux dernières expéditions des Espagnols sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique ; ils sont aussi quelquefois envoyés en paquebot à Manille, pour y faire promptement parvenir les ordres de la cour.

Nous appareillâmes à dix heures du matin, et mouillâmes dans la rade à midi ; nous y fûmes salués de sept coups de canon, que nous rendîmes ; et j'envoyai un officier chez le gouverneur avec la lettre du ministre d'Espagne, qui m'avait été remise en France avant mon départ : elle était décachetée et adressée au vice-roi du Mexique, dont l'autorité s'étend jusqu'à Monterey, quoiqu'à onze cents lieues par terre de sa capitale.

M. FAGÈS, commandant du fort et des deux Californies, avait déjà reçu des ordres pour nous faire le même accueil qu'aux vaisseaux de sa nation ; il mit dans leur exécution une grâce et un air d'intérêt qui méritent de notre part la plus vive reconnaissance : il ne s'en tint pas à des paroles

1786. SEPTEMBRE. obligeantes : les bœufs, les légumes, le lait furent envoyés à bord avec abondance; l'envie même de nous servir pensa troubler la paix qui régnait entre le commandant des deux corvettes et le commandant du fort. Chacun voulait avoir exclusivement le droit de pourvoir à nos besoins, et lorsqu'il fallut en solder le compte, nous fûmes obligés d'insister pour qu'on reçût notre argent. Les légumes, le lait, les poules, tous les travaux de la garnison pour nous aider à faire l'eau et le bois, furent fournis *gratis;* et les bœufs, les moutons, le grain, furent taxés à un prix si modéré, qu'il était évident qu'on ne nous présentait un compte, que parce que nous l'avions rigoureusement exigé.

M. FAGÈS joignait à ces manières généreuses, les procédés les plus honnêtes; sa maison était la nôtre, et nous pouvions disposer de tous ses subordonnés.

Les pères de la mission de Saint-Charles, éloignée de deux lieues de Monterey, arrivèrent bientôt au présidio ; aussi obligeans pour nous que les officiers du fort et des deux frégates, ils nous engagèrent à aller dîner chez eux, et nous promirent de nous faire connaître avec détail, le régime de leurs missions, la manière de vivre des Indiens, leurs arts, leurs nouvelles mœurs, et généralement tout ce qui peut intéresser la curiosité des voyageurs. Nous acceptâmes, avec empressement, des offres que nous n'aurions pas craint de solliciter si nous n'eussions été prévenus; il fut convenu que nous partirions le surlendemain. M. FAGÈS voulut nous accompagner, et il se chargea de nous procurer des chevaux.

Après avoir traversé une petite plaine couverte de troupeaux de bœufs, et dans laquelle il ne reste que quelques arbres pour servir d'abri à ces animaux contre la pluie ou les trop grandes chaleurs, nous montâmes des collines et nous entendîmes le son de plusieurs cloches qui annonçaient notre arrivée, dont les religieux avaient été prévenus par un cavalier détaché par le gouverneur. 1786. SEPTEMBRE.

Nous fûmes reçus comme des seigneurs de paroisse qui font leur première entrée dans leurs terres; le président des missions, revêtu de sa chape, le goupillon à la main, nous attendait sur la porte de l'église, qui était illuminée comme aux plus grands jours de fête : il nous conduisit au pied du maître-autel, où il entonna le *Te Deum* en actions de grâces de l'heureux succès de notre voyage.

Nous avions traversé, avant d'entrer dans l'église, une place sur laquelle les Indiens des deux sexes étaient rangés en haie; leur physionomie n'annonçait point l'étonnement, et laissait à douter si nous serions le sujet de leur conversation pendant le reste de la journée. La paroisse est fort propre, quoique couverte en chaume; elle est dédiée à Saint-Charles, et ornée d'assez bonnes peintures, copiées sur des originaux d'Italie; on y voit un tableau de l'enfer, où le peintre paraît avoir un peu emprunté l'imagination de CALOT : mais comme il est absolument nécessaire de frapper vivement les sens de ces nouveaux convertis, je suis persuadé qu'une pareille représentation n'a jamais été dans aucun pays plus utile, et qu'il serait impossible au culte protestant qui proscrit

1786. SEPTEMBRE. les images, et presque toutes les autres cérémonies de notre église, de faire aucun progrès parmi ce peuple. Je doute que le tableau du paradis, qui est vis-à-vis celui de l'enfer, produise sur eux un aussi bon effet : le quiétisme qu'il représente, et cette douce satisfaction des élus qui environnent le trône de l'Etre suprême, sont des idées trop sublimes pour des hommes grossiers; mais il fallait mettre les récompenses à côté des châtimens, et il était d'un devoir rigoureux de ne se permettre aucun changement dans le genre de délices que la religion catholique promet.

Nous traversâmes, en sortant de l'église, la même haie d'Indiens et d'Indiennes; ils n'avaient point abandonné leur poste pendant le *Te Deum;* les enfans s'étaient seulement un peu écartés et formaient des groupes auprès de la maison des missionnaires qui est en face de la paroisse, ainsi que les différens magasins. Sur la droite est placé le village indien, composé d'environ cinquante cabanes qui servent de logement à sept cent quarante personnes des deux sexes, les enfans compris, qui composent la mission de Saint-Charles ou de Monterey.

Ces cabanes sont les plus misérables qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple; elles sont rondes, de six pieds de diamètre sur quatre de hauteur : quelques piquets de la grosseur du bras, fixés en terre, et qui se rapprochent en voûte par le haut, en composent la charpente; huit à dix bottes de paille mal arrangées sur ces piquets, garantissent bien ou mal les habitans de la pluie ou du vent, et plus de

la moitié de cette cabane reste découverte lorsque le temps est beau : leur seule précaution est d'avoir chacun, près de leur case, deux ou trois bottes de paille en réserve. 1786. SEPTEMBRE.

Cette architecture générale des deux Californies n'a jamais pu être changée par les exhortations des missionnaires; les Indiens disent qu'ils aiment le grand air, qu'il est commode de mettre le feu à sa maison, lorsqu'on y est dévoré par une trop grande quantité de puces, et d'en pouvoir construire une autre en moins de deux heures. Les Indiens indépendans, qui changent si fréquemment de demeure, comme les peuples chasseurs, ont un motif de plus.

La couleur de ces Indiens, qui est celle des nègres; la maison des religieux; leurs magasins qui sont bâtis en briques et enduits en mortier ; l'aire du sol sur lequel on foule le grain; les bœufs, les chevaux, tout enfin nous rappelait une habitation de Saint-Domingue, ou de toute autre colonie. Les hommes et les femmes sont rassemblés au son de la cloche; un religieux les conduit au travail, à l'église et à tous les exercices. Nous le disons avec peine, la ressemblance est si parfaite, que nous avons vu des hommes et des femmes chargés de fer, d'autres au bloc [d]; et enfin le bruit des coups de fouet aurait pu frapper nos oreilles, cette punition étant aussi admise, mais exercée avec peu de sévérité.

[d] Le bloc est une poutre sciée dans le sens de la longueur, dans laquelle on a creusé un trou de la grosseur d'une jambe ordinaire : une charnière de fer unit une des extrémités de cette poutre ; on l'ouvre de l'autre côté pour y faire passer la jambe du prisonnier, et on la referme avec un cadenas; ce qui l'oblige à rester couché et dans une attitude assez gênante.

1786. SEPTEMBRE. Les moines, par leurs réponses à nos différentes questions, ne nous laissèrent rien ignorer du régime de cette espèce de communauté religieuse ; car on ne peut donner d'autre nom à la législation qu'ils ont établie : ils sont les supérieurs au temporel comme au spirituel ; les produits de la terre sont confiés à leur administration. Il y a sept heures de travail par jour, deux heures de prière, et quatre ou cinq les dimanches et les fêtes, qui sont consacrés entièrement au repos et au culte divin. Les punitions corporelles sont infligées aux Indiens des deux sexes qui manquent aux exercices de piété, et plusieurs péchés dont le châtiment n'est réservé en Europe qu'à la justice divine, sont punis par les fers ou le bloc. Pour achever enfin la comparaison avec les communautés religieuses, du moment qu'un néophyte a été baptisé, c'est comme s'il avait prononcé des vœux éternels ; s'il s'échappe pour retourner chez ses parens, dans les villages indépendans, on le fait sommer trois fois de revenir ; et s'il refuse, les missionnaires réclament l'autorité du gouverneur, qui envoie des soldats pour l'arracher du milieu de sa famille [e], et le fait conduire aux missions, où il est condamné à recevoir une certaine quantité de coups de fouet. Ces peuples sont si peu courageux, qu'ils n'opposent jamais aucune résistance aux trois ou quatre soldats qui violent si évidemment à leur égard le droit des gens ; et cet usage contre lequel la raison réclame si fortement, est maintenu,

[e] Comme ces peuples sont en guerre avec leurs voisins, ils ne peuvent jamais s'écarter de plus de vingt ou trente lieues.

parce

parce que des théologiens ont décidé qu'on ne pouvait, en conscience, administrer le baptême à des hommes aussi légers, à moins que le gouvernement ne leur servît en quelque sorte de parrain, et ne répondît de leur persévérance. 1786. SEPTEMBRE.

Le prédécesseur de M. FAGÈS, M. PHILIPPE DE NEVE, mort depuis quatre ans, commandant des provinces intérieures du Mexique, homme plein d'humanité, et chrétien philosophe, avait réclamé contre cette coutume; il pensait que les progrès de la foi seraient plus rapides, et les prières des Indiens plus agréables à l'Etre suprême, si elles n'étaient pas contraintes : il aurait désiré une constitution moins monacale, plus de liberté civile aux Indiens, moins de despotisme dans la puissance exécutrice des présidios, dont le gouvernement pouvait être confié à des hommes barbares et avides; il pensait aussi qu'il était peut-être nécessaire de modérer leur autorité par l'érection d'un magistrat qui fût comme le tribun des Indiens, et eût assez d'autorité pour les garantir des vexations. Cet homme juste servait sa patrie depuis son enfance; mais il n'avait point les préjugés de son état, et il savait que le gouvernement militaire est sujet à de grands inconvéniens, lorsqu'il n'est modéré par aucune puissance intermédiaire : il aurait dû sentir cependant la difficulté de maintenir ce conflit de trois autorités dans un pays aussi éloigné du gouverneur général du Mexique; puisque les missionnaires, qui sont si pieux, si respectables, sont déjà en querelle ouverte avec le gouverneur, qui m'a paru de son côté un loyal militaire.

1786. Nous voulûmes être témoins des distributions qu'on faisait
SEPTEMBRE. à chaque repas; et comme tous les jours se ressemblent pour ces espèces de religieux, en traçant l'histoire d'un de ces jours, le lecteur saura celle de toute l'année.

Les Indiens se lèvent, ainsi que les missionnaires, avec le soleil, vont à la prière et à la messe qui durent une heure; et pendant ce temps-là, on fait cuire au milieu de la place, dans trois grandes chaudières, de la farine d'orge, dont le grain a été rôti avant d'être moulu : cette espèce de bouillie que les Indiens appellent *atole*, et qu'ils aiment beaucoup, n'est assaisonnée ni de beurre, ni de sel, et serait pour nous un mets fort insipide.

Chaque cabane envoie prendre la ration de tous ses habitans, dans un vase d'écorce : il n'y a ni confusion, ni désordre; et lorsque les chaudières sont vides, on distribue le gratin aux enfans qui ont le mieux retenu les leçons du catéchisme.

Ce repas dure trois quarts d'heure; après quoi ils se rendent tous au travail : les uns vont labourer la terre avec des bœufs, d'autres bêcher le jardin; chacun enfin est employé aux différens besoins de l'habitation, et toujours sous la surveillance d'un ou deux religieux.

Les femmes ne sont guère chargées que du soin de leur ménage, de celui de leurs enfans, et de faire rôtir et moudre les grains : cette dernière opération est très-pénible et très-longue, parce qu'elles n'ont d'autres moyens pour y parvenir que d'écraser le grain sur une pierre avec un cylindre.

M. DE LANGLE, témoin de cette opération, fit présent de son moulin aux missionnaires; il était difficile de leur rendre un plus grand service : quatre femmes feront aujourd'hui le travail de cent, et il restera du temps pour filer la laine des troupeaux, et pour fabriquer quelques étoffes grossières. Mais jusqu'à présent les religieux, plus occupés des intérêts du ciel que des biens temporels, ont beaucoup négligé l'introduction des arts les plus usuels : ils sont si austères pour eux-mêmes, qu'ils n'ont pas une seule chambre à feu, quoique l'hiver y soit quelquefois rigoureux; et les plus grands anachorètes n'ont jamais mené une vie plus édifiante [f]. 1786. SEPTEMBRE.

A midi, les cloches annoncent le dîner : les Indiens laissent alors leur ouvrage, et envoient prendre leur ration dans le même vase que pour le déjeûner : mais cette seconde bouillie est plus épaisse que la première; on y mêle au bled et au maïs, des pois et des féves; les Indiens lui donnent le nom de *poussole*. Ils retournent au travail depuis deux heures jusqu'à quatre à cinq; ils font ensuite la prière du soir qui dure près d'une heure, et qui est suivie d'une nouvelle ration d'*atole* pareille à celle du déjeûner. Ces trois distributions suffisent à la subsistance du plus grand nombre de ces Indiens, et on pourrait peut-être adopter cette soupe très-économique dans nos années de disette; il faudrait y joindre quelque assaisonnement : toute la science de cette cuisine consiste à

[f] Le père FIRMIN DE LA SUEN, président des missions de la nouvelle Californie, est un des hommes les plus estimables et les plus respectables que j'aye jamais rencontrés; sa douceur, sa charité, son amour pour les Indiens sont inexprimables.

1786. SEPTEMBRE. faire rôtir le grain avant de le réduire en farine. Comme les Indiennes n'ont point de vases de terre ni de métal pour cette opération, elles la font dans des corbeilles d'écorce sur de petits charbons allumés; elles tournent ces espèces de vases avec tant d'adresse et de rapidité, qu'elles parviennent à faire enfler et crever le grain, sans brûler la corbeille, quoiqu'elle soit d'une matière très-combustible; et nous pouvons assurer que le café le mieux brûlé n'approche pas de l'égalité de torréfaction que les Indiennes savent donner à leur grain : on le leur distribue tous les matins, et la plus petite infidélité, lorsqu'elles le rendent, est punie par des coups de fouet; mais il est assez rare qu'elles s'y exposent. Ces punitions sont ordonnées par des magistrats indiens appelés *caciques;* il y en a dans chaque mission trois, choisis par le peuple parmi ceux que les missionnaires n'ont pas exclus : mais pour donner une juste idée de cette magistrature, nous dirons que ces caciques sont, comme les commandeurs d'habitation, des êtres passifs, exécuteurs aveugles des volontés de leurs supérieurs, et que leurs principales fonctions consistent à servir de bedeaux dans l'église, et à y maintenir le bon ordre et l'air de recueillement. Les femmes ne sont jamais fouettées sur la place publique, mais dans un lieu fermé et assez éloigné, peut-être afin que leurs cris n'excitent pas une trop vive compassion, qui pourrait porter les hommes à la révolte; ces derniers au contraire sont exposés aux regards de tous leurs concitoyens, afin que leur punition serve d'exemple : ils demandent ordinairement grâce; alors l'exécuteur diminue

la force des coups, mais le nombre en est toujours irrévocablement fixé. 1786. SEPTEMBRE.

Les récompenses sont de petites distributions particulières de grains, dont ils font de petites galettes cuites sous la braise; et les jours de grandes fêtes, la ration est en bœuf: plusieurs le mangent cru, sur-tout la graisse, qui leur paraît un mets aussi délicieux que l'excellent beurre, ou le meilleur fromage. Ils dépouillent tous les animaux avec la plus grande adresse; et lorsqu'ils sont gras, ils font comme les corbeaux un croassement de plaisir, en dévorant des yeux les parties dont ils sont le plus friands.

On leur permet souvent de chasser et de pêcher pour leur compte, et à leur retour ils font assez ordinairement aux missionnaires quelque présent en poisson et en gibier; mais ils en proportionnent la quantité à ce qui leur est rigoureusement nécessaire, ayant l'attention de l'augmenter, s'ils savent que de nouveaux hôtes sont en visite chez leurs supérieurs. Les femmes élèvent autour de leurs cabanes quelques poules dont elles donnent les œufs à leurs enfans; ces poules sont la propriété des Indiens, ainsi que leurs habillemens et les autres petits meubles de ménage et de chasse. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient jamais volés entr'eux, quoique leur fermeture ne consiste qu'en une simple botte de paille qu'ils mettent en travers de l'entrée, lorsque tous les habitans sont absens.

Ces mœurs paraîtront patriarchales à quelques-uns de nos lecteurs; ils ne considéreront pas que, dans ces habitations,

1786. SEPTEMBRE. il n'est aucun ménage qui offre des objets capables de tenter la cupidité de la cabane voisine. La nourriture des Indiens étant assurée, il ne leur reste d'autre besoin que celui de donner la vie à des êtres qui doivent être aussi stupides qu'eux.

Les hommes des missions ont fait de plus grands sacrifices au christianisme que les femmes, parce que la polygamie leur était permise, et qu'ils étaient même dans l'usage d'épouser toutes les sœurs d'une famille. Les femmes ont acquis au contraire l'avantage de recevoir exclusivement les caresses d'un seul homme. J'avoue cependant que, malgré le rapport unanime des missionnaires sur cette prétendue polygamie, je n'ai jamais pu concevoir qu'elle ait pu s'établir chez une nation sauvage; car le nombre des hommes y étant à peu près égal à celui des femmes, il devait en résulter pour plusieurs une continence forcée, à moins que la fidélité conjugale n'y fût point aussi rigoureusement observée que dans les missions, où les religieux se sont constitués les gardiens de la vertu des femmes. Une heure après le souper, ils ont soin d'enfermer sous clef toutes celles dont les maris sont absens, ainsi que les jeunes filles au-dessus de neuf ans; et, pendant le jour, ils en confient la surveillance à des matrones. Tant de précautions sont encore insuffisantes, et nous avons vu des hommes au bloc et des femmes aux fers, pour avoir trompé la vigilance de ces argus femelles qui n'ont pas assez de deux yeux.

Les Indiens convertis ont conservé tous les anciens usages que leur nouvelle religion ne prohibe pas : mêmes cabanes,

mêmes jeux, mêmes habillemens; celui du plus riche consiste en un manteau de peau de loutre qui couvre ses reins et descend au-dessous des aînes : les plus paresseux n'ont qu'un simple morceau de toile que la mission leur fournit pour cacher leur nudité; et un petit manteau de peau de lapin couvre leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture; il est attaché avec une ficelle sous le menton : le reste du corps est absolument nu, ainsi que la tête; quelques-uns cependant ont des chapeaux de paille très-bien nattés. 1786. SEPTEMBRE.

L'habillement des femmes est un manteau de peau de cerf mal tannée; celles des missions sont dans l'usage d'en faire un petit corset à manches; c'est leur seule parure, avec un petit tablier de jonc et une jupe de peau de cerf, qui couvre leurs reins, et descend à mi-jambe. Les jeunes filles, au-dessous de neuf ans, n'ont qu'une simple ceinture, et les enfans de l'autre sexe sont tout nus.

Les cheveux des hommes et des femmes sont coupés à quatre ou cinq pouces de leurs racines. Les Indiens des rancheries [g] n'ayant point d'instrumens de fer, font cette opération avec des tisons allumés; ils sont aussi dans l'usage de se peindre le corps en rouge, et en noir lorsqu'ils sont en deuil. Les missionnaires ont proscrit la première de ces peintures, mais ils ont été obligés de tolérer l'autre, parce que ces peuples sont vivement attachés à leurs amis; ils versent des larmes lorsqu'on leur en rappelle le souvenir, quoiqu'ils les ayent perdus depuis long-temps; ils se croyent même

[g] Nom des villages des Indiens indépendans.

1786. SEPTEMBRE. offensés, si par inadvertance on a prononcé leur nom devant eux. Les liens de la famille ont moins de force que ceux de l'amitié : les enfans reconnaissent à peine leur père ; ils abandonnent sa cabane lorsqu'ils sont capables de pourvoir à leur subsistance : mais ils conservent un plus long attachement pour leur mère qui les a élevés avec une extrême douceur, et ne les a battus que lorsqu'ils ont montré de la lâcheté dans leurs petits combats contre des enfans du même âge.

Les vieillards des rancheries qui ne sont plus en état de chasser, vivent aux dépens de tout leur village, et sont assez généralement considérés. Les sauvages indépendans sont très-fréquemment en guerre ; mais la crainte des Espagnols leur fait respecter les missions, et ce n'est peut-être pas une des moindres causes de l'augmentation des villages chrétiens. Leurs armes sont l'arc et les flèches armées d'un silex très-artistement travaillé : ces arcs, en bois et doublés d'un nerf de bœuf, sont très-supérieurs à ceux des habitans de la baie des Français.

On nous assura qu'ils ne mangeaient ni leurs prisonniers ni leurs ennemis tués à la guerre ; que cependant lorsqu'ils avaient vaincu et mis à mort sur le champ de bataille, des chefs ou des hommes très-courageux, ils en mangeaient quelques morceaux, moins en signe de haine et de vengeance, que comme un hommage qu'ils rendaient à leur valeur, et dans la persuasion que cette nourriture était propre à augmenter leur courage. Ils enlèvent, comme en Canada, la chevelure des vaincus, et arrachent leurs yeux, qu'ils ont l'art

l'art de préserver de la corruption, et qu'ils conservent précieusement comme des signes de leur victoire. Leur usage est de brûler les morts, et d'en déposer les cendres dans des morais. 1786. SEPTEMBRE.

Ils ont deux jeux qui occupent tous leurs loisirs : le premier, auquel ils donnent le nom de *takersia*, consiste à jeter et à faire rouler un petit cercle de trois pouces de diamètre dans un espace de dix toises en quarré, nettoyé d'herbe et entouré de fascines. Les deux joueurs tiennent chacun une baguette, de la grosseur d'une canne ordinaire, et de cinq pieds de long ; ils cherchent à faire passer cette baguette dans le cercle pendant qu'il est en mouvement : s'ils y réussissent, ils gagnent deux points ; et si le cercle, en cessant de rouler, repose simplement sur leur bâton, ils en gagnent un ; la partie est en trois points. Ce jeu leur fait faire un violent exercice, parce que le cercle, ou les baguettes, sont toujours en action.

L'autre jeu, nommé *toussi*, est plus tranquille ; on le joue à quatre, deux de chaque côté ; chacun à son tour cache dans une de ses mains un morceau de bois, pendant que son partenaire fait mille gestes pour occuper l'attention des adversaires. Il est assez curieux pour un observateur de les voir accroupis les uns vis-à-vis des autres, gardant le plus profond silence, observant les traits du visage et les plus petites circonstances qui peuvent les aider à deviner la main qui cache le morceau de bois : ils gagnent ou perdent un point, suivant qu'ils ont bien ou mal rencontré ; et ceux

1786. SEPTEMBRE. qui l'ont gagné, ont droit de cacher à leur tour. La partie est en cinq points : l'enjeu ordinaire est des rassades ; et chez les Indiens indépendans, les faveurs de leurs femmes : ceux-ci n'ont aucune connaissance d'un dieu ni d'un avenir, à l'exception de quelques nations du Sud qui en avaient une idée confuse avant l'arrivée des missionnaires : ils plaçaient leur paradis au milieu des mers, où les élus jouissaient d'une fraîcheur qu'ils ne rencontrent jamais dans leurs sables brûlans, et ils supposaient l'enfer dans le creux des montagnes.

Les missionnaires toujours persuadés, d'après leurs préjugés, et peut-être d'après leur propre expérience, que la raison de ces hommes n'est presque jamais développée, ce qui est pour eux un juste motif de les traiter comme des enfans, n'en admettent qu'un très-petit nombre à la communion ; ce sont les génies de la peuplade qui, comme DESCARTES et NEWTON, auraient éclairé leur siècle et leurs compatriotes, en leur apprenant que quatre et quatre font huit, calcul au-dessus de la portée d'un grand nombre. Le régime des missions n'est pas propre à les faire sortir de cet état d'ignorance ; tout y est combiné pour obtenir les récompenses de l'autre vie ; et les arts les plus usuels, celui même de la chirurgie de nos villages, n'y sont pas exercés : plusieurs enfans périssent de la suite de hernies que la plus légère adresse pourrait guérir ; et nos chirurgiens ont été assez heureux pour en soulager un petit nombre, et leur apprendre à se servir de bandages.

Il faut convenir que si les Jésuites n'étaient ni plus

pieux ni plus charitables que ces religieux, ils étaient au moins plus habiles : l'édifice immense qu'ils ont élevé au Paraguai, doit exciter la plus vive admiration ; mais on aura toujours à reprocher à leur ambition et à leurs préjugés, ce système de communauté, si contraire aux progrès de la civilisation, et trop servilement imité dans toutes les missions de la Californie. Ce gouvernement est une véritable théocratie pour les Indiens; ils croyent que leurs supérieurs sont en communication immédiate et continuelle avec Dieu, et qu'ils le font descendre chaque jour sur l'autel. A la faveur de cette opinion, les pères vivent au milieu des villages avec la plus grande sécurité; leurs portes ne sont pas même fermées la nuit pendant leur sommeil, quoique l'histoire de leur mission fournisse l'exemple d'un religieux massacré : on sait que cet assassinat fut la suite d'une émeute occasionnée par une imprudence, car l'homicide est un crime très-rare, même parmi les indépendans ; il n'est cependant vengé que par le mépris général. Mais si un homme succombe sous les coups de plusieurs, on suppose qu'il a mérité son sort, puisqu'il s'est attiré tant d'ennemis. 1786. SEPTEMBRE.

La Californie septentrionale dont l'établissement le plus au Nord est Saint-François, par 37^{d} $58'$ de latitude, n'a de bornes, suivant l'opinion du gouverneur de Monterey, que celles de l'Amérique ; et nos vaisseaux, en pénétrant jusqu'au mont Saint-Élie, n'en ont pas atteint les limites. Aux motifs de piété qui avaient déterminé l'Espagne à sacrifier des sommes considérables pour l'entretien de ses présidios et

1786. SEPTEMBRE. des missions, se joignent aujourd'hui de puissantes raisons d'état, qui peuvent diriger l'attention du gouvernement vers cette précieuse partie de l'Amérique, où les peaux de loutre sont aussi communes qu'aux îles Aleutiennes, et dans les autres parages fréquentés par les Russes.

Nous trouvâmes à Monterey un commissaire espagnol appelé M. VINCENT VASSADRE Y VEGA; il avait apporté au gouverneur des ordres, par lesquels il lui était enjoint de rassembler toutes les peaux de loutre de ses quatre présidios et des dix missions, le gouvernement s'en réservant exclusivement le commerce. M. FAGÈS m'assura qu'il en pourrait fournir vingt mille chaque année; et comme il connaissait le pays, il ajouta que, si le commerce de la Chine comportait un débit de trente mille peaux, deux ou trois établissemens au Nord de Saint-François les procureraient bientôt au commerce de sa nation.

On ne peut assez s'étonner que les Espagnols, ayant des rapports si prochains et si fréquens avec la Chine par Manille, ayent ignoré jusqu'à présent la valeur de cette précieuse fourrure.

C'est au capitaine COOK, c'est à la publication de son ouvrage, qu'ils doivent ce trait de lumière qui leur procurera les plus grands avantages : ainsi, ce grand homme a voyagé pour toutes les nations, et la sienne n'a sur les autres que la gloire de l'entreprise et celle de l'avoir vu naître.

La loutre est un amphibie aussi commun sur toute la côte occidentale de l'Amérique, depuis le 28^{d} jusqu'au

60.[c], que les loups marins sur la côte du Labrador et de la baie d'Hudson. Les Indiens, qui ne sont pas aussi bons marins que les Esquimaux, et dont les canots, à Monterey, ne sont faits que de joncs [h], les prennent à terre avec des lacs, ou les assomment à coups de bâtons lorsqu'ils les trouvent éloignées du rivage : pour cet effet ils se tiennent cachés derrière des roches, car au moindre bruit cet animal s'effraye et plonge tout de suite dans l'eau. Avant cette année, une peau de loutre n'avait pas plus de valeur que deux peaux de lièvre : les Espagnols ne soupçonnaient pas qu'elle pût être recherchée; ils n'en avaient jamais envoyé en Europe; et Mexico était un pays trop chaud, pour qu'on pût supposer qu'elles y fussent d'aucun débit. 1786. SEPTEMBRE.

Je pense qu'il y aura, sous peu d'années, une très-grande révolution dans le commerce des Russes à Kiatcha, par la difficulté qu'ils auront à soutenir cette concurrence. La comparaison que j'ai faite des peaux de loutre de Monterey, avec celles de la baie des Français, me porte à croire que les peaux du Sud sont un peu inférieures; mais la différence est si petite, que je n'en suis pas rigoureusement certain, et je doute que cette infériorité puisse faire une différence de dix pour cent dans le prix de la vente. Il est presque certain que la nouvelle compagnie de Manille cherchera à s'emparer de ce commerce, et c'est ce qui peut arriver de plus heureux aux Russes, parce qu'il est de la

[h] Ceux du canal de Sainte-Barbe et de Saint-Diego ont des pirogues de bois construites à peu près comme celles des habitans de Mowée, mais sans balancier.

1786. SEPTEMBRE. nature des priviléges exclusifs de porter la mort ou au moins l'engourdissement dans toutes les branches du commerce et de l'industrie; et il n'appartient qu'à la liberté de leur donner toute l'activité dont ils sont susceptibles.

La nouvelle Californie, malgré sa fertilité, ne compte pas encore un seul habitant; quelques soldats mariés avec des Indiennes, qui demeurent dans l'intérieur des forts, ou qui sont répandus comme des escouades de maréchaussée dans les différentes missions, constituent jusqu'à présent toute la nation espagnole de cette partie de l'Amérique. Elle ne le céderait en rien à la Virginie qui lui est opposée, si elle était à une moindre distance de l'Europe; mais sa proximité de l'Asie pourrait l'en dédommager, et je crois que de bonnes lois, et sur-tout la liberté du commerce, lui procureraient bientôt quelques habitans : car les possessions de l'Espagne sont si étendues, qu'il est impossible de penser que, d'ici à bien long-temps, la population puisse augmenter dans aucune de ses colonies. Le grand nombre de célibataires des deux sexes qui, par principe de perfection, se sont voués à cet état, et la politique constante du gouvernement de n'admettre qu'une religion, et d'employer les moyens les plus violens pour la maintenir, opposeront sans cesse un nouvel obstacle à tout accroissement.

Le régime des peuplades converties au christianisme serait plus favorable à la population, si la propriété et une certaine liberté en étaient la base; cependant, depuis l'établissement des dix différentes missions de la Californie septentrionale,

les pères y ont baptisé sept mille sept cent un Indiens des deux sexes, et enterré seulement deux mille trois cent quatre-vingt-huit : mais il faut remarquer que ce calcul n'apprend pas, comme ceux de nos villes d'Europe, si la population augmente ou diminue, parce qu'ils baptisent tous les jours des Indiens indépendans; il en résulte seulement que le christianisme se propage, et j'ai déjà dit que les affaires de l'autre vie ne pouvaient être en meilleures mains. 1786. SEPTEMBRE.

Les Franciscains missionnaires sont presque tous européens; ils ont un collége [i] à Mexico, dont le gardien est, en Amérique, le général de son ordre : cette maison ne dépend pas du provincial des Franciscains du Mexique, et ses supérieurs sont en Europe.

Le vice-roi est aujourd'hui seul juge des affaires contentieuses des différentes missions qui ne reconnaissent pas l'autorité du commandant de Monterey; celui-ci est seulement obligé de leur donner main-forte lorsqu'ils la réclament : mais comme il a des droits sur tous les Indiens, et principalement sur ceux des rancheries, qu'il commande en outre les escouades de cavalerie en résidence dans les missions, ces différens rapports troublent très-fréquemment l'harmonie entre le gouvernement militaire et le gouvernement religieux qui, en Espagne, a de grands moyens pour ne pas perdre le procès. Ces affaires étaient portées autrefois devant le gouverneur des provinces intérieures; mais le

[i] C'est le nom qu'ils donnent à leur couvent.

1786. SEPTEMBRE. nouveau vice-roi, don BERNARDO GALVES, a réuni tous les pouvoirs.

L'Espagne donne quatre cents piastres à chaque missionnaire, dont le nombre est fixé à deux par paroisse; s'il y en a un surnuméraire, il ne reçoit point de solde. L'argent est bien peu nécessaire dans un pays où l'on ne trouve rien à acheter; les rassades sont la seule monnaie des Indiens : en conséquence, le collége de Mexico n'envoie jamais une piastre en nature; mais la valeur en effets, tels que bougie pour l'église, chocolat, sucre, huile, vin, avec quelques toiles que les missionnaires divisent en petites ceintures, pour couvrir ce que la modestie ne permet plus aux Indiens convertis de montrer. La solde du gouverneur est de quatre mille piastres; celle de son lieutenant, de quatre cent cinquante; celle du capitaine inspecteur des deux cent quatre-vingt-trois cavaliers distribués dans les deux Californies, de deux mille. Chaque cavalier en a deux cent dix-sept; mais il est obligé de pourvoir à sa subsistance, de se fournir de chevaux, d'habillemens, d'armement, et généralement de tous ses besoins. Le gouvernement, qui a des haras et des troupeaux de bœufs, vend aux soldats les chevaux, ainsi que la viande nécessaire à leur consommation. Le prix d'un bon cheval est de huit piastres, et celui d'un bœuf de cinq. Le gouverneur est administrateur des haras et parcs à bœufs; à la fin de l'année, il fait, à chaque cavalier, le décompte de ce qui lui reste en argent, et le paye très-exactement.

Comme

Comme les soldats [k] nous avaient rendu mille petits services, je demandai à leur faire présent d'une pièce de drap bleu; et j'envoyai aux missions, des couvertures, des étoffes, des rassades, des outils de fer, et généralement tous les petits effets qui pouvaient leur être nécessaires, et que nous n'avions pas eu occasion de distribuer aux Indiens du Port des Français. Le président annonça à tout le village que c'était un présent de leurs fidèles et anciens alliés, qui professaient la même religion que les Espagnols; ce qui nous attira si particulièrement leur bienveillance, que chacun d'eux nous apporta, le lendemain, une botte de foin ou de paille pour les bœufs et les moutons que nous devions embarquer. Notre jardinier donna aux missionnaires quelques pommes de terre du Chili, parfaitement conservées; je crois que ce n'est pas un de nos moindres présens, et que cette racine réussira parfaitement dans les terres légères et très-végétales des environs de Monterey. 1786. SEPTEMBRE.

Dès le jour de notre arrivée nous nous étions occupés du soin de faire notre eau et notre bois; il nous était permis de le couper le plus à portée possible de nos chaloupes. Nos botanistes, de leur côté, ne perdirent pas un moment pour augmenter leur collection de plantes; mais la saison n'était pas favorable; la chaleur de l'été les avait entièrement desséchées, et leurs graines étaient répandues sur la terre; celles que M. COLLIGNON, notre jardinier, put

[k] Ils n'étaient que dix-huit au présidio.

1786. SEPTEMBRE. reconnaître, sont, la grande absinthe, l'absinthe maritime, l'aurone mâle, l'armoise, le thé du Mexique, la verge d'or du Canada, l'aster (œil de christ), la mille-feuille, la morelle à fruit noir, la perce-pierre (criste-marine), et la menthe aquatique. Les jardins du gouverneur et des missions étaient remplis d'une infinité de plantes potagères qui furent cueillies pour nous; et nos équipages n'ont eu, dans aucun pays, une plus grande quantité de légumes.

Nos lithologistes n'étaient pas moins zélés que les botanistes, mais ils furent encore moins heureux; ils ne rencontrèrent sur les montagnes, dans les ravins, sur le bord de la mer, qu'une pierre légère et argileuse, d'une décomposition facile, et qui est une espèce de marne; ils trouvèrent aussi des blocs de granit dont les veines recélaient du feld-spath cristallisé, quelques morceaux de porphyre et de jaspe roulés, mais nulle trace de métal. Les coquilles n'y sont pas plus abondantes, à l'exception de superbes oreilles de mer, dont la nacre est du plus bel orient; elles ont jusqu'à neuf pouces de longueur, sur quatre de largeur; tout le reste ne vaut pas le soin qu'on se donnerait à le rassembler [1]. La côte orientale et méridionale de l'ancienne Californie est bien plus riche dans cette partie de l'histoire naturelle : on y trouve des huîtres dont les perles égalent en beauté et en grosseur celles de Ceylan, ou du golfe Persique. Ce serait encore un article d'une grande valeur et

[1] On y trouve de petites olives, des buccins, et différens limaçons de mer qui n'offrent rien de curieux.

d'un débit assuré à la Chine; mais il est impossible aux Espagnols de suffire à tous leurs moyens d'industrie. 1786. SEPTEMBRE.

Le 22 au soir tout était embarqué; nous prîmes congé du gouverneur et des missionnaires. Nous emportions autant de provisions qu'à notre sortie de la Conception; la basse-cour de M. FAGÈS et celle des religieux avaient passé dans nos cages; ces derniers y avaient joint, en outre, du grain, des féves, des pois, et n'avaient conservé que ce qui leur était rigoureusement nécessaire; ils ne voulaient recevoir aucun paiement, et ils ne cédèrent qu'aux représentations que nous leur fîmes, qu'ils n'étaient qu'administrateurs et non propriétaires des biens des missions. 22.

Le 23, les vents furent contraires, et, le 24 au matin, nous mîmes à la voile avec une brise de l'Ouest. Don ESTEVAN MARTINEZ s'était rendu à bord dès la pointe du jour; sa chaloupe et tout son équipage furent constamment à nos ordres, et nous aidèrent dans tous nos travaux. Je ne puis exprimer que bien faiblement les sentimens de reconnaissance que nous devons à ses bons procédés, ainsi qu'à ceux de M. VINCENT VASSADRE Y VEGA, jeune homme plein d'esprit et de mérite, qui doit incessamment partir pour la Chine, afin d'y conclure un traité de commerce relatif aux peaux de loutre. 23. 24.

CHAPITRE XII.

Observations astronomiques. — Comparaison des résultats obtenus par des distances de la lune au soleil, et par nos horloges marines, lesquels ont servi de base à notre carte de la côte d'Amérique. — Justes motifs de croire que notre travail mérite la confiance des navigateurs. — Vocabulaire de la langue des différentes peuplades qui sont aux environs de Monterey, et remarques sur leur prononciation.

1786. Septembre. PENDANT que nos équipages s'occupaient du remplacement de l'eau et du bois qui nous étaient nécessaires, M. DAGELET fit mettre à terre son quart-de-cercle, afin de fixer avec la plus grande précision la latitude de Monterey: il regrettait beaucoup que les circonstances ne me permissent pas d'y faire un assez long séjour pour pouvoir reprendre les comparaisons de nos horloges marines; le vol du cahier d'observations que les sauvages nous avaient fait au Port des Français, lui laissait quelque incertitude sur le retardement journalier de l'horloge n.° 19, avec le secours de laquelle nous avions déterminé tous les points de la côte d'Amérique; cet astronome avait même cru devoir regarder comme nulles les comparaisons faites sur l'île du Cénotaphe, et il leur préféra celles de la baie de Talcaguana au Chili, quoique peut-être trop anciennes pour mériter une entière confiance: mais on ne doit pas perdre de vue que, pour chaque jour,

nous comparions le résultat en longitude donné par l'horloge, avec celui que donnait l'observation des distances de la lune au soleil, faite à bord de chaque frégate, et que l'accord parfait et constant de ces résultats ne peut laisser aucun doute sur la justesse de ceux auxquels nous nous sommes fixés. 1786. SEPTEMBRE.

Comme les personnes qui s'occupent des sciences exactes pourraient être curieuses de connaître quelle est la limite des erreurs dont les déterminations de longitude conclues à la mer d'après les observations de distance de la lune au soleil, peuvent être susceptibles, il ne paraîtra pas hors de propos d'en donner ici une idée.

La théorie, aidée d'une longue suite d'observations, n'a pu, jusqu'à présent, parvenir à donner des tables rigoureusement exactes des mouvemens de la lune : cependant cette première source d'erreurs, au point de précision auquel ces tables ont déjà atteint, ne laisse qu'une incertitude de 40 ou 50″ de temps au plus, et ordinairement, de 30″ seulement, lesquelles ne répondent qu'à un quart de degré de longitude géographique; parce que le mouvement de la lune à l'égard du soleil est, par un terme moyen, d'une demi-minute de degré par chaque minute de temps, et que la minute de temps répond à un quart de degré de longitude géographique : d'où il suit que les longitudes que l'on déduit de la comparaison des distances observées à la mer, aux distances calculées pour les mêmes époques et pour un méridien déterminé, ne peuvent être affectées par l'erreur des tables, s'il y en a une, que d'un quart de degré, dans les cas les

1786. SEPTEMBRE. plus ordinaires, souvent même d'une moindre quantité, et très-rarement d'une plus grande.

La seconde source d'erreurs, celle qui tient à l'imperfection des instrumens et au défaut d'exactitude ou d'adresse dans l'observateur, ne peut être assignée d'une manière aussi précise que celle qui résulte de l'imperfection des tables.

Pour les octans et sextans à réflexion, la limite d'erreur dépend, quant à l'instrument, de la justesse des divisions; et quant à l'observateur, 1.° de la difficulté de vérifier le point de zéro; 2.° de celle de bien observer le contact des deux astres; et cette dernière tient à la bonté de la vue, à l'habitude, à l'adresse de l'observateur.

Les cercles à réflexion n'ont de commun, en cause d'erreur, avec les sextans et les octans, que la difficulté de l'observation des contacts; et ils ont sur ceux-ci plusieurs avantages qui en rendent l'usage plus assuré : le principal est que l'erreur à craindre dans la vérification y est nulle, parce que les observations se faisant successivement dans les deux sens, à droite et à gauche, on n'a jamais besoin de faire cette vérification. Quant à l'inexactitude des divisions, elle est réduite à volonté, selon qu'on répète plus ou moins les observations; et il ne tient qu'à la patience de l'observateur, que l'erreur provenant de la division puisse à la fin être considérée comme nulle [a]. Après avoir ainsi posé la limite des erreurs, nous sommes fondés à conclure que

[a] Les sextans dont nous avons fait usage, sont de la façon de RAMSDEN, artiste anglais; les cercles à réflexion, de l'invention de M. DE BORDA, ont été

le *medium* de nos résultats, pour la détermination de la longitude par l'observation des distances de la lune au soleil, n'a pu, dans aucun cas, être affecté d'une erreur de plus d'un quart de degré; car ayant constamment employé le cercle à réflexion, n'ayant jamais négligé, pour chaque opération, de répéter l'observation autant de fois que les circonstances du temps le permettaient, les observateurs étant d'ailleurs parfaitement exercés, nous n'avons plus eu à craindre que l'incertitude, ou l'erreur limitée, qui peut provenir de l'imperfection des tables de la lune. 1786. SEPTEMBRE.

Nous avons donc pu employer avec sûreté les résultats de ces opérations, répétées presque chaque jour, pour constater la régularité de l'horloge marine, par la comparaison de ses résultats aux premiers. Nous nous confions encore, et avec raison sans doute, dans la combinaison et l'accord constant de plusieurs résultats d'observations, obtenus dans des circonstances différentes, et séparément, comme je l'ai dit, à bord de chaque bâtiment; lesquels se servant tous réciproquement de preuve, en ont fourni une commune et incontestable de l'imperturbable régularité de l'horloge marine n.° 19, avec le secours de laquelle nous avons déterminé les longitudes de tous les points de la côte d'Amérique que nous avons reconnus. Les précautions de tous genres que nous avons multipliées et accumulées, me donnent l'assurance que nos déterminations ont acquis un

exécutés par LENOIR, ingénieur français pour les instrumens de mathématique et d'astronomie.

1786. SEPTEMBRE. degré de justesse qui doit leur mériter la confiance des savans et des navigateurs.

L'utilité des horloges marines est si généralement reconnue, si clairement expliquée dans le voyage de M. DE FLEURIEU, que nous ne parlerons des avantages qu'elles nous ont procurés, qu'afin de faire encore mieux remarquer combien M. BERTHOUD a surpassé les bornes qu'on assignait à son art; puisqu'après dix-huit mois, les n.os 18 et 19 ont donné des résultats aussi satisfaisans qu'à notre départ, et nous ont permis de déterminer plusieurs fois par jour notre position exacte en longitude, d'après laquelle M. BERNIZET a dressé la carte de la côte d'Amérique [b].

Cette carte laisse, sans doute, beaucoup à désirer du côté des détails, mais nous pouvons répondre des principaux points de la côte que nous avons rigoureusement déterminés, et de sa direction : elle nous a paru généralement saine; nous n'avons point aperçu de brisans au large, mais il pourrait exister quelques bancs près de la côte; nous n'avons cependant aucune raison de le présumer.

M. DE LAMANON, auteur des notes suivantes, pense qu'il est extrêmement difficile de donner des vocabulaires exacts de l'idiome des différens peuples qui habitent les environs

[b] Je dois faire remarquer que le travail des observations astronomiques et des cartes, a été commun aux deux bâtimens; et comme M. MONGE avait débarqué à Ténériffe, M. DE LANGLE, qui est lui-même très-bon astronome, est resté chargé de diriger tout ce travail dans lequel il a été aidé par MM. VAUJUAS, LAURISTON et BLONDELAS. Ce dernier a dressé une partie des cartes d'après les observations qui lui ont été remises.

de

de Monterey; et il ne peut répondre que des peines et des soins qu'il a pris pour ne pas faire adopter des erreurs; il n'aurait peut-être lui-même aucune confiance dans ses propres observations, s'il n'eût trouvé aux missions, où il a passé quatre jours, deux Indiens qui sachant parfaitement l'espagnol, lui ont été du plus grand secours. 1786. SEPTEMBRE.

Je dirai, d'après les observations de M. DE LAMANON, qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens idiomes soient aussi multipliés que dans la Californie septentrionale: Les nombreuses peuplades qui divisent cette contrée, quoique très-près les unes des autres, vivent isolées, et ont chacune une langue particulière. C'est la difficulté de les apprendre toutes qui console les missionnaires de n'en savoir aucune; ils ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs exhortations à l'heure de la mort.

Monterey, et la mission de S. Carlos qui en dépend, comprennent le pays des Achastliens et des Ecclemachs. Les deux langues de ces peuples, en partie réunis dans la même mission, en formeraient bientôt une troisième, si les Indiens chrétiens cessaient de communiquer avec ceux des rancheries. La langue des Achastliens est proportionnée au faible développement de leur intelligence. Comme ils ont peu d'idées abstraites, ils ont peu de mots pour les exprimer; ils ne nous ont point paru distinguer par des noms différens, toutes les espèces d'animaux; ils donnent le même nom, *ouakeche*, aux crapauds et aux grenouilles; ils ne différencient pas davantage les végétaux qu'ils emploient à un même

1786. SEPTEMBRE. usage. Leurs épithètes, pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missich*, pour désigner un homme bon et un aliment savoureux, et qu'ils donnent le nom de *keches* à un homme méchant, et à des viandes corrompues.

Ils distinguent le pluriel du singulier, ils conjuguent quelques temps de verbes; mais ils n'ont aucune déclinaison; leurs substantifs sont beaucoup plus nombreux que leurs adjectifs, et ils n'emploient jamais les labiales F B, ni la lettre X; ils ont le *chr* comme au Port des Français : *chrskonder*, oiseau; *chruk*, cabane; mais leur prononciation est en général plus douce.

La diphtongue *ou* se trouve dans plus de la moitié des mots : *chouroui*, chanter; *touroun*, la peau; *touours*, ongle; et les consonnes initiales les plus communes sont le T et le K : les terminaisons varient très-souvent.

Ils se servent de leurs doigts pour compter jusqu'à dix : peu d'entr'eux peuvent le faire de mémoire et indépendamment de quelque signe matériel. S'ils veulent exprimer le nombre qui succède à huit, ils commencent par compter avec leurs doigts, un, deux, &c. et s'arrêtent lorsqu'ils ont prononcé neuf; il est rare qu'ils parviennent au nombre cinq, sans ce secours.

Leurs termes numériques sont :

Un..... *Moukala.*
Deux..... *Outis.*

Trois	*Capes.*
Quatre	*Outiti.*
Cinq	*Is.*
Six	*Etesake.*
Sept	*Kaleis.*
Huit	*Oulousmasakheu.*
Neuf	*Pak.*
Dix	*Tonta.*

Le pays des Ecclemachs s'étend à plus de vingt lieues à l'Est de Monterey ; la langue de ses habitans diffère absolument de toutes celles de leurs voisins ; elle a même plus de rapport avec nos langues européennes, qu'avec celles de l'Amérique. Ce phénomène grammatical, le plus curieux à cet égard qui ait encore été observé sur ce continent, intéressera peut-être les savans qui cherchent dans la comparaison des langues l'histoire de la transplantation des peuples. Il paraît que les langues de l'Amérique ont un caractère distinctif qui les sépare absolument de celles de l'ancien continent. En les rapprochant de celles du Brésil, du Chili, d'une partie de la Californie, ainsi que des nombreux vocabulaires donnés par les différens voyageurs, on voit que généralement les langues américaines manquent de plusieurs lettres labiales, et plus particulièrement de la lettre F, que les Ecclemachs emploient, et prononcent comme les Européens. L'idiome de cette nation est d'ailleurs plus riche que celui des autres peuples de la Californie, quoiqu'il ne puisse être comparé aux langues des nations

1786. SEPTEMBRE. civilisées. Si on se pressait de conclure de ces observations, que les Ecclemachs sont étrangers à cette partie de l'Amérique, il faudrait admettre au moins qu'ils l'habitent depuis long-temps; car ils ne diffèrent en rien par la couleur, par les traits, et généralement par toutes les formes extérieures, des autres peuples de cette contrée.

Leurs termes numériques sont :

Un	*Pek.*
Deux	*Oulach.*
Trois	*Oullef.*
Quatre	*Amnahon.*
Cinq	*Pemaca.*
Six	*Pekoulana.*
Sept	*Houlakoalano.*
Huit	*Koulefala.*
Neuf	*Kamakoualane.*
Dix	*Tomoïla.*

Amie	*Nigefech.*
Arc	*Pagounach.*
Barbe	*Iscotre.*
Danser	*Mefpa.*
Dents	*Aour.*
Phoque	*Opopabos.*
Non	*Maal.*
Oui	*Ike.*
Père	*Aoi.*
Mère	*Atzia.*
Étoile	*Aimoulas.*
La nuit	*Toumanes.*

CHAPITRE XIII.

Départ de Monterey. — Projet de la route que nous nous proposons de suivre en traversant l'Océan occidental jusqu'à la Chine. — Vaine recherche de l'Ile de Nostra Señora de la Gorta. — Découverte de l'Ile Necker. — Rencontre pendant la nuit d'une vigie sur laquelle nous faillîmes de nous perdre. — Description de cette vigie. — Détermination de sa latitude et de sa longitude. — Vaine recherche des Iles de la Mira et des Jardins. — Nous avons connaissance de l'Ile de l'Assomption des Mariannes. — Description et véritable position de cette Ile en latitude et en longitude; erreur des anciennes Cartes des Mariannes. — Nous déterminons la longitude et la latitude des Iles Bashées. — Nous mouillons dans la rade de Macao.

La partie du grand océan que nous avions à traverser pour nous rendre à Macao, est une mer presque inconnue, sur laquelle nous pouvions espérer de rencontrer quelques îles nouvelles: les Espagnols, qui seuls la fréquentent, n'ont plus, depuis long-temps, cette ardeur des découvertes, que la soif de l'or avait peut-être excitée, mais qui leur faisait braver tous les dangers. A l'ancien enthousiasme a succédé 1786. SEPTEMBRE.

1786. SEPTEMBRE. le froid calcul de la sécurité ; leur route, pendant la traversée d'Acapulco à Manille, est renfermée dans un espace de vingt lieues, entre le 13e et le 14e degré de latitude ; à leur retour, ils parcourent à peu près le 40e parallèle, à l'aide des vents d'Ouest qui sont très-fréquens dans ces parages. Certains par une longue expérience de n'y rencontrer ni vigies ni basses, ils peuvent naviguer la nuit avec aussi peu de précaution que dans les mers d'Europe ; leurs traversées étant plus directes sont plus courtes, et les intérêts de leurs commettans en sont moins exposés à être anéantis par des naufrages.

Notre campagne ayant pour objet de nouvelles découvertes, et le progrès de la navigation dans les mers peu connues, nous évitions les routes fréquentées, avec autant de soin que les galions en mettent, au contraire, à suivre en quelque sorte le sillon du vaisseau qui les a précédés ; nous étions cependant assujettis à naviguer dans la zone des vents alizés ; nous n'aurions pu, sans leur secours, nous flatter d'arriver en six mois à la Chine, et conséquemment suivre le plan ultérieur de notre voyage.

En partant de Monterey, je formai le projet de diriger ma route au Sud-Ouest, jusque par 28^d^ de latitude, parallèle sur lequel quelques géographes ont placé l'île de Nostra Señora de la Gorta : toutes mes recherches pour connaître le voyageur qui a fait anciennement cette découverte, ont été infructueuses ; j'ai en vain feuilleté mes notes et tous les voyages imprimés qui étaient à bord des deux frégates ; je

n'ai trouvé ni l'histoire, ni le roman de cette île, et je crois que c'est seulement d'après la carte prise par l'amiral ANSON sur le galion de Manille, que les géographes ont continué de lui donner une place dans le grand océan [a]. 1786. SEPTEMBRE.

Je m'étais procuré à Monterey une carte espagnole manuscrite de ce même océan; cette carte diffère très-peu de celle que l'éditeur du voyage de l'amiral ANSON a fait graver, et l'on peut assurer que depuis la prise du galion de Manille par cet amiral, même depuis deux siècles, on n'a fait quelque progrès dans la connaissance de cette mer, qu'à cause de la rencontre heureuse des îles Sandwich; la Résolution et la Découverte étant, avec la BOUSSOLE et l'ASTROLABE, les seuls bâtimens qui, depuis deux cents ans, se soient écartés des routes tracées par les galions [b].

Les vents contraires et les calmes nous retinrent deux jours à vue de Monterey; mais bientôt ils se fixèrent au Nord-Ouest, et me permirent d'atteindre le 28[e] parallèle, sur lequel je me proposais de parcourir l'espace de cinq cents lieues, jusqu'à la longitude assignée à l'île de Nostra Señora de la Gorta; c'était moins dans l'espoir de la rencontrer, que pour l'effacer des cartes, parce qu'il serait à désirer pour le bien de la navigation, que des îles, mal déterminées en latitude et en longitude, restassent dans l'oubli et fussent ignorées, jusqu'au moment où des observations exactes,

[a] Voyez la note, *pages 106 et 107.*

[b] L'Amiral ANSON et différens flibustiers, n'ayant eu pour objet que de faire des prises, ont toujours suivi la route ordinaire.

1786. SEPTEMBRE. au moins en latitude, eussent marqué leur véritable place sur une ligne; si toutefois des observations de longitude n'avaient pas permis de leur assigner le point précis qu'elles occupent sur le globe. J'avais le projet de décliner ensuite vers le Sud-Ouest, et de couper la route du capitaine CLERKE au 20[e] degré de latitude, et par le 179[e] degré de longitude orientale, méridien de Paris; c'est à peu près le point où ce capitaine anglais fut obligé d'abandonner cette route pour se rendre au Kamtschatka [c].

OCTOBRE. Ma traversée fut d'abord très-heureuse; les vents du Nord-Est succédèrent aux vents de Nord-Ouest, et je ne doutai pas que nous n'eussions atteint la région des vents

18. constans: mais, dès le 18 octobre, ils passèrent à l'Ouest, et ils y furent aussi opiniâtres que dans les hautes latitudes, ne variant que du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Je luttai pendant huit ou dix jours contre ces obstacles, profitant des différentes variations pour m'élever à l'Ouest, et gagner enfin la longitude sur laquelle je m'étais proposé d'arriver.

Les pluies et les orages furent presque continuels; l'humidité était extrême dans nos entre-ponts; toutes les hardes des matelots étaient mouillées, et je craignais beaucoup que le scorbut ne fût la suite de ce contre-temps : mais nous

[c] Le Capitaine CLERKE voulut, en partant des îles Sandwich, suivre le parallèle de 20[d] jusqu'au méridien du Kamtschatka, parce que cette route étant nouvelle, il espérait y faire des découvertes. Il ne changea de direction que le 30 mars 1779 : il était alors à 180[d] 40′ à l'orient, ou à 179[d] 20′ à l'occident du méridien de Greenwich ; ce qui donne 178[d] 20′ de longitude orientale du méridien de Paris. (N. D. R.)

n'avions

n'avions plus que quelques degrés à parcourir pour parvenir au méridien que je voulais atteindre; j'y arrivai le 27 octobre. Nous n'eûmes d'autre indice de terre que deux espèces de coulon-chauds [d], qui furent pris à bord de l'ASTROLABE; mais ils étaient si maigres, qu'il nous parut très-possible qu'ils se fussent égarés sur les mers depuis long-temps, et ils pouvaient venir des îles Sandwich dont nous n'étions éloignés que de cent-vingt lieues. L'île Nostra Señora de la Gorta étant portée sur ma carte espagnole 45′ plus au Sud et 4[d] plus à l'Ouest que sur la carte de l'amiral ANSON, je dirigeai ma route dans le dessein de passer sur ce second point, et je ne fus pas plus heureux. Les vents d'Ouest continuant toujours à souffler dans ces parages, je cherchai à me rapprocher du tropique, pour trouver enfin les vents alizés qui devaient nous conduire en Asie, et dont la température me paraissait plus propre à maintenir la bonne santé de nos équipages: nous n'avions encore aucun malade, mais notre voyage, quoique déjà très-long, était à peine commencé, relativement à l'espace immense qui nous restait à parcourir. Si le vaste plan de notre navigation n'effrayait personne, nos voiles et nos agrès nous avertissaient, chaque jour, que nous tenions constamment la mer depuis seize mois; à chaque instant, nos manœuvres se rompaient, et nos voiliers ne pouvaient suffire à réparer des toiles qui étaient presque entièrement usées: nous avions, à la vérité, des rechanges

1786. OCTOBRE. 27.

[d] Ce sont des oiseaux de rivage, plus particulièrement connus sous le nom d'alouettes de mer.

1786. Octobre. à bord, mais la longueur projetée de notre voyage exigeait la plus sévère économie. Près de la moitié de nos cordages était déjà hors de service, et nous étions bien loin d'être à la moitié de notre navigation.

Novembre. 3. Le 3 novembre, par 24^{d} 4′ de latitude Nord, et 165^{d} 2′ de longitude occidentale, nous fûmes environnés d'oiseaux du genre des foux, des frégates et des hirondelles de mer, qui généralement s'éloignent peu de terre : nous navigâmes avec plus de précaution, faisant petites voiles la nuit; et le 4. 4 novembre, au soir, nous eûmes connaissance d'une île qui nous restait à quatre ou cinq lieues dans l'Ouest; elle paraissait peu considérable, mais nous nous flattions qu'elle n'était pas seule.

Je fis signal de tenir le vent, et de rester bord sur bord toute la nuit, attendant le jour avec la plus vive impatience pour continuer notre découverte. A cinq heures du matin, le 5. 5 novembre, nous n'étions qu'à trois lieues de l'île, et j'arrivai vent arrière pour la reconnaître. Je hélai à l'Astrolabe de chasser en avant, et de se disposer à mouiller, si la côte offrait un ancrage et une anse où il fût possible de débarquer.

Cette île, très-petite, n'est en quelque sorte qu'un rocher de cinq cents toises environ de longueur, et tout au plus de soixante d'élévation : on n'y voit pas un seul arbre, mais il y a beaucoup d'herbes vers le sommet; le roc nu est couvert de fientes d'oiseaux, et paraît blanc, ce qui le fait contraster avec différentes taches rouges sur lesquelles l'herbe n'a point poussé. J'en approchai à un tiers de lieue;

les bords étaient à pic, comme un mur, et la mer brisait par-tout avec force; ainsi il ne fut pas possible de songer à y débarquer. Comme nous avons presqu'entièrement fait le tour de cette île, le plan que nous en donnons est très-exact, ainsi que les différentes vues; sa latitude et sa longitude, déterminées par M. DAGELET, sont 23^{d} 34′ Nord, et 166^{d} 52′ à l'occident de Paris : je l'ai nommée *île Necker*. Si sa stérilité la rend peu importante, sa position précise devient très-intéressante aux navigateurs, auxquels elle pourrait devenir funeste. *(Atlas, n.° 38.)* J'avais passé très-près de la partie du Sud sans sonder, pour ne pas ralentir le sillage de la frégate. Les brisans déployaient sur toute la côte, excepté à la pointe du Sud-Est, où il y avait une petite batture de rochers, qui pouvait s'étendre à deux encablures: je voulus, avant de continuer ma route, m'assurer s'il y avait fond. Je sondai, ainsi que l'ASTROLABE qui était à près d'une lieue sous le vent; nous ne trouvâmes, à bord de chaque frégate, que vingt-cinq brasses, fond de coquilles pourries : M. DE LANGLE et moi étions bien éloignés de supposer un aussi petit brassiage. Il m'a paru évident que l'île Necker n'est plus aujourd'hui que le sommet, ou en quelque sorte le noyau d'une île beaucoup plus considérable, que la mer a minée peu à peu, parce qu'elle était vraisemblablement composée d'une substance tendre ou dissoluble; mais le rocher qu'on aperçoit aujourd'hui est très-dur; il bravera, pendant bien des siècles, la lime du temps et les efforts de la mer. Comme il nous importait beaucoup de

1786. NOVEMBRE.

1786. NOVEMBRE. connaître l'étendue de ce banc, nous continuâmes à sonder à bord des deux frégates, en dirigeant notre route à l'Ouest. Le fond augmenta graduellement, à mesure que nous nous éloignâmes de terre; et à dix milles environ de distance, une ligne de cent cinquante brasses ne rapporta plus de fond; mais sur cet espace de dix milles nous ne trouvâmes qu'un fond de corail et de coquilles pourries.

Nous eûmes sans cesse, pendant cette journée, des vigies au haut des mâts. Le temps était par grains, et pluvieux; il y avait cependant, de moment en moment, de très-beaux éclaircis, et notre horizon s'étendait alors à dix ou douze lieues : au coucher du soleil sur-tout, il fut le plus beau possible; nous n'apercevions rien autour de nous, mais le nombre des oiseaux ne diminuait pas, et nous en voyions des volées de plusieurs centaines, dont les routes se croisaient; ce qui mettait en défaut nos observations, relativement au point de l'horizon vers lequel ils paraissaient se diriger.

Nous avions eu une si belle vue à l'entrée de la nuit, et la lune, qui était presque pleine, répandait une si grande lumière, que je crus pouvoir faire route : en effet, j'avais aperçu la veille, au clair de la lune, l'île Necker à quatre ou cinq lieues de distance : j'ordonnai cependant de serrer toutes les bonnettes, et de borner le sillage des frégates à trois ou quatre milles par heure. Les vents étaient à l'Est, nous gouvernions à l'Ouest. Depuis notre départ de Monterey, nous n'avions eu ni une plus belle nuit, ni une plus belle mer; et c'est cette tranquillité de l'eau qui pensa nous être si

funeste. Vers une heure et demie du matin, nous aperçûmes des brisans à deux encablures de l'avant de notre frégate; la mer était si belle, comme je l'ai déjà dit, qu'ils ne faisaient presque pas de bruit, ne déferlaient que de loin en loin et très-peu; l'ASTROLABE en eut connaissance en même temps, ce bâtiment en était un peu plus éloigné que la BOUSSOLE: nous revînmes à l'instant l'un et l'autre sur bâbord, le cap au Sud-Sud-Est; et comme la frégate fit du chemin pendant cette manœuvre, je ne crois pas qu'on puisse estimer à plus d'une encablure, la distance où nous avons été de ces brisans. Je fis sonder : nous trouvâmes neuf brasses, fond de roc; bientôt après, dix brasses, douze brasses, et au bout d'un quart-d'heure, il n'y eut point de fond à soixante brasses. Nous venions d'échapper au danger le plus imminent où des navigateurs ayent pu se trouver; et je dois à mon équipage la justice de dire qu'il n'y a jamais eu, en pareille circonstance, moins de désordre et de confusion : la moindre négligence dans l'exécution des manœuvres que nous avions à faire pour nous éloigner des brisans, eût nécessairement entraîné notre perte. Nous aperçûmes pendant près d'une heure la continuation de ces brisans; mais ils s'éloignaient dans l'Ouest, et à trois heures on les avait perdus de vue. Je continuai cependant la bordée du Sud-Sud-Est jusqu'au jour ; il fut très-beau et très-clair, et nous n'eûmes connaissance d'aucun brisant, quoique nous n'eussions fait que cinq lieues depuis le moment où nous avions changé de route. Je suis persuadé que si nous n'avions pas reconnu plus particulièrement cette

1786. NOVEMBRE.

1786. NOVEMBRE. vigie, elle aurait laissé beaucoup de doutes sur la réalité de son existence : mais il ne suffisait pas d'en être certain, et d'avoir échappé au danger, je voulais encore que les navigateurs n'y fussent plus exposés ; en conséquence, à la pointe du jour, je fis signal de virer de bord pour la retrouver. Nous en eûmes connaissance à huit heures du matin, dans le Nord-Nord-Ouest ; je forçai de voiles pour en approcher, et bientôt nous aperçûmes un îlot ou rocher fendu, de cinquante toises au plus de diamètre, et de vingt ou vingt-cinq d'élévation ; il était placé sur l'extrémité Nord-Ouest de cette batture, dont la pointe du Sud-Est sur laquelle nous avions été si près de nous perdre, s'étendait à plus de quatre lieues dans cette aire de vent. Entre l'îlot et les brisans du Sud-Est, nous vîmes trois bancs de sable qui n'étaient pas élevés de quatre pieds au-dessus du niveau de la mer ; ils étaient séparés entr'eux par une espèce d'eau verdâtre qui ne paraissait pas avoir une brasse de profondeur ; des rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brisait avec force, entouraient cet écueil, comme un cercle de diamans entoure un médaillon, et le garantissaient ainsi des fureurs de la mer. Nous le côtoyâmes à moins d'une lieue de distance dans la partie de l'Est, et dans celles du Sud et de l'Ouest ; il ne nous resta d'incertitude que pour la partie du Nord qui n'avait pu être aperçue que du haut des mâts, et à vue d'oiseau : ainsi, il est possible qu'elle soit beaucoup plus étendue que nous ne l'avons jugé ; mais sa longueur, du Sud-Est au Nord-Ouest, ou depuis l'extrémité des brisans qui

avaient failli nous être si funestes, jusqu'à l'îlot, est de quatre lieues. La position géographique de cet îlot, qui est le seul endroit apparent, a été fixée par M. DAGELET à 23^d 45′ de latitude Nord, et 168^d 10′ de longitude occidentale; il est distant de vingt-trois lieues, à l'Ouest un quart Nord-Ouest, de l'île Necker : il ne faut pas perdre de vue que la pointe de l'Est en est à quatre lieues plus près. J'ai nommé cet écueil *Basse des frégates françaises*, parce qu'il s'en est fallu de très-peu qu'il n'ait été le dernier terme de notre voyage. 1786. NOVEMBRE.

Ayant déterminé avec toute la précision dont nous étions capables la position géographique de cette basse, je dirigeai ma route à l'Ouest-Sud-Ouest. J'avais remarqué que tous les nuages paraissaient s'amonceler dans cette aire de vent, et je me flattais d'y trouver enfin une terre de quelque importance. Une grosse houle, qui venait de l'Ouest-Nord-Ouest, me faisait présumer qu'il n'y avait point d'île au Nord, et j'avais de la peine à me persuader que l'île Necker et la Basse des frégates françaises ne précédassent pas un archipel peut-être habité, ou au moins habitable : mais mes conjectures ne se réalisèrent pas; bientôt les oiseaux disparurent, et nous perdîmes tout espoir de rien rencontrer.

Je ne changeai pas le plan que je m'étais fait de couper la route du capitaine CLERKE au 179e degré de longitude orientale, et j'atteignis ce point le 16 novembre. Mais quoiqu'au Sud du tropique de plus de deux degrés, nous ne trouvâmes pas ces vents alizés qui, dans l'océan atlantique, n'éprouvent par cette latitude que des variations 16.

1786. légères et momentanées ; et dans un espace de plus de
NOVEMBRE. huit cents lieues, jusqu'aux environs des Mariannes, nous avons suivi le parallèle des 20[d] avec des vents presque aussi variables que ceux qu'on éprouve aux mois de juin et de juillet sur les côtes de France. Les vents de Nord-Ouest qui élevaient beaucoup la mer, passaient au Nord, et successivement au Nord-Est ; le temps devenait clair et très-beau : bientôt ils tournaient à l'Est et au Sud-Est, le ciel était alors blanchâtre et terne, et il pleuvait beaucoup : quelques heures après, lorsque ces mêmes vents avaient passé au Sud-Ouest, puis à l'Ouest, et enfin au Nord-Ouest, l'horizon s'éclaircissait. Cette révolution durait trois ou quatre jours ; et il n'est pas arrivé une seule fois que les vents du Sud-Est soient revenus à l'Est et au Nord-Est.

Je suis entré dans quelques détails sur cette marche régulièrement variable des vents dans cette saison et par cette latitude, parce qu'elle me paraît contredire l'opinion de ceux qui expliquent la constance et la régularité des vents entre les tropiques, par le mouvement de rotation de la terre. Il est assez extraordinaire que, sur la plus vaste mer du globe, sur un espace où la réaction des terres ne peut avoir aucune influence, nous ayons éprouvé des vents variables pendant près de deux mois, et que ce ne soit qu'aux environs des Mariannes que les vents se soient fixés à l'Est [e] ; quoique

[e] Si la cause des vents alizés est incertaine, la connaissance de leur existence et de l'époque à laquelle ils règnent, n'en est pas moins infiniment utile aux navigateurs ; ce ne sera qu'après avoir traversé la mer du Sud dans toutes les

nous

nous n'ayons sillonné qu'une seule route sur cet océan, ce n'est pas un fait entièrement isolé, parce que notre traversée a duré près de deux mois. Je conviens cependant qu'on ne doit pas en conclure que la zone comprise entre le tropique du Nord et le 19e degré, n'est pas dans la ligne des vents alizés, aux mois de novembre et de décembre; une seule navigation ne suffit pas pour changer ainsi les

1786. NOVEMBRE.

saisons, et à plusieurs reprises, qu'on pourra établir une règle sûre : néanmoins les voyages connus jusqu'à ce jour, prouvent que les vents de la partie de l'Est règnent sur les mers désignées par LA PÉROUSE : un coup-d'œil sur la table des routes du troisième voyage de COOK pourra convaincre de leur constance pendant les mois de mars, avril, &c. Si CLERKE changea sa direction plutôt qu'il ne se l'était proposé, ce ne fut point par une contrariété de vents; car, dès qu'ils soufflèrent de la partie du Sud, il en profita pour cingler vers le Nord. Le capitaine KING s'exprime ainsi sur la constance des vents : « au milieu de ces vents » légers qui avaient dominé presque constamment depuis notre départ des îles » Sandwich..... » Il est dit à la page suivante : « nous perdîmes les vents » alizés le 6 avril à midi. »

En rapprochant le journal de DIXON de sa table des routes, on verra qu'il est parti d'Attoui le 18 septembre, et qu'il est arrivé à Macao le 8 novembre; pendant les cinquante-deux jours de navigation entre l'équateur et le 13e degré de latitude Nord, il a parcouru 88 degrés de longitude, et il n'a eu qu'un seul jour de vent de Sud : tout le reste du temps, les vents ont régné dans la partie de l'Est.

Voici deux extraits des pages 394 et 399 de la traduction française de cet ouvrage :

« Notre capitaine jugea qu'il serait plus prudent de gouverner au Sud jusque » vers le 13e ou 14e degré de latitude Nord, et ensuite de faire l'Ouest. Ce trajet » nous promettait plus sûrement la rencontre d'un bon vent alizé. Le capitaine » COOK avait reconnu dans son dernier voyage que vers les 20e et 21e degrés de » latitude, sous le vent de ces îles, les meilleurs vents étaient au moins légers et » très-souvent variables. »

..... « Depuis ce jour (22 octobre) jusqu'au 31, le temps fut à peu près le » même, un vent alizé souffla constamment de l'Est, &c. »

Voilà donc une nouvelle preuve que les vents alizés règnent entre ces parallèles pendant les mois de septembre, octobre et novembre. (N. D. R.)

1786. Novembre. opinions reçues : mais on peut assurer que les lois sur lesquelles elles se fondent, ne sont pas si générales qu'elles ne souffrent beaucoup d'exceptions, et qu'elles ne se refusent conséquemment aux explications de ceux qui croient avoir deviné tous les secrets de la nature.

Le système de Halley sur les variations de déclinaison de l'aiguille aimantée aurait perdu toute confiance, même aux yeux de son auteur, si cet astronome, célèbre à tant d'autres titres, était parti de Monterey par 124^{d} de longitude occidentale, et avait traversé le grand océan jusques par les 160^{d} de longitude orientale; car il se serait aperçu que, dans un espace de 76^{d} ou de plus de quinze cents lieues, la déclinaison ne varie que de cinq degrés, et que conséquemment le navigateur n'en peut rien conclure pour déterminer ou rectifier sa longitude. La méthode des distances, jointe sur-tout à celle des horloges marines, laisse si peu à désirer à cet égard, que nous avons attéri sur l'île de l'Assomption des Mariannes avec la plus grande précision, dans la supposition que l'île de Tinian, dont le capitaine Wallis a donné la position d'après ses observations, soit à peu près au Sud de l'Assomption, direction que tous les géographes et tous les voyageurs se sont toujours accordés à donner aux îles Mariannes. Nous eûmes connaissance de ces îles le 14 décembre, à deux heures après midi. J'avais dirigé ma route dans le dessein de passer entre l'île de la Mira et les îles Déserte et des Jardins; mais leurs noms oiseux occupent sur les cartes des espaces où il n'y eut jamais

Décembre. 14.

de terre, et trompent ainsi les navigateurs, qui les rencontreront peut-être un jour à plusieurs degrés au Nord ou au Sud [f]. L'île de l'Assomption elle-même, qui fait partie d'un groupe d'îles si connues, sur lesquelles nous avons une histoire en plusieurs volumes, est placée sur la carte des Jésuites, copiée par tous les géographes, 30′ trop au Nord; sa véritable position est par 19ᵈ 45′ de latitude Nord, et 143ᵈ 15′ de longitude orientale. 1786. DÉCEMBRE.

Comme nous avons relevé du mouillage les Mangs 28ᵈ Ouest à environ cinq lieues, nous avons reconnu que les trois rochers de ce nom sont aussi placés 30′ trop au Nord; et il est à peu près certain que la même erreur existe pour Uracas, la dernière des îles Mariannes, dont l'archipel ne s'étendrait que jusqu'à 20ᵈ 20′ de latitude Nord. Les Jésuites ont assez bien estimé leurs distances entr'elles, mais ils ont fait à cet égard de très-mauvaises observations astronomiques. Ils n'ont pas jugé plus heureusement de la grandeur de l'Assomption, car il est probable qu'ils n'avaient d'autre méthode que leur estime : ils lui attribuent six lieues de circonférence; les angles que nous avons pris la réduisent à la moitié, et le point le plus élevé est à environ deux cents

[f] J'ai déjà avancé dans les notes, *pages 30, 37 et 43*, qu'on ne pouvait être fondé et qu'il y avait même du danger à effacer des cartes géographiques, les anciennes découvertes dont un navigateur a fait une vaine recherche. Voici une nouvelle preuve de mon assertion :

Le capitaine MARSHALL, revenant en 1788 de Botani-Bay à Macao, a rencontré les îles des Jardins à 21ᵈ ¾ de latitude Nord, et à 148ᵈ ½ de longitude occidentale, méridien de Paris. (N. D. R.)

1786. DÉCEMBRE. toises au-dessus du niveau de la mer. L'imagination la plus vive se peindrait difficilement un lieu plus horrible : l'aspect le plus ordinaire, après une aussi longue traversée, nous eût paru ravissant ; mais un cône parfait, dont le pourtour, jusques à quarante toises au-dessus du niveau de la mer, était aussi noir que du charbon, ne pouvait qu'affliger notre vue, en trompant nos espérances ; car, depuis plusieurs semaines, nous nous entretenions des tortues et des cocos que nous nous flattions de trouver sur une des îles Mariannes.

Nous apercevions à la vérité quelques cocotiers, qui occupent à peine la quinzième partie de la circonférence de l'île, sur une profondeur de quarante toises, et qui étaient tapis, en quelque sorte, à l'abri des vents d'Est ; c'est le seul endroit où il soit possible aux vaisseaux de mouiller, par un fond de trente brasses, sable noir, qui s'étend à moins d'un quart de lieue : l'ASTROLABE avait gagné ce mouillage, j'avais aussi laissé tomber l'ancre à une portée de pistolet de cette frégate ; mais ayant chassé une demi-encablure, nous perdîmes fond et fûmes obligés de la relever avec cent brasses de câble, et de courir deux bords pour rapprocher la terre. Ce petit malheur m'affligea peu, parce que je voyais que l'île ne méritait pas un long séjour. Mon canot était à terre, commandé par M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau, ainsi que celui de l'ASTROLABE, dans lequel M. DE LANGLE s'était embarqué lui-même, avec MM. LAMARTINIÈRE, VAUJUAS, PRÉVOST et le père RECEVEUR. J'avais observé, à l'aide de ma lunette,

qu'ils avaient eu beaucoup de peine à débarquer; la mer brisait par-tout, et ils avaient profité d'un intervalle en se jetant à l'eau jusques au cou : ma crainte était que le rembarquement ne fût encore plus difficile, la lame pouvant augmenter d'un instant à l'autre; c'était désormais le seul événement qui pût m'y faire mouiller, car nous étions tous aussi pressés d'en partir, que nous avions été ardens à désirer d'y arriver. Heureusement, à deux heures, je vis revenir nos canots, et l'ASTROLABE mit sous voile. M. BOUTIN me rapporta que l'île était mille fois plus horrible qu'elle ne le paraissait d'un quart de lieue; la lave qui a coulé a formé des ravins et des précipices, bordés de quelques cocotiers rabougris, très-clair-semés, et entremêlés de lianes et d'un petit nombre de plantes, entre lesquelles il est presque impossible de faire cent toises en une heure. Quinze ou seize personnes furent employées depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, pour porter aux deux canots environ cent noix de cocos, qu'elles n'avaient que la peine de ramasser sous les arbres; mais l'extrême difficulté consistait à les porter sur le bord de la mer, quoique la distance fût très-petite. La lave sortie d'un cratère, s'est emparée de tout le pourtour du cône, jusqu'à une lisière d'environ quarante toises vers la mer; le sommet paraît en quelque sorte comme vitrifié, mais d'un verre noir et couleur de suie. Nous n'avons jamais aperçu le haut de ce sommet, il est toujours resté coiffé d'un nuage; mais quoique nous ne l'ayons pas vu fumer, l'odeur de soufre qu'il répandait

1786. DÉCEMBRE.

1786. DÉCEMBRE. jusqu'à une demi-lieue en mer, m'a fait soupçonner qu'il n'était pas entièrement éteint, et qu'il était possible que sa dernière éruption ne fût pas ancienne, car il ne paraissait aucune trace de décomposition sur la lave du milieu de la montagne.

Tout annonçait qu'aucune créature humaine, aucun quadrupède, n'avait jamais été assez malheureux pour n'avoir que cet asile, sur lequel nous n'aperçûmes que des crabes de la plus grande espèce, qui seraient très-dangereux la nuit si l'on s'abandonnait au sommeil; on en rapporta un à bord; il est vraisemblable que ce crustacée a chassé de l'île les oiseaux de mer, qui pondent toujours à terre, et dont les œufs auront été dévorés. Nous ne vîmes au mouillage que trois ou quatre foux; mais lorsque nous approchâmes des Mangs, nos vaisseaux furent environnés d'une quantité innombrable d'oiseaux. M. DE LANGLE tua sur l'île de l'Assomption un oiseau noir, ressemblant à un merle, qui n'augmenta pas notre collection, parce qu'il tomba dans un précipice. Nos naturalistes y trouvèrent, dans le creux des rochers, de très-belles coquilles. M. DE LA MARTINIÈRE fit une ample moisson de plantes, et rapporta à bord trois ou quatre espèces de bananiers, que je n'avais jamais vues dans aucun pays. Nous n'aperçûmes d'autres poissons qu'une carangue rouge, de petits requins, et un serpent de mer qui pouvait avoir trois pieds de longueur sur trois pouces de diamètre. Les cent noix de cocos, et le petit nombre d'objets d'histoire naturelle que nous avions si rapidement

dérobés à ce volcan, car c'est le vrai nom de l'île, avaient exposé nos canots et nos équipages à d'assez grands dangers. M. Boutin, obligé de se jeter à la mer pour débarquer et se rembarquer, avait eu plusieurs blessures aux mains, qu'il avait été forcé d'appuyer contre les roches tranchantes dont l'île est bordée; M. de Langle avait aussi couru quelques risques; mais ils sont inséparables de tous les débarquemens dans des îles aussi petites, et sur-tout d'une forme aussi ronde : la mer, qui vient du vent, glisse sur la côte, et forme sur tous les points un ressac qui rend le débarquement très-dangereux. 1786. Décembre.

Heureusement nous avions assez d'eau pour nous rendre à la Chine; car il eût été difficile d'en prendre à l'Assomption, si toutefois il y en a sur cette île : nos voyageurs n'en avaient aperçu que dans le creux de quelques rochers, où elle se conservait comme dans un vase, et le plus considérable n'en contenait pas six bouteilles.

A trois heures, l'Astrolabe ayant mis sous voile, nous continuâmes notre route à l'Ouest-quart-Nord-Ouest, prolongeant, à trois ou quatre lieues, les Mangs qui nous restaient au Nord-Est-quart-Nord. J'aurais bien désiré pouvoir déterminer la position d'Uracas, la plus septentrionale des îles Mariannes; mais il fallait perdre une nuit, et j'étais pressé d'atteindre la Chine, dans la crainte que les vaisseaux d'Europe n'en fussent partis avant notre arrivée : je souhaitais ardemment faire parvenir en France les détails de nos travaux sur la côte de l'Amérique, ainsi

1786. DÉCEMBRE. que la relation de notre voyage jusqu'à Macao; et pour ne pas perdre un instant, je fis route toutes voiles dehors.

Les deux frégates furent environnées pendant la nuit d'une innombrable quantité d'oiseaux, lesquels me parurent être des habitans des Mangs et d'Uracas, qui ne sont que des rochers. Il est évident que ces oiseaux ne s'en éloignent que sous le vent; car nous n'en avons presque point vu dans l'Est des Mariannes, et ils nous ont accompagnés cinquante lieues dans l'Ouest. Le plus grand nombre étaient des espèces de frégates et de foux, avec quelques goëlands, des hirondelles de mer et des paille-en-queue, ou oiseaux du tropique. Les brises furent fortes dans le canal qui sépare les Mariannes des Philippines; la mer très-grosse, et les courans nous portèrent constamment au Sud : leur vîtesse peut être évaluée à un demi-nœud par heure. La frégate fit un peu d'eau, pour la première fois depuis notre départ de France; mais j'en attribuai la cause à quelques coutures de la flottaison, dont l'étoupe s'était pourrie. Nos calfats qui, pendant cette traversée, reprirent le côté du bâtiment, trouvèrent plusieurs coutures presque entièrement vides; et ils soupçonnaient celles qui étaient auprès de l'eau d'être dans le même état : il ne leur avait pas été possible de les travailler à la mer, mais ce fut leur première occupation à notre arrivée dans la rade de Macao.

28. Le 28, nous eûmes connaissance des îles Bashées [g],

g Iles Bashées, ou Bachi, ainsi nommées par GUILLAUME DAMPIER, du nom d'une liqueur enivrante qu'on y boit abondamment. (N. D. R.)

dont

dont l'amiral BYRON a donné une détermination en longitude, qui n'est point exacte ; celle du capitaine WALLIS approche plus de la vérité. Nous passâmes à une lieue des deux rochers qui sont le plus au Nord ; ils doivent être appelés *îlots*, malgré l'autorité de DAMPIER, parce que le moins gros a une demi-lieue de tour; et, quoiqu'il ne soit point boisé, on aperçoit beaucoup d'herbes du côté de l'Est. La longitude orientale de cet îlot, déterminée lorsqu'il nous restait à une lieue au Sud, a été fixée, d'après le *medium* de plus de soixante observations de distance, prises dans les circonstances les plus favorables, par 119^d 41', et sa latitude Nord par 21^d 9' 13"[h]. M. BERNIZET a aussi tracé la direction de toutes ces îles entr'elles, et levé un plan, qui est le résultat de plus de deux cents relèvemens. Je ne me proposai pas d'y relâcher, les Bashées ayant déjà été visitées plusieurs fois, et rien ne pouvant nous y intéresser. Après en avoir déterminé la position, je continuai donc ma route vers la Chine, et le 1.^cr janvier 1787, je trouvai fond par soixante brasses. Le lendemain, nous fûmes environnés d'un très-grand nombre de bateaux pêcheurs qui tenaient la mer par un très-mauvais temps : ils ne purent faire aucune attention à nous. Le genre de leur pêche ne permet pas qu'ils se détournent pour accoster les vaisseaux; ils draguent sur le fond avec des filets

1786. DÉCEMBRE.

1787. JANVIER. 1.^cr

[h] J'ai cru qu'il était nécessaire d'apprendre aux navigateurs que ces prétendus rochers sont de petites îles, parce que cette dénomination m'a induit en erreur pendant plusieurs heures.

1787. JANVIER. extrêmement longs, et qu'on ne pourrait pas lever en deux heures.

2. Le 2 janvier, nous eûmes connaissance de la Pierre-Blanche; nous mouillâmes le soir au Nord de l'île Ling-ting, et le lendemain dans la rade de Macao, après avoir embouqué un canal que je crois peu fréquenté quoique très-beau[i]: nous avions pris des pilotes chinois, en dedans de l'île Lamma.

[i] Les navigateurs qui voudront connaître ce canal, doivent se procurer la carte de DALRYMPLE, gravée dans le Neptune de DAPRÈS; nous avons laissé au Sud la grande Lamma, les îles de Ling-ting, de Chichow, de Laf-sam-mée, de Long-shitow, de Chang-chow; et n'avons laissé au Nord que l'île Socko-chow, et la grande île Lantao.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Macao. — Séjour dans la rade du Typa. — Accueil obligeant du gouverneur. — Description de Macao. — Son gouvernement. — Sa population. — Ses rapports avec les Chinois. — Départ de Macao. — Attérage sur l'île de Luçon. — Incertitude de la position des bancs de Bulinao, Mansiloq et Marivelle. — Description du village de Marivelle ou Mirabelle. — Nous entrons dans la baie de Manille par la passe du Sud; nous avions essayé vainement celle du Nord. — Observation pour louvoyer sans risque dans la baie de Manille. — Mouillage à Cavite.

Les Chinois qui nous avaient pilotés devant Macao, refusèrent de nous conduire au mouillage du Typa; ils montrèrent le plus grand empressement de s'en aller avec leurs bateaux, et nous avons appris depuis, que, s'ils avaient été aperçus, le mandarin de Macao aurait exigé de chacun d'eux la moitié de la somme qu'il avait reçue. Ces sortes de contributions sont assez ordinairement précédées de plusieurs volées de coups de bâton; ce peuple, dont les lois sont si vantées en Europe, est peut-être le plus malheureux, le plus vexé et le plus arbitrairement gouverné qu'il y ait sur la terre, si toutefois on peut juger du gouvernement chinois par le despotisme du mandarin de Macao. 1787. JANVIER.

1787. JANVIER. Le temps, qui était très-couvert, nous avait empêché de distinguer la ville; il s'éclaircit à midi, et nous la relevâmes à l'Ouest un degré Sud à environ trois lieues. J'envoyai à terre un canot, commandé par M. BOUTIN, pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui annoncer que nous nous proposions de faire quelque séjour dans la rade, afin d'y rafraîchir et d'y reposer nos équipages. M. BERNARDO ALEXIS DE LÉMOS, gouverneur de Macao, reçut cet officier de la manière la plus obligeante; il nous offrit tous les secours qui dépendaient de lui, et il envoya sur-le-champ un pilote more pour nous conduire au mouillage du Typa: nous appareillâmes le lendemain à la pointe du jour, et nous laissâmes tomber l'ancre à huit heures du matin, par trois brasses et demie fond de vase, la ville de Macao restant au Nord-Ouest à cinq milles.

Nous mouillâmes à côté d'une flûte française, commandée par M. DE RICHERY, enseigne de vaisseau; elle venait de Manille, elle était destinée par MM. D'ENTRECASTEAUX et COSSIGNY à naviguer sur les côtes de l'Est, et à y protéger notre commerce. Nous eûmes donc enfin, après dix-huit mois, le plaisir de rencontrer, non-seulement des compatriotes, mais même des camarades et des connaissances. M. DE RICHERY avait accompagné, la veille, le pilote more, et nous avait apporté une quantité très-considérable de fruits, de légumes, de viande fraîche, et généralement tout ce qu'il avait supposé pouvoir être agréable à des navigateurs après une longue traversée.

Notre air de bonne santé parut le surprendre; il nous apprit les nouvelles politiques de l'Europe, dont la situation était absolument la même qu'à notre départ de France : mais toutes ses recherches à Macao, pour trouver quelqu'un qui eût été chargé de nos paquets, furent vaines; il était plus que probable qu'il n'était arrivé à la Chine aucune lettre à notre adresse, et nous eûmes la douleur de craindre d'avoir été oubliés par nos familles et par nos amis. Les situations tristes rendent injustes : il était possible que ces lettres que nous regrettions si fort eussent été confiées au bâtiment de la compagnie qui avait manqué son voyage; il n'était venu cette année que sa conserve, et on avait appris par le capitaine que la plus grande partie des fonds et toutes les lettres avaient été embarquées sur l'autre vaisseau. Nous fûmes, peut-être, plus affligés que les actionnaires, des contre-temps qui avaient empêché l'arrivée de ce bâtiment; et il nous fut impossible de ne pas remarquer que, sur vingt-neuf vaisseaux anglais, cinq hollandais, deux danois, un suédois, deux américains et deux français, le seul qui eût manqué son voyage, était de notre nation. Comme les Anglais ne confient ces commandemens qu'à des marins extrêmement instruits, un pareil événement leur est presque inconnu; et lorsqu'arrivés trop tard dans les mers de Chine, ils y trouvent la mousson du Nord-Est formée, ils luttent avec opiniâtreté contre cet obstacle; ils pénètrent souvent à l'Est des Philippines, et s'élevant au Nord dans cette mer infiniment plus vaste et moins exposée

1787. JANVIER.

1787. JANVIER. aux courans, ils rentrent par le Sud des îles Bashées, vont attérir sur Piedra-Blanca, et passent comme nous au Nord de la grande Lamma. Nous fûmes témoins de l'arrivée d'un vaisseau anglais qui, après avoir fait cette route, mouilla dix jours après nous dans la rade de Macao, et monta tout de suite à Canton [a].

Mon premier soin, après avoir affourché la frégate, fut de descendre à terre avec M. DE LANGLE, pour remercier le gouverneur de l'accueil obligeant qu'il avait fait à M. BOUTIN, et lui demander la permission d'avoir un établissement à terre, afin d'y dresser un observatoire, et de faire reposer M. DAGELET, que la traversée avait beaucoup fatigué, ainsi que M. ROLLIN, notre chirurgien-major, qui, après nous avoir garantis du scorbut et de toutes les autres maladies, par ses soins et ses conseils, aurait lui-même succombé aux fatigues de notre longue navigation, si notre arrivée eût été retardée de huit jours.

M. DE LÉMOS nous reçut comme des compatriotes; toutes les permissions furent accordées avec une honnêteté que les expressions ne peuvent rendre; sa maison nous fut offerte; et comme il ne parlait pas français, son épouse, jeune Portugaise de Lisbonne, lui servait d'interprète; elle ajoutait aux réponses de son mari, une grâce, une amabilité qui lui était particulière, et que des voyageurs ne

[a] D'ENTRECASTEAUX a fait en 1787 un voyage de l'Ile de France en Chine à contre-mousson; il a traversé des parties de mer à peu près inconnues, et découvert quelques écueils dont aucune carte ne fait mention. (N. D. R.)

peuvent se flatter de rencontrer que très-rarement dans les principales villes de l'Europe. 1787. JANVIER.

Dona MARIA DE SALDAGNA avait épousé M. DE LÉMOS à Goa, il y avait douze ans, et j'étais arrivé dans cette ville, commandant la flûte la Seine, peu après son mariage : elle eut la bonté de me rappeler cet événement qui était très-présent à ma mémoire, et d'ajouter obligeamment, que j'étais une ancienne connaissance : appelant ensuite tous ses enfans, elle me dit qu'elle se présentait ainsi à ses amis, que leur éducation était l'objet de tous ses soins, qu'elle était fière d'être leur mère, qu'il fallait lui pardonner cet orgueil, et qu'elle voulait se faire connaître avec tous ses défauts.

Aucune partie du monde n'a peut-être jamais offert un tableau plus ravissant ; les plus jolis enfans entouraient et embrassaient la mère la plus charmante ; et la bonté et la douceur de cette mère se répandaient sur tout ce qui l'environnait.

Nous sûmes bientôt qu'à ses agrémens et à ses vertus privées, elle joignait un caractère ferme et une ame élevée ; que, dans plusieurs circonstances délicates où M. DE LÉMOS s'était trouvé vis-à-vis des Chinois, il avait été confirmé dans ses résolutions généreuses par Mme DE LÉMOS, et qu'ils avaient pensé l'un et l'autre qu'ils ne devaient pas, à l'exemple de leurs prédécesseurs, sacrifier l'honneur de leur nation à aucun autre intérêt. L'administration de M. DE LÉMOS aurait fait époque, si l'on eût été assez éclairé à Goa

1787. JANVIER. pour lui conserver sa place plus de trois années, et pour lui laisser le temps d'accoutumer les Chinois à une résistance dont ils ont perdu le souvenir depuis plus d'un siècle.

Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao, qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître; et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur, et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde.

Les Chinois font avec les Européens un commerce de cinquante millions, dont les deux cinquièmes sont soldés en argent, le reste en draps anglais, en calin de Batavia ou de Malac, en coton de Surate ou de Bengale, en opium de Patna, en bois de sandal, et en poivre de la côte de Malabar. On apporte aussi d'Europe quelques objets de luxe, comme glaces de la plus grande dimension, montres de Genève, corail, perles fines; mais ces derniers articles doivent à peine être comptés, et ne peuvent être vendus avec quelque avantage qu'en très-petite quantité. On ne rapporte en échange de toutes ces richesses, que du thé vert ou noir, avec quelques caisses de soie écrue pour les manufactures

manufactures européennes ; car je compte pour rien les porcelaines qui lestent les vaisseaux, et les étoffes de soie qui ne procurent presque aucun bénéfice. Aucune nation ne fait certainement un commerce aussi avantageux avec les étrangers, et il n'en est point cependant qui impose des conditions aussi dures, qui multiplie avec plus d'audace les vexations, les gênes de toute espèce : il ne se boit pas une tasse de thé en Europe qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à Canton, qui l'ont embarqué, et ont sillonné la moitié du globe pour apporter cette feuille dans nos marchés. 1787. JANVIER.

Il m'est impossible de ne pas rapporter, qu'un canonnier anglais, faisant un salut par ordre de son capitaine, tua, il y a deux ans, un pêcheur chinois, dans un champan qui était venu imprudemment se placer sous la volée de son canon et qu'il ne pouvait apercevoir. Le santoq ou gouverneur de Canton réclama le canonnier, et ne l'obtint enfin, qu'en promettant qu'il ne lui serait fait aucun mal, ajoutant qu'il n'était pas assez injuste pour punir un homicide involontaire. Sur cette assurance, ce malheureux lui fut livré, et deux heures après il était pendu. L'honneur national eût exigé une vengeance prompte et éclatante, mais des bâtimens marchands n'en avaient pas les moyens ; et les capitaines de ces navires, accoutumés à l'exactitude, à la bonne foi, et à la modération qui ne compromet pas les fonds des commettans, ne purent entreprendre une résistance généreuse qui aurait occasionné une perte de quarante millions à la

1787. JANVIER. compagnie dont les vaisseaux seraient revenus à vide : mais ils ont sans doute dénoncé cette injure, et ils se sont flattés qu'ils en obtiendraient satisfaction. J'oserais assurer que tous les employés des différentes compagnies européennes donneraient collectivement une grande partie de leur fortune, pour qu'enfin on apprît à ces lâches mandarins, qu'il est un terme à toutes les injustices, et que les leurs ont passé toutes les bornes.

Les Portugais ont encore plus que tous les autres peuples à se plaindre des Chinois ; on sait à quel titre respectable ils sont possesseurs de Macao. Le don de l'emplacement de cette ville est un monument de la reconnaissance de l'empereur CAMHY; elle fut donnée aux Portugais pour avoir détruit, dans les îles des environs de Canton, les pirates qui infestaient les mers et ravageaient toutes les côtes de la Chine. C'est une vaine déclamation d'attribuer la perte de leurs priviléges à l'abus qu'ils en ont fait : leurs crimes sont dans la faiblesse de leur gouvernement : chaque jour les Chinois leur ont fait de nouvelles injures, à chaque instant ils ont annoncé de nouvelles prétentions; le gouvernement portugais n'y a jamais opposé la moindre résistance, et cette place, d'où une nation européenne qui aurait un peu d'énergie, imposerait à l'empereur de la Chine, n'est plus en quelque sorte qu'une ville chinoise, dans laquelle les Portugais sont soufferts, quoiqu'ils ayent le droit incontestable d'y commander, et les moyens de s'y faire craindre s'ils y entretenaient seulement une garnison de deux mille

Européens, avec deux frégates, quelques corvettes et une galiote à bombes. 1787. JANVIER.

Macao, situé à l'embouchure du Tigre, peut recevoir dans sa rade, à l'entrée du Typa, des vaisseaux de soixante-quatre canons; et dans son port, qui est sous la ville et communique avec la rivière en remontant dans l'Est, des vaisseaux de sept à huit cents tonneaux, à moitié chargés. Suivant nos observations, sa latitude Nord est de 22^{d} 12′ 40″, et sa longitude orientale de 111^{d} 19′ 30″.

L'entrée de ce port est défendue par une forteresse à deux batteries, qu'il faut ranger, en entrant, à une portée de pistolet. Trois petits forts, dont deux armés de douze canons et un de six, garantissent la partie méridionale de la ville de toute entreprise chinoise : ces fortifications qui sont dans le plus mauvais état, seraient peu redoutables à des Européens, mais elles peuvent imposer à toutes les forces maritimes des Chinois. Il y a de plus une montagne qui domine la plage, et sur laquelle un détachement pourrait soutenir un très-long siége. Les Portugais de Macao, plus religieux que militaires, ont bâti une église sur les ruines d'un fort qui couronnait cette montagne et formait un poste inexpugnable.

Le côté de terre est défendu par deux forteresses; l'une est armée de quarante canons et peut contenir mille hommes de garnison; elle a une citerne, deux sources d'eau vive, et des casemates pour renfermer les munitions de guerre et de bouche : l'autre forteresse sur laquelle on compte trente

1787. JANVIER. canons, ne peut comporter plus de trois cents hommes; elle a une source qui est très-abondante et ne tarit jamais. Ces deux citadelles commandent tout le pays. Les limites portugaises s'étendent à peine à une lieue de distance de la ville; elles sont bordées d'une muraille gardée par un mandarin avec quelques soldats; ce mandarin est le vrai gouverneur de Macao, celui auquel obéissent les Chinois : il n'a pas le droit de coucher dans l'enceinte des limites, mais il peut visiter la place et même les fortifications, inspecter les douanes, &c. Dans ces occasions les Portugais lui doivent un salut de cinq coups de canon : mais aucun Européen ne peut faire un pas sur le territoire chinois au-delà de la muraille; une imprudence le mettrait à la discrétion des Chinois qui pourraient ou le retenir prisonnier, ou exiger de lui une grosse somme : quelques officiers de nos frégates s'y sont cependant exposés, et cette petite légèreté n'a eu aucune suite fâcheuse.

La population entière de Macao peut être évaluée à vingt mille ames, dont cent Portugais de naissance, sur deux mille métis ou Portugais indiens; autant d'esclaves cafres qui leur servent de domestiques; le reste est Chinois, et s'occupe du commerce et de différens métiers qui rendent ces mêmes Portugais tributaires de leur industrie. Ceux-ci, quoique presque tous mulâtres, se croiraient déshonorés s'ils exerçaient quelque art mécanique et faisaient ainsi subsister leur famille; mais leur amour-propre n'est pas révolté de solliciter sans cesse, et avec importunité, la charité des passans.

Le vice-roi de Goa nomme à toutes les places civiles et militaires de Macao; le gouverneur est de son choix, ainsi que tous les sénateurs qui partagent l'autorité civile; il vient de fixer la garnison à cent quatre-vingts cipayes indiens et cent-vingt hommes de milice : le service de cette garde consiste à faire la nuit des patrouilles; les soldats sont armés de bâtons, l'officier seul a droit d'avoir une épée, mais dans aucun cas il ne peut en faire usage contre un Chinois. Si un voleur de cette nation est surpris enfonçant une porte, ou enlevant quelque effet, il faut l'arrêter avec la plus grande précaution; et si le soldat, en se défendant contre le voleur, a le malheur de le tuer, il est livré au gouverneur chinois, et pendu au milieu de la place du marché, en présence de cette même garde dont il faisait partie, d'un magistrat portugais, et de deux mandarins chinois qui, après l'exécution, sont salués du canon en sortant de la ville, ainsi qu'ils l'ont été en y entrant : mais si au contraire un Chinois tue un Portugais, il est remis entre les mains des juges de sa nation, qui, après l'avoir spolié, font semblant de remplir les autres formalités de la justice, mais le laissent s'évader, très-indifférens sur les réclamations qui leur sont faites, et qui n'ont jamais été suivies d'aucune satisfaction. 1787. JANVIER.

Les Portugais ont fait, dans ces derniers temps, un acte de vigueur qui sera gravé sur l'airain dans les fastes du sénat. Un cipaye ayant tué un Chinois, ils le firent fusiller eux-mêmes, en présence des mandarins, et refusèrent de soumettre la décision de cette affaire au jugement des Chinois.

1787. JANVIER. Le sénat de Macao est composé du gouverneur, qui en est le président, et de trois *vercadores*, qui sont les vérificateurs des finances de la ville, dont les revenus consistent dans les droits imposés sur les marchandises qui entrent à Macao, par les seuls vaisseaux portugais : ils sont si peu éclairés, qu'ils ne permettraient à aucune autre nation de débarquer des effets de commerce dans leur ville, en payant les droits établis ; comme s'ils craignaient d'augmenter le revenu de leur fisc, et de diminuer celui des Chinois, à Canton.

Il est certain que si le port de Macao devenait franc, et si cette ville avait une garnison qui pût assurer les propriétés commerciales qu'on y déposerait, les revenus des douanes seraient doublés, et suffiraient sans doute à tous les frais de gouvernement; mais un petit intérêt particulier s'oppose à un arrangement que la saine raison prescrit. Le vice-roi de Goa vend aux négocians des différentes nations qui font le commerce d'Inde en Inde, des commissions portugaises; ces mêmes armateurs font au sénat de Macao quelques présens, suivant l'importance de leur expédition ; et ce motif mercantille est un obstacle peut-être invincible à l'établissement d'une franchise qui rendrait Macao une des villes les plus florissantes de l'Asie, et cent fois supérieure à Goa, qui ne sera jamais d'aucune utilité à sa métropole.

Après les trois *vercadores* dont j'ai parlé, viennent deux juges des orphelins, chargés des biens vacans, de l'exécution des testamens, de la nomination des tuteurs et curateurs,

et généralement de toutes les discussions relatives aux successions : on peut appeler de leur sentence à Goa. 1787. JANVIER.

Les autres causes civiles ou criminelles sont attribuées aussi, en première instance, à deux sénateurs nommés juges. Un trésorier reçoit le produit des douanes, et paye, sur les ordonnances du sénat, les appointemens, et les différentes dépenses, qui ne peuvent cependant être ordonnées que par le vice-roi de Goa si elles excèdent trois mille piastres.

La magistrature la plus importante est celle du procureur de la ville ; il est intermédiaire entre le gouvernement portugais et le gouvernement chinois ; il répond à tous les étrangers qui hivernent à Macao, reçoit et fait parvenir à leur gouvernement respectif les plaintes réciproques des deux nations, dont un greffier, qui n'a point voix délibérative, tient registre, ainsi que de toutes les délibérations du conseil. Il est le seul dont la place soit inamovible; celle du gouverneur dure trois ans, les autres magistrats sont changés chaque année. Un renouvellement si fréquent qui s'oppose à tout système suivi, n'a pas peu contribué à l'anéantissement des anciens droits des Portugais, et il ne peut sans doute être maintenu que parce que le vice-roi de Goa trouve son compte à avoir beaucoup de places à donner ou à vendre; car les mœurs et les usages de l'Asie permettent cette conjecture.

On peut appeler à Goa de tous les jugemens du sénat; l'incapacité reconnue de ces prétendus sénateurs, rend cette loi extrêmement nécessaire. Les collègues du gouverneur,

1787. JANVIER. homme plein de mérite, sont des Portugais de Macao, très-vains, très-orgueilleux, et plus ignorans que nos magisters des campagnes.

L'aspect de cette ville est très-riant *(Atlas, n.° 40)*. Il reste de son ancienne opulence plusieurs belles maisons louées aux subrécargues des différentes compagnies, qui sont obligés de passer l'hiver à Macao; les Chinois les forçant de quitter Canton, lorsque le dernier vaisseau de leur nation en est parti, et ne leur permettant d'y retourner qu'avec les vaisseaux qui arrivent d'Europe à la mousson suivante.

Le séjour de Macao est très-agréable pendant l'hivernage, parce que les différens subrécargues sont généralement d'un mérite distingué, très-instruits, et qu'ils ont un traitement assez considérable pour tenir une excellente maison. L'objet de notre mission nous a valu, de leur part, l'accueil le plus obligeant; nous aurions été presque orphelins, si nous n'eussions eu que le titre de Français, notre compagnie n'ayant encore aucun représentant à Macao.

Nous devons un témoignage public de reconnaissance à M. ELSTOCKENSTROM, chef de la compagnie suédoise, dont les manières obligeantes ont été pour nous celles d'un ancien ami, et du compatriote le plus zélé pour les intérêts de notre nation. Il voulut bien se charger, à notre départ, de la vente de nos pelleteries, dont le produit était destiné à être réparti entre nos équipages, et il eut la bonté de nous promettre d'en faire passer le montant à l'Ile de France.

La valeur de ces pelleteries était dix fois moindre qu'à l'époque

l'époque où les capitaines GORE et KING étaient arrivés à Canton, parce que les Anglais avaient fait cette année six expéditions pour la côte du Nord-Ouest de l'Amérique; deux bâtimens destinés à cette traite étaient partis de Bombay, deux du Bengale, et deux de Madras. Ces deux derniers étaient seuls de retour, avec une assez petite quantité de peaux; mais le bruit de cet armement s'était répandu à la Chine, et on ne trouvait plus que douze à quinze piastres, de la même qualité de peau qui, en 1780, en eût valu plus de cent. 1787. JANVIER.

Nous avions mille peaux qu'un négociant portugais avait achetées neuf mille cinq cents piastres; mais au moment de notre départ pour Manille, lorsqu'il fallut compter l'argent, il fit difficulté de les recevoir, sous de vains prétextes. Comme la conclusion de notre marché avait éloigné tous les autres concurrens, qui étaient retournés à Canton, il espérait sans doute que, dans l'embarras où nous nous trouverions, nous les céderions au prix qu'on voudrait en donner; et nous avons lieu de soupçonner qu'il envoya à bord de nouveaux marchands chinois, qui en offrirent une beaucoup moindre somme : mais, quoique peu accoutumés à ces manœuvres, elles étaient trop grossièrement tissues pour n'être pas démêlées; et nous refusâmes absolument de les vendre.

Il n'y avait de difficulté que pour le débarquement de nos pelleteries, et leur entrepôt à Macao. Le sénat, auquel M. VEILLARD, notre consul, s'adressa, refusa la permission :

1787. JANVIER. mais le gouverneur, informé que c'était une propriété de nos matelots, employés à une expédition qui pouvait devenir utile à tous les peuples maritimes de l'Europe, crut remplir les vues du gouvernement portugais en s'écartant des règles prescrites, et se conduisit dans cette occasion comme dans toutes les autres, avec sa délicatesse ordinaire [b].

Il est inutile de dire que le mandarin de Macao ne demanda rien pour notre séjour dans la rade du Typa, qui

[b] Après avoir saisi toutes les occasions de prouver avec impartialité la confiance que mérite DIXON, j'ose croire que la lecture du voyage de LA PÉROUSE donnera à ce capitaine quelque regret d'avoir accusé nos navigateurs d'imposture et de vues mercantilles : je dois à la justice de repousser cette imputation calomnieuse. Voici le texte littéral du voyage de DIXON, pris dans la traduction française, *page 445 :*

« L'ASTROLABE et LA BOUSSOLE, deux bâtimens français, commandés par » MM. DE LA PÉROUSE et DE LANGLE, partirent de France en 1785. Ils » prétendent avoir rallié la côte de l'Amérique depuis l'établissement espagnol de » Monterey jusqu'au 60e degré de latitude Nord. Cette assertion ne paraît pas » vraisemblable. Quoique ces vaisseaux ayent été frétés pour faire des découvertes, » les capitaines n'ont cependant pas oublié que les fourrures étaient un article » précieux; et tandis qu'ils étaient sur la côte de l'Amérique, ils se procurèrent » environ six cents peaux de loutres, la plupart en pièces et d'une qualité très- » médiocre. Ce sont absolument les mêmes qu'importent les Espagnols. Si » MM. DE LA PÉROUSE et DE LANGLE se fussent réellement avancés au » 60e degré de latitude Nord, il n'y a pas de doute qu'ils ne se fussent procuré » des peaux d'une qualité bien supérieure. »

Après avoir rappelé que LA PÉROUSE ne traita des peaux de loutres, que d'après les ordres portés à l'article IX de la seconde partie de ses instructions, afin d'avoir une donnée principale sur cette branche de commerce et pouvoir en rendre compte, et qu'il en traita au bénéfice des seuls matelots, je ferai observer contre l'assertion de DIXON, que cette traite eut lieu au Port des Français par 58^d^ 37′ de latitude Nord, et qu'ainsi LA PÉROUSE a eu raison en assurant qu'il ne pouvait y avoir dix pour cent de différence dans la qualité des peaux prises au Port des Français ou à Monterey. (N. D. R.)

ne fait plus partie, ainsi que les différentes îles, des possessions portugaises ; ses prétentions, s'il en eût montré, eussent été rejetées avec mépris : mais nous apprîmes qu'il avait exigé mille piastres du *crompador* qui fournissait nos vivres. Cette somme n'était pas forte relativement à la friponnerie de ce *crompador* [c], dont les comptes des cinq ou six premiers jours se montèrent à plus de trois cents piastres : mais convaincus de sa mauvaise foi, nous le renvoyâmes. Le commis du munitionnaire allait chaque jour au marché, comme dans une ville d'Europe, acheter ce qui était nécessaire, et la dépense totale d'un mois entier fut moindre que celle de la première semaine. 1787. JANVIER.

Il est vraisemblable que notre économie déplut au mandarin ; mais ce fut pour nous une simple conjecture ; nous ne pouvions rien avoir à démêler avec lui. Les douanes chinoises n'ont de rapport avec les Européens, que pour les articles de commerce qui viennent de l'intérieur de la Chine sur les bateaux chinois, ou qui sont embarqués à Macao

[c] « .... Tous les vaisseaux étaient approvisionnés de ce dont ils avaient besoin, » par un officier appelé *crompador*, qui demandait toujours un *cumshau*, ou » gratification de trois cents piastres, indépendamment du bénéfice qu'il pouvait » faire sur les marchandises fournies.

» Une extorsion de cette nature parut exorbitante, et nous résolûmes de nous y » soustraire s'il était possible. Le capitaine TASKER, arrivé de Bombay, dont » le bâtiment était à l'ancre près du nôtre, eut la bonté de nous offrir du bœuf » frais pour nos besoins pressans. Il fallut cependant user de beaucoup de précau- » tions pour en introduire dans notre vaisseau ; car nous avions à chaque côté un » hoppo, ou chaloupe de la douane, à bord desquels il y avait des commis qui » empêchaient qu'on ne nous apportât du bœuf, à moins qu'il ne fût fourni par un » *crompador.* » *Voyage de* DIXON, *page 409 de la traduction française.* (N. D. R.)

1787. JANVIER. sur ces mêmes bateaux, pour être vendus dans l'intérieur de l'empire ; mais ce que nous achetions à Macao, pour être transporté à bord de nos frégates par nos propres chaloupes, n'était sujet à aucune visite.

Le climat de la rade du Typa est fort inégal dans cette saison ; le thermomètre variait de huit degrés d'un jour à l'autre : nous eûmes presque tous la fièvre avec de gros rhumes, qui cédèrent à la belle température de l'île de FÉVRIER. Luçon ; nous l'aperçûmes le 15 de février. Nous étions partis de Macao le 5 à huit heures du matin, avec un vent de Nord qui nous aurait permis de passer entre les îles, si j'eusse eu un pilote ; mais voulant épargner cette dépense, qui est assez considérable, je suivis la route ordinaire et je passai au Sud de la grande Ladrone. Nous avions embarqué sur chaque frégate six matelots chinois, en remplacement de ceux que nous avions eu le malheur de perdre lors du naufrage de nos canots.

Ce peuple est si malheureux que, malgré les lois de cet empire, qui défendent, sous peine de la vie, d'en sortir, nous aurions pu enrôler en une semaine deux cents hommes, si nous en eussions eu besoin.

Notre observatoire avait été dressé à Macao dans le couvent des Augustins, d'où nous avions conclu la longitude orientale de cette ville à $111^{d}\ 19'\ 30''$, par un milieu entre plusieurs suites de distances de la lune au soleil ; la marche de nos horloges avait aussi été vérifiée, et nous avions trouvé que le retard journalier du n.° 19 était de $12'\ 36''$, quantité

plus considérable que celle que nous avions observée avant cette époque : il faut remarquer cependant qu'on avait oublié, pendant vingt-quatre heures, de monter cette horloge, et qu'étant ainsi restée arrêtée, ce défaut de continuité dans sa marche avait probablement produit ce dérangement : mais en supposant que jusqu'à notre arrivée à Macao, et avant la négligence dont nous nous avouons coupables, le retard du n.° 19 fût tel que nous l'avions déterminé à la Conception, cette montre aurait donné la longitude de Macao de 113^{d} 33′ 33″, c'est-à-dire, 2^{d} 14′ 3″ plus forte qu'elle n'est réellement suivant nos observations de distance; ainsi l'erreur de ce garde-temps, après dix mois de navigation, n'aurait été que de quarante-cinq lieues. 1787. FÉVRIER.

Les vents du Nord me permirent de m'élever à l'Est, et j'aurais pris connaissance de Piedra-Blanca s'ils n'eussent bientôt passé à l'Est-Sud-Est. Les renseignemens qu'on m'avait donnés à Macao sur la meilleure route à suivre jusqu'à Manille, ne m'avaient point appris s'il convenait mieux de passer au Nord ou au Sud du banc de Pratas; mais je devais conclure de la diversité des opinions, que l'une ou l'autre route était indifférente. Les vents d'Est qui soufflèrent avec violence, me déterminèrent à courir au plus près tribord amure, et à diriger ma route sous le vent de ce banc, mal placé sur toutes les cartes jusqu'au troisième voyage de Cook. Le capitaine King, en ayant déterminé avec précision la latitude, a rendu un signalé service aux navigateurs qui font le cabotage de Macao à Manille, et

1787. FÉVRIER. qui suivaient avec confiance la carte de M. DALRYMPLE, copiée par M. DAPRÈS. Ces deux auteurs, si estimables et si exacts lorsqu'ils ont tracé leurs plans d'après leur propre travail, n'ont pas pu toujours se procurer de bons mémoires; et la situation du banc de Pratas, celle de la côte occidentale de l'île de Luçon, ainsi que celle de la baie de Manille, ne méritent aucune confiance. Comme je désirais attérir sur l'île de Luçon par les 17^{d} de latitude, afin de passer au Nord du banc de Bulinao, je rangeai le banc de Pratas le plus près qu'il me fut possible; je passai même à minuit sur le point qu'il occupe sur la carte de M. DAPRÈS, qui a étendu ce danger 25′ trop au Sud. La position qu'il a donnée aux bancs de Bulinao, de Mansiloq et de Marivelle, n'est pas plus exacte. Une ancienne routine a appris qu'on n'avait rien à craindre en attérissant au Nord de 17^{d}, et cette observation a paru suffisante aux différens gouverneurs de Manille, qui, depuis deux siècles, n'ont pas trouvé un moment pour employer quelques petits bâtimens à faire la recherche de ces dangers, et à déterminer au moins leur latitude, avec leur distance de l'île de Luçon, dont nous

15. eûmes connaissance le 15 février par 18^{d} 14′. Nous nous flattions de n'avoir plus qu'à descendre la côte avec des vents de Nord-Est jusqu'à l'entrée de Manille : mais les vents de mousson ne pénètrent pas le long de la terre; ils furent variables du Nord-Ouest au Sud-Ouest pendant plusieurs jours : les courans portèrent aussi au Nord avec

19. une vîtesse d'un nœud par heure, et jusqu'au 19 février

nous n'avançâmes pas d'une lieue par jour. Enfin, les vents de Nord ayant fraîchi, nous longeâmes la côte des Illocos à deux lieues, et nous aperçûmes, dans le port de Sainte-Croix, un petit bâtiment à deux mâts, qui vraisemblablement chargeait du riz pour la Chine. Il nous fut impossible de faire quadrer aucun relèvement sur la carte de M. Daprès; mais les nôtres nous permettent de donner la direction de cette côte, bien peu connue, quoique très-fréquentée. Nous doublâmes, le 20, le cap Bulinao, et relevâmes, le 21, la pointe Capones, qui nous restait à l'Est précisément dans le lit du vent : nous courûmes différens bords pour la rapprocher, et gagner le mouillage qui ne s'étend qu'à une lieue du rivage. Nous aperçûmes deux bâtimens espagnols qui paraissaient craindre de se présenter à l'entrée de la baie de Manille, d'où les vents d'Est sortaient avec force; ils restaient à l'abri sous la terre. Nous prolongeâmes notre bordée jusqu'au Sud de l'île Marivelle, et les vents ayant sauté à l'Est-Sud-Est dans l'après-midi, nous dirigeâmes notre route entre cette île et celle de la Mouha, et nous eûmes l'espoir d'entrer par la passe du Nord : mais après avoir couru plusieurs bords dans cette entrée, qui n'a guère qu'une demi-lieue de largeur, nous nous aperçûmes que les courans portaient à l'Ouest avec assez de violence, et s'opposaient invinciblement à notre projet; nous prîmes alors le parti de relâcher dans le port de Marivelle, qui était à une lieue sous le vent, afin d'y attendre ou de meilleurs vents, ou un courant plus favorable. Nous y mouillâmes par dix-huit brasses, fond de vase;

1787. FÉVRIER. 20.

1787. FÉVRIER. le village nous restait au Nord-Ouest-quart-d'Ouest, et les porcs au Sud-quart-Sud-Est 3^{d} Sud. Ce port n'est ouvert qu'aux vents de Sud-Ouest, et la tenue y est si bonne, que je crois qu'on y serait sans aucun danger pendant la mousson où ils règnent.

Comme nous manquions de bois, et que je savais qu'il est très-cher à Manille, je me décidai à passer vingt-quatre heures à Marivelle pour en faire quelques cordes, et le lendemain à la pointe du jour, nous envoyâmes à terre tous les charpentiers des deux frégates avec nos chaloupes; je destinai en même temps nos petits canots à sonder la baie: le reste de l'équipage, avec le grand canot, fut réservé pour une partie de pêche dans l'anse du village, qui paraissait sablonneuse et commode pour étendre la seine; mais c'était une illusion, nous y trouvâmes des roches, et un fond si plat à deux encablures du rivage, qu'il était impossible d'y pêcher. Nous ne retirâmes d'autre fruit de nos fatigues, que quelques bécasses épineuses, assez bien conservées, que nous ajoutâmes à la collection de nos coquilles. Vers midi, je descendis au village; il est composé d'environ quarante maisons construites en bambou, couvertes en feuilles, et élevées d'environ quatre pieds au-dessus de la terre. Ces maisons ont pour parquet de petits bambous qui ne joignent point, et qui font assez ressembler ces cabanes à des cages d'oiseau; on y monte par une échelle, et je ne crois pas que tous les matériaux d'une pareille maison, le faîtage compris, pèsent deux cents livres.

En

En face de la principale rue, est un grand édifice en pierre de taille, mais presque entièrement ruiné ; on voyait cependant encore deux canons de fonte à des fenêtres qui servaient d'embrasures. 1787. FÉVRIER.

Nous apprîmes que cette masure était la maison du curé, l'église et le fort, mais que tous ces titres n'en avaient pas imposé aux Mores des îles méridionales des Philippines, qui s'en étaient emparés en 1780, avaient brûlé le village, incendié et détruit le fort, l'église, le presbytère, avaient fait esclaves tous les Indiens qui n'avaient pas eu le temps de fuir, et s'étaient retirés avec leurs captifs sans être inquiétés. Cet événement a si fort effrayé cette peuplade, qu'elle n'ose se livrer à aucun genre d'industrie ; les terres y sont presque toutes en friche, et cette paroisse est si pauvre, que nous n'y avons pu acheter qu'une douzaine de poules avec un petit cochon. Le curé nous vendit un jeune bœuf, en nous assurant que c'était la huitième partie de l'unique troupeau qu'il y eût dans la paroisse, dont les terres sont labourées par des buffles.

Ce pasteur était un jeune mulâtre indien, qui fort nonchalamment habitait la masure que j'ai décrite : quelques pots de terre et un grabat composaient son ameublement. Il nous dit que sa paroisse contenait environ deux cents personnes des deux sexes et de tout âge, prêtes à la moindre alerte à s'enfoncer dans les bois, pour échapper à ces Mores, qui font encore sur cette côte de fréquentes descentes : ils sont si audacieux, et leurs ennemis si peu vigilans, qu'ils

1787. FÉVRIER. pénètrent souvent jusqu'au fond de la baie de Manille; pendant le court séjour que nous avons fait depuis à Cavite, sept ou huit Indiens ont été enlevés dans leurs pirogues, à moins d'une lieue de l'entrée du port. On nous a assuré que des bateaux de passage de Cavite à Manille, étaient pris par ces mêmes Mores, quoique ce trajet soit en tout comparable à celui de Brest à Landerneau par mer. Ils font ces expéditions dans des bâtimens à rames très-légers; les Espagnols leur opposent une armadille de galères qui ne marchent point, et ils n'en ont jamais pris aucun.

Le premier officier, après le curé, est un Indien qui porte le nom pompeux d'alcade, et qui jouit du suprême honneur de porter une canne à pomme d'argent; il paraît exercer une grande autorité sur les Indiens : aucun n'avait le droit de nous vendre une poule sans sa permission, et sans qu'il en eût fixé le prix; il jouissait aussi du funeste privilége de vendre seul, au compte du gouvernement, le tabac à fumer dont ces Indiens font un très-grand et presque continuel usage. Cet impôt n'est établi que depuis peu d'années; la classe la plus pauvre du peuple peut à peine en supporter le poids : il a déjà occasionné plusieurs révoltes, et je serais peu surpris qu'il eût un jour les mêmes suites que celui sur le thé et le papier timbré dans l'Amérique septentrionale. Nous vîmes chez le curé trois petites gazelles qu'il destinait au gouverneur de Manille, et qu'il refusa de nous vendre : nous n'avions d'ailleurs aucun espoir de les conserver; ce petit animal est très-délicat, il n'excède pas la

grosseur d'un fort lapin; le mâle et la femelle sont absolument la miniature du cerf et de la biche. 1787. FÉVRIER.

Nos chasseurs aperçurent dans les bois, les plus charmans oiseaux, variés des plus vives couleurs; mais ces forêts sont impénétrables à cause des lianes dont tous les arbres sont entrelacés; ainsi leur chasse fut peu abondante, parce qu'ils ne pouvaient tirer que sur la lisière du bois. Nous achetâmes dans le village, des tourterelles-à-coup-de-poignard; on leur a donné ce nom parce qu'elles ont au milieu de la poitrine une tache rouge qui ressemble exactement à une blessure faite par un coup de couteau.

Enfin, à l'entrée de la nuit, nous nous embarquâmes et disposâmes tout pour l'appareillage du lendemain. Un des deux bâtimens espagnols que nous avions aperçus le 23 sur la pointe Capones, avait pris comme nous le parti de relâcher à Marivelle et d'attendre des brises plus modérées. Je lui fis demander un pilote; le capitaine m'envoya son contre-maître, vieil Indien, qui m'inspira peu de confiance: nous convînmes cependant que je lui donnerais quinze piastres pour nous conduire à Cavite; et le 25, à 25. la pointe du jour, nous mîmes à la voile, et fîmes route par la passe du Sud, le vieil Indien nous ayant assuré que nous ferions de vains efforts pour entrer par celle du Nord où les courans portent toujours à l'Ouest. Quoique la distance du port de Marivelle à celui de Cavite soit seulement de sept lieues, nous ne fîmes ce trajet qu'en trois jours, mouillant chaque soir dans la baie par un bon fond

1787. Février. de vase. Nous eûmes occasion d'observer que le plan de M. Daprès est peu exact; l'île du Fraile et celle de Cavalo, qui forment l'entrée de la passe du Sud, y sont mal placées; en général tout y fourmille d'erreurs : mais nous aurions encore mieux fait de suivre ce guide, que le pilote indien, qui pensa nous échouer sur le banc de Saint-Nicolas; il voulut continuer sa bordée dans le Sud, malgré mes représentations, et nous tombâmes dans moins d'une minute de dix-sept brasses à quatre : je virai de bord à l'instant, et je suis convaincu que nous aurions touché, si j'eusse couru une portée de pistolet de plus. La mer est si tranquille dans cette baie que rien n'y annonce les bas-fonds; mais une seule observation rend le louvoyage très-facile : il faut toujours apercevoir l'île de la Monha par la passe du Nord de l'île de Marivelle, et virer de bord dès que cette île commence à

28. se fermer. Enfin, le 28, nous mouillâmes dans le port de Cavite, et laissâmes tomber l'ancre par trois brasses, fond de vase, à deux encablures de la ville. Notre traversée de Macao à Cavite fut de vingt-trois jours, et elle eût été bien plus longue si, suivant l'usage des anciens navigateurs portugais et espagnols, nous nous fussions obstinés à vouloir passer au Nord du banc de Pratas.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Cavite. — Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place. — M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau, est expédié à Manille vers le gouverneur général. — Accueil qui est fait à cet officier. — Détails sur Cavite et sur son arsenal. — Description de Manille et de ses environs. — Sa population. — Désavantages résultant du gouvernement qui y est établi. — Pénitences dont nous sommes témoins pendant la semaine sainte. — Impôt sur le Tabac. — Création de la nouvelle compagnie des Philippines. — Réflexions sur cet établissement. — Détails sur les îles méridionales des Philippines. — Guerre continuelle avec les Mores ou les Mahométans de ces différentes îles. — Séjour à Manille. — État militaire de l'île Luçon.

Nous avions à peine mouillé à l'entrée du port de Cavite, qu'un officier vint à bord, de la part du commandant de cette place, pour nous prier de ne pas communiquer avec la terre, jusqu'à l'arrivée des ordres du gouverneur général auquel il se proposait de dépêcher un courrier dès qu'il serait informé des motifs de notre relâche. Nous répondîmes que nous désirions des vivres et la permission de réparer nos frégates, pour continuer, le plus promptement possible, 1787. FÉVRIER.

1787. notre campagne : mais avant le départ de l'officier espagnol,
FÉVRIER. le commandant de la baie [a] arriva de Manille, d'où l'on avait aperçu nos vaisseaux. Il nous apprit qu'on y était informé de notre arrivée dans les mers de la Chine, et que les lettres du ministre d'Espagne nous avaient annoncés au gouverneur général depuis plusieurs mois. Cet officier ajouta que la saison permettait de mouiller devant Manille, où nous trouverions réunis tous les agrémens et toutes les ressources qu'il est possible de se procurer aux Philippines; mais nous étions à l'ancre devant un arsenal, à une portée de fusil de terre, et nous eûmes peut-être l'impolitesse de laisser connaître à cet officier, que rien ne pouvait compenser ces avantages : il voulut bien permettre que M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau, s'embarquât dans son canot, pour aller rendre compte de notre arrivée au gouverneur général, et le prier de donner des ordres afin que nos différentes demandes fussent remplies avant le 5 avril; le plan ultérieur de notre voyage exigeant que les deux frégates fussent sous voiles le 10 du même mois. M. BASCO, brigadier des armées navales, gouverneur général de Manille, fit le meilleur accueil à l'officier que je lui avais envoyé, et donna les ordres les plus formels pour que rien ne pût retarder notre départ.

Il écrivit aussi au commandant de Cavite de nous permettre de communiquer avec la place, et de nous y procurer les secours et les agrémens qui dépendaient de lui. Le retour

[a] Le commandant de la baie est en Espagne le chef des douaniers, il a un grade militaire; celui de Manille a rang de capitaine.

de M. Boutin, chargé des dépêches de M. Basco, nous rendit tous citoyens de Cavite ; nos vaisseaux étaient si près de terre, que nous pouvions descendre et revenir à bord à chaque minute. Nous trouvâmes différentes maisons pour travailler à nos voiles, faire nos salaisons, construire deux canots, loger nos naturalistes, nos ingénieurs-géographes ; et le bon commandant nous prêta la sienne pour y dresser notre observatoire. Nous jouissions d'une aussi entière liberté que si nous avions été à la campagne, et nous trouvions, au marché et dans l'arsenal, les mêmes ressources que dans un des meilleurs ports de l'Europe. 1787. Février.

Cavite, à trois lieues dans le Sud-Ouest de Manille, était autrefois un lieu assez considérable ; mais, aux Philippines comme en Europe, les grandes villes pompent en quelque sorte les petites ; et il n'y reste plus aujourd'hui que le commandant de l'arsenal, un contador, deux lieutenans de port, le commandant de la place, cent cinquante hommes de garnison, et les officiers attachés à cette troupe.

Tous les autres habitans sont métis ou Indiens, attachés à l'arsenal, et forment, avec leur famille qui est ordinairement très-nombreuse, une population d'environ quatre mille ames, réparties dans la ville et dans le faubourg Saint-Roch. On y compte deux paroisses, et trois couvens d'hommes, occupés chacun par deux religieux, quoique trente pussent y loger commodément. Les Jésuites y possédaient autrefois une très-belle maison ; la compagnie de commerce nouvellement établie par le gouvernement s'en est emparée. En général,

1787. FÉVRIER. on n'y voit plus que des ruines; les anciens édifices en pierre sont abandonnés, ou occupés par des Indiens qui ne les réparent point; et Cavite, la seconde ville des Philippines, la capitale d'une province de son nom, n'est aujourd'hui qu'un méchant village où il ne reste d'autres Espagnols que des officiers militaires ou d'administration : mais si la ville n'offre aux yeux qu'un monceau de ruines, il n'en est pas de même du port, où M. BERMUDÈS, brigadier des armées navales, qui y commande, a établi un ordre et une discipline qui font regretter que ses talens ayent été exercés sur un si petit théâtre. Tous ses ouvriers sont Indiens, et il a absolument les mêmes ateliers que ceux qu'on voit dans nos arsenaux d'Europe. Cet officier, du même grade que le gouverneur général, ne trouve aucun détail au-dessous de lui, et sa conversation nous a prouvé qu'il n'y en avait peut-être pas au-dessus de ses connaissances. Tout ce que nous lui demandâmes fut accordé avec une grâce infinie; les forges, la poulierie, la garniture, travaillèrent pendant plusieurs jours pour nos frégates. M. BERMUDÈS prévenait nos désirs, et son amitié était d'autant plus flatteuse, qu'on jugeait à son caractère qu'il ne l'accordait pas facilement; cette austérité de principes qu'il annonçait, avait peut-être nui à sa fortune militaire. Comme nous ne pouvions nous flatter de rencontrer ailleurs un port aussi commode, M. DE LANGLE et moi résolûmes de faire visiter en entier notre grément, et de décapeler nos haubans. Cette précaution n'emportait aucune perte de temps, puisque nous étions nécessités

nécessités d'attendre, au moins un mois, les différentes provisions dont nous avions adressé l'état à l'intendant de Manille. 1787. MARS.

Le surlendemain de notre arrivée à Cavite, nous nous embarquâmes pour la capitale avec M. DE LANGLE; nous étions accompagnés de plusieurs officiers. Nous employâmes deux heures et demie à faire ce trajet dans nos canots, qui étaient armés de soldats, à cause des Mores dont la baie de Manille est souvent infestée. Nous fîmes notre première visite au gouverneur, qui nous retint à dîner, et nous donna son capitaine des gardes pour nous conduire chez l'archevêque, l'intendant et les différens oïdors. Ce ne fut pas pour nous une des journées les moins fatigantes de la campagne. La chaleur était extrême, et nous étions à pied, dans une ville où tous les citoyens ne sortent qu'en voiture : mais on n'en trouve pas à louer, comme à Batavia; et sans M. SEBIR, négociant français, qui, informé par hasard de notre arrivée à Manille, nous envoya son carrosse, nous aurions été obligés de renoncer aux différentes visites que nous nous étions proposé de faire.

La ville de Manille, y compris ses faubourgs, est très-considérable; on évalue sa population à trente-huit mille ames, parmi lesquelles on compte à peine mille ou douze cents Espagnols; les autres sont métis, Indiens ou Chinois, cultivant tous les arts, et s'exerçant à tous les genres d'industrie. Les familles espagnoles les moins riches ont une ou plusieurs voitures; deux très-beaux chevaux coûtent trente piastres, leur nourriture et les gages d'un cocher six piastres

1787. MARS. par mois : ainsi, il n'est aucun pays où la dépense d'un carrosse soit moins considérable, et en même temps plus nécessaire. Les environs de Manille sont ravissans; la plus belle rivière y serpente, et se divise en différens canaux dont les deux principaux conduisent à cette fameuse lagune ou lac de Bay, qui est à sept lieues dans l'intérieur, bordé de plus de cent villages indiens, situés au milieu du territoire le plus fertile.

Manille, bâtie sur le bord de la baie de son nom qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, est à l'embouchure d'une rivière, navigable jusqu'au lac d'où elle tire sa source; c'est, peut-être, la ville de l'univers la plus heureusement située. Tous les comestibles s'y trouvent dans la plus grande abondance et au meilleur marché; mais les habillemens, les quincailleries d'Europe, les meubles, s'y vendent à un prix excessif. Le défaut d'émulation, les prohibitions, les gênes de toute espèce mises sur le commerce, y rendent les productions et les marchandises de l'Inde et de la Chine au moins aussi chères qu'en Europe; et cette colonie, quoique différens impôts rapportent au fisc près de huit cent mille piastres, coûte encore chaque année à l'Espagne quinze cent mille livres, qui y sont envoyées du Mexique. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique n'ont pas permis au gouvernement de s'occuper essentiellement des Philippines; elles sont encore comme ces terres des grands seigneurs, qui restent en friche, et feraient cependant la fortune de plusieurs familles.

Je ne craindrai pas d'avancer qu'une très-grande nation qui n'aurait pour colonie que les îles Philippines, et qui y établirait le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourrait voir sans envie tous les établissemens européens de l'Afrique et de l'Amérique. 1787. MARS.

Trois millions d'habitans peuplent ces différentes îles; et celle de Luçon en contient à peu près le tiers. Ces peuples ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux d'Europe; ils cultivent la terre avec intelligence, sont charpentiers, menuisiers, forgerons, orfévres, tisserands, maçons, &c. J'ai parcouru leurs villages, je les ai trouvés bons, hospitaliers, affables; et quoique les Espagnols en parlent avec mépris et les traitent de même, j'ai reconnu que les vices qu'ils mettent sur le compte des Indiens doivent être imputés au gouvernement qu'ils ont établi parmi eux. On sait que l'avidité de l'or, et l'esprit de conquête dont les Espagnols et les Portugais étaient animés, il y a deux siècles, faisaient parcourir à des aventuriers de ces deux nations les différentes mers et les îles des deux hémisphères, dans la seule vue d'y rencontrer ce riche métal.

Quelques rivières aurifères, et le voisinage des épiceries, déterminèrent sans doute les premiers établissemens des Philippines; mais le produit ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues. A l'avarice de ces motifs on vit succéder l'enthousiasme de la religion; un grand nombre de religieux de tous les ordres furent envoyés pour y prêcher le christianisme; et la moisson fut si abondante, que l'on compta

1787. MARS. bientôt huit ou neuf cents chrétiens dans ces différentes îles. Si ce zèle avait été éclairé d'un peu de philosophie, c'était sans doute le système le plus propre à assurer la conquête des Espagnols, et à rendre cet établissement utile à la métropole : mais on ne songea qu'à faire des chrétiens, et jamais des citoyens. Ce peuple fut divisé en paroisses, et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché, est encore puni de coups de fouet; le manquement à la prière et à la messe est tarifé, et la punition est administrée aux hommes ou aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières occupent un temps très-considérable; et comme dans les pays chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi à chaque station, devant la porte des églises, ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des faquirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque de Manille; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas.

A ce régime monastique qui énerve l'ame et persuade un peu trop à ce peuple, déjà paresseux par l'influence du climat et le défaut de besoins, que la vie n'est qu'un passage

et les biens de ce monde des inutilités, se joint l'impossibilité de vendre les fruits de la terre avec un avantage qui en compense le travail. Ainsi, lorsque tous les habitans ont la quantité de riz, de sucre, de légumes nécessaire à leur subsistance, le reste n'est plus d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre être vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il serait difficile à la société la plus dénuée de lumières, d'imaginer un système de gouvernement plus absurde que celui qui régit ces colonies depuis deux siècles. Le port de Manille qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été, jusque dans ces derniers temps, fermé aux Européens, et ouvert seulement à quelques Mores, Arméniens, ou Portugais de Goa. L'autorité la plus despotique est confiée au gouverneur. L'audience, qui devrait la modérer, est sans pouvoir devant la volonté du représentant du gouvernement espagnol ; il peut, non de droit mais de fait, recevoir ou confisquer les marchandises des étrangers que l'espoir d'un bénéfice a conduits à Manille, et qui ne s'y exposent que sur l'apparence d'un très-gros profit, ce qui est ruineux, à la vérité, pour les consommateurs. On n'y jouit d'aucune liberté : les inquisiteurs et les moines surveillent les consciences ; les oïdors, toutes les affaires particulières ; le gouverneur, les démarches les plus innocentes ; une promenade dans l'intérieur de l'île, une conversation, sont du ressort de sa juridiction ; enfin, le plus beau et le plus charmant pays de l'univers, est certainement le dernier qu'un homme libre

1787. MARS.

1787. MARS. voulût habiter. J'ai vu à Manille cet honnête et vertueux gouverneur des Mariannes, ce M. TOBIAS, trop célébré pour son repos par l'abbé RAYNAL, je l'ai vu poursuivi par les moines, qui ont suscité contre lui sa femme, en le peignant comme un impie; elle a demandé à se séparer de lui pour ne pas vivre avec un prétendu réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à cette résolution. M. TOBIAS est lieutenant-colonel du régiment qui forme la garnison de Manille; il est reconnu pour le meilleur officier du pays; le gouverneur a cependant ordonné que ses appointemens, qui sont assez considérables, resteraient à sa pieuse femme, et lui a laissé vingt-six piastres seulement par mois, pour sa subsistance et celle de son fils. Ce brave militaire, réduit au désespoir, épiait le moment de s'évader de cette colonie pour aller demander justice. Une loi très-sage, mais malheureusement sans effet, qui devrait modérer cette autorité excessive, est celle qui permet à chaque citoyen de poursuivre le gouverneur vétéran devant son successeur : mais celui-ci est intéressé à excuser tout ce qu'on reproche à son prédécesseur; et le citoyen assez téméraire pour se plaindre, est exposé à de nouvelles et à de plus fortes vexations.

Les distinctions les plus révoltantes sont établies et maintenues avec la plus grande sévérité. Le nombre des chevaux attelés aux voitures, est fixé pour chaque état; les cochers doivent s'arrêter devant le plus grand nombre, et le seul caprice d'un oïdor peut retenir en file derrière sa voiture, toutes celles qui ont le malheur de se trouver

sur le même chemin. Tant de vices dans ce gouvernement, tant de vexations qui en sont la suite, n'ont cependant pu anéantir entièrement les avantages du climat; les paysans ont encore un air de bonheur, qu'on ne rencontre pas dans nos villages d'Europe; leurs maisons sont d'une propreté admirable, ombragées par des arbres fruitiers qui croissent sans culture. L'impôt que paye chaque chef de famille est très-modéré, il se borne à cinq réaux et demi, en y comprenant les droits de l'église que la nation perçoit; tous les évêques, chanoines et curés, sont salariés par le gouvernement, mais ils ont établi un casuel qui compense la modicité de leurs traitemens. 1787. MARS.

Un fléau terrible s'éleve depuis quelques années, et menace de détruire un reste de bonheur, c'est l'impôt sur le tabac; ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instant dans la journée où un homme, où une femme n'ait un *cigarro* [b] à la bouche; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtimens étrangers qui avait la permission d'aborder à Manille, en transportait dans toutes les parties de l'Inde.

Une loi prohibitive vient d'être promulguée; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation.

[b] Rouleau qui se fait avec une feuille de tabac que l'on fume. (N. D. R.)

1787. MARS. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre ; et quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à sa famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. Tous les habitans conviennent généralement que deux piastres d'imposition, ajoutées à la capitation des contribuables, auraient rendu au fisc une somme égale à celle de la vente du tabac, et n'auraient pas occasionné les désordres que celle-ci a produits. Des soulèvemens ont menacé tous les points de l'île, les troupes ont été employées à les comprimer ; une armée de commis est soudoyée pour empêcher la contrebande et forcer les consommateurs à s'adresser aux bureaux nationaux ; plusieurs ont été massacrés, mais ils ont été promptement vengés par les tribunaux, qui jugent les Indiens avec beaucoup moins de formalités que les autres citoyens. Il reste enfin un levain auquel la plus petite fermentation pourrait donner une activité redoutable, et il n'est pas douteux qu'un peuple ennemi qui aurait des projets de conquête, ne trouvât une armée d'Indiens à ses ordres le jour qu'il leur apporterait des armes, et qu'il mettrait le pied dans l'île [c]. Le tableau qu'on pourrait tracer de l'état de Manille dans quelques années, serait bien différent de

[c] Les Philippines présentent, par leur étendue, la qualité de leur sol, et leur climat, tous les moyens de se procurer les denrées coloniales. Elles offrent des métaux précieux ; et la position de ces îles est la plus avantageuse pour le commerce de l'Inde et de la Chine. La nation européenne qui s'y établirait d'une manière solide, et qui aurait un port d'entrepôt et de relâche sur les côtes d'Afrique ou de Madagascar, ou dans les mers environnantes, pourrait abandonner sans

celui

celui de son état actuel, si le gouvernement d'Espagne adoptait pour les Philippines une meilleure constitution. La terre ne s'y refuse à aucune des productions les plus précieuses; neuf cent mille individus des deux sexes dans l'île de Luçon, peuvent être encouragés à la cultiver; ce climat permet de faire dix récoltes de soie par an, tandis que celui de la Chine laisse à peine l'espérance de deux.

1787. MARS.

regret ses possessions en Amérique. Cette importante propriété semble n'être pas appréciée à sa juste valeur par le gouvernement espagnol; mais son indifférence apparente a sans doute pour motif la difficulté de soutenir l'immensité de ses possessions dans les deux mondes, et l'impuissance où il est de les activer toutes de manière à en retirer tous les secours qu'aurait droit d'en espérer la métropole.

Les Philippines sont donc très-susceptibles d'être convoitées par les autres puissances maritimes de l'Europe; et si les ennemis de l'Espagne ne profitent pas de l'état de faiblesse dans lequel elles sont laissées, elles deviendront un jour la proie des Malais.

Lorsque les richesses métalliques et les productions du sol des îles de la mer du Sud seront mieux connues; lorsque de nouvelles routes ouvertes au commerce permettront de communiquer avec sûreté et promptitude jusqu'au centre de cette mer, alors on sentira l'importance des Philippines. Les Espagnols qui ont déjà un établissement aux îles Bashées, en auront bientôt un autre aux îles Sandwich, quoique situées un peu au Nord de la route ordinaire des galions, et leurs possessions, si on les laisse s'étendre, formeront une espèce de chaîne autour de la terre. A cette époque les Russes reconnaîtront tous les avantages qu'ils peuvent retirer du commerce de la mer du Sud; toutes leurs vues maritimes se porteront vers les ports du Kamtschatka.

Cet état de choses cependant ne se maintiendra que jusqu'au moment où l'énergie des peuples qui couvrent cette partie du globe, mettra des bornes à ces extensions impolitiques; jusqu'au moment où ils reprendront leurs droits naturels, en éloignant tous les Européens, pour commercer librement avec toutes les nations : mais cet instant est encore éloigné; et avant qu'il arrive, ainsi que l'a prédit RAYNAL, les Espagnols affaiblis par de nombreuses possessions qu'ils ne pourront protéger assez efficacement, se verront successivement chassés de leurs établissemens par une nation plus puissante. (N. D. R.)

1787. MARS. Le coton, l'indigo, les cannes à sucre, le café, naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne. Tout annonce que les épiceries n'y seraient pas inférieures à celles des Moluques : une liberté absolue de commerce pour toutes les nations, assurerait un débit qui encouragerait toutes les cultures; un droit modéré sur toutes les exportations suffirait, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement; la liberté de religion accordée aux Chinois, avec quelques priviléges, attirerait bientôt dans cette île cent mille habitans des provinces orientales de leur empire, que la tyrannie des mandarins en chasse. Si à ces avantages, les Espagnols joignaient la conquête de Macao, leurs établissemens en Asie et les bénéfices que leur commerce en retirerait, seraient certainement plus considérables que ceux des Hollandais aux Moluques et à Java. La création de la nouvelle compagnie des Philippines, semble annoncer que l'attention du gouvernement s'est enfin tournée vers cette partie du monde; il a adopté, mais partiellement, le plan du cardinal ALBERONI. Ce ministre avait senti que l'Espagne, n'ayant point de manufactures, ferait mieux d'enrichir de ses métaux les nations asiatiques que celles de l'Europe, ses rivales, dont elle alimentait le commerce et augmentait les forces, en consommant les objets de leur industrie : il crut donc qu'il devait faire de Manille une foire ouverte à toutes les nations, et il voulait inviter les armateurs des différentes provinces d'Espagne à aller se pourvoir dans ce marché, de toiles ou autres étoffes de la

Chine et des Indes, nécessaires à la consommation des colonies et de la métropole. 1787. MARS.

On sait qu'ALBERONI avait plus d'esprit que de lumières; il connaissait assez bien l'Europe, mais il n'avait pas la plus légère idée de l'Asie. Les objets de la plus grande consommation pour l'Espagne et ses colonies, sont ceux de la côte de Coromandel et du Bengale; il est certainement aussi aisé de les apporter à Cadix qu'à Manille, située à une grande distance de cette côte, et dont les parages sont assujettis à des moussons qui exposent les navigateurs à des pertes et à des retardemens considérables. Ainsi la différence du prix de Manille à celui de l'Inde doit être au moins de cinquante pour cent; et si à ce prix on ajoute les frais immenses des armemens faits en Espagne pour un pays aussi éloigné, on sentira que les effets de l'Inde qui ont passé par Manille doivent être vendus très-cher dans l'Europe espagnole, encore plus cher dans ses colonies de l'Amérique; et que les nations qui, comme l'Angleterre, la Hollande et la France, font ce commerce directement, pourront toujours en introduire en contrebande avec le plus grand avantage. C'est cependant ce plan mal combiné qui a servi de base à celui de la nouvelle compagnie, mais, ce qui est pis encore, avec des restrictions et des préjugés qui le rendent bien inférieur à celui du ministre italien; il est tel enfin, qu'il ne paraît pas possible que cette compagnie se soutienne quatre ans, quoique son privilége ait, en quelque sorte, englouti le commerce entier de la nation

1787. MARS. dans ses colonies de l'Amérique. La prétendue foire de Manille, où la nouvelle compagnie doit se pourvoir, n'est ouverte qu'aux nations indiennes; comme si on craignait d'y voir augmenter la concurrence des vendeurs, et d'obtenir les toiles du Bengale à trop vil prix.

On a pu remarquer d'ailleurs, que ces prétendus pavillons mores, arméniens ou de Goa, ne transportent que des marchandises anglaises; et comme ces différens déguisemens occasionnent des frais nouveaux, ils sont à la charge des consommateurs : ainsi la différence des prix de l'Inde à ceux de Manille, n'est plus de cinquante pour cent, mais de soixante et jusqu'à quatre-vingt. A ce vice se joint celui du droit qu'a la compagnie d'acheter exclusivement les productions de l'île Luçon, dont l'industrie, n'étant pas excitée par la concurrence des acheteurs, restera toujours dans cette inertie qui a causé son engourdissement pendant deux siècles. Assez d'autres ont parlé du gouvernement militaire et civil de Manille; j'ai cru devoir faire connaître cette ville sous ce nouveau rapport, que l'établissement de la nouvelle compagnie a peut-être rendu intéressant, dans un siècle où tous les hommes destinés à occuper un rang dans l'état, doivent connaître la théorie du commerce.

Les Espagnols ont quelques établissemens dans les différentes îles au Sud de celle de Luçon; mais ils semblent n'y être que soufferts, et leur situation à Luçon n'engage pas les habitans des autres îles à reconnaître leur souveraineté; ils y sont, au contraire, toujours en guerre. Ces

prétendus Mores dont j'ai déjà parlé, qui infestent leurs côtes, qui font de si fréquentes descentes, et amènent en esclavage les Indiens des deux sexes soumis aux Espagnols, sont les habitans de Mindanao, de Mindoro, de Panay, lesquels ne reconnaissent que l'autorité de leurs princes particuliers, nommés aussi improprement sultans, que ces peuples sont appelés Mores; ils sont véritablement Malais, et ont embrassé le mahométisme, à peu-près à la même époque où l'on a commencé à prêcher le christianisme à Manille. Les Espagnols les ont appelés Mores, et leurs souverains, sultans, à cause de l'identité de leur religion avec celle des peuples d'Afrique de ce nom, ennemis de l'Espagne depuis tant de siècles. Le seul établissement militaire des Espagnols dans les Philippines méridionales, est celui de Samboangan dans l'île de Mindanao, où ils entretiennent une garnison de cent cinquante hommes, commandée par un gouverneur militaire, à la nomination du gouverneur général de Manille : il n'y a dans les autres îles que quelques villages défendus par de mauvaises batteries, servies par des milices, et commandées par des alcades, au choix du gouverneur général, mais susceptibles d'être pris parmi toutes les classes des citoyens qui ne sont pas militaires; les véritables maîtres des différentes îles où sont situés les villages espagnols, les auraient bientôt détruits s'ils n'avaient pas un très-grand intérêt à les conserver. Ces Mores sont en paix dans leurs propres îles; mais ils expédient des bâtimens pour pirater sur les côtes de celle

1787. MARS.

1787. MARS. de Luçon ; et les alcades achètent un très-grand nombre des esclaves faits par ces pirates, ce qui dispense ceux-ci de les apporter à Batavia, où ils n'en trouveraient qu'un beaucoup moindre prix. Ces détails peignent mieux la faiblesse du gouvernement des Philippines que tous les raisonnemens des différens voyageurs. Les lecteurs s'apercevront que les Espagnols sont trop faibles pour protéger le commerce de leurs possessions; tous leurs bienfaits envers ces peuples n'ont eu, jusqu'à présent, pour objet que leur bonheur dans l'autre vie.

Nous ne passâmes que quelques heures à Manille ; et le gouverneur ayant pris congé de nous aussitôt après le dîner pour faire sa sieste, nous eûmes la liberté d'aller chez M. SEBIR, qui nous rendit les services les plus essentiels pendant notre séjour dans la baie de Manille. Ce négociant français, l'homme le plus éclairé de notre nation que j'aye rencontré dans les mers de la Chine, avait cru que la nouvelle compagnie des Philippines, et l'intimité des cabinets de Madrid et de Versailles, lui procureraient les moyens d'étendre ses spéculations qui se trouvaient rétrécies par le rétablissement de la compagnie française des Indes; il avait, en conséquence, réglé toutes ses affaires à Canton et à Macao, où il était établi depuis plusieurs années, et il avait formé une maison de commerce à Manille, où il poursuivait d'ailleurs la décision d'une affaire très-considérable qui intéressait un de ses amis : mais il voyait déjà que les préjugés contre les étrangers, et le

despotisme de l'administration, formeraient un obstacle invincible pour l'exécution de ses vues; il songeait, lorsque nous sommes arrivés, à terminer toutes ses affaires, plutôt qu'à les étendre. 1787. MARS.

Nous rentrâmes dans nos canots à six heures du soir, et fûmes de retour à bord de nos frégates à huit heures; mais, craignant que pendant que nous nous occuperions, à Cavite, de la réparation de nos bâtimens, les entrepreneurs de biscuit de farine, &c., ne nous rendissent victimes de la lenteur ordinaire des négocians de leur nation, je crus devoir ordonner à un officier de s'établir à Manille, et d'aller, chaque jour, voir les différens fournisseurs auxquels l'intendant nous avait adressés. Je fis choix de M. DE VAUJUAS, lieutenant de vaisseau, embarqué sur l'ASTROLABE : mais bientôt cet officier m'écrivit que son séjour à Manille était inutile; que M. GONSOLES CARVAGNAL, intendant des Philippines, se donnait des soins si particuliers pour nous, qu'il allait lui-même, chaque jour, voir les progrès des ouvriers qui travaillaient pour nos frégates, et que sa vigilance était aussi active que s'il eût lui-même fait partie de l'expédition. Ses prévenances, ses attentions exigent de nous un témoignage public de reconnaissance. Son cabinet d'histoire naturelle a été ouvert à tous nos naturalistes, auxquels il a fait part de ses différentes collections dans les trois règnes de la nature. Au moment de notre départ, j'ai reçu de lui une collection complète et double, des coquilles qui se trouvent dans les mers des Philippines. Son

1787. MARS. désir de nous être utile s'est porté sur tout ce qui pouvait nous intéresser.

Nous reçûmes, huit jours après notre arrivée à Manille, une lettre de M. ELSTOCKENSTROM, par laquelle ce premier subrécargue de la compagnie de Suède, nous apprenait qu'il avait vendu nos peaux de loutres dix mille piastres, et nous autorisait à tirer pareille somme sur lui. Je désirais beaucoup de me procurer ces fonds à Manille, pour les distribuer aux équipages qui, partis de Macao sans recevoir cet argent, craignaient de ne jamais voir réaliser leurs espérances. M. SEBIR n'avait dans ce moment aucune remise à faire à Macao : nous eûmes recours à M. GONSOLES, à qui toute affaire de cet ordre était étrangère, mais qui usa de l'influence que l'amabilité de son caractère lui donnait sur les différens négocians de Manille, pour les engager à escompter nos lettres de change; les fonds qui en provinrent furent partagés aux matelots avant notre départ.

Les grandes chaleurs de Manille commencèrent à produire quelques mauvais effets sur la santé de nos équipages. Quelques matelots furent attaqués de coliques qui n'eurent cependant aucune suite fâcheuse. Mais MM. DE LAMANON et DAIGREMONT, qui avaient apporté de Macao un commencement de dyssenterie, occasionné vraisemblablement par une transpiration supprimée, loin de trouver à terre un soulagement à leur maladie, y virent leur état empirer, au point que M. DAIGREMONT fut sans espérance le vingt-troisième jour après notre arrivée, et mourut le vingt-cinquième;

vingt-cinquième ; c'était la seconde personne morte de maladie à bord de l'Astrolabe, et un malheur de ce genre n'avait point encore été éprouvé sur la Boussole, quoique peut-être nos équipages eussent en général joui d'une moins bonne santé que ceux de l'autre frégate. Il faut observer que le domestique qui avait péri dans la traversée du Chili à l'île de Pâque, s'était embarqué poitrinaire ; et M. de Langle avait cédé au désir de son maître qui s'était flatté que l'air de la mer et des pays chauds opérerait sa guérison. Quant à M. Daigremont, malgré ses médecins et à l'insu de ses camarades et de ses amis, il voulut guérir sa maladie avec de l'eau-de-vie brûlée, des pimens et d'autres remèdes auxquels l'homme le plus robuste n'aurait pu résister, et il succomba victime de son imprudence et dupe de la trop bonne opinion qu'il avait de son tempérament. 1787. Mars.

Le 28 mars tous nos travaux étaient finis à Cavite, nos canots construits, nos voiles réparées, le grément visité, les frégates calfatées en entier, et nos salaisons mises en barils : nous n'avions pas voulu confier ce dernier travail aux fournisseurs de Manille, nous savions que les salaisons des galions ne s'étaient jamais conservées trois mois ; et notre confiance dans la méthode du capitaine Cook était très-grande ; en conséquence, il fut remis à chaque saleur une copie du procédé du capitaine Cook, et nous surveillâmes ce nouveau genre de travail. Nous avions à bord du sel et du vinaigre d'Europe, et nous n'achetâmes des Espagnols que des cochons à un prix très-modéré. 28.

1787. Les communications entre Manille et la Chine sont si
AVRIL. fréquentes que, chaque semaine, nous recevions des nouvelles de Macao ; nous apprîmes avec le plus grand étonnement l'arrivée dans la rivière de Canton, du vaisseau la Résolution, commandé par M. D'ENTRECASTEAUX, et celle de la frégate la Subtile aux ordres de M. LA CROIX DE CASTRIES. Ces bâtimens partis de Batavia lorsque la mousson du Nord-Est était dans sa force, s'étaient élevés à l'Est des Philippines, avaient côtoyé la Nouvelle Guinée, traversé des mers remplies d'écueils, dont ils n'avaient aucune carte, et, après une navigation de soixante-dix jours depuis Batavia, étaient parvenus enfin à l'entrée de la rivière de Canton, où ils avaient mouillé le lendemain de notre départ. Les observations astronomiques qu'ils ont faites pendant ce voyage, seront bien importantes pour la connaissance de ces mers, toujours ouvertes aux bâtimens qui ont manqué la mousson; et il est bien étonnant que notre compagnie des Indes eût fait choix pour commander le vaisseau qui manqua son voyage cette année, d'un capitaine qui n'avait aucune connaissance de cette route.

Je reçus à Manille une lettre de M. D'ENTRECASTEAUX, qui m'informait des motifs de son voyage; et peu de temps après, la frégate la Subtile vint m'apporter elle-même d'autres dépêches.

M. LA CROIX DE CASTRIES, qui avait doublé le cap de Bonne-Espérance avec la Calypso, nous apprit les nouvelles d'Europe : mais ces nouvelles dataient du

24 avril, et il restait encore à notre curiosité un espace d'une année à regretter ; d'ailleurs nos amis, nos familles n'avaient pas profité de cette occasion pour nous écrire, et dans l'état de tranquillité où se trouvait l'Europe, l'intérêt des événemens publics était un peu faible auprès de celui qui nourrissait nos craintes et nos espérances. Nous eûmes donc encore un nouveau moyen de faire parvenir nos lettres en France. La Subtile était assez bien armée pour permettre à M. LA CROIX DE CASTRIES de réparer en partie les pertes de soldats et d'officiers que nous avions faites en Amérique : il donna quatre hommes avec un officier à chaque frégate ; M. GUYET, enseigne de vaisseau, fut embarqué sur la BOUSSOLE, et M. LE GOBIEN, garde de la marine, sur l'ASTROLABE. Cette augmentation était bien nécessaire ; nous avions huit officiers de moins qu'à notre départ de France, en y comprenant M. DE SAINT-CERAN, que le délabrement total de sa santé me força de renvoyer à l'Ile de France sur la Subtile, tous les chirurgiens ayant déclaré qu'il lui était impossible de continuer le voyage. 1787. AVRIL.

Cependant nos vivres avaient été embarqués à l'époque que nous avions déterminée ; mais la semaine sainte qui suspend toute affaire à Manille, occasionna quelques retards dans nos provisions particulières, et je fus forcé de fixer mon départ au lundi d'après Pâques. Comme la mousson du Nord-Est était encore très-forte, le sacrifice de trois ou quatre jours ne pouvait nuire au succès de l'expédition. Le 3 avril, nous embarquâmes tous nos instrumens d'astronomie. 3.

1787. AVRIL. M. DAGELET, depuis notre départ de France, n'avait pas trouvé un lieu plus commode pour connaître avec exactitude la marche du n.° 19. Nous avions dressé notre observatoire dans le jardin du gouverneur, à cent vingt toises environ de nos vaisseaux. La longitude orientale de Cavite, déterminée par un très-grand nombre d'observations de distance, fut de $118^{d}\ 50'\ 40''$ [d]; et la latitude Nord, prise avec un quart de cercle de trois pieds de rayon, de $14^{d}\ 29'\ 9''$. Si nous avions voulu conclure sa longitude, d'après le retardement journalier attribué, à Macao, à notre garde-temps n.° 19, elle eût été de $118^{d}\ 46'\ 8''$; c'est-à-dire, $4'\ 32''$ de moins que le résultat de nos observations de distance.

Avant de mettre à la voile, je crus devoir aller avec M. DE LANGLE faire nos remercîmens au gouverneur général, de la célérité avec laquelle ses ordres avaient été exécutés; et plus particulièrement encore, à l'intendant de qui nous avions reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance. Ces devoirs remplis, nous profitâmes, l'un et l'autre, d'un séjour de quarante-huit heures chez M. SEBIR pour aller visiter en canot ou en voiture les environs de Manille. On n'y rencontre ni superbes maisons, ni parcs, ni jardins; mais la nature y est si belle, qu'un simple village indien sur le bord de la rivière, une maison à l'européenne, entourée de quelques arbres, forment un coup-d'œil plus pittoresque que celui

[d] Voyez l'explication du système des longitudes, contenue dans la partie des tables de la route des frégates, de Manille au Kamtschatka, donnée par M. DAGELET, et insérée à la fin du troisième volume. (N. D. R.)

de nos plus magnifiques châteaux ; et l'imagination la moins vive se peint toujours le bonheur à côté de cette riante simplicité. Les Espagnols sont presque tous dans l'usage d'abandonner le séjour de la ville après les fêtes de Pâques, et de passer la saison brûlante à la campagne. Ils n'ont pas cherché à embellir un pays qui n'avait pas besoin d'art ; une maison propre et spacieuse, bâtie sur le bord de l'eau, avec des bains très-commodes, d'ailleurs sans avenues, sans jardins, mais ombragée de quelques arbres fruitiers : voilà la demeure des citoyens les plus riches, et ce serait un des lieux de la terre les plus agréables à habiter, si un gouvernement plus modéré, et quelques préjugés de moins, assuraient davantage la liberté civile de chaque habitant. Les fortifications de Manille ont été augmentées par le gouverneur général, sous la direction de M. Sauz, habile ingénieur : mais la garnison est bien peu nombreuse ; elle consiste, en temps de paix, dans un seul régiment d'infanterie de deux bataillons, composés chacun d'une compagnie de grenadiers et de huit de fusiliers, les deux bataillons formant ensemble treize cents hommes effectifs. Ce régiment est méxicain, tous les soldats sont de la couleur des mulâtres ; on assure qu'ils ne cèdent point en valeur et en intelligence aux troupes européennes : il y a de plus, deux compagnies d'artillerie, commandées par un lieutenant-colonel, et composées chacune de quatre-vingts hommes, ayant pour officiers un capitaine, un lieutenant, un enseigne et un surnuméraire ; trois compagnies de dragons, formant un escadron de cent

1787. AVRIL.

1787. AVRIL. cinquante chevaux, commandé par le plus ancien des trois capitaines ; enfin un bataillon de milice de douze cents hommes, levés et soldés anciennement par un métis chinois, fort riche, nommé TUASSON, qui fut anobli : tous les soldats de ce corps sont métis chinois, ils font le même service dans la place que les troupes réglées, et reçoivent aujourd'hui la même solde, mais ils seraient d'un faible secours à la guerre. On peut mettre sur pied, au besoin, et dans très-peu de temps, huit mille hommes de milice, divisés en bataillons de province, commandés par des officiers européens ou créoles. Chaque bataillon a une compagnie de grenadiers; l'une de ces compagnies a été disciplinée par un sergent retiré du régiment qui est à Manille, et les Espagnols, quoique plus portés à décrier qu'à exalter la bravoure et le mérite des Indiens, assurent que cette compagnie ne cède en rien à celles des régimens européens.

La petite garnison de Samboangan, dans l'île de Mindanao, n'est pas prise sur celle de l'île Luçon ; on a formé, pour les îles Mariannes, et pour celle de Mindanao, deux corps de cent cinquante hommes chacun, qui sont invariablement attachés à ces colonies.

CHAPITRE XVI.

Départ de Cavite. — Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose. — Latitude et longitude de ce banc. — Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande. — Nous appareillons le lendemain. — Détails sur les îles Pescadores, ou de Pong-hou. — Reconnaissance de l'île Botol Tabacoxima. — Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu. — Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine. — Nous faisons route pour l'île Quelpaert. — Nous prolongeons la côte de Corée, et faisons chaque jour des observations astronomiques. — Détails sur l'île Quelpaert, la Corée, &c. — Découverte de l'île Dagelet, sa longitude et sa latitude.

Le 9 avril, suivant notre manière de compter, et le 10, suivant celle des Manillois, nous mîmes sous voile avec une bonne brise du Nord-Est, qui nous laissait l'espérance de doubler, pendant le jour, toutes les îles des différentes passes de la baie de Manille. Avant notre appareillage, M. de Langle et moi reçûmes la visite de M. Bermudès, qui nous assura que la mousson du Nord-Est ne reverserait pas d'un mois, et qu'elle était encore plus tardive sur la côte 1787. Avril. 9.

1787. Avril. de Formose; le continent de la Chine étant, en quelque sorte, la source des vents de Nord qui règnent pendant plus de neuf mois de l'année sur les côtes de cet empire : mais notre impatience ne nous permit pas d'écouter les conseils de l'expérience; nous nous flattâmes de quelque heureuse exception; chaque année pouvait avoir pour le changement de moussons des époques différentes; et nous prîmes congé de lui. De petites variations de vent nous permirent de gagner bientôt le Nord de l'île de Luçon.

Nous eûmes à peine doublé le cap Bujador, que les vents se fixèrent au Nord-Est, avec une opiniâtreté qui ne nous prouva que trop la vérité des conseils de M. Bermudès. Je me flattai, mais faiblement, de trouver sous Formose les mêmes variations que sous l'île de Luçon; je ne me dissimulais pas que la proximité du continent de la Chine rendait cette opinion peu probable : mais, dans tous les cas, il ne nous restait qu'à attendre le reversement de la mousson; la mauvaise marche de nos frégates, doublées en bois et mailletées, ne nous laissait pas l'espoir de gagner au Nord avec des vents contraires. Nous eûmes connaissance de l'île
21. Formose le 21 avril. Nous éprouvâmes, dans le canal qui la sépare de celle de Luçon, des lits de marée très-violens; il paraît qu'ils étaient occasionnés par une marée régulière, car notre estime ne fut jamais différente du résultat de nos
22. observations en latitude et en longitude. Le 22 avril, je relevai l'île de Lamay, qui est à la pointe du Sud-Ouest de Formose, à l'Est un quart Sud-Est, à la distance d'environ trois

trois lieues. La mer était très-grosse, et l'aspect de la côte me persuada que je m'éleverais plus facilement au Nord, si je pouvais approcher la côte de la Chine. Les vents de Nord-Nord-Est me permirent de gouverner au Nord-Ouest, et de gagner ainsi en latitude; mais, au milieu du canal, je remarquai que la mer était extrêmement changée. Nous étions alors par 22^{d} $57'$ de latitude Nord, et à l'Ouest du méridien de Cavite, c'est-à-dire par 116^{d} $41'$ de longitude orientale. La sonde rapporta vingt-cinq brasses, fond de sable, et quatre minutes après, dix-neuf brasses seulement. Un changement de fond si rapide me fit juger que ce brassiage n'était pas celui de la Chine dont nous étions encore à plus de trente lieues, mais celui d'un banc qui n'est point marqué sur les cartes. Je continuai à sonder, et ne trouvai bientôt que douze brasses : je virai de bord vers l'île Formose, et le fond ne cessa pas d'être aussi irrégulier. Je crus alors devoir prendre le parti de mouiller, et j'en fis le signal à l'Astrolabe. La nuit fut belle; au jour, nous n'aperçûmes aucun brisant autour de nous. J'ordonnai d'appareiller, et je remis le cap au Nord-Ouest un quart Ouest vers le continent de la Chine; mais à neuf heures du matin, la sonde ayant rapporté vingt-une brasses, et une minute après, onze brasses, fond de roche, je crus ne pas devoir continuer une recherche si dangereuse; nos canots naviguaient trop mal pour pouvoir sonder en avant de nos frégates, et nous indiquer le brassiage. Je pris donc le parti de sortir par la même aire de vent, et je fixai la

1787. Avril.

1787. route au Sud-Est un quart Est. Nous fîmes six lieues ainsi,
AVRIL. sur un fond inégal de sable et de rocher, depuis vingt-quatre brasses jusqu'à onze : alors le brassiage augmenta, et nous perdîmes entièrement le fond à dix heures du soir, environ à douze lieues du point d'où nous avions viré de bord le matin. Ce banc dont nous n'avons pas déterminé les limites au Nord-Ouest, est, sur le milieu de la longueur de la ligne que nous avons parcourue, par 23^{d} de latitude Nord, et 116^{d} $45'$ de longitude orientale ; son extrémité Sud-Est, par 22^{d} $52'$ de latitude, et 117^{d} $3'$ de longitude : il peut n'être pas dangereux, puisque notre moindre brassiage a été de onze brasses ; mais la nature et l'inégalité de son fond le rendent très-suspect, et il est à remarquer que ces bas-fonds, très-fréquens dans les mers de Chine, ont presque tous des pointes à fleur d'eau, qui ont occasionné beaucoup de naufrages.

Notre bordée nous ramena sur la côte de Formose vers l'entrée de la baie de l'ancien fort de Zélande [a], où est la ville de Taywan, capitale de cette île. J'étais informé de la révolte de la colonie chinoise, et je savais qu'on avait envoyé contre elle une armée de vingt mille hommes commandée par le santoq de Canton. La mousson du Nord-Est, qui était encore dans toute sa force, me permettant de sacrifier quelques jours au plaisir d'apprendre des nouvelles ultérieures de cet événement, je mouillai à l'Ouest de cette

[a] Le plan de ce fort est joint à une lettre du P. MAILLA, jésuite. *Voyez le 14.e Recueil des Lettres édifiantes.* (N. D. R.)

baie, par dix-sept brasses, quoique nos canots eussent trouvé quatorze brasses à une lieue et demie du rivage; mais je n'ignorais pas qu'on ne pouvait approcher l'île de très-près, qu'il n'y avait que sept pieds d'eau dans le port de Taywan, et que, dans le temps où les Hollandais en étaient possesseurs, leurs vaisseaux étaient obligés de rester aux îles Pescadores, où est un très-bon port, qu'ils avaient fortifié. Cette circonstance me rendait très-indécis sur le parti d'envoyer à terre un canot, que je ne pouvais soutenir avec mes frégates, et qui aurait, vraisemblablement, paru suspect dans l'état de guerre où se trouvait cette colonie chinoise. Ce que je pouvais présumer de plus heureux, était qu'il me fût renvoyé sans avoir la permission d'aborder : si au contraire on le retenait, ma position devenait très-embarrassante; et deux ou trois champans brûlés auraient été une faible compensation de ce malheur. Je pris donc le parti de tâcher d'attirer à bord des bateaux chinois qui naviguaient à notre portée; je leur montrai des piastres, qui m'avaient paru être un puissant aimant pour cette nation; mais toute communication avec les étrangers est apparemment interdite à ces habitans. Il était évident que nous ne les effrayions pas, puisqu'ils passaient à portée de nos armes; mais ils refusaient d'aborder. Un seul eut cette audace; nous lui achetâmes son poisson au prix qu'il voulut, afin que cela nous donnât une bonne réputation, s'il osait convenir d'avoir communiqué avec nous. Il nous fut impossible de deviner les réponses que ces pêcheurs firent à nos questions qu'ils ne comprirent

1787. AVRIL.

1787. AVRIL. certainement point. Non-seulement la langue de ces peuples n'a aucun rapport avec celle des Européens; mais cette espèce de langage pantomime que nous croyons universel, n'en est pas mieux entendu, et un mouvement de tête qui signifie oui parmi nous, a peut-être une acception diamétralement opposée chez eux. Ce petit essai, supposé même que l'on fît au canot que j'enverrais, la réception la plus heureuse, me convainquit encore plus de l'impossibilité qu'il y avait de satisfaire ma curiosité; je me décidai à appareiller le lendemain avec la brise de terre. Différens feux allumés sur la côte, et qui me parurent des signaux, me firent croire que nous avions jeté l'alarme; mais il était plus que probable que les armées chinoise et rebelle n'étaient pas aux environs de Taywan, où nous n'avions vu qu'un petit nombre de bateaux pêcheurs qui, dans le moment d'une action de guerre, auraient eu une autre destination. Ce qui n'était pour nous qu'une conjecture, devint bientôt une certitude. Le lendemain, la brise de terre et du large nous ayant permis de remonter dix lieues vers le Nord, nous aperçûmes l'armée chinoise à l'embouchure d'une grande rivière qui est par 23^{d} 25′ de latitude Nord, et dont les bancs s'étendent à quatre ou cinq lieues au large. Nous mouillâmes par le travers de cette rivière, sur un fond de vase de trente-sept brasses. Il ne nous fut pas possible de compter tous les bâtimens; plusieurs étaient à la voile, d'autres mouillés en pleine côte, et on en voyait une très-grande quantité dans la rivière. L'amiral, couvert

de différens pavillons, était le plus au large; il mouilla sur l'accord des bancs, à une lieue dans l'Est de nos frégates. Dès que la nuit fut venue, il mit à tous ses mâts des feux qui servirent de point de ralliement à plusieurs bâtimens qui étaient encore au vent; ces bâtimens, obligés de passer auprès de nos frégates pour joindre leur commandant, avaient grand soin de ne nous approcher qu'à la plus grande portée du canon, ignorant sans doute si nous étions amis ou ennemis. La clarté de la lune nous permit jusqu'à minuit de faire ces observations, et nous n'avons jamais plus ardemment désiré que le temps fût beau pour voir la suite des événemens. Nous avions relevé les îles méridionales des Pescadores à l'Ouest un quart Nord-Ouest : il est probable que l'armée chinoise partie de la province de Fokien, s'était rassemblée dans l'île Pong-hou, la plus considérable des Pescadores, où il y a un très-bon port, et qu'elle était partie de ce point de réunion pour commencer ses opérations. Nous ne pûmes néanmoins satisfaire notre curiosité, car le temps devint si mauvais, que nous fûmes forcés d'appareiller avant le jour, afin de sauver notre ancre qu'il nous eût été impossible de lever, si nous eussions retardé d'une heure ce travail. Le ciel s'obscurcit à quatre heures du matin, il venta grand frais; l'horizon ne nous permit plus de distinguer la terre. Je vis cependant, à la pointe du jour, le vaisseau amiral chinois courir vent arrière vers la rivière avec quelques autres champans que j'apercevais encore à travers la brume : je portai au large ayant

1787. AVRIL.

1787. les quatre voiles majeures, tous les ris pris; les vents étaient
AVRIL. au Nord-Nord-Est, et je me flattais de doubler les Pescadores, le cap au Nord-Ouest : mais, à mon grand étonnement, j'aperçus à neuf heures du matin plusieurs rochers, faisant partie de ce groupe d'îles, qui me restaient au Nord-Nord-Ouest; le temps était si gras qu'il n'avait été possible de les distinguer que lorsque nous en fûmes très-près. Les brisans dont ils étaient entourés, se confondaient avec ceux qui étaient occasionnés par la lame; je n'avais vu une plus grosse mer de ma vie. Je revirai de bord vers Formose à neuf heures du matin; et à midi, l'ASTROLABE, qui était devant nous, signala douze brasses, en prenant les amures sur l'autre bord; je sondai dans l'instant, et j'en trouvai quarante : ainsi, à moins d'un quart de lieue de distance, on tombe de quarante brasses à douze; et vraisemblablement on tomberait de douze à deux, en bien peu de temps, puisque l'ASTROLABE ne trouva que huit brasses pendant qu'elle virait de bord, et il était probable que cette frégate n'avait pas encore quatre minutes à courir cette courte bordée. Cet événement nous apprit que le canal entre les îles du Nord-Est des Pescadores et les bancs de Formose, n'avait pas plus de quatre lieues de largeur; il eût été conséquemment dangereux d'y louvoyer pendant la nuit par un temps épouvantable, avec un horizon qui avait moins d'une lieue d'étendue, et une si grosse mer, qu'à chaque fois que nous virions vent arrière, nous avions à craindre d'être couverts par les lames. Ces divers motifs

me déterminèrent à prendre le parti d'arriver, pour passer dans l'Est de Formose : mes instructions ne m'enjoignaient point de diriger ma route par le canal; il ne m'était d'ailleurs que trop prouvé que je n'y réussirais jamais avant le changement de mousson; et comme cette époque, qui ne pouvait être que très-prochaine, est presque toujours précédée d'un très-fort coup de vent, je crus qu'il valait mieux essuyer cette bourrasque au large, et je dirigeai ma route vers les îles méridionales des Pescadores, que je relevai à l'Ouest-Sud-Ouest. Étant obligé de prendre ce parti, je voulais au moins reconnaître ces îles autant qu'un aussi mauvais temps pouvait le permettre. Nous les prolongeâmes à deux lieues de distance, et il paraît qu'elles s'étendent au Sud jusque par 23^{d} 12′, quoique la carte de M. Daprès place la plus méridionale 13′ plus au Nord. Nous ne sommes pas aussi certains de leurs limites au Nord : les plus septentrionales dont nous ayons eu connaissance, s'étendent jusque par 23^{d} 25′; mais nous ignorons s'il n'y en a pas au-delà. 1787. Avril.

Ces îles sont un amas de rochers qui affectent toutes sortes de figures; une entr'autres ressemble parfaitement à la tour de Cordouan qui est à l'entrée de la rivière de Bordeaux, et l'on jurerait que ce rocher est taillé par la main des hommes. Parmi ces îlots, nous avons compté cinq îles d'une hauteur moyenne, qui paraissaient comme des dunes de sable; nous n'y avons aperçu aucun arbre. A la vérité, le temps affreux de cette journée rend cette observation très-incertaine : mais ces îles doivent être connues par

1787. AVRIL. les relations des Hollandais, qui avaient fortifié le port de Pong-hou dans le temps qu'ils étaient les maîtres de Formose; on sait aussi que les Chinois y entretiennent une garnison de cinq à six cents Tartares, qui sont relevés tous les ans.

Comme la mer était devenue beaucoup plus belle à l'abri de ces îles, nous sondâmes plusieurs fois; nous trouvâmes un fond de sable si inégal, que l'ASTROLABE, à une portée de fusil de terre, avait quarante brasses, lorsque notre sonde n'en rapportait que vingt-quatre; bientôt nous perdîmes entièrement le fond. La nuit approchant, je dirigeai la route au Sud un quart Sud-Est, et au jour, je revins à l'Est-Sud-Est, pour passer dans le canal entre Formose et les îles Bashées. Nous essuyâmes le lendemain une bourrasque aussi forte que celle de la veille, mais qui ne dura que jusqu'à dix heures du soir; elle fut précédée d'une pluie si abondante, qu'on n'en peut voir de pareille qu'entre les tropiques. Le ciel fut en feu toute la nuit; les éclairs les plus vifs partaient de tous les points de l'horizon; nous n'entendîmes cependant qu'un coup de tonnerre. Nous courûmes vent arrière, sous la misaine et les deux huniers, tous les ris pris, le cap au Sud-Est, afin de doubler Vele-rete, qui, d'après le relèvement que nous avions fait, avant la nuit, de la pointe du Sud de Formose, devait nous rester à quatre lieues dans l'Est. Les vents furent constamment au Nord-Ouest pendant toute cette nuit; mais les nuages chassaient avec la plus grande force au Sud-Ouest, et un brouillard qui n'était pas à cent toises d'élévation au-dessus

de

de nos têtes, suivait seul l'impulsion des vents inférieurs. J'avais fait la même observation depuis plusieurs jours; elle n'avait pas peu servi à me déterminer à prendre le large, pendant cette crise de la nature, que les vents annonçaient, et que la pleine lune rendait plus vraisemblable encore. Nous restâmes en calme plat toute la journée du lendemain, et à mi-canal entre les îles Bashées et celle de Botol Tabaco-xima: ce canal est de seize lieues, nos observations ayant placé la pointe du Sud-Est de Botol Tabaco-xima à 21^{d} 57′ de latitude Nord, et 119^{d} 32′ de longitude orientale. Les vents nous ayant permis d'approcher cette île à deux tiers de lieue, j'aperçus distinctement trois villages sur la côte méridionale; et une pirogue parut faire route sur nous. J'aurais voulu pouvoir visiter ces villages habités vraisemblablement par des peuples semblables à ceux des îles Bashées, que DAMPIER nous peint si bons et si hospitaliers; mais la seule baie qui paraissait promettre un mouillage, était ouverte aux vents de Sud-Est, qui semblaient devoir souffler très-incessamment, parce que les nuages en chassaient avec force: vers minuit, ils se fixèrent en effet dans cette partie, et me permirent de faire route au Nord-Est quart Nord, direction que M. DAPRÈS donne à l'île Formose jusque par les 23^{d} 30′. Nous avions sondé plusieurs fois, aux approches de Botol Tabaco-xima, et jusqu'à une demi-lieue de distance de terre, sans trouver fond: tout annonce que s'il y a un mouillage, c'est à une très-grande proximité de la côte. Cette île à laquelle aucun voyageur connu n'a abordé, peut avoir quatre lieues de tour;

1787. AVRIL. MAI. 1.er

1787. Mai. elle est séparée, par un canal d'une demi-lieue, d'un îlot ou très-gros rocher, sur lequel on apercevait un peu de verdure avec quelques broussailles, mais qui n'est ni habité ni habitable.

L'île, au contraire, paraît contenir une assez grande quantité d'habitans, puisque nous avons compté trois villages considérables dans l'espace d'une lieue. Elle est très-boisée, depuis le tiers de son élévation, prise du bord de la mer, jusqu'à la cime, qui nous parut coiffée des plus grands arbres. L'espace de terrain compris entre ces forêts et le sable du rivage, conserve une pente encore très-rapide; il était du plus beau vert, et cultivé en plusieurs endroits, quoique sillonné par les ravins que forment les torrens qui descendent des montagnes. Je crois que Botol Tabaco-xima peut être aperçu de quinze lieues lorsque le temps est clair; mais cette île est très-souvent enveloppée de brouillards, et il paraît que l'amiral Anson n'eut d'abord connaissance que de l'îlot dont j'ai parlé, qui n'a pas la moitié de l'élévation de Botol. Après avoir doublé cette île, nous dirigeâmes notre route au Nord-Nord-Est, très-attentifs pendant la nuit à regarder s'il ne se présenterait pas quelque terre devant nous. Un fort courant qui portait au Nord, ne nous permettait pas de connaître avec certitude la quantité de chemin que nous faisions; mais un très-beau clair de lune, et la plus grande attention nous rassuraient sur les inconvéniens de naviguer au milieu d'un archipel très-peu connu des géographes, car il ne l'est que par la lettre du père Gaubil, missionnaire, qui avait appris quelques détails du royaume de Likeu et

de ses trente-six îles, par un ambassadeur du roi de Likeu, qu'il avait connu à Pékin. 1787. MAI.

On sent combien des déterminations en latitude et en longitude faites sur de telles données, sont insuffisantes pour la navigation; mais c'est toujours un grand avantage de savoir qu'il existe des îles et des écueils dans le parage où l'on se trouve. Le 5 mai, nous eûmes connaissance, à 5. une heure du matin, d'une île qui nous restait au Nord-Nord-Est : nous passâmes le reste de la nuit à petite voilure, bord sur bord; et au jour, je fis route pour ranger cette île à une demi-lieue dans l'Ouest. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver fond à cette distance. Bientôt nous eûmes la certitude que l'île était habitée; nous vîmes des feux en plusieurs endroits, et des troupeaux de bœufs qui paissaient sur le bord de la mer. Lorsque nous eûmes doublé sa pointe occidentale, qui est le côté le plus beau et le plus habité, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte pour nous observer. Nous paraissions leur inspirer une extrême crainte: leur curiosité les faisait avancer jusqu'à la portée du fusil, et leur défiance les faisait fuir aussitôt avec rapidité: enfin, nos cris, nos gestes, nos signes de paix, et la vue de quelques étoffes, déterminèrent deux de ces pirogues à nous aborder. Je fis donner à chacune une pièce de nankin et quelques médailles : on voyait que ces insulaires n'étaient pas partis de la côte avec l'intention de faire aucun commerce, car ils n'avaient rien à nous offrir en échange de nos présens; et ils amarrèrent à une corde un seau d'eau douce, en nous

1787. Mai. faisant signe qu'ils ne se croyaient pas acquittés envers nous, mais qu'ils allaient à terre chercher des vivres, ce qu'ils exprimaient en portant la main dans leur bouche. Avant d'aborder la frégate, ils avaient posé leurs mains sur la poitrine, et levé les bras vers le ciel; nous répétâmes ces gestes, et ils se déterminèrent alors à venir à bord; mais c'était avec une défiance que leur physionomie n'a jamais cessé d'exprimer. Ils nous invitaient cependant à approcher la terre, nous faisant connaître que nous n'y manquerions de rien. Ces insulaires ne sont ni Chinois ni Japonais, mais situés entre ces deux empires, ils paraissent tenir des deux peuples: ils étaient vêtus d'une chemise et d'un caleçon de toile de coton; leurs cheveux retroussés sur le sommet de la tête, étaient roulés autour d'une aiguille qui nous a paru d'or; chacun avait un poignard dont le manche était aussi d'or. Leurs pirogues n'étaient construites qu'avec des arbres creusés, et ils les manœuvraient assez mal. J'aurais désiré d'aborder à cette île; mais comme nous avions mis en panne pour attendre ces pirogues, et que le courant portait au Nord avec une extrême vîtesse, nous étions beaucoup tombés sous le vent, et nous aurions peut-être fait de vains efforts pour la rapprocher: d'ailleurs nous n'avions pas un moment à perdre, et il nous importait d'être sortis des mers du Japon avant le mois de juin, époque des orages et des ouragans qui rendent ces mers les plus dangereuses de l'univers.

Il est évident que des vaisseaux qui auraient des besoins, trouveraient à se pourvoir de vivres, d'eau et de bois dans

cette île, et peut-être même à y lier quelque petit commerce: mais comme elle n'a guère que trois ou quatre lieues de tour, il n'est pas vraisemblable que sa population excède quatre ou cinq cents personnes; et quelques aiguilles d'or ne sont pas une preuve de richesse. Je lui ai conservé le nom d'*île Kumi :* c'est ainsi qu'elle est nommée sur la carte du père Gaubil, où elle est située par une latitude et une longitude approchées de celles que donnent nos observations, qui la placent par 24^{d} 33′ de latitude Nord, et 120^{d} 56′ de longitude orientale. L'île Kumi fait partie, sur cette carte, d'un groupe de sept ou huit îles dont elle est la plus occidentale, et celle-ci est isolée, ou au moins séparée de celles qu'on peut lui supposer à l'Est, par des canaux de huit à dix lieues, notre horizon ayant eu cette étendue sans que nous ayons aperçu aucune terre. D'après les détails du père Gaubil sur la grande île de Likeu, capitale de toutes les îles à l'orient de Formose, je suis assez porté à croire que les Européens y seraient reçus, et qu'ils trouveraient peut-être à y faire un commerce aussi avantageux qu'au Japon. A une heure après midi, je forçai de voiles au Nord, sans attendre les insulaires qui nous avaient exprimé par signes qu'ils seraient bientôt de retour avec des comestibles. Nous étions encore dans l'abondance, et le meilleur vent nous invitait à ne pas perdre un temps si précieux. Je continuai ma route au Nord, toutes voiles dehors, et nous n'étions plus en vue de l'île Kumi au coucher du soleil; le ciel était cependant clair, notre horizon paraissait avoir dix lieues d'étendue. Je fis petites

1787. MAI.

1787. MAI. voiles la nuit; et je mis en travers à deux heures du matin, après avoir couru cinq lieues, parce que je supposai que les courans avaient pu nous porter dix à douze milles en avant de notre estime. Au jour, j'eus connaissance d'une île dans le Nord-Nord-Est, et de plusieurs rochers ou îlots plus à l'Est. Je dirigeai ma route pour passer à l'Ouest de cette île, qui est ronde et bien boisée dans la partie occidentale. Je la rangeai à un tiers de lieue sans trouver fond, et n'aperçus aucune trace d'habitation. Elle est si escarpée, que je ne la crois pas même habitable; son étendue peut être de deux tiers de lieue de diamètre, ou de deux lieues de tour. Lorsque nous fûmes par son travers, nous eûmes connaissance d'une seconde île de même grandeur, aussi boisée, et à peu près de même forme, quoique un peu plus basse; elle nous restait au Nord-Nord-Est, et entre ces îles, il y avait cinq groupes de rochers autour desquels volait une immense quantité d'oiseaux. J'ai conservé à cette dernière le nom d'*île de Hoapinsu*, et à celle plus au Nord et à l'Est, le nom de *Tiaoyu-su*, donnés par le même père GAUBIL à des îles, qui se trouvent dans l'Est de la pointe septentrionale de Formose, et qu'on a placées sur la carte beaucoup plus au Sud qu'elles ne le sont d'après nos observations de latitude [b]. Quoi qu'il en soit, nos déterminations placent l'île Hoapinsu

[b] La carte du père GAUBIL présente une troisième île au Nord-Ouest de Hoapinsu, sous le nom de *Pongkiachan*, et qui en est à peu près à la même distance que Tiaoyu-su : si cette île existe, il est étonnant, d'après la route de LA PÉROUSE, qu'il n'en ait pas eu connaissance. *Voyez les Lettres édifiantes, 28.e Recueil.* (N. D. R.)

à 25[d] 44′ de latitude Nord, et 121[d] 14′ de longitude orientale, et celle de Tiaoyu-su à 25[d] 55′ de latitude, et 121[d] 27′ de longitude. 1787. MAI.

Nous étions enfin sortis de l'archipel des îles de Likeu, et nous allions entrer dans une mer plus vaste, entre le Japon et la Chine, où quelques géographes prétendent qu'on trouve toujours fond. Cette observation est exacte; mais ce n'a guère été que par 24[d] 4′, que la sonde a commencé à rapporter soixante-dix brasses; et depuis cette latitude jusque par-delà le canal du Japon, nous n'avons plus cessé de naviguer sur le fond : la côte de Chine est même si plate, que, par les 31 degrés, nous n'avions que vingt-cinq brasses à plus de trente lieues de terre. Je m'étais proposé, en partant de Manille, de reconnaître l'entrée de la mer Jaune, au Nord de Nankin, si les circonstances de ma navigation me permettaient d'y employer quelques semaines; mais, dans tous les cas, il importait au succès de mes projets ultérieurs de me présenter à l'entrée du canal du Japon avant le 20 mai; et j'éprouvai sur la côte septentrionale de la Chine des contrariétés qui ne me permirent que de faire sept à huit lieues par jour : les brumes y furent aussi épaisses et aussi constantes que sur les côtes de Labrador; les vents très-faibles n'y variaient que du Nord-Est à l'Est; nous étions souvent en calme plat, obligés de mouiller, et de faire des signaux pour nous conserver à l'ancre, parce que nous n'apercevions point l'ASTROLABE, quoiqu'à portée de la voix : les courans étaient si violens que nous ne pouvions

1787. MAI. tenir un plomb sur le fond pour nous assurer si nous ne chassions pas ; la marée n'y filait cependant qu'une lieue par heure, mais sa direction était incalculable, elle changeait à chaque instant, et faisait exactement le tour du compas dans douze heures, sans qu'il y eût un seul moment de mer étale. Dans l'espace de dix ou douze jours, nous n'eûmes qu'un seul bel éclairci, qui nous permit d'apercevoir un îlot ou rocher situé par 30^{d} 45′ de latitude Nord, et 121^{d} 26′ de longitude orientale : bientôt il s'embruma, et nous ignorons s'il est contigu au continent, ou s'il en est séparé par un large canal ; car nous n'eûmes jamais la vue de la côte, et notre moindre fond fut de vingt brasses.

19. Le 19 mai, après un calme qui durait depuis quinze jours avec un brouillard très-épais, les vents se fixèrent au Nord-Ouest, grand frais : le temps resta terne et blanchâtre, mais l'horizon s'étendit à plusieurs lieues. La mer qui avait été si belle jusqu'alors, devint extrêmement grosse. J'étais à l'ancre par vingt-cinq brasses au moment de cette crise ; je fis signal d'appareiller, et je dirigeai ma route, sans perdre un instant, au Nord-Est quart Est, vers l'île Quelpaert, qui était le premier point de reconnaissance intéressant avant que d'entrer dans le canal du Japon. Cette île, qui n'est connue des Européens que par le naufrage du vaisseau hollandais Sparrow-hawk en 1635, était, à cette même époque, sous la domination du roi de Corée. Nous en eûmes connaissance le

21. 21 mai, par le temps le plus beau possible, et dans les circonstances les plus favorables pour les observations de distance.

Nous

Nous déterminâmes la pointe du Sud, par 33^d 14′ de latitude Nord, et 124^d 15′ de longitude orientale. Je prolongeai, à deux lieues, toute la partie du Sud-Est, et je relevai avec le plus grand soin un développement de douze lieues, dont M. Bernizet a tracé le plan. *(Atlas, n.° 45.)* Il n'est guère possible de trouver une île qui offre un plus bel aspect : un pic d'environ mille toises, qu'on peut apercevoir de dix-huit à vingt lieues, s'élève au milieu de l'île, dont il est sans doute le réservoir; le terrain descend en pente très-douce jusqu'à la mer, d'où les habitations paraissent en amphithéâtre. Le sol nous a semblé cultivé jusqu'à une très-grande hauteur. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, les divisions des champs; ils sont très-morcelés, ce qui prouve une grande population. Les nuances très-variées des différentes cultures, rendaient la vue de cette île encore plus agréable. Elle appartient malheureusement à un peuple à qui toute communication est interdite avec les étrangers, et qui retient dans l'esclavage ceux qui ont le malheur de faire naufrage sur ces côtes. Quelques-uns des Hollandais du vaisseau Sparrow-hawk y trouvèrent moyen, après une captivité de dix-huit ans, pendant laquelle ils reçurent plusieurs bastonnades, d'enlever une barque, et de passer au Japon, d'où ils se rendirent à Batavia, et enfin à Amsterdam. Cette histoire dont nous avions la relation sous les yeux, n'était pas propre à nous engager à envoyer un canot au rivage : nous avions vu deux pirogues s'en détacher; mais elles ne nous approchèrent jamais à une lieue, et il est

1787. Mai.

1787. Mai. vraisemblable que leur objet était seulement de nous observer, et peut-être de donner l'alarme sur la côte de Corée. Je continuai ma route, jusqu'à minuit, au Nord-Est quart Est, et je mis en panne pour attendre le jour, qui fut terne, mais sans brume épaisse. J'aperçus la pointe du Nord-Est de l'île Quelpaert à l'Ouest, et je fixai ma route au Nord-Nord-Est pour approcher la Corée. Nous ne cessâmes pas de sonder d'heure en heure, et nous trouvâmes de soixante à soixante-dix brasses. Au jour, nous eûmes connaissance de différentes îles ou rochers qui forment une chaîne de plus de quinze lieues en avant du continent de la Corée; leur gisement est à peu près Nord-Est et Sud-Ouest, et nos observations placent les plus septentrionales par 35^{d} 15′ de latitude Nord, et 127^{d} 7′ de longitude orientale. Une brume épaisse nous cachait le continent, qui n'en est pas éloigné de plus de cinq à six lieues; nous en eûmes la vue le lendemain, vers onze heures du matin; il paraissait derrière les îlots ou rochers dont il était encore bordé. A deux lieues au Sud de ces îlots, la sonde rapporta constamment de trente à trente-cinq brasses, fond de vase; le ciel fut aussi toujours terne et blanchâtre; mais le soleil perçait le brouillard, et nous pûmes faire les meilleures observations de latitude et de longitude, ce qui était bien important pour la géographie, aucun vaisseau européen connu n'ayant jamais parcouru ces mers, tracées sur nos mappemondes d'après des cartes japonaises ou coréennes, publiées par les Jésuites. A la vérité, ces missionnaires les ont corrigées sur des routes par

terre relevées avec beaucoup de soin, et assujetties à de très-bonnes observations de longitude faites à Pékin, en sorte que les erreurs en sont peu considérables; et l'on doit convenir qu'ils ont rendu des services essentiels à la géographie de cette partie de l'Asie, que seuls ils nous ont fait connaître, et dont ils nous ont donné des cartes très-approchantes de la vérité : les navigateurs ont seulement à désirer à cet égard les détails hydrographiques, qui n'ont pu y être tracés, puisque ces Jésuites voyageaient par terre. 1787. MAI.

Le 25, nous passâmes dans la nuit le détroit de la Corée: nous avions relevé, après le coucher du soleil, la côte du Japon qui s'étend de l'Est quart Nord-Est à l'Est-Sud-Est; et celle de Corée, du Nord-Ouest au Nord. La mer paraissait très-ouverte au Nord-Est, et une assez grosse houle qui en venait, achevait de confirmer cette opinion; les vents étaient au Sud-Ouest, petit frais, la nuit très-claire. Nous courûmes vent arrière avec une très-petite voilure, ne faisant que deux tiers de lieue par heure, afin de reconnaître à la pointe du jour les relèvemens du soir, et de tracer une carte exacte du détroit. Nos relèvemens assujettis aux observations de M. DAGELET, ne laissent rien à désirer sur l'exactitude du plan que nous en donnons. Nous sondâmes toutes les demi-heures; et comme la côte de Corée me parut plus intéressante à suivre que celle du Japon, je l'approchai à deux lieues, et fis une route parallèle à sa direction. 25.

Le canal qui sépare la côte du continent de celle du Japon, peut avoir quinze lieues; mais il est rétréci jusqu'à

1787. MAI. dix lieues, par des rochers qui, depuis l'île Quelpaert, n'ont pas cessé de border la côte méridionale de Corée, et qui ont fini seulement lorsque nous avons eu doublé la pointe du Sud-Est de cette presqu'île; en sorte que nous avons pu suivre le continent de très-près, voir les maisons et les villes qui sont sur le bord de la mer, et reconnaître l'entrée des baies. Nous vîmes sur des sommets de montagnes, quelques fortifications qui ressemblent parfaitement à des forts européens ; et il est vraisemblable que les plus grands moyens de défense des Coréens sont dirigés contre les Japonais. Cette partie de la côte est très-belle pour la navigation, car on n'y aperçoit aucun danger, et l'on y trouve soixante brasses fond de vase, à trois lieues au large ; mais le pays est montueux et paraît très-aride : la neige n'était pas entièrement fondue dans certaines ravines, et la terre semblait peu susceptible de culture. Les habitations sont cependant très-multipliées : nous comptâmes une douzaine de champans ou sommes qui naviguaient le long de la côte; ces sommes ne paraissaient différer en rien de celles des Chinois; leurs voiles étaient pareillement faites de nattes. La vue de nos vaisseaux ne sembla leur causer que très-peu d'effroi : il est vrai qu'elles étaient très-près de terre, et qu'elles auraient eu le temps d'y arriver avant d'être jointes, si notre manœuvre leur eût inspiré quelque défiance. J'aurais beaucoup désiré qu'elles eussent osé nous accoster ; mais elles continuèrent leur route sans s'occuper de nous, et le spectacle que nous leur donnions, quoique bien nouveau,

n'excita pas leur attention. Je vis cependant, à onze heures, deux bateaux mettre à la voile pour nous reconnaître, s'approcher de nous à une lieue, nous suivre pendant deux heures, et retourner ensuite dans le port d'où ils étaient sortis le matin : ainsi il est d'autant plus probable que nous avions jeté l'alarme sur la côte de Corée, que, dans l'après-midi, on vit des feux allumés sur toutes les pointes. 1787. MAI.

Cette journée du 26 fut une des plus belles de notre campagne et des plus intéressantes, par les relèvemens que nous avions faits d'un développement de côte de plus de trente lieues. Malgré ce beau temps, le baromètre descendit à vingt-sept pouces dix lignes; mais comme il nous avait donné plusieurs fois de faux indices, nous continuâmes notre route jusqu'à minuit, le long de la côte que nous distinguions à la faveur de la lune : les vents sautèrent alors du Sud au Nord avec assez de violence, sans que cette saute de vent eût été annoncée par aucun nuage; le ciel était clair et serein, mais il devint très-noir, et je fus obligé de m'éloigner de terre pour ne pas être affalé avec les vents d'Est. Si les nuages ne nous avaient pas annoncé ce changement, nous avions eu néanmoins un avertissement que nous n'entendîmes pas, et qu'il n'est peut-être pas facile d'expliquer : les vigies crièrent du haut des mâts qu'elles sentaient des vapeurs brûlantes, semblables à celles de la bouche d'un four, qui passaient comme des bouffées et se succédaient d'une demi-minute à l'autre. Tous les officiers montèrent au haut des mâts et éprouvèrent la même chaleur.

1787. MAI. La température était alors de 14^{d} sur le pont ; nous envoyâmes sur les barres des perroquets un thermomètre, et il monta à 20^{d} : cependant les bouffées de chaleur passaient très-rapidement, et, dans les intervalles, la température de l'air ne différait pas de celle du niveau de la mer. Nous essuyâmes pendant cette nuit un coup de vent de Nord qui ne dura que sept ou huit heures; mais la mer fut très-grosse. Comme le canal entre la Corée et le Japon doit être assez large par cette latitude, nous n'avions point à craindre le mauvais temps : je rapprochai le lendemain le continent à trois lieues ; il était sans brume, et nous reconnûmes les points de la veille. Nous avions un peu gagné au Nord malgré la force des vents, et la côte commençait à fuir au Nord-Nord-Ouest ; ainsi nous avions dépassé la partie la plus orientale et déterminé la côte la plus intéressante de la Corée. Je crus devoir diriger ma route sur la pointe du Sud-Ouest de l'île Niphon, dont le capitaine KING avait assujetti la pointe Nord-Est ou le cap Nabo à des observations exactes. Ces deux points devront enfin fixer les incertitudes des géographes, à qui il ne restera plus qu'à exercer leur imagination sur les contours des côtes. Je fis
27. signal, le 27, d'arriver à l'Est. Bientôt j'aperçus dans le Nord-Nord-Est une île qui n'était portée sur aucune carte, et qui paraissait éloignée de la côte de Corée d'environ vingt lieues : je cherchai à la rapprocher, mais elle était exactement dans le lit du vent; il changea heureusement pendant la nuit, et je fis route à la pointe du jour pour reconnaître

cette île, que je nommai *île Dagelet (Atlas, n.° 45)*, du nom de cet astronome, qui la découvrit le premier : elle n'a guère que trois lieues de circonférence : je la prolongeai et j'en fis presque le tour à un tiers de lieue de distance, sans trouver fond ; je pris alors le parti de mettre un canot à la mer, commandé par M. Boutin, avec ordre de sonder jusqu'à terre. Il ne trouva fond, par vingt brasses, qu'au commencement des lames qui déployaient sur la côte, et à cent toises environ de l'île, dont la pointe Nord-Est gît par 37^{d} 25′ de latitude Nord, et 129^{d} 2′ de longitude orientale. Elle est très-escarpée, mais couverte depuis la cime jusqu'au bord de la mer, des plus beaux arbres. Un rempart de roc vif et presque aussi à pic qu'une muraille, la cerne dans tout son contour, à l'exception de sept petites anses de sable sur lesquelles il est possible de débarquer ; c'est dans ces anses que nous aperçûmes sur le chantier des bateaux d'une forme tout-à-fait chinoise. La vue de nos vaisseaux qui passaient à une petite portée de canon, avait sans doute effrayé les ouvriers, et ils avaient fui dans le bois dont leur chantier n'était pas éloigné de cinquante pas ; nous ne vîmes d'ailleurs que quelques cabanes, sans village ni culture : ainsi il est très-vraisemblable que des charpentiers coréens qui ne sont éloignés de l'île Dagelet que d'une vingtaine de lieues, passent en été avec des provisions dans cette île, pour y construire des bateaux, qu'ils vendent sur le continent. Cette opinion est presque une certitude ; car, après que nous eûmes doublé sa pointe

1787. MAI.

1787. MAI. occidentale, les ouvriers d'un autre chantier qui n'avaient pas pu voir venir le vaisseau, caché par cette pointe, furent surpris par nous auprès de leurs pièces de bois, travaillant à leurs bateaux; et nous les vîmes s'enfuir dans les forêts, à l'exception de deux ou trois auxquels nous ne parûmes inspirer aucune crainte. Je désirais trouver un mouillage pour persuader à ces peuples, par des bienfaits, que nous n'étions pas leurs ennemis; mais des courans assez violens nous éloignaient de terre. La nuit approchait; et la crainte où j'étais d'être porté sous le vent et de ne pouvoir être rejoint par le canot que j'avais expédié sous le commandement de M. BOUTIN, m'obligea de lui ordonner, par un signal, de revenir à bord au moment où il allait débarquer sur le rivage. Je ralliai l'ASTROLABE qui était beaucoup dans l'Ouest, où elle avait été entraînée par les courans, et nous passâmes la nuit dans un calme occasionné par la hauteur des montagnes de l'île Dagelet, qui interceptaient la brise du large.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

Des Chapitres contenus dans ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

OBJET de l'armement des deux frégates ; séjour dans la rade de Brest. — Traversée de Brest à Madère et à Ténériffe ; séjour dans ces deux îles. — Voyage au Pic. — Arrivée à la Trinité. — Relâche à l'île Sainte-Catherine sur la côte du Brésil. . . . . . Page 1.

CHAPITRE II.

Description de l'île Sainte-Catherine. — Observations et événemens pendant notre relâche. — Départ de l'île Sainte-Catherine. — Arrivée à la Conception . . . . . 33.

CHAPITRE III.

Description de la Conception. — Mœurs et coutumes des habitans. — Départ de Talcaguana. — Arrivée à l'île de Pâque . . 58.

CHAPITRE IV.

Description de l'île de Pâque. — Événemens qui nous y sont arrivés. — Mœurs et coutumes des habitans . . . . . 79.

CHAPITRE V.

Voyage de M. DE LANGLE dans l'intérieur de l'île de

Pâque.— Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, &c.... ..... Page 97.

CHAPITRE VI.

Départ de l'île de Pâque.— Observations astronomiques.— Arrivée aux îles Sandwich.— Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée.— Départ..... 104.

CHAPITRE VII.

Départ des îles Sandwich.— Indices de l'approche de la côte d'Amérique. — Reconnaissance du mont Saint-Élie. — Découverte de la baie de Monti.— Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de Rivière de Béhring. — Reconnaissance d'une baie très-profonde. — Rapport favorable de plusieurs officiers, qui nous engage à y relâcher.— Risques que nous courons en y entrant.— Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de Baie ou Port des Français.— Mœurs et coutumes des habitans. — Échanges que nous faisons avec eux. — Détail de nos opérations pendant notre séjour..... 130.

CHAPITRE VIII.

Continuation de notre séjour au Port des Français.— Au moment d'en partir, nous éprouvons le plus affreux malheur. — Précis historique de cet événement. — Nous reprenons notre premier mouillage.— Départ..... 161.

CHAPITRE IX.

Description du Port des Français. — Sa latitude, sa longitude. — Avantages et inconvéniens de ce port. — Ses productions végétales et minérales. — Oiseaux, poissons, coquilles, quadrupèdes. — Mœurs et coutumes des Indiens. — Leurs arts, leurs armes, leur habillement, leur inclination au vol. — Forte présomption que les Russes seuls communiquent indirectement avec ces peuples. — Leur musique, leur danse, leur passion pour le jeu. — Dissertation sur leur langue . . . . . Page 185.

CHAPITRE X.

Départ du Port des Français. — Exploration de la côte d'Amérique. — Baie des îles du capitaine COOK. *— Port de los Remedios et de Bucarelli du pilote* MAURELLE. *— Iles de la Croyère. — Iles Saint-Carlos. — Description de la côte depuis Cross-Sound jusqu'au cap Hector. — Reconnaissance d'un grand golfe ou canal, et détermination exacte de sa largeur. — Iles Sartine. — Pointe boisée du capitaine* COOK. *— Vérification de nos horloges marines. — Pointe des brisans. — Iles Necker. — Arrivée à Monterey* . . . 214.

CHAPITRE XI.

Description de la baie de Monterey. — Détails historiques sur les deux Californies et sur leurs missions. — Mœurs et usages des Indiens convertis et des Indiens indépendans. — Grains, fruits, légumes de toute espèce. — Quadrupèdes, oiseaux, poissons, coquilles, &c. — Constitution militaire de ces deux provinces. — Détails sur le commerce, &c. . . . 247.

CHAPITRE XII.

Observations astronomiques. — Comparaison des résultats obtenus par des distances de la lune au soleil, et par nos horloges marines, lesquels ont servi de base à notre carte de la côte d'Amérique. — Justes motifs de croire que notre travail mérite la confiance des navigateurs. — Vocabulaire de la langue des différentes peuplades qui sont aux environs de Monterey, et remarques sur leur prononciation.. Page 284.

CHAPITRE XIII.

Départ de Monterey. — Projet de la route que nous nous proposons de suivre en traversant l'océan occidental jusqu'à la Chine. — Vaine recherche de l'île de Nostra Señora de la Gorta. — Découverte de l'île Necker. — Rencontre pendant la nuit d'une vigie sur laquelle nous avons failli à nous perdre. — Description de cette vigie. — Détermination de sa latitude et de sa longitude. — Vaine recherche des îles de la Mira et des Jardins. — Nous avons connaissance de l'île de l'Assomption des Mariannes. — Description et véritable position de cette île en latitude et en longitude ; erreur des anciennes cartes des Mariannes. — Nous déterminons la longitude et la latitude des îles Bashées. — Nous mouillons dans la rade de Macao..... 293.

CHAPITRE XIV.

Arrivée à Macao. — Séjour dans la rade du Typa. — Accueil obligeant du gouverneur. — Description de Macao. — Son gouvernement. — Sa population. — Ses rapports avec les

Chinois. — Départ de Macao. — Attérage sur l'île de Luçon. — Incertitude de la position des bancs de Bulinao, Mansiloq et Marivelle. — Description du village de Marivelle ou Mirabelle. — Nous entrons dans la baie de Manille par la passe du Sud; nous avions essayé vainement celle du Nord. — Observation pour louvoyer sans risque dans la baie de Manille. — Mouillage à Cavite . . . . . Page 315.

CHAPITRE XV.

Arrivée à Cavite. — Manière dont nous y sommes reçus par le commandant de la place. — M. BOUTIN, lieutenant de vaisseau, est expédié à Manille vers le gouverneur général. — Accueil qui est fait à cet officier. — Détails sur Cavite et sur son arsenal. — Description de Manille et de ses environs. — Sa population. — Désavantages résultant du gouvernement qui y est établi. — Pénitences dont nous sommes témoins pendant la semaine sainte. — Impôt sur le tabac. — Création de la nouvelle compagnie des Philippines. — Réflexions sur cet établissement. — Détails sur les îles méridionales des Philippines. — Guerre continuelle avec les Mores ou les Mahométans de ces différentes îles. — Séjour à Manille. — État militaire de l'île Luçon . . . . . 341.

CHAPITRE XVI.

Départ de Cavite. — Rencontre d'un banc au milieu du canal de Formose. — Latitude et longitude de ce banc. — Nous mouillons à deux lieues au large de l'ancien fort Zélande. — Nous appareillons le lendemain. — Détails sur les îles Pescadores, ou de Pong-hou. — Reconnaissance de l'île

Botol Tabaco-xima. — Nous prolongeons l'île Kumi, qui fait partie du royaume de Likeu. — Les frégates entrent dans la mer du Japon, et prolongent la côte de Chine. — Nous faisons route pour l'île Quelpaert. — Nous prolongeons la côte de Corée, et faisons chaque jour des observations astronomiques. — Détails sur l'île Quelpaert, la Corée, &c. — Découverte de l'île Dagelet; sa longitude et sa latitude. ..... Page 367.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.